I. I
B
18

1286.08.

BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III

LI
B
18
NAPOLI

DISCOURS
HISTORIQUES,
CRITIQUES & POLITIQUES
SUR
TACITE.

Traduits de l'Anglois

DE Mr. TH. GORDON.

Par Mr. D. S. L.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,

Chez FRANÇOIS CHANGUION.

MDCCXLII.

TABLE
DES
DISCOURS
ET DES
SECTIONS.

CONTENUS DANS LE TOME II.

DISCOURS I.

Des Empereurs qui ſont le ſujet de l'Hiſtoire de Tacite, de leurs Miniſtres, de leurs infortunes, & des cauſes de leur chute.

SECTION I. *Idée du règne de* NERON, *avec quelle douceur il commença & combien il devint Tyrannique; ſeduction de la proſpérité.* Pag. 1

SECT. II. *Foibleſſe de* GALBA, *& injuſtices de ſes Miniſtres.* 6

SECT. III. *Imprudence groſſiére des meſures criminelles ſuivies par ces Miniſtres. Combien elles leur portérent de préjudice de même qu'à l'Empereur.* 10

SECT. IV. *Aveuglement de Galba dans la confiance ſans bornes qu'il avoit pour ſes Favoris, qui par leur méchanceté firent avorter ſon autorité & leurs eſpérances.* 17

SECT. V. *Entêtement de ceux qui ſont revêtus d'un grand pouvoir, ils s'imaginent que leur autorité ne doit jamais finir, & cette ſécurité leur fait ſuivre la pente de leurs paſſions. Exemples de cela. Mauvais Miniſtres combien dangereux* 23

SECT. VI. *Les Princes foibles ou mauvais profitent rarement de l'habileté de leurs bons Miniſtres, ils aiment mieux les flatteurs, & ceux-ci font échouer les bons avis des autres.* 29

SECT. VII. *Combien il eſt difficile & dangereux à un homme de mérite de ſervir un méchant Prince.* 35

SECT. VIII. *Combien il eſt naturel ſous le règne des méchans Princes de ſoupirer après un changement: la différente maniére dont ils ſont regardez pendant leur*

vie

vie & après leur mort. Sur quoi un Prince doit ſur toutes choſes mettre ſa confiance. 40

DISCOURS II.

De la Concurrence qui ſe forme entre les Miniſtres d'un Prince, & de leur corruption. Mauvais effet de l'indolence dans un Prince.

SECT. I. *Meſintelligence entre les Miniſtres combien fatale à leur commun Maître.* 44

SECT. II. *Un Prince indolent devient aiſément la proie des plus malhonnêtes gens qui deshonorent ſon adminiſtration, & jettent les Sujets dans l'indignation. Corruption étonnante de ces peſtes de Cour.* 49

SECT. III. *Combien le Gouvernement d'un Prince indolent peut devenir préjudiciable, quelque porté qu'il ſoit à ne point faire de mal. Dans quel mépris on le voit tomber.* 55

SECT. IV. *Combien un Prince obſedé par de mauvais Conſeillers fait des progrès dans le mal.* 60

DISCOURS III.

De l'Oeconomie des Finances.

SECT. I. *Prodigalité des Empereurs : ſes terribles conſéquences à l'égard du Public, nommément la Tyrannie, les meurtres & l'oppreſſion.* 65

SECT. II. *Il n'y a que les pires de tous les hommes qui ayent part aux libéralitez d'un Prince prodigue, & ils en excluent les honnêtes gens. Combien la diſſipation d'un Prince eſt ruïneuſe à lui & à l'Etat.* 71

SECT. III. *Diſſipation des Finances. Elle tend à produire des émeutes populaires, & des Guerres civiles. Combien les hommes s'aiment mieux que le Public. La diſſipation n'aboutit ordinairement à rien de bon.* 76

SECT. IV. *Combien l'épargne convient à un Prince prudent ; malheurs inévitables où tombent ceux qui ſont prodigues.* 80

SECT. V. *Comparaiſon des effets de l'œconomie & de la diſſipation des deniers publics. Les Princes qui tombent dans l'embarras par leurs profuſions n'ont de reſſource ni dans le cœur ni dans la bourſe*

ſe de leurs Sujets. 87

SECT. VI. *Les plus grands revenus ne ſauroient fournir au mauvais ménage. Combien le défaut d'œconomie eſt facheux au Peuple & pernicieux à l'Etat. Quelle eſt la vraie libéralité d'un Prince. Eſprit mépriſable des Caſuiſtes flatteurs.* 93

SECT. VII. *Oeconomie du Threſor public, combien avantageuſe à tous les Membres de l'Etat, blâmée ſeulement par peu d'entr'eux: Gratifications publiques mal-appliquées, combien honteuſes.* 101

DISCOURS IV.

Des Souverains.

SECT. I. *Quel eſt le devoir d'un Prince? Motifs qui le portent à être bon, & à ſe contenter d'une autorité limitée: celle des Empereurs Romains l'étoit.* 106

SECT. II. *Sageſſe du Gouvernement conforme aux Loix. Nulle autorité juſte ſans la Loi. Le Gouvernement juſte veut du jugement. Un ſimple vaurien eſt capable d'exercer la Tyrannie. Un honnête homme n'eſt point épris d'un pouvoir ſans bornes.* 111

SECT. III. *Combien eſt aimable le caractère*

tère d'un bon Prince qui gouverne ſelon la juſtice & les Loix ; qui aime & qui ſoulage ſes Sujets. 116

SECT. IV. *Tour d'eſprit mépriſable, & infamie des Princes qui ſe croyent au-deſſus des Loix, & indépendans de leurs Sujets.* 121

SECT. V. *Les Princes qui aſpirent au pouvoir arbitraire, ou qui l'ont acquis, l'exercent rarement eux-mêmes. Leurs Miniſtres & leurs Créatures gouvernent tout en général.* 126

SECT. VI. *La fantaiſie arbitraire des Favoris devient ſouvent la Loi unique d'un Prince arbitraire & Tyran. Combien les Favoris ſont portez à abuſer de ſon autorité & enfin à l'abandonner.* 132

SECT. VII. *Les Princes reſponſables des oppreſſions qui ſe commettent ſous leur nom. Leurs Miniſtres ſont en général du caractère du Maître, bons ou mauvais. Une autorité limitée eſt plus aſſurée pour les Princes & pour les Miniſtres. Les meilleurs Miniſtres expoſez au blâme & aux murmures.* 136

SECT. VIII. *Avantages que retirent les Princes & les Miniſtres des Loix en vigueur, expliquez plus au long. Egards que les Princes devroient avoir pour le nom*

nom qu'ils laiſſeront après eux, combien ils doivent craindre l'infamie. 142

SECT. IX. *Les Princes indolens ne parviennent que rarement à acquérir de l'habileté. Combien il leur importe de s'appliquer aux affaires pour leur propre avantage & pour celui de leur adminiſtration.* 147

SECT. X. *Les Princes les plus mépriſables & les plus méchans ont de coutume de ſe regarder comme les plus ſacrez & de prétendre aux attributs de la Divinité.* 155

DISCOURS V.

Continuation du même Sujet.

SECT. I. *Exemple du Prince, ſa force, lorſqu'il eſt bon : combien avantageux aux Sujets, & au Prince lui même.* 158

SECT. II. *Le caractère d'un Prince ſe découvre par celui de ſes Courtiſans & de ſes Favoris. On peut juger de ſes projets par les opinions qui ſe mettent en vogue à ſa Cour.* 167

SECT. III. *Les Maximes qui tendent à juſtifier un pouvoir illégitime, & contraires à la Liberté civile, devroient être pu-*

punies comme des crimes d'Etat. Comment les Princes découvrent leur caractère. Ils prennent rarement exemple. 173

SECT. IV. *De la bonne foi des Princes, imprudence du mensonge. Les gens sans mérite & sans esprit y sont le plus sujets. Il est inseparable de la Tyrannie.* 179

SECT. V. *Les Princes qui ont le cœur noble & l'esprit bien tourné tiennent au-dessous d'eux d'user de supercherie; de là vient leur gloire & l'amour de leurs Sujets.* 183

SECT. VI. *Les conséquences de la mauvaise foi dans un Prince sont le mépris, & la foiblesse. C'est la marque d'un esprit borné & bas. Les cœurs nobles & vertueux l'ont en horreur.* 188

SECT. VII. *La Tyrannie pire que l'Anarchie, ou plutôt une véritable Anarchie.* 192

SECT. VIII. *Les mauvais Princes devroient être traitez avec rigueur, & l'on devroit témoigner de l'horreur pour eux, afin de faire justice & honneur aux bons. Aucun Prince de mérite ne trouve mauvais qu'on en décrie un méchant.* 195

DIS-

DISCOURS VI.

De la Superſtition des Princes.

SECT. I. *Combien la Superſtition eſt pernicieuſe dans un Prince : ſes étranges effets, & par quelles abſurditez elle ſe gouverne.* 201

SECT. II. *Avec quelle facilité un Prince ſuperſtitieux ſe laiſſe conduire contre la Raiſon & ſon véritable interêt : à quels deſordres il eſt capable de ſe porter.* 207

SECT. III. *Un Prince infatué des bigots, combien ſujet à être entraîné dans le crime & dans l'imprudence. Combien les ſuggeſtions de la bigotterie ſont oppoſées à celles de la vraie Religion.* 211

SECT. IV. *Nouveaux exemples des malheurs cauſez par la ſuperſtition des Princes.* 216

DISCOURS VII.

Des Miniſtres.

SECT. I. *Combien il importe au Prince & au Peuple de faire un bon choix des Miniſtres. Fâcheuſes conſequences du choix des*

des mauvais pour l'un & pour l'autre; les mauvais ne ſongent qu'à leurs propres intérêts, au-lieu de ſonger à ceux de leur Maître. 225

SECT. II. *Methode ſûre par laquelle un Prince peut connoître ſi on lui donne de fidèles conſeils. Devoir d'un Miniſtre d'informer le Prince avec liberté. Combien il importe au Prince d'écouter un Miniſtre avec douceur & patience; peu de gens lui diſent la vérité quand ils craignent de lui déplaire. Un Prince ſage doit encourager cette liberté.* 233

SECT. III. *La conduite des Miniſtres doit être examinée de près, quoique d'ailleurs il ſoit bon de les écouter. Ils complottent quelquefois enſemble pour entretenir la corruption & aveugler le Prince. Combien il lui importe que tous ceux qui ſont autour de ſa perſonne ſoient exempts de corruption.* 241

SECT. IV. *Vûes intereſſées que les Conſeillers des Princes ont quelquefois, ſous le prétexte du bien public. Ils expoſent le ſalut de l'Etat pour ſatisfaire des paſſions particuliéres. Combien la corruption des ſerviteurs d'un Prince l'expoſe au reproche & à la honte.* 247

SECT. V. *Sous un Prince qui ſe laiſſe conduiſ-*

duire aveuglément, le changement des Miniſtres change rarement le Gouvernement en bien. Un tel Prince hait ſouvent les Miniſtres, & ne laiſſe pas de s'en ſervir. Les Miniſtres ſont les plus expoſez au danger lorſque le Prince a le plus de pouvoir. 255

SECT. VI. *Les Miniſtres à qui on laiſſe un pouvoir abſolu ſe rendent quelquefois redoutables au Prince. Combien cette autorité devient ſouvent funeſte aux Miniſtres & à l'Etat.* 260

SECT. VII. *Malheurs que produit l'élevation exceſſive des Favoris, en particulier de ceux qui commandent de grandes Armées.* 266

DISCOURS VIII.

Continuation du même Sujet.

SECT. I. *Les bons Miniſtres ſouvent ruïnez & perdus à cauſe de leur vertu par la cabale des méchans. Envie & artifices de ces derniers. Combien ils ſont diſpoſez à mettre leurs propres crimes ſur le compte de ceux qui en ſont innocens.* 271

SECT. II. *Combien il eſt difficile à un bon Miniſtre de ſe ſoutenir auprès d'un Prince obſedé par des Impoſteurs & des Séducteurs. Combien il lui eſt difficile de conſerver le Prince & l'Etat. Stratagêmes exécrables des peſtes de Cour pour exécuter leurs deſſeins pernicieux. De quelle façon ces gens-là trompent le Prince, l'égarent, le rendent malheureux, & le tuent.* 275

SECT. III. *Réflexions ſur la deſtinée de* JAQUES V. *Roi d'Ecoſſe ſéduit & perdu par ſes Favoris qui l'alienérent de la direction d'un bon Miniſtre.* 286

SECT. IV. *Lorſque la flatterie eſt encouragée, les Flatteurs ont l'adminiſtration, & la ſincérité eſt bannie. La chute des Miniſtres venant moins quelquefois de leurs crimes que d'une faction ennemie, on ne les en accuſe pas moins d'être coupables.* 289

SECT. V. *Un Miniſtre peut être diſgracié à cauſe de ſa vertu, & de ſa fidelité pour ſon Prince. Courtiſans mercenaires ennemis jurez des Miniſtres qui ont de la probité. Le Tems & l'Hiſtoire leur font à la fin juſtice.* 294

DIS-

DISCOURS IX.

Du Peuple.

SECT. I. *Caractère changeant du Peuple; il eſt bon ou mauvais ſelon l'éducation qu'on lui donne & le Gouvernement ſous lequel il vit. De là viennent ſes bonnes ou ſes mauvaiſes mœurs.* 298

SECT. II. *Les Peuples qui vivent ſous un bon Gouvernement ſont portez à la paix, & à la gratitude: ils ſouffrent ſouvent l'oppreſſion patiemment, réſiſtent ſouvent aux oppreſſeurs avec modération, ont du penchant pour la juſtice lorſqu'ils ne ſont pas ſéduits.* 305

SECT. III. *Le Peuple en général eſt attaché aux noms anciens & aux vieilles coutumes. Difference qui ſe voit entre le même Peuple ſous un différent Gouvernement. Combien il eſt généreux & humain lorſqu'il eſt libre, combien vicieux & perfide lorſqu'il eſt rendu eſclave.* 310

SECT. IV. *Lorſque le Peuple eſt aveuglé par des noms & abuſé par des Impoſteurs, combien cruel, le tout pourtant à bonne intention.* 315

SECT. V. *Nouveaux éclairciſſemens ſur le pouvoir de l'illuſion. Effroyables méchancetez & impietez commiſes ſous le nom de la Religion; les fourberies religieuſes ſurpaſſent toutes les autres.* 320

SECT. VI. *Le Peuple n'eſt point turbulent, à moins qu'il ne ſoit ſéduit ou opprimé: il eſt tardif à réſiſter aux Oppreſſeurs; ſouvent doux dans ſa juſte vengeance, eſt courageux dans la défenſe de ſa Liberté.* 326

DISCOURS X.

Continuation du même Sujet.

SECT. I. *Entêtement des gens en place: ils ſont plus portez à l'oppreſſion que le Peuple ne l'eſt à la révolte. Le Peuple opprimé a de la joie des malheurs de l'Etat. Dans les diſputes qui arrivent entre les Magiſtrats & le Peuple, les premiers ſont à blâmer généralement parlant.* 331

SECT. II. *Douceur du Peuple lorſqu'il demande juſtice contre les oppreſſions de ſes Magiſtrats. Combien ceux qui ont opprimé les Loix ſont prêts à recourir à leur*

leur protection dans le besoin. Le Peuple n'est pas vindicatif: il montre de la compassion envers ceux qui n'en ont eu aucune pour lui. 337

SECT. III. *Le Peuple n'est ni si mal aisé à gouverner, ni si inconstant, ni si ingrat qu'on l'en accuse ordinairement.* 342

SECT. IV. *Le Peuple accusé faussement d'inconstance, d'ingratitude & de rebellion, lorsqu'il s'oppose aux Oppresseurs & aux Tyrans. Tous les Tyrans, & ceux qui s'attribuent un pouvoir illégitime sont des rebelles & les plus coupables de tous.* 347

SECT. V. *Les Peuples dans l'esclavage ne sauroient aimer leur Prince avec tant d'affection, ni le défendre avec tant de bravoure que ceux qui sont libres.* 352

SECT. VI. *Condition foible & incertaine des plus grands Princes qui ne sont point aimez de leurs Sujets. Nul Tyran ne sauroit l'être & pourquoi.* 356

DISCOURS XI.

De la Nobleſſe.

SECT. I. *Origine politique de la Nobleſſe ; le Peuple eſt porté à la reſpecter. Elle a du penchant à opprimer le Peuple. Ce que c'eſt que la Nobleſſe ſans vertu. Quel devroit être ſon eſprit.* 361

SECT. II. *Obligations de la Nobleſſe à l'égard de la Patrie. Les Nobles devroient ſurpaſſer tous les autres Citoyens en vertu & en zèle pour le bien public.* 367

SECT. III. *Miſérable caractère d'un homme de qualité ſans mérite. Lâcheté & corruption de la Nobleſſe Romaine, ſuites funeſtes qu'elle eut.* 371

SECT. IV. *Le commencement de la corruption dans un Etat vient ordinairement de la Nobleſſe. Combien cela eſt ruïneux au Public, & à elle-même.* 376

SECT. V. *Avantages que recueille la Nobleſſe de la Liberté publique. Avec quelle promptitude les Tyrans la font périr. Abâtardiſſement ſurprenant de la Nobleſſe Romaine, mépriſable & toujours*

jours orgueilleuſe : les Nobles dérogent ſouvent par leurs mauvaiſes mœurs & par leur miſère. 380

SECT. VI. *La Nobleſſe doit au Public des Vertus publiques Il eſt de ſon interêt d'avoir du zèle pour la Liberté.* 386

DISCOURS XII.

Des Inſtructions publiques, des Paſteurs & Prédicateurs.

SECT. I. *Celui qui eſt le Chef de l'Etat devroit l'être auſſi de la Religion de l'Etat. Force des premiéres impreſſions, de leur uſage & de leur abus.* 389

SECT. II. *L'ignorance du Peuple n'eſt pas un bon garant de la ſûreté de ceux qui le gouvernent. La populace ignorante toujours la plus ſéditieuſe.* 394

SECT. III. *Le Vulgaire ſans inſtruction comment expoſé à être ſéduit. Grand pouvoir que les Conducteurs ont ſur lui.* 398

SECT. IV. *Impoſture attachée aux dogmes qui heurtent la Raiſon & la Nature.* 402

SECT. V. *Nouveaux Eclairciſſemens ſur le raiſonnement précedent. Combien il importe aux Magiſtrats que leurs Sujets ſoient inſtruits comme il faut, & conformément à la Raiſon.* 407

SECT. VI. *L'autorité entre les mains des Paſteurs combien dangereuſe aux Magiſtrats, & combien peu conforme au Chriſtianiſme.* 412

SECT. VII. *Abſurdité de la Foi implicite dans toute ſorte de Prédicateurs. Conſéquences pernicieuſes & monſtrueuſes qui en reſultent. Comment la perſécution fait des progrès naturellement.* 418

SECT. VIII. *La volonté de Dieu n'a été confiée à aucun nombre particulier d'hommes. Uſage des enſeignemens Publics & quel doit être le caractère de ceux qui en ſont chargez. Combien ils ſont corrompus par la pompe & par les richeſſes.* 422

SECT. IX. *Les Paſteurs n'ont d'autorité ni de nomination que de l'Etat. Leur impertinence, & leur mauvaiſe Politique d'en prétendre aucune autre.* 429

SECT. X. *Conſéquences funeſtes & impies de la force en matière de Religion & de Conſcience. Combien elle eſt incompati-*

patible avec la nature & le but des Enſeignemens religieux. Source du mépris où ſont tombez les Paſteurs, & ſur quel fondement on crie tant contre l'artifice des Prêtres. 436

SECT. XI. *L'autorité entre les mains des gens d'Egliſe quels qu'ils ſoient conduit naturellement au Papiſme & eſt un véritable Papiſme. Combien les Eccléſiaſtiques différent en opinions entre eux & exigent cependant la conformité dans les autres. La perſuaſion & le bon exemple ſont leur unique emploi. La ſainteté de leurs mœurs eſt leur unique ſainteté.* 441

SECT. XII. *De quelle manière les Paſteurs perdent ou gagnent le reſpect des Peuples.* 450

SECT. XIII. *Revenus exceſſifs des gens d'Egliſe, combien pernicieux au monde. On doit leur accorder un entretien ſuffiſant & honnête.* 453

SECT. XIV. *D'où vient que l'Economie Evangelique avec toute ſon excellence & ſes avantages, a ſi peu réformé le monde. Si les Paſteurs doivent en être reſponſables, & comment.* 458

SECT. XV. *De l'amour du Bien public,*

de

de ſon uſage, & de ſa vertu. Combien peu favoriſé par les Eccléſiaſtiques. Conſidérations ſur l'importance & le caractère de l'amour du Bien public. 472

DIS-

DISCOURS HISTORIQUES, CRITIQUES & POLITIQUES SUR TACITE.

PREMIER DISCOURS,

Des Empereurs qui ſont le ſujet de l'Hiſtoire de Tacite, de leurs Miniſtres, de leurs infortunes, & des cauſes de leur chute.

SECTION I.

Idée du règne de Neron avec quelle douceur il commença & combien il devint tyrannique : ſeduction de la proſpérité.

NERON ſe propoſa d'abord de régler ſon règne ſur le modèle de celui d'Auguſte, & dans toutes les occaſions, il aſpira à acquerir la réputation de Prin-

Prince clément, libéral & affable. Il fit pluſieurs actes de généroſité & d'amour du public. Il donna pluſieurs marques de douceur & de compaſſion pour les Particuliers ; il ſouhaitoit de ne pas ſavoir écrire lorſqu'il s'agiſſoit de ſigner une exécution à mort. Il faiſoit continuellement des dépenſes pour plaire au Peuple. Il fut beaucoup flatté pour ces choſes : la flatterie remplit ſa tête de vanité, & ſes prodigalitez l'épuiſérent : ce fut la ſource de ſes cruautez & de ſes brigandages, il ſe livra entiérement au luxe, & y plongea la Capitale, il aimoit les Spectacles, & les Pantomimes ; trouva que le Peuple les aimoit auſſi ; il les favoriſa ſans ceſſe, obligea à la fin des gens de la premiére qualité à y jouer un rôle, comme il fit lui-même.

On ſe laſſa à la fin de ce train de vie : le Prince s'étoit rendu d'abord mépriſable, il devint enſuite odieux. Il abandonna le ſoin des affaires publiques, & les devoirs d'un Empereur, pour monter ſur le Théatre, & acquérir l'indigne gloire de bien chanter & de bien repréſenter. Cela fut ſuivi d'un ſi grand nombre de meurtres, de par-

parricides, de fauſſes accuſations & de débauches, qu'on eût dit qu'il ne vivoit que pour faire voir à quel point de méchanceté peut parvenir un mortel revêtu de la Souveraineté, combien il peut ſe rendre exécrable. Il fit mourir Britannicus ſon frère, Agrippine ſa mère, Octavie, & Poppée ſes deux femmes, & Antonia ſœur de ſa femme à cauſe qu'elle ne voulut pas l'épouſer. Il fit mourir auſſi Veſtinus le Conſul pour avoir ſa femme, il traita de même preſque tous ſes parens dont la plupart étoient diſtinguez par leur mérite perſonnel, par leur fortune, par leur éclat ou par l'amour du Peuple. Tels étoient *Rufus Criſpinus* fils de ſa femme, *Séneque* ſon vieux Précepteur & Conſeiller; & *Burrhus* Capitaine de ſes Gardes, perſonnage vénérable & d'un excellent caractère. Il fit mourir de même tous les riches Affranchis de la Cour, tout ce qu'il y avoit de perſonnes d'âge qui avoient d'abord favoriſé ſon adoption, & ſon avénement à l'Empire. Enfin il fit mourir les gens ſans diſtinction avec leurs familles par le fer, par le poiſon, en les faiſant noyer, en les privant

d'alimens, en les faiſant mettre à la queſtion, & précipiter: le tout pour quelque ſujet que ce fût, ou ſans ſujet: quelques-uns à cauſe de leur nom, ou de celui de leurs ancêtres; d'autres parce que leur phyſionomie, leurs regards ou leur caractère lui déplaiſoient. Il pilla les Provinces & les Temples, diſſipa les Thréſors publics, maſſacra les plus honnêtes-gens; & porta en tous lieux en même tems la débauche & la déſolation. C'étoit ſelon lui une méthode de gouverner que ſes prédeceſſeurs, quelque brutaux & enragez qu'ils fuſſent, avoient manqué de ſuivre: il les blâmoit de n'avoir pas connu toute l'étendue de leur pouvoir: *Negavit quemquam principum ſciſſe quid ſibi liceret*: il détruiſit Rome par le feu, vouloit faire périr le Sénat par le fer, & ſe réjouïſſoit aux premiéres nouvelles d'une revolte, qui pouvoit lui ſervir de prétexte pour ſaccager & ravager les Provinces.

La ſuprême puiſſance, & une grande proſpérité ſont des avantages très-propres à faire tourner la tête & enfler le cœur. Les Princes qui ſouhaitent ſincérement de ne pas tomber dans

dans l'ivreſſe & dans l'inſolence naturellement attachées aux premiéres places, doivent ſe figurer de tems en tems qu'ils ſont dans l'infortune, & conſidérer avec quelle facilité leur état peut changer: ils devroient au moins ſe mettre à la place de ceux qui ſont leurs Sujets ou leurs inférieurs, & en uſer avec eux comme ils voudroient qu'on en uſât. Conſiderant combien l'eſprit de vertige cauſé par la proſpérité ſuſpend & obſcurcit les fonctions de l'entendement, ils devroient modérer leur joie, étouffer leur vanité & leurs autres paſſions pour conſulter leur Raiſon & en faire uſage. Au lieu de cela, les Grands ne ſe dépouillent de la ſatisfaction qu'ils ont d'eux-mêmes que quand elle les quitte: ils n'écoutent la Raiſon que quand ils n'en peuvent tirer aucun avantage, & qu'elle ne ſert plus qu'à les tourmenter par des remords. Crœſus Roi de Lydie trouvoit inſupportables les diſcours de Solon qui lui diſoit la vérité en honnête homme, & qui ne vouloit point encenſer ſon pouvoir & ſa prétendue félicité. Lorſque l'infortune & la captivité eurent abbatu l'orgueil de ce Prince & l'eurent

ramené à son bon sens, lorsqu'après s'être vu élévé à un si haut degré de grandeur & de fortune, il vit les préparatifs du supplice auquel il étoit condamné, il soupira & prononça d'un ton lamentable le nom de *Solon*, dont il préféroit alors la sageſſe à toutes les richeſſes du monde. Crœsus me paroît avoir été un homme d'un sens droit & naturellement moderé, mais aveuglé par la fortune & par la flatterie.

SECTION II.

Foibleſſe de Galba & injuſtices de ſes Miniſtres.

GALBA avoit le cœur bon, il étoit très-bien intentionné; mais faute de prudence, d'activité & d'une bonne tête, il prit des meſures qui le rendirent tout-à-fait odieux au Peuple. Sa ſévérité à l'égard de la Soldateſque fut employée à contretems, de même que ſon épargne rigoureuſe. Parvenu tout fraichement, à la Souveraineté, n'étant

tant pas encore établi, obligé par conſéquent à rechercher tout le monde à cauſe qu'il avoit beſoin de tout le monde, il ſe comporta de maniére, qu'il deſobligea les Armées, le Sénat, l'Ordre des Chevaliers, & le Peuple. Outre cela il ſe laiſſoit gouverner aveuglément par ſes Domeſtiques & ſes Miniſtres qui abuſoient de ſon autorité, gens qui proſtituoient ſans ceſſe le crédit & le caractère de leur Maître pour en faire l'inſtrument d'un gain ſordide & de leurs paſſions criminelles. Ce furent eux qui mirent tout en vente, Emplois, Provinces, revenus publics, la Juſtice, & la vie des gens tant innocens que coupables. Galba étoit vieux, ils étoient inſatiables & ardens à tirer le meilleur parti qu'ils pouvoient d'un règne court. La facilité & la crédulité de ce Prince les rendoient entreprenants, voleurs & concuſſionnaires. C'eſt de lui qu'ils tenoient leurs poſtes, leurs honneurs & tous les avantages dont ils étoient revêtus, & ils n'en faiſoient aucun uſage utile à leur Maître, ne ſongeant qu'à leurs propres interêts: que dis-je, les avantages qu'ils ſe procuroient lui

étoient pernicieux, & tandis qu'ils en recueilloient le profit, le Prince en remportoit toute la haine.

Il eſt certain qu'un Prince ne ſauroit conſerver long-tems une réputation de bonté ſi l'on ſait que ſes Miniſtres ſont mauvais : la haine qu'on a pour eux paſſe naturellement juſqu'au Maître, peu de Princes & peut-être point, ne ſauroient échapper à la Satyre lorſqu'on croit que leurs Miniſtres la méritent. Il faut avouer qu'on fait ſouvent tort aux Miniſtres & qu'on leur impute bien des choſes injuſtement & mal à propos : on peut dire que cela eſt inévitable, vu le poſte qu'ils occupent, & l'autorité dont ils ſont revêtus. Lorſque les choſes vont ainſi il eſt de la juſtice & de la généroſité d'embraſſer leur défenſe. Dans le cas dont il s'agit, le crime étoit averé, & les iniquitez des Miniſtres connues de tout le monde, excepté du ſeul *Galba* à qui il importoit plus qu'à perſonne de les connoître. Comme il ne prenoit aucune connoiſſance de leurs déportemens, qu'il ne les blâmoit en rien, ils ne ſe corrigeoient point, ni ne craignoient l'Empereur. Le ſort funeſte

que

que la corruption de ces Miniſtres, & l'indolence de *Galba* lui attira eſt un excellente leçon aux Princes, de ne point s'abandonner aveuglément à l'avis & à la conduite de leurs Miniſtres, ou du moins de s'aſſurer qu'ils méritent une pareille confiance. Les meilleurs Miniſtres ont leur foible, & ſont ſujets aux paſſions, leur partialité ſeule peut les faire agir imprudemment. Un Prince éclairé ſur ſes interêts ne trouvera peut-être jamais un Miniſtre, quelque prudence & quelque probité dont il ſoit doué, qui puiſſe lui faire voir une conduite ſans reproche. Les Miniſtres non plus que leurs Maîtres, ne devroient jamais être ſans des ſurveillans qui les tinſſent en reſpect. Il peut arriver en quelques cas qu'il eſt bon de tromper le Prince; on peut tromper le public pour ſon propre avantage; mais il eſt apparent qu'on abuſera plus ſouvent d'une pareille permiſſion, qu'il n'arrivera qu'on en fera une juſte application.

SECTION III.

Imprudence groſſiére des meſures criminelles ſuivies par ces Miniſtres. Combien elles leur portérent de préjudice de même qu'à l'Empereur.

JE ne m'arrêterai point ſur l'ingratitude & la lâcheté des Miniſtres de *Galba* qui abuſérent de la confiance de cet Empereur. Ils decréditérent, & ruïnérent enfin un Prince à qui ils devoient tout, ils ſacrifiérent à un ſordide interêt, la perſonne, la gloire & le diadême de leur Maître, à qui ils auroient dû ſacrifier toutes choſes vu ſa bonté & ſa qualité d'Empereur. Sans compter cette faute inexcuſable, les meſures qu'ils prirent leur portérent un très-grand préjudice. Leur Politique étoit inſenſée : ils ne travailloient qu'à leur interêt, mais ils ne le connoiſſoient pas, ils auroient dû voir que le véritable interêt des Miniſtres eſt de travailler à leur réputation & à leur ſureté, ce que ceux de Gal-

Galba ne faisoient point: chaque pas qu'ils faisoient les avançoit vers leur perte. Leur établissement & leur salut étoient fondez sur ceux de l'Empereur, & c'est ce fondement qu'ils affoiblissoient continuellement en le rendant odieux & mépriſable, & eux-mêmes dignes de déteſtation. Leur ame venale, leurs concuſſions & leurs rapines, multipliérent infiniment le nombre de leurs ennemis. Non contens de leurs propres crimes ils ſe chargérent de la haine des crimes des autres, nommément des plus exécrables inſtrumens de la Tyrannie de Neron: ſavoir Tigellin & Halotus, dont le ſupplice étoit demandé par le cri unanime du Peuple Romain. On peut dire aſſurément que quand même ces hommes de ſang auroient été moins coupables qu'ils n'étoient en effet, la Juſtice & la bonne Politique demandoient qu'on ſacrifiât leur vie chargée de crimes, aux manes de tant d'Illuſtres Romains qu'ils avoient maſſacrez, & au juſte reſſentiment du public. Cela n'eût été que conforme à la juſtice & à la raiſon, ce n'eût été que faire plaiſir au Peuple, & fortifier

l'autorité de leur Maître: motifs peu considérables pour VINIUS LACON, & ICELUS en comparaison de celui de remplir leurs coffres, & de satisfaire des passions particuliéres. Ils protegérent les deux scélérats favoris de Neron, cela attira au Prince ce qu'ils n'avoient jamais songé de détourner, une haine publique sans bornes; mais en récompense ils parvinrent à leur but qu'il est aisé de conjecturer. Il est encore vraisemblable qu'ils craignoient d'établir un préjugé contre eux s'ils punissoient des gens qui avoient fait ce qu'on leur voyoit faire à eux-mêmes. Cependant leurs richesses contribuérent à leur perte, & à celle de leurs familles. *Testamentum T. Vinii magnitudine opum irritum fuit.*

Sans compter l'influence de l'argent & de la crainte des exemples, *Titus Vinius* Protecteur principal de Tigellin, avoit une autre vûe délicatement touchée par *Tacite*. C'étoit „ pour avoir les „ moyens d'etre à couvert & de se „ dérober un jour au châtiment. Car „ c'est la Politique de tout homme „ couvert de crimes qui se défie de „ sa fortune présente, & qui craint le „ chan-

„ changement, de ſe couvrir de bon-
„ ne heure de la faveur particuliére
„ pour ſe défendre de la haine publi-
„ que. Il arrive de là qu'on n'a au-
„ cun empreſſement pour protéger
„ l'innocence, mais les ſcélérats s'aſ-
„ ſocient, pour ſe mettre à couvert
„ les uns les autres du châtiment qui
„ leur eſt dû ". Telle étoit la pru-dence intereſſée de *Vinius*, mais elle ſe trouva la foibleſſe même, car en protegeant l'odieux *Tigellin*, *Vinius* ne fit qu'attirer une nouvelle haine ſur ſa propre perſonne. Le Peuple, après qu'*Othon* eut ſuccédé à *Galba*, étoit ſi fort porté à faire périr *Tigellin* par la main du bourreau, qu'il s'éleva là-deſſus un tumulte accompagné de pluſieurs cris ſéditieux juſqu'à ce qu'on expédia la ſentence qui le condamnoit à mort; c'étoit à la vérité trop tard, & l'on voyoit bien que la choſe étoit forcée: ainſi on ne devoit pas s'attendre d'en être remercié. Sous le règne d'*Othon* de même que ſous celui de *Galba*, la même Politique, & la même corruption ayant le deſſus, on n'obtint juſtice contre ce monſtre qu'avec une peine extrême.

On voit fréquemment ces aſſociations entre les méchans en place, & ceux qui ſe trouvent depoſſedez. La choſe eſt naturelle, aucun homme déjà corrompu ou qui veut le devenir, ne donnera ſon ſuffrage pour le châtiment d'un homme coupable de corruption. *Mucien* qui avoit la principale confiance de Veſpaſien fit un long Diſcours au Sénat en faveur des Délateurs. Que dis-je, le Favori de *Veſpaſien* Prince qui ſe piquoit d'éloigner les malheurs de la Tyrannie précédente, ſe rendit l'Avocat des Délateurs, les plus pernicieux Inſtrumens de cette Tyrannie. Comment accorder ceci, & quelle eſpérance donnoit un pareil procedé au Sénat & au Peuple Romain de voir des jours plus ſereins? Pour quelle raiſon étoit venu *Veſpaſien?* Si c'étoit pour le ſalut des Romains, pourquoi mettre à couvert leurs plus cruels ennemis? Si ſon intention étoit de mettre le troupeau en ſureté, pourquoi tant de compaſſion pour les loups, à moins qu'il ne ſe ſentît lui-même de l'inclination au carnage? Voilà une refléxion bien conſolante pour le public, qu'après tant de milliers d'hommes tuez, après

tant

tant de millions depenſez, après tant d'efforts, de combats, & une déſolation ſi affreuſe, ils ne viſſent de changement qu'au nom de leur Maître, & n'euſſent de Prince qu'avec des Oppreſſeurs. Les prétendans aux premiéres places, à l'autorité Souveraine, paroiſſent toujours portez à la Reformation publique, juſqu'à ce qu'ils ayent l'occaſion de la faire, & alors ils ne la trouvent plus néceſſaire, ou bien ſelon eux elle eſt dangereuſe & hors de ſaiſon. Ils ſont grands ennemis de l'oppreſſion juſqu'à ce qu'ils ſoient en état de la faire ſentir; alors à meſure qu'ils ſe rendent coupables, ils ſe laiſſent attendrir par les criminels. C'eſt-là l'eſprit de l'homme, c'eſt ainſi que va le monde. On a beſoin encore de corriger pluſieurs abus. On le promet encore, & juſqu'à préſent on ne l'a point exécuté. Un pareil jeu n'eſt pas nouveau, & ne ſera jamais hors de mode.

Toute méchanceté eſt une vraie folie: je ne ſaurois trouver d'exemple que les mauvaiſes actions ayent manqué d'avoir des ſuites fâcheuſes pour ceux qui les ont commiſes. Ils ont eſ-

ſuyé

ſuyé des contretems & des difficultez imprévues, de l'infamie & des mortifications ; des dangers, ou bien la douleur & l'inquiétude accompagnoient leur injuſtice, en ſorte qu'ils avoient plus de chagrin en la commettant qu'ils n'en retiroient de plaiſir. On ne trouvera pas même dans la proſpérité d'*Alexandre*, de *Céſar*, ou de *Mahomet*, ou de tout autre illuſtre violateur de la Vérité, de la Liberté & de la paix, rien qui puiſſe démentir cette propoſition. Dans la recherche même du pouvoir ſuprême, ils ne pouvoient pas goûter un plaiſir pur: Quoiqu'ils ne fiſſent aucun compte de la vie, & de la Liberté des hommes, il n'en pouvoit pas être ainſi de leur propre ſureté, de leur réuſſite, & de leur réputation qui ont dû leur faire reſſentir pluſieurs combats intérieurs, pluſieurs craintes, pluſieurs défiances, pluſieurs doutes ſur le ſuccès, pluſieurs inquiétudes pour eux-mêmes, pour leur parti & pour la cauſe qui les faiſoit agir. *Si recludantur Tyrannorum mentes, poſſe aſpici laniatus, & ictus — ſævitia, libidine, malis conſultis animus dilaceretur.* Si dans la recherche des choſes louables

bles on trouve les mêmes traverſes, le témoignage d'une bonne conſcience, & celui des gens de bien rendent le malheur plus aiſé à ſupporter.

Quoiqu'il en ſoit de ces ſpéculations, il eſt certain que les Miniſtres de *Galba* par leur conduite intereſſée & corrompue attirérent ſur eux, de même que ſur leur Maître, le coup funeſte qui les fit périr. Ce Prince à cauſe de la pureté de ſes intentions méritoit un meilleur ſort, mais ſa confiance aveugle pour ces ſcélérats ne devoit pas raiſonnablement lui en faire attendre un autre.

SECTION IV.

Aveuglement de Galba dans la confiance ſans bornes qu'il avoit pour ſes Favoris qui par leur méchanceté firent avorter ſon autorité & leurs eſpérances.

SI la bonne fortune de Galba lui eût donné de bons Conſeillers il auroit été vraiſemblablement un excellent Prince : doué, comme il étoit, de plu-

pluſieurs vertus de l'homme public & de l'homme particulier : temperant, frugal, exempt d'ambition, ennemi de l'inſolence de la Soldatesque, & porté au bien de la République. Mais dequoi lui ſervoient ces qualitez eſtimables s'il n'en faiſoit aucun uſage? Il ne s'emparoit du bien de perſonne, il eſt vrai, mais ceux qui gouvernoient ſous lui dépouilloient tous les Sujets. Galba qui auroit dû n'employer pas des perſonnes indignes, & qui du moins auroit dû les reprimer ou les punir, encourut autant de blâme que s'il avoit fait le mal lui-même, ou s'il l'avoit autoriſé. Les Peuples s'attendent avec juſtice à la protection du Souverain qui doit agir avec eux en pere. S'ils ne l'ont point, ils croyent que le Prince en eſt reſponſable. Pourquoi, diſent-ils, ſe charge-t-il de cet emploi? Pourquoi eſt-il ſi fort élevé au-deſſus des autres ſi ce n'eſt pour le bien de tous? Pourquoi Neron avoit-il été dépoſé, ſi l'on ne remédioit à aucun deſordre ſous le règne de Galba? Pourquoi choiſit-on un nouveau Prince, ſi ce n'eſt pour ſoulager le public après un règne violent & tyrannique? C'eſt en vain

que

que l'on change de Maître ſi l'on ne change point de Gouvernement: *Eadem novæ aulæ mala, æque gravia, non æque excuſata.*

Galba abandonna l'adminiſtration des affaires, ſon ſort & ſa gloire à ſes Favoris qui le livrérent au deshonneur, & à une mort violente. Ils firent de l'Etat un Marché public & une boucherie, & tandis qu'ils étoient encore occupez à aſſouvir leur cruauté & leur avarice, ils furent atteints par une main vengereſſe, quoiqu'on pût raiſonnablement juger que quelques-uns d'entre eux avoient déja tâché de s'aſſurer une retraite, & qu'ils avoient trahi Galba dans la vûe d'acquérir les bonnes graces d'Othon. C'eſt le génie de ces ſortes de gens, lorſqu'ils ont ruïné follement ou par imprudence les affaires de leur Maître, le dernier office qu'ils lui rendent, eſt de l'abandonner, & il ſe peut que c'eſt-là leur premier trait de ſincérité à ſon égard. Soit qu'ils euſſent prémedité leur trahiſon ou non, on les crût coupables de cette perfidie; telle étoit l'idée qu'en avoit le Peuple. On jugera toujours de même de pareilles gens: on doit s'at-

s'attendre à toute ſorte de crimes de la part des ſcélérats averez.

Il eſt bon d'obſerver combien ces gens-là étoient peu clairvoyans: combien leur ambition étoit mal entendue. Imprudens autant que ſcélérats ils firent échouer ce qu'ils avoient le plus en vûe. S'agiſſoit-il de la gloire & de l'autorité, en travaillant à établir celles de leur Maître ils en auroient recueilli une portion très-conſidérable. Les gens de bien les auroient applaudis & même ſoutenus; ils auroient été craints des méchans. Ils auroient joüi d'une paix intérieure; peut-être leurs bonnes actions leur auroient-elles tenu lieu de protection; ils auroient eu les reſpects du Public, & les louanges de la Poſtérité: ces moyens honnêtes auroient pu même leur faire acquérir des richeſſes. Ils auroient fait une grande fortune avec l'approbation des gens de bien, & ils auroient pu vraiſemblablement en laiſſer la paiſible joüiſſance à leurs deſcendans, ils avoient les occaſions les plus favorables de ſe faire une réputation ſolide: ils étoient les premiers Miniſtres du grand & opulent Empire de Rome; revêtus des premiéres

res Dignitez, les premiers en faveur, & ils ſervoient un Prince indulgent à ſes Officiers, trop indulgent même, n'ayant jamais paru diſpoſé à les cenſurer ou à les congédier.

Il étoit parvenu à l'Empire avec une prévention favorable du Peuple en ſa faveur; ſi ſon Gouvernement avoit été ferme & conforme aux règles de la juſtice il lui auroit été aiſé de prévenir toutes les revoltes; il les auroit au moins diſſipées par la ſupériorité de ſon crédit, & de ſes forces, il ſeroit ainſi deſcendu au tombeau paiſiblement & avec gloire. Ses deux rivaux étoient perſonnellement deſagréables au Peuple, leurs défauts les faiſoient abhorrer. Tous deux étoient d'une pauvreté extrême, aucun d'eux ne s'étoit acquis de la réputation à la Guerre, ni n'étoit cru propre à gouverner en tems de paix; l'un étoit groſſiérement livré à ſon ventre, & l'autre un parfait débauché. Galba avoit commandé des Armées avec gloire, & gouverné des Provinces avec intégrité: ſa naiſſance étoit illuſtre, ſa vie innocente, il poſſédoit de grandes richeſ-

cheſſes & tout le monde le croyoit digne du Throne. N'eſt-il pas apparent que ſon règne auroit duré paiſiblement autant que ſa vie, s'il s'étoit conduit ſagement? Quelles plus belles eſpérances pour des Miniſtres que celles que leur offroit ſon règne? En le trahiſſant ils ſe trahirent eux-mêmes; en le ſervant mal ils ſe ruïnérent. A quoi pouvoient-ils s'attendre de la part d'*Othon* ou de *Vitellius*, ſi ce n'eſt d'en être regardez comme des traîtres, ou du moins comme de miſérables Miniſtres corrompus. Le caractère de ceux qui ſont corrompus eſt toujours deteſté, & l'autre mépriſé de ceux mêmes qui en profitent. *Amurath* Empereur des Turcs fit couper la tête au Gouverneur Perſan qui lui avoit livré une ville; *Myrmahmud* traita ſévérement ceux qui avoient eu avec lui des intelligences criminelles pour lui livrer Iſpahan: il les fit déclarer infames, leurs biens furent confiſquez; il les fit tous mettre à mort & jetter leurs cadavres dans les rues. C'eſt ainſi que l'Empereur *Maximin* traita *Macedo* qui avoit pouſſé à la revolte ſon ami intime *Quartinus*, & qui l'a-

l'avoit enſuite tué pour s'en faire un mérite auprès de *Maximin* qui pour ce perfide bienfait le fit mettre à mort.

SECTION V.

Entêtement de ceux qui ſont revêtus d'un grand pouvoir, ils s'imaginent que leur autorité ne doit jamais finir, & cette ſecurité leur fait ſuivre la pente de leurs paſſions. Exemples de cela. Mauvais Miniſtres combien dangereux.

CE que je viens de remarquer dans la Section précédente eſt conforme à la Raiſon, & frappe d'abord les yeux, mais quand on eſt livré à des paſſions criminelles, on n'écoute point la Raiſon. Les Miniſtres dont nous venons de parler ne ſe poſſédoient plus à cauſe du changement ſubit de leur état, & la tête leur tourna lorſqu'ils eurent la conduite de l'autorité impériale. La tentation préſente, la cupidité qui les dominoit étoient trop fortes pour y pouvoir réſiſter, & ſans égard aux conſéquences, ſans ſonger

à

à l'honneur & à la ſureté de l'Empereur, au bien public, à l'infamie & au danger où ils s'expoſoient, ils ſuivirent aveuglément les impreſſions de leurs deſirs deréglez, & de leur vengeance. Les hommes emportez par le torrent d'une autorité ſans bornes, ſongent rarement au tems où ils peuvent ſe trouver dans le malheur, & les Grands ne penſent pas que leur grandeur puiſſe jamais finir. Il ſemble que ce ſoit une eſpèce de malédiction attachée au pouvoir ſuprême, que la vanité & l'entêtement; comme s'il étoit poſſible & même facile de fixer l'inconſtance de la fortune, & de s'aſſurer du bonheur durant un certain nombre d'années. C'eſt ſur cette confiance inſenſée qui ſe trouve même dans de fort habiles gens, que ceux qui ſont en place agiſſent avec une hardieſſe & une inſolence auſſi grandes que ſi leur autorité ne devoit jamais finir, & comme s'ils devoient être toujours à couvert de toute reddition de compte, de tout évènement & de toute ſorte de diſgraces. D'où pourroit venir ſinon de cette ſécurité aveugle, que les Miniſtres ont ſouvent concerté

té des projets d'une oppreſſion & d'un pillage univerſels, des projets pour avilir ou pour éluder les Loix, pour limiter la Liberté, & des plans d'un Gouvernement arbitraire. Se ſeroient-ils aviſez de concerter des meſures d'oppreſſion s'ils euſſent penſé qu'ils pouvoient un jour ſouffrir de l'oppreſſion commune. Auroient-ils donné leur ſuffrage pour affoiblir ou abroger les Loix, s'ils s'étoient aviſez qu'ils pourroient avoir beſoin de la protection des Loix? Auroient-ils viſé à abolir la Liberté s'ils euſſent craint de dechoir de leur autorité? N'ont ils pas établi le Deſpotiſme pour s'en ſervir contre les autres ſans en ſentir le poids & la terreur en leur particulier?

On accuſe un Grand qui vivoit il y a près de cent ans d'avoir imaginé un plan de Gouvernement deſpotique à la Turque pour un de nos Rois d'Angleterre: modèle de Gouvernement qu'il mit par écrit. Une étrange révolution dans ſes idées avoit ſuivi le changement de ſa fortune: animé auparavant d'un tout autre eſprit, il avoit maintenu la Liberté avec un zèle extraordinaire. Ce fut lorſqu'il fut parvenu au

Gouvernement de l'Etat, qu'il changea de ſtyle, ce qu'il n'auroit point fait apparemment s'il ne ſe fût imaginé que ſon autorité n'auroit point de fin: il vêcut aſſez pour la voir finir. Ce même homme qui avoit mépriſé les Loix, la Liberté & la vie des hommes, fut privé de la Liberté & de la vie contre les formes ordinaires des Loix, & après avoir tâché d'établir un pouvoir illégitime & hors des règles, il tomba ſous l'effort d'un pouvoir nouveau & extraordinaire. Un Miniſtre ſans probité qui dit ouvertement durant le règne ſuivant qu'il eſpéroit de voir les Déclarations du Roi, c'eſt-à-dire ſa volonté abſolue & ſa fantaiſie, avoir la force des Loix & être regardées comme Loix, tint ce diſcours au fort de ſa faveur qu'il ſe flattoit ne pouvoir jamais perdre par aucune vertu dont il fut doué, ni d'ailleurs par ſa faute: il tint, dis-je, ce diſcours dans un tems où l'on ſe ſeroit ſervi de ſon habileté pour fabriquer ces Déclarations. Lorſque dans la ſuite il fut abandonné à ſon malheur, je ſuis perſuadé qu'il avoit des ſentimens différens ſur l'autorité Royale, & que peut-être il ne vit pas

de

de bon œil ſa vie & ſes biens enlevez par une Proclamation.

Il ſeroit aiſé de penſer à de pareils revers de fortune qui peuvent arriver à tous les hommes, & ſur-tout aux Grands qui dépendent du bon plaiſir & du caprice d'un homme, ſi l'amour propre ne leur mettoit un bandeau ſur les yeux. Les grands hommes, les hommes les plus ſages lorſqu'ils ſont aveuglez le ſont étrangement: combien peu d'entre eux ſe ſont munis de quelque reſſource contre l'orage qui pouvoit arriver? Combien peu l'ont cherchée dans l'amitié & dans l'affection du Public; contre les dedains, & les diſgraces de la Cour! Je dirai plus, ce que quelques Grands ont fait pour ſervir la Cour contre le Peuple, a été ſouvent un motif de Politique, non pas toujours conforme à la juſtice, & encore moins à la généroſité: ils vouloient ſacrifier les Miniſtres à la haine & à la vengeance du Peuple. C'eſt ainſi que Cesar Borgia traita *Romiro d'Orco* Gouverneur de la Romagne: Borgia ſe ſervit de lui pour commettre des cruautez, & le fit enſuite exécuter à mort pour cela. C'eſt ainſi que l'Em-

pereur des Turcs en use souvent avec ses Bachas.

Pour retourner à Galba, jamais Prince ne fut plus malheureux en Favoris, c'étoient de méchans hommes, des scélérats ; & un Prince qui a de telles gens à son service ne peut être ni heureux ni tranquille. SELDEN parlant d'Edouard II, & de ses mignons dit, „ C'est ainsi que les Favoris au-lieu „ d'être un ciment pour unir le Prince & le Peuple devenant comme des „ écueils où tout va se briser, ruïnent „ quelquefois tous les hommes, mais „ ils se ruïnent toujours eux-mêmes ". Ceux de Galba n'eurent que ce qu'ils méritoient ; leur Maître étoit digne d'un meilleur sort & ce fut principalement le crime de ces scélérats qui fit répandre le sang de cet Empereur. Les malversations des Ministres exposent un Prince à de grands dangers. Lorsqu'ils ne peuvent plus maintenir leur Maître, ou que leur Maître ne peut plus les proteger, le parti qu'ils prennent vraisemblablement est de l'abandonner, ou de se revolter contre lui. Ayant par une administration criminelle trahi son interêt & sa gloire, lui ayant fait perdre sa repu-

ta-

tation, qui eſt le plus beau fleuron d'une Couronne; après avoir irrité les eſprits & aliené l'affection des Peuples, le plus ſûr appui ſur lequel un Prince doive compter; il eſt fort naturel que ces Miniſtres achevent de perdre celui qu'ils ont déja ruïné: je prouverai ceci dans la ſuite par un grand nombre d'exemples.

SECTION VI.

Les Princes foibles ou mauvais profitent rarement de l'habileté de leurs bons Miniſtres, ils aiment mieux les flatteurs, & ceux-ci font échouer les bons avis des autres.

Lors même que les Empereurs Romains dont nous parlons, avoient par bonheur de bons Miniſtres, ils en faiſoient rarement un bon uſage, ils ſuivoient les avis des autres qui étoient les pires, car ils ne manquoient jamais de mauvais Conſeillers. De là vient qu'un Prince foible ou mal intentionné a rarement un bon Conſeil, & s'il l'a,

il s'en trouve rarement mieux. *Suetonius Paulinus*, & *Marius Celſus* étoient d'habiles gens, & auroient fait vraiſemblablement triompher le parti d'*Othon*, ſi ce Prince s'étoit attaché ſérieuſement à ſuivre leurs conſeils. Les Princes dont nous parlons n'ont guère autour d'eux que des gens imprudens & d'une ame baſſe; & c'eſt un grand hazard, ſi par cette raiſon leurs avis n'ont pas plus de poids & d'influence. Ils ſont plus hardis & même plus impudens, plus déciſifs, plus ſanguinaires, plus portez à flatter le Prince & à lui promettre d'heureux ſuccès, méthode qui plait beaucoup aux Grands, & comme ces flatteurs jugent très-mal des meſures qu'on prend, étant moins intereſſez aux événemens, il peut arriver qu'ils ont fait ou qu'ils ſongent à faire leur parti ſans ſe mettre en peine de leur Maître. C'eſt ainſi que *Cecina* abandonna *Vitellius* & embraſſa le parti de *Veſpaſien* lorſqu'il ſe fut aſſuré que ſa trahiſon ſeroit récompenſée par ce dernier. Il ſe peut que ces Courtiſans ont en tête la perte de quelque concurrent à la Cour. Il eſt arrivé par cette raiſon que des gens ont trahi leur pro-

pre

pre parti par un ressentiment contre un des Chefs. Les Armées ont été souvent taillées en pièces par la connivence d'un Officier Général purement pour porter du préjudice à un Collègue. *Lacon*, Capitaine des Gardes de *Galba*, dans les derniers efforts même que son Prince faisoit pour sauver sa vie & son Empire, s'opposoit à tous les conseils quelque bons qu'ils fussent lorsqu'ils venoient d'ailleurs, particuliérement de la part de *Titus Vinius*.

Titianus frère d'*Othon*, & *Proculus* Capitaine de ses Gardes, opposoient des obstacles & faisoient échouer tous les bons avis, tous les projets raisonnables de *Paulinus* & de *Celsus*, & comme ils étoient plus grands flatteurs, ils étoient aussi plus écoutez. Tous deux étoient de vrais scélérats: *Proculus* en particulier excelloit à calomnier & à semer de faux rapports, c'étoit un Courtisan très-adroit, rusé & malicieux, il parvint à surpasser en crédit tous ceux qui avoient plus de probité que lui. De plus *Othon* semblable à ses Favoris, craignoit les habiles-gens & s'en défioit, il donnoit sa principale

confiance à des adulateurs, & s'attachoit ſur-tout à faire ſa Cour aux ſimples Soldats. *Vitellius* en uſa de même, & ce ſera toujours apparemment la conduite des Princes foibles, & malintentionnez. Ils ſouffrent à voir des gens qui les ſurpaſſent en valeur, qui ont plus qu'eux l'eſtime du Public, ou qui jouïſſent du crédit qui vient de leur addreſſe, de leur bonne conduite, & de leurs exploits Militaires. Ceux des Princes qui auroient le plus de beſoin de Gouverneurs ſont quelquefois ceux-là même qui craignent le plus d'être gouvernez, *Louïs* XIII. craignoit l'habileté du Cardinal de Richelieu, le haïſſoit perſonnellement, comme *Neron* avoit craint & haï Sénèque.

Le danger de mal ſervir ces Princes n'eſt pas plus grand que celui de les ſervir trop bien, quelquefois il eſt moindre. Pluſieurs grands Miniſtres & Généraux ont eſſuyé de mauvais traitemens, & ſe ſont même perdus pour avoir rendu de trop grands ſervices, & s'être acquittez de leur devoir avec honneur. Tels étoient *Cajus Silius*, *Antonius Primus*, & *Conſalve* ſurnommé

le

le Grand Capitaine ſous le règne de *Ferdinand* le Catholique. C'eſt de cette foibleſſe des Princes, c'eſt de leur orgueil que vient le penchant qu'ils ont quelquefois à ſuivre l'avis des Conſeillers ignorans, plutôt que celui de ceux qui ſont reconnus pour habiles, par la jalouſie qu'ils conçoivent contre ces derniers; par l'ambition qu'ils ont de faire croire qu'ils ſont capables de faire de grandes choſes ſans leur ſecours & d'en recueillir la louange, ou au moins de la voir recueillie, par ceux dont la médiocrité de genie, & d'habileté ne leur donne aucun ombrage.

De là viennent les fautes capitales des Princes qui ſont pourvus d'habiles Miniſtres, mais qui en mépriſent les ſages avis. Neron auroit pu être ſoutenu comme il l'avoit été auparavant, par les conſeils de *Sénèque* & de *Burrhus*: ce ne fut pas leur faute ſi Neron devint un Tyran déteſtable. Les avis qu'il ſuivoit étoient ceux des impoſteurs, des débauchez, des impudiques, pour tout dire de la lie & du rebut du Genre-humain. Ceux-ci lui firent en-

tendre qu'il étoit un Prince accompli, qu'il avoit un jugement prématuré, qu'il étoit parvenu à un âge competent & que n'étant plus un enfant, il étoit déjà tems qu'il ſortît de tutèle. Ils avoient conçu une grande haine contre Sénèque qu'ils ne pouvoient ſouffrir, cela étoit naturel à des gens abandonnez à la debauche dont la Cour fourmilloit alors. Sénèque retenoit un peu par ſa préſence l'eſprit de Neron porté à la debauche brutale, ce qui ne plaiſoit ni aux Courtiſans ni à Neron. Les Princes qui lui reſſemblent ont plus de goût pour la flatterie de ceux qui les environnent que pour la Vertu & l'habileté qui ont toujours le deſſous à leur Cour.

SEC-

SECTION VII.

Combien il eſt difficile & dangereux à un homme de mérite de ſervir un méchant Prince.

CE fut de cette maniére qu'*Othon* entraîné par de mauvais conſeils & par une miſérable conduite tomba dans l'infortune, quoi qu'il fût ſervi par des Chefs tels que *Paulinus* & *Celſus*. Voilà le danger que court un honnête homme qui a de l'habileté, lorſqu'il ſert un Prince d'un caractère foible: il voit rejetter ſes avis, & ſe voit chargé de la honte des mauvais conſeils qu'il a deſapprouvez. C'eſt au Miniſtre qui a le plus de réputation que l'on s'en prend de tous les événemens, & on le charge de l'infamie des pires. Il s'expoſeroit peut-être beaucoup s'il deſavouoit les meſures inſenſées & malheureuſes auxquelles il s'eſt oppoſé: ce ſeroit une tache à la réputation de ſon Maître. Il arrive même que des Princes habiles ont regardé de

mauvais œil la perſonne, & la réputation d'un habile Miniſtre. Quelquefois le meilleur moyen de les conſeiller eſt de leur donner lieu de penſer que les ouvertures qu'on leur donne viennent de leur propre fonds. Telle eſt la ſituation dangereuſe des bons Miniſtres, ſous les Princes ſoit habiles ſoit imprudens; ſituation qu'on auroit tort d'envier.

Othon échoua: & comme *Paulinus* & *Celſus* étoient crus ſes Directeurs on les regarda auſſi comme des traîtres, tant étoient infames les meſures que cet Empereur ſuivit, & auxquelles ils s'étoient véritablement oppoſez. Il arriva même dans la ſuite que *Paulinus*, & *Proculus* eurent la baſſeſſe pour leur propre ſureté d'avouer qu'ils étoient les auteurs de ces conſeils; & pour obtenir les bonnes graces de Vitellius, ils ſe firent un mérite d'avoir trahi *Othon*. *Vitellius* de ſon côté avoit aſſez de vanité pour croire que c'étoit pour l'amour de lui que ces Chefs s'étoient couverts de ce deshonneur. C'étoit aſſurément une honte de reconnoître qu'ils l'avoient fait quoiqu'il n'en fût rien. C'eſt ainſi que les mêmes hommes

mes prennent des meſures différentes, les unes qui leur font honneur, les autres qui les deshonorent : tant il eſt rare d'en trouver d'une bravoure accomplie, de même que de ceux dont la ſageſſe ne ſe dement point. Les vertus des hommes ont leurs bornes & ils ne s'accordent pas toujours avec eux-mêmes. Sans cela un homme tel que Paulinus qui pour acquérir de la gloire avoit ſi ſouvent expoſé ſa vie, ne ſe ſeroit jamais aviſé de la ſauver par une infamie. Il y avoit pourtant moins de crime à ſe dire coupable qu'à l'avoir été en effet.

Il faut avouer qu'il falloit ou une grande vertu ou une grande imprudence pour s'attacher au ſervice des Princes du caractère dont étoient ces Empereurs, quoi qu'il y eût de la cruauté & de l'injuſtice à les trahir. En faiſant monter ſur le Throne des gens tels qu'*Othon* & *Vitellius*, il ſembloit qu'on eût eu deſſein non de rétablir l'Empire Romain, ébranlé, ravagé, & tyranniſé par le ſanguinaire *Neron*, mais de lui choiſir un Succeſſeur pour l'amour de ſa reſſemblance à ce monſtre, & par conſéquent auſſi monſtrueux qu'il l'avoit été. Tous

deux étoient ſujets aux mêmes débauches, aux mêmes excès, tous deux s'étudioient à le prendre pour modèle, & à rétablir ſon nom & ſes honneurs. On avoit rendu qui plus eſt, les honneurs divins à ſes Manes. On avoit même regardé comme une qualité d'*Othon* qui lui donnoit un droit à l'Empire de ce qu'il reſſembloit beaucoup à Neron à l'égard des mœurs. C'eſt pour cela que les Soldats avoient des adorations pour lui, que le commun Peuple l'aimoit, comme il avoit aimé Neron, & comme la populace aimera toujours tous ceux qui favoriſent ſon oiſiveté & ſa débauche. Qu'y a-t-il, par exemple, de plus pernicieux à un Etat, à la vertu publique, à l'induſtrie & à l'innocence des Particuliers que les fêtes où l'on ſe livre à la débauche & à la fainéantiſe? Qu'y a-t-il pourtant que la Populace aime tant que ces jours de débauche & de diſſolution, & les Saints fainéants qui les favoriſent, je parle de l'Italie & des autres pays Papiſtes.

A ſervir des Princes de ce caractère il n'y avoit ni honneur, ni ſureté pour les Miniſtres ni de l'avantage pour le pu-

public. Le plus grand plaiſir de ces Empereurs conſiſtoit à des traits de prodigalité, & d'une volupté infame, à des plaiſans, des bouffons & des bardaches, & à toute cette exécrable vermine qui étoit aux gages de la Cour de *Neron*. Ils croyoient que la fonction d'un Souverain conſiſtoit à ſe ſignaler dans la débauche & dans les excès de la ſenſualité. Les règles de Gouvernement qu'ils ſuivoient étoient d'opprimer & d'épuiſer l'Etat, d'abbaiſſer, ou de détruire tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens, de favoriſer, & d'employer les plus perdus. S'il leur arrivoit d'employer des hommes de mérite, c'étoit à contre-cœur, & plus ils étoient obligez aux gens de mérite, plus ils les haïſſoient. C'eſt ainſi que *Vitellius* en uſa à l'égard de *Junius Blæſus* homme d'une grande naiſſance, d'une ame élevée, & d'une fortune qui répondoit à ces qualitez, homme qui ſervit cet Empereur généreuſement & lui fournit à grands fraix un train digne d'un Prince que *Vitellius* ne pouvoit pas encore ſoutenir à cauſe de ſa grande pauvreté. Tout cela lui fit encourir le mécontentement de l'Empe-

pereur qui s'acquitta de ce qu'il lui devoit par une flatterie diſſimulée & par une haine ſincère. Qui pouvoit ſervir de bon cœur un homme qu'on ne pouvoit s'empêcher de mépriſer, & que vraiſemblablement on avoit ſujet de craindre ; un homme dont on ſavoit qu'on étoit craint & peut-être haï?

SECTION VIII.

Combien il eſt naturel ſous le règne des méchans Princes de ſoupirer après un changement ; la différente maniére dont ils ſont regardez pendant leur vie & après leur mort. Sur quoi un Prince doit ſur toutes choſes mettre ſa confiance.

IL eſt hors de doute que tous les gens de bon ſens, tous ceux qui ſouhaitoient le bien de l'Empire, la tranquillité de Rome, & leur propre ſureté tournoient leurs yeux vers une révolution. Le changement pouvoit être en mieux, & il n'étoit pas poſſible que les choſes empiraſſent. Tous les efforts qu'on faiſoit en faveur de ces

ces Tyrans témeraires, enragez & infames ne tendoit qu'à prolonger la misère publique, la disgrace, de même que la ruïne, & le danger des Particuliers. Ceux qui servoient ces Tyrans le plus glorieusement n'en devoient attendre que de la défiance, & toute sorte de mauvais traitemens, & pour récompense de leurs services d'être au moins congediez, peut-être d'être exterminez comme le fut *Corbulon* cet illustre Général par les ordres de *Neron*; & le fameux *Agricola* qui le fut, à ce qu'on croit, par ceux de *Domitien*. Les hommes mauvais & corrompus sont toujours soupçonneux, & il étoit naturel à ces Tyrans de craindre & de haïr les gens de mérite par la seule raison de leur mérite. De cette maniére *Othon* & *Vitellius* avoient mauvaise grace de se plaindre en se voyant abandonnez & trahis. On ne leur faisoit que ce qu'ils avoient fait à *Galba* qui se fioit à eux dans le tems qu'ils l'abandonnérent.

Outre cela telle étoit l'idée que ces Empereurs avoient donnée de leur caractère au public, telles étoient les fausses mesures qu'ils prenoient, tels é-

étoient encore les Conſeillers foibles & méchans dont ils ſuivoient les avis, qu'on voyoit bien que leur autorité ne dureroit pas. Lorſque les Princes commencent à chanceler, le zèle de leurs adhérans commence auſſi à ſe rallentir. Ceux qui ont été les plus empreſſez à les flatter, ſont les premiers à les cenſurer, & comme un Prince aſſuré de ſon pouvoir ne manque jamais de mérite & de gloire, celui dont l'autorité eſt ſur le déclin ne manque jamais de défauts & de cenſures. *Galba* en eſt un exemple : combien de zèle, combien de proteſtations de ſervice ne lui fit-on pas tandis qu'il fut ſur ſes pieds ? combien de reproches & d'inſultes n'eſſuya-t-il pas après ſa chute ? Il en fut de même d'*Othon* & de *Vitellius* : ils furent adorez ou diffamez ſelon que la fortune s'attachoit à eux ou les abandonnoit : ce qui arrivera à tous les Princes. Il eſt rare qu'ils aiment à écoute la Vérité, & il l'eſt tout autant qu'on veuille ſe hazarder à la leur dire. Ils doivent par conſéquent former un jugement de l'opinion que le Public a d'eux, & de leur ſituation, ſur

ſur leurs actions & ſur la forme de leur Gouvernement ; ſur le caractère des Miniſtres qu'ils emploient, & ſur les meſures qu'ils ſuivent : non pas ſur ce qu'en diſent les flatteurs qui les environnent ; non pas ſur les acclamations d'une foule de Peuple ; ni ſur la fidélité des Généraux : toutes ces marques ſont trompeuſes & ont trompé pluſieurs Princes. Mais on peut ſe fier hardiment à une conduite irréprochable. Au pis aller, qui n'aimeroit mieux périr en ſuivant ces maximes que de ſubſiſter par une conduite lâche & injuſte ? Celui qui périt en s'attachant à la Vertu y gagne quoiqu'il puiſſe perdre, & celui qui gagne par la méchanceté y perd certainement, quoi qu'il acquiére. La Vertu tient lieu de tout, & les gages de l'iniquité ſont pires que ſi l'on n'avoit rien. Ceci n'eſt pas une ſimple ſpéculation, & un rafinement de morale, il a ſon fondement ſur l'expérience de ce qui ſe paſſe dans la vie.

SECOND DISCOURS,

De la Concurrence qui ſe forme entre les Miniſtres d'un Prince, & de leur corruption. Mauvais effet de l'indolence dans un Prince.

SECTION I.

Meſintelligence entre les Miniſtres combien fatale à leur commun Maître.

LEs conteſtations & la diſcorde qui ſe gliſſent entre les Miniſtres d'un Prince qui n'a pas l'autorité néceſſaire pour les tenir en bride, ou de la capacité pour profiter de leurs différends, ſont toujours d'une pernicieuſe conſéquence. Les Miniſtres de *Galba* diſputoient journellement, non pas pour mieux ſervir l'Empereur, ou pour ſauver l'Etat, mais pour ſe chagriner & ſe traverſer l'un l'autre. On vit la même

même inimitié entre les Miniſtres de *Vitellius*. Celui-ci ne pouvoit rien faire ſans eux, & ils ne faiſoient que ſe contrequarrer l'un l'autre. L'Empereur ayant paru pencher du côte de *Valens* pouſſa à bout *Cæcina*, & le porta à le haïr & à abandonner ſon parti. *Sabinus* frère de *Veſpaſien* n'ignoroit pas les degoûts de *Cæcina*, il les fortifia, & en lui repréſentant le peu d'égards que *Vitellius* avoit pour lui à l'avantage de ſon Collègue, il le porta à embraſſer le parti de *Veſpaſien*. Cette deſertion, cette infidélité de ce Miniſtre, n'étoit pas une choſe rare ou nouvelle. C'eſt l'iſſue ordinaire de ces ſortes de concurrences. Lorſqu'un homme ambitieux voit qu'il ne peut venir à bout de s'approprier toute l'autorité & toute la faveur du Prince, il eſt capable de renoncer à ce qu'il a de pouvoir quelque grand qu'il ſoit, & de ſe joindre à un ennemi pour ruïner un rival. Les gens de cette eſpèce craignent moins les ennemis publics & déclarez, qu'un Competiteur caché. Le Cardinal Mazarin étoit déteſté par la faction des Frondeurs, cependant il prit des meſures avec eux pour détruire le Prince

ce de Condé, lors même que les Frondeurs lui offroient leur ſecours pour perdre le Cardinal que le Prince avoit mis à couvert de leur vengeance. Enſuite le Prince à l'envi du Cardinal ſe jetta entre les bras des Eſpagnols ennemis naturels de la France.

Les Eunuques, cette engeance vile & maligne, qui diſpoſoient de tout ſous la domination de *Schah Huſſein* Empereur de Perſe, celui qui dans ces derniers tems a été dethroné par les *Agvans*, les Eunuques, dis-je, avoient plus de peur de leurs propres Généraux, ſurtout s'ils avoient de la probité & de la bravoure, que des barbares, des ennemis publics. Les Eunuques étoient continuellement occupez à perdre, tous les bons Généraux & par conſéquent à avancer les affaires des Uſurpateurs. On doit compter ceci pour une des cauſes de leurs progrès ſurprenans. Lors même que ces barbares eurent conquis pluſieurs Provinces, & qu'ils ravageoient le cœur de l'Empire, qu'ils s'avançoient en diligence précedez par la terreur, pour aſſieger la capitale, l'Empereur ayant nommé un Général fidèle & experimenté avoit déja

ja regagné la plus grande partie du pays, & étoit ſur le point de le recouvrer entiérement ; lorſque les Eunuques, cette vermine exécrable, qui étoient à la tête des affaires, employérent toute leur malice & tout leur pouvoir pour perdre le conſervateur de l'Empereur & de l'Etat de peur que quelqu'un ne fût plus accrédité qu'eux. Ils vinrent à bout de leur malheureux deſſein, & perſuadérent à ce Prince facile que ſon libérateur étoit ſon propre ennemi, & eux les ſeuls fidèles ſurveillans de l'Empereur, dans le tems même qu'ils rendoient ſon Gouvernement odieux, & renverſoient ſon Throne.

Lorſqu'une Armée avoit été defaite, une des deux factions qui partageoient les Eunuques ne manquoit jamais de s'en réjouïr, parce que le Général ayant été élevé à ſon poſte par une des factions, ne manquoit jamais d'être regardé d'un œil de jalouſie par l'autre. La perte des Armées, la déſolation du Royaume, le deshonneur de leur Souverain, les miſéres du pauvre Peuple ne les touchoient point. Ces miſérables haïſſoient plus les rivaux domeſtiques

que

que les ennemis publics: d'où s'enſuivit une ſi grande meſintelligence & un ſi grand deſordre dans les affaires que c'étoit une vraie Anarchie. Point de Magaſins, point de proviſions, point d'Officiers expérimentez, rien de prêt pour ſe mettre en Campagne, lors même que tout étoit perdu à la reſerve de la Capitale, & qu'Iſpaham même étoit aſſiégé: lorſque l'épée les attaquoit au dehors, que la peur & la famine les preſſoit au dedans; ces impitoyables vauriens ne pouvoient s'empêcher de cabaler contre tous les efforts qu'on faiſoit pour délivrer la Ville, de peur qu'un autre qu'eux n'en eût la gloire, & par conſéquent ne les expoſât à quelque danger, ou ne les éclipſât.

SEC-

SECTION II.

Un Prince indolent devient aiſément la proie des plus malhonnêtes gens qui deshonorent ſon adminiſtration, & jettent les Sujets dans l'indignation. Corruption étonnante de ces peſtes de Cour.

Lorsqu'un Prince ſe néglige, & n'a aucun ſoin de ſa réputation, tout le monde eſt porté auſſi à le négliger. Les gens les plus indignes ne manquent point de l'obſeder, & alors les gens de mérite ne peuvent le ſervir. *Schah Huſſein* avoit été ſervi par des Miniſtres habiles, par de bons Généraux, mais les Eunuques faiſoient échouer tous leurs efforts, & ſouvent leur faiſoient perdre les biens & la vie. Les Princes foibles ou indolens ont trop ou trop peu de confiance, & il convient à un Prince d'être circonſpect ſur le choix des perſonnes qu'il tient auprès de lui, puiſque ceux qui ſont dans les poſtes les plus ſubalternes ont toujours aſſez d'influence

dans les affaires pour lui porter du préjudice. S'ils ne peuvent pas venir à bout de le conduire ſelon leurs fauſſes vûes, à quoi ils tâcheront peut-être, & en viendront peut-être à bout; le moins qu'ils feront ſera de ternir ſa réputation ſoit en le decriant, ſoit en ſe conduiſant par des motifs de corruption, qui ſeront une tache à ſon règne. Un Prince ſouffre toujours de la mauvaiſe conduite, & de la méchanceté de ſes domeſtiques ſur-tout s'il leur permet de ſe méler de la diſtribution des récompenſes & des châtimens.

Les ſimples domeſtiques de *Galba*, & même ſes Eſclaves, avoient aſſez de crédit pour deshonorer l'Empire de leur Maître, à cauſe qu'on ſavoit qu'ils vendoient tous les emplois & toutes les graces du Prince. L'Empereur qui auroit dû examiner le mérite des Particuliers, conſidérer leur capacité, & leurs prétenſions, & combien il étoit de ſon propre honneur de placer dignement ſes bienfaits: négligea ce devoir important, & en abandonna le ſoin à ſes domeſtiques: ils s'en acquittérent au deshonneur de leur Maître, & à leur profit. Ces mercenaires perfides

ne

ne daignoient pas conſidérer combien ils hâtoient le deshonneur & par conſéquent la perte de leur vieux Maître, pourvu que par ſon trop d'indulgence, & par leur ſcélérateſſe ils puſſent gagner de l'argent. Leurs démarches dans ces vûes honteuſes étoient tout autant de pas qui avançoient la ruïne de l'Empereur, puiſqu'en ſouillant ainſi ſa réputation qu'ils perdoient ſans reſſource; ils le privoient du plus grand ſupport de ſon autorité.

Les perſonnes de tout rang & de toute condition ne peuvent que regarder avec indignation des gueux revêtus, des ames damnées, des inconnus peut-être, & des étrangers s'élever à une fortune éclatante par la protection & l'indolence du Prince, lorſqu'ils voient ſon Sommelier, ou ſon Barbier poſſéder des biens qui ſuffiroient pour faire vivre honorablement pluſieurs Sénateurs. Si ces gens de néant ne faiſoient que ſe rendre odieux ce ſeroit peu de choſe, mais leurs gains infames deshonorent leur Patron, & leur Souverain, ſans compter qu'ils excitent le reſſentiment de ceux qui voient échouer ainſi leurs juſtes prétenſions.

Tant eſt grand & dangereux l'inconvénient où s'expoſe un Prince obſedé par des ames venales. *Galba* ſe perdit autant par la corruption de ſes domeſtiques que par la corruption, & la violence de la Soldateſque.

On ne pouvoit aborder l'Empereur *Schah Huſſein* que par la médiation des Eunuques qui ne connoiſſoient d'autre mérite que celui de l'argent. Ces infames Eſclaves vendoient la protection du Souverain, proſtituoient ſes graces au plus offrant, & faiſoient un marché public des emplois & de la juſtice. Il ne pouvoit ainſi y avoir aucune émulation, dans une Cour où l'on n'avoit aucun égard pour la capacité, ni pour la vertu. C'étoit une ſource d'oppreſſion, de rapines, & de concuſſions. Ceux qui s'étoient épuiſez pour avoir des charges étoient réduits à commettre toute ſorte de lâchetez, & de pilleries pour ſe rembourſer, & pour tâcher d'aſſouvir leurs Patrons inſatiables, les Eunuques dont il falloit acheter la protection & l'impunité par de nouveaux préſens. C'eſt ainſi que la Perſe gémiſſoit voyant les pillages de ſes voleurs autoriſez. On ne connoiſſoit

au-

auparavant parmi eux, ni larcins ni vols, parce que les Gouverneurs des Villes, & des Provinces étoient reſponſables de ces deſordres, & avoient un ſoin particulier de les prévenir. Mais ſous le règne de *Schah Huſſein* le vol étoit devenu commun, & même encouragé à cauſe que les Gouverneurs y avoient leur portion, ou pour s'exprimer plus honnêtement ils en tiroient des émolumens. Ils n'avoient rien à craindre des Tribunaux de juſtice, car rien ne branloit. Pourvu qu'ils euſſent la précaution & le pouvoir de fournir de l'argent aux Eunuques, ils pouvoient exercer leurs brigandages ſans honte & ſans compaſſion. Celui-là n'eſt ſcélérat qu'à demi & mérite à peine d'être un oppreſſeur qui ne ſait pas céder une petite portion de ſes voleries pour ſauver ſa perſonne & ce qu'il a ainſi gagné.

Les Eunuques, les plus impitoyables ſangſues que la Perſe eût jamais vu, étoient ſi éloignez de répandre le ſang qu'ils enſeignerent au Roi ce trait de clemence mal entendue, de ne jamais faire mourir un homme pour quelque crime que ce fût. C'eſt ainſi que

ces pieux impoſteurs travailloient à leur propre ſureté. Le Prince changea donc ſelon leur avis toutes les punitions en amendes pecuniaires: mais comme ſa conſcience ne lui permettoit point de recevoir le prix du péché & des crimes, ceux qui lui avoient inſpiré ce ſcrupule de compaſſion pour leur propre avantage ſe chargérent du maniement de ces amendes: c'eſt ainſi que ces miſéricordieux hypocrites s'enrichiſſoient.

Les impoſitions publiques en Perſe étoient fixées & chaque Ville payoit tous les ans une ſomme limitée & invariable; les Gouverneurs n'y pouvoient faire aucun changement. Mais comme les amendes pour les contraventions ſont arbitraires, ils en découvroient ſans ceſſe, & levoient des amendes ſans fin. C'eſt ainſi qu'ils tiroient des peuples de très-groſſes ſommes qui n'étoient point limitées. Par le moyen de ces châtimens pecuniaires, ils ont tiré en une ſeule fois de certaines villes plus de ſix fois ce qu'elles payoient dans tout un an au Thréſor Royal. Le Gouverneur même d'Iſpaham Capitale de l'Empire rançonnoit

les

les voleurs & les filoux. On retenoit en priſon ceux qui n'avoient pas aſſez volé pour acquerir ſes bonnes graces, & être renvoyez; on les laiſſoit pourtant ſortir de nuit pour voler de nouveau, & c'étoit par le moyen de leurs derniers larcins qu'ils ſe mettoient à couvert du châtiment des précedens.

SECTION III.

Combien le Gouvernement d'un Prince indolent peut devenir préjudiciable quelque porté qu'il ſoit à ne point faire de mal. Dans quel mépris on le voit tomber.

D'Où venoient donc l'injuſtice criante dont nous venons de parler, la depravation de toutes les Loix en Perſe & ce manquement de protection que les Sujets en doivent tirer? D'où venoient cette Anarchie, & ces pillages que les Grands exerçoient ſur les petits, cette iniquité ſans bornes; l'innocence opprimée & ſacrifiée? Cela n'avoit-il pas ſon unique ſource dans la lâcheté & la corruption de ceux

qui obſedoient le Throne, & dans la foibleſſe de celui qui l'occupoit? *Schah Huſſein* étoit un Prince d'un très-bon naturel, plein de généroſité, de douceur & de compaſſion, il avoit l'ame tendre & compatiſſante au point d'être ſurpris & allarmé pour avoir tué d'un coup de fuſil un canard à qui il ne vouloit que faire peur. Il ſe crut ſouillé par ce ſang, & pour expier ce meurtre il eut recours à des actes de dévotion & à des aumônes. Car il étoit très-religieux, ſi fort, que quand le feu eut pris à la grande ſale du Palais remplie de riches meubles, il ne voulut pas permettre qu'on travaillât à l'éteindre de peur de s'oppoſer aux decrets de la Providence. Il fit des charitez immenſes, fonda des Monaſtéres, renta des Hopitaux, fit de longs pelerinages, un entre autres de deux cens lieues.

Mais à quoi ſervoit ſon bon cœur, ſa compaſſion & ſa Religion? Il étoit fâché d'avoir tué un canard & ſouffroit que ſes Sujets fuſſent extortionnez & pillez; il attira la Guerre & la deſolation dans le cœur de ſon Empire. Le pauvre Prince vit qu'il avoit tué un ca-

canard, mais il ne voyoit point les oppreſſions que ſes Peuples ſouffroient, & n'entendoit pas leurs cris. Il ſembloit n'avoir d'autres ſoins, & d'autre Royaume à gouverner que ſon Serrail. C'étoient ſes femmes, & non ſes Sujets qui étoient l'objet de ſes occupations & de ſa bienveillance; le Gouverneur d'une Ville ou d'une Province étoit ſûr de ſe mettre dans ſes bonnes graces s'il lui envoyoit une belle femme. N'importe que le Gouverneur traitât bien ou mal le Peuple, c'eſt de quoi *Schah Huſſein* ſe mettoit peu en peine; s'il s'en fût aviſé, ſes fidèles Conſeillers les Eunuques avoient été gagnez d'avance pour en avoir une réponſe favorable. Il eſt certain que ces perſonnes indulgentes, ſous la tutèle de qui il s'étoit mis, avoient ſi fort conſulté les interêts de ſon repos, en l'éloignant de tous les ſoins & de toutes les fatigues du Gouvernement, & en ſe chargeant eux-mêmes de cette penible tâche que ce Prince ne paroiſſoit prendre aucune part aux interêts ou à la deſtinée de ſon Empire. Lorſqu'on lui dit que l'ennemi approchoit d'Iſpaham, il répondit que „ c'étoit aux Miniſtres

„ à y pourvoir, qu'ils avoient des Ar-
„ mées ſur pied pour cela; qu'à ſon
„ égard, il ſeroit content pourvu
„ qu'on lui laiſſât ſeulement ſon Palais
„ de Farabath ". Dans quelle inſenſibilité, dans quelle foibleſſe, & par conſéquent dans quel mépris ce pauvre Prince n'étoit-il pas tombé en s'abandonnant aveuglément à des ſeducteurs qui ne ſongeoient qu'à leurs propres interêts?

Il n'y a rien de plus mépriſable, rien de plus expoſé qu'un Prince, un Etat, ou un Grand, lorſqu'ils ſont tombez dans le mépris; c'eſt, je croi, une reflexion de Tite-Live. Cet eſprit de religion même, ou pour mieux dire, de ſuperſtition dont ces ruſez hypocrites avoient enſorcelé *Schah Huſſein* pour mieux gouverner leur duppe par ces terreurs ſpirituelles, étoit d'une pernicieuſe conſéquence pour ſon Peuple. Ce Prince fit un long pelerinage pour aller viſiter le tombeau d'un Saint, & comme il voyageoit accompagné de tout ſon Serrail & d'une garde de ſoixante mille hommes, il incommoda, ruïna toutes les Provinces qu'il traverſa, & diſſipa plus d'argent qu'il n'en

au-

auroit fallu pour ſoutenir une longue Guerre contre ceux qui envahirent la Perſe.

Un Prince qui néglige ſes affaires ne ſauroit manquer de tomber dans le mépris, & du moment qu'il eſt mépriſé, il ceſſe d'être en ſureté. Les Peuples tournent alors les yeux & leurs affections vers le Succeſſeur, ſouhaitant avec impatience une révolution: diſpoſez peut-être à la cauſer. Pour le moins quelque amour qu'ils ayent pour leur Prince, ils ne ſauroient l'eſtimer. Quelle eſtime pouvoit avoir le Public pour Philippe quatrième Roi d'Eſpagne, lorſqu'on le voyoit aller à la défenſe de ſon Royaume contre les François accompagné, non pas d'un cortège d'Officiers, mais d'une troupe de Comédiens? C'étoit un tour imaginé par le Comte Duc d'Olivarès pour empêcher ce Prince de faire trop de diligence; d'entrer en connoiſſance des affaires, & de voir les malverſations publiques. Quelle merveille ſi les affaires de ce Prince étoient conduites avec tant de molleſſe, ſi ſes deſſeins échouoient, & ſi cette grande Monarchie faiſoit une ſi pauvre figure, tan-

dis que le Souverain s'étoit entiérement abandonné à l'indolence, & que ſes Favoris ſeuls régnoient? La réputation d'une Nation au dehors eſt bien peu de choſe lorſque le Gouvernement au dedans eſt ſans vigueur, & ſans intelligence, & que l'on y a perdu le reſpect pour le Prince qui négligeant ſes propres devoirs ceſſe de l'être en effet. *Philippe* étoit un bon homme mais un méchant Roi, & il n'eſt pas impoſſible qu'un bon Roi ſoit un méchant homme.

SECTION IV.

Combien un Prince obſedé par de mauvais Conſeillers fait des progrès dans le mal.

UN Prince qui eſt naturellement foible, ou, ce qui revient au même, qui ayant de l'habileté n'en fait aucun uſage, ne ſauroit manquer d'être obſedé d'un grand nombre d'hommes ſans mérite qui s'attroupent autour de lui comme une bande de voleurs autour d'un riche butin. Ils ont la même

me ardeur à éloigner d'auprès du Prince tous ceux qui ne ſont pas auſſi méchans qu'eux. S'ils le voient foible, ils le rendent mauvais, s'ils le trouvent mauvais ils le rendent encore pire. S'ils ne peuvent pas lui inſpirer la cruauté, ils lui inſpirent au moins la fainéantiſe qui à l'égard d'un Prince eſt une vraie cruauté: celui qui gouverne un Peuple devant être plus vigilant qu'aucun de ſes Sujets. Un Prince qui néglige les affaires quelque bien intentionné qu'il ſoit, eſt expoſé à être continuellement trompé & égaré: car s'il n'a pas l'expérience & l'attention néceſſaires, il n'en ſauroit porter un bon jugement. Il faut qu'il s'en rapporte à autrui: ce qui le livre entiérement à ſes Miniſtres dont il n'eſt que l'inſtrument.

Les plus pernicieux de tous les Empereurs Romains; plus pernicieux que nuls autres Princes qui ayent jamais été au monde, étoient rendus encore pires par leurs Favoris & leurs flatteurs; la cruauté de *Tibere* étoit excitée par les conſeils ſanguinaires de *Sejan*; *Macron* favoriſoit les excès monſtrueux de *Caligula*; & la brutalité de *Néron* étoit en-

encore augmentée par l'inſtigation de *Tigellin*. Le pire du rebut du Genre-humain ſe trouve dans les Cours débauchées, & un Prince bien intentionné même, s'il eſt crédule & pareſſeux, a peine à n'en être pas gouverné & corrompu. S'il a du penchant pour le plaiſir, on ne manque pas de lui tendre des pièges, on en imagine de nouveaux & on le plonge dans la ſenſualité.

L'Empereur *Commode* fut élevé ſoigneuſement par les ſoins de pluſieurs hommes ſavans mis auprès de lui par ſon père l'excellent Empereur *Marc Aurele* qui en mourant confia ce fils à ſes anciens amis, & dignes Miniſtres. Ce jeune Prince ſe degoûta bien-tôt des gens de vertu, il fut d'abord corrompu par les Courtiſans flatteurs & debauchez, il abandonna les devoirs d'un Empereur, & ſe livra à la molleſſe & au luxe. Il fut encouragé à ce train de vie par ſes Favoris tout-puiſſans, en particulier par *Cléandre* qui tandis qu'il le voyoit plongé dans la volupté tâchoit de le détruire & de s'élever ſur ſes ruïnes. *Sejan* de même chargé de toutes les affaires de l'Etat

ſe

ſe vit dans une ſituation qui le fit aſpirer à l'Empire.

Lorſqu'un Prince tel que *Commode* s'expoſe de gayeté de cœur à ces dangers par ſa mauvaiſe conduite, il ſe met de mauvaiſe humeur, il ſe defie de tout le monde, ce qui le rend malfaiſant, & cruel à l'égard de tout le monde. Ainſi ayant eu d'entrée peut-être, des intentions innocentes il devient à la fin un Tyran. Ce fut le caractère & la deſtinée de *Commode* qui au commencement de ſon règne faiſoit ſa principale occupation du plaiſir: cela l'éloigna des ſoins de l'Etat convenables à un Prince. Il en laiſſoit le Gouvernement à d'autres; par où il ſe rendit mépriſable; on forma des conſpirations contre lui, cela l'irrita, & ayant commencé par être pareſſeux & voluptueux il finit par être un Tyran ſanguinaire. Il écoutoit avidement les médiſances & les calomnies, regardoit tous les hommes comme des ſcélérats: conçut une inimitié irréconciliable contre tout ce qu'il y avoit de bon & de louable. Il prit en averſion, & bannit de ſa préſence tous les hommes qui avoient de la vertu ou de

la

la ſageſſe, comme gens qui ne convenoient ni à ſon règne ni à ſon génie. Il devint de cette maniére ſemblable à une bête ſauvage & raviſſante; il ne vouloit voir autour de lui que des bouffons, des maquereaux, des ruffiens, des Gladiateurs & des Conducteurs de Chariots, des miſérables auſſi ſouillez de débauches que lui & d'un cœur aſſez bas pour ne lui donner aucun ombrage. Il ſe mit à maſſacrer, & à détruire tous ceux qui faiſoient de la peine à lui & à ces ſortes de gens; cela le fit déteſter de nouveau, il le reconnoiſſoit, & cela le jettoit dans de nouveaux emportemens de fureur & de tyrannie. C'eſt une gradation naturelle; c'eſt ainſi que le mal produit & multiplie le mal & le deſordre.

TROISIEME DISCOURS,

De l'œconomie des Finances.

SECTION I.

Prodigalité des Empereurs : ſes terribles conſéquences à l'égard du Public, nommément la tyrannie, les meurtres & l'oppreſſion.

DE toutes les foibleſſes, vices, & excès des Empereurs Romains qui les envelopérent eux & l'Empire dans le malheur, nul ne contribua davantage à leur ruïne que les profuſions & la prodigalité. Cette conduite doit avoir par-tout le même effet à l'égard des Princes & des Etats. „ Si nous „ épuiſons le thréſor pour plaire au „ Peuple par des libéralitez vaines & „ mal entendues, il faudra le remplir „ par des extorſions & par l'oppreſ- „ ſion ", dit Tibère fort ſagement : c'eſt

c'eſt ce que fit ſon inſenſé Succeſſeur: il diſſipa les finances, il vola, & tua pour en avoir davantage. Ce fut le train de preſque tous les Princes qui régnérent après *Caligula*: de *Neron*, d'*Othon*, de *Vitellius*, de *Domitien*, *Commode* &c. C'étoit auſſi la cauſe perpétuelle de l'oppreſſion & des meurtres. Dans les taxes qu'on impoſoit ſur le Peuple, dans les accuſations qu'on intentoit aux Particuliers, ce n'étoit point la juſtice, ou le crime qu'on regardoit, mais combien on en pourroit tirer d'argent. C'eſt ainſi que les gens riches étoient toujours coupables. Les dépenſes extravagantes, & le meurtre ſe ſuivoient naturellement: un homme qui avoit une grande fortune manquoit rarement d'être regardé comme un criminel d'Etat inſigne, & perdoit toujours les biens avec la vie. Souvent les gens riches étoient mis à mort ſans autre formalité qu'un ſimple ordre de la part de l'Empereur, de les tuer & de ſaiſir tout ce qu'ils avoient. NERON, toutes les fois qu'il donnoit un emploi public, diſoit à la perſonne qu'il en revêtoit. „ Tu ſais quels ſont mes „ beſoins: faiſons en ſorte de concert „ que

„ que nul homme ne poſſède rien en „ propre ".

Ces Tyrans ſe réduiſirent d'abord à la néceſſité par des dépenſes énormes, & par la diſſipation : après quoi ils détachérent leurs chiens de chaſſe, pour dépouiller les Particuliers & les Provinces entiéres ; pour remplacer ce qu'ils avoient diſſipé. Neron declaroit qu'il ne connoiſſoit d'autre uſage de l'argent que celui de le répandre, & regardoit la peine de calculer les dépenſes, ſans quoi l'Etat ni les Particuliers ne ſauroient ſe maintenir, il la regardoit, dis-je, comme un ſoin ſervile & reſervé à des malheureux ; mais il regardoit ceux qui ſavoient le prodiguer ſans ſavoir comment, comme des hommes polis & magnifiques. Il n'admiroit ſon oncle Caligula pour aucun de ſes exécrables exploits tant que pour avoir conſumé en ſi peu de tems, un Thréſor auſſi immenſe que celui que Tibère avoit laiſſé à l'Epargne, c'eſt-à-dire une ſomme qui revenoit à plus de vingt un millions ſterling, dans moins d'un an. Il s'attacha véritablement à ſuivre cet exemple de près, de ſorte qu'il pilla & diſſipa preſque tout ce

ce que ce grand Empire put lui fournir. Il vola & épuisa les Nations entiéres, les Villes, les Temples & les gens de toute condition: non seulement il les dépouilla de leur argent & de leurs terres, mais encore de leurs meubles, de leurs peintures, & de leurs ornemens. Ses besoins le réduisirent à piller, & à tuer: c'est ce qu'avoit fait son prédécesseur & son modèle Caligula qui en étoit enfin venu à établir des maisons de débauche publiques pour en tirer de l'argent, c'est là qu'on invitoit tout le monde, à servir l'Empereur & à favoriser son commerce. Il eut aussi un magasin public pour la vente des biens confisquez qu'il faisoit acheter à ses chalans au prix qu'il y mettoit lui-même. *Domitien* aussi lorsqu'il eut épuisé les finances par toute sorte de dépenses folles, & qu'il se fut ainsi réduit à de grandes extrémitez, eut recours à toute sorte d'expédiens, joua tous les tours imaginables de brigand & de voleur, & en vint à des massacres qui ne finissoient point.

Que pouvoit-on attendre après des dissipations incroyables sinon une barbarie, & un pillage proportionnez? *Né-*

ron

ron avoit employé la valeur de plus de dix-ſept millions ſterling en libéralitez folles. *Vitellius* en peu de mois avoit conſumé la valeur de plus de ſept millions ſterling principalement à des traits ſignalez de volupté & de gloutonnerie. *Caligula* à un ſeul ſouper dépenſa près de quatre vingt-mille livres ſterling, & donna à ſon Cheval Favori une crêche garnie d'ivoire & d'or maſſif ſans compter une maiſon & un train magnifique. *Tiridate* étant venu à Rome, *Neron* dépenſa à la réception de ce Prince la valeur de plus de ſix mille livres ſterling par jour, & lui en donna à ſon départ près de huit cens mille. Il donna à *Menecrates* Joueur de harpe, & à *Spicillus* Maître d'eſcrime, les Palais & le Patrimoine des Nobles Romains, de ceux même qui étoient du premier rang, de ceux qui avoient eu les honneurs du Triomphe. Il ne falloit pas s'étonner après cela de voir ſa femme *Poppée* trainée par des mules qui avoient des harnois d'or, ou ſe baignant tous les jours dans le lait tiède de cinq cens ânesſes qui avoient nouvellement mis bas.

Les

Les revenus du Monde entier ne ſuffiſoient pas aux dépenſes, & au luxe de ces vautours couronnez que la puiſſance & l'élevation avoient rendus frénetiques. Il leur importoit peu que le Genre-humain tombât dans la miſère & dans la mendicité, pourvu que ces abandonnez, les pires de l'eſpéce humaine, puſſent ſe livrer à la débauche avec la troupe infame de ruffiens, de flatteurs, de courtiſanes, de bouffons & de délateurs dont ils étoient entourez. C'étoit-là leur unique plaiſir. Les Nations devoient être épuiſées de leurs richeſſes, & de leur ſang le plus pur afin de fournir aux débauches d'un Chef de Cannibales, & de ſa ſuite. Pour entretenir délicatement un petit nombre de gens qui étoient la malediction & l'opprobre de la Nature, il falloit que tout le reſte tombât dans la langueur, dans l'affliction, & dans l'anéantiſſement. Toutes les fois qu'on manquoit d'un nouveau fonds pour continuer ce train de voluptez & de prodigalité, il falloit mettre une rude taxe ſur le miſérable Peuple déja ruïné par les impôts, ou maſſacrer & depouiller

un

un nombre de gens coupables d'être riches: quelquefois on en faiſoit mourir quarante à une ſeule fois.

SECTION II.

Il n'y a que les pires de tous les hommes qui ayent part aux libéralitez d'un Prince prodigue, & ils en excluent les honnêtes gens. Combien la diſſipation d'un Prince eſt ruïneuſe à lui & à l'Etat.

LEs perſonnes les plus depourvues de mérite ſont celles qui ont le plus de part aux libéralitez d'un Prince prodigue, de telle ſorte que tous les autres en ſouffrent. Ceux qui mériteroient les bienfaits en reçoivent rarement. Les gens vicieux, les fainéans, les gens ſans pudeur, & les impoſteurs ne manquent pas d'obſeder le Prince, & d'écarter avec ſoin tous ceux qui ont le dangereux caractère d'honnêteté, de ſincérité, & de modeſtie. Ce ſeroient des concurrens trop redoutables pour les Favoris du pouvoir Souverain, on ne doit pas les laiſſer ap-

pro-

procher du Prince, & si cela arrive il faut bien empêcher qu'on ne les écoute. Lorsque le misérable *Vitellius* non moins malheureux par sa propre imprudence que par la corruption, & la fourberie de ses confidens, se perdoit par la précipitation de ses Conseils, ceux de ses Officiers qui en auroient usé fidélement avec lui, & lui auroient donné des conseils utiles en étoient exclus par les Mignons qui avoient su tourner son esprit simple & facile de maniére que ne voulant rien écouter que ce qui étoit agréable & pernicieux, il rejettoit toutes les véritez utiles comme fades & desagréables à son goût. Un Centenier honnête homme qui se hazarda à l'informer de son état, de la force & de la victoire de ses ennemis, de sa foiblesse, & de ses pertes, en fut regardé comme un traitre: cet indigne traitement toucha si fort ce brave homme, que pour preuve de sa sincerité il alla se tuer.

Qui étoient ceux qui recueilloient les dons excessifs des Empereurs Romains? Qui pouvoit-ce être sinon des Maîtres d'escrime, des Menêtriers, des bouffons, des prostituées, des maque-

quereaux, & des accuſateurs: des gens en un mot les plus diſſipateurs & les plus avides: la peſte & l'opprobre de la Societé & des Cours, mais les principaux Favoris, & les Conſeillers privez de l'Empereur? L'adminiſtration de *Vitellius* étoit ſur-tout conduite par les plus vils bateleurs & des conducteurs de chariots, mais ſur-tout par *Aſiaticus* ſon Affranchi: ce dernier étoit ſon bardache, on le regardoit comme un des plus riches hommes de l'Empire & le plus grand frippon. „ Les gens de „ la ſuite d'un Roi exceſſivement li- „ beral ſont extrêmement portez à „ faire des demandes, & ne les me- „ ſurent pas par la raiſon, mais par „ l'exemple ", dit le Chevalier *Robert Cotton*; les bienfaits paſſez ne ſont „ comptez pour rien, nous n'aimons „ que ceux que nous attendons ". Il a pris quelques-unes de ces remarques de Montagne, il ajoute que „ plus un „ Prince s'épuiſe en dons, plus il s'ap- „ pauvrit en amis, car une telle pro- „ digalité dans un Souverain aboutit „ toujours à extorſionner ſes Sujets ". Il en donne pour exemple *Henri III.* Ce Roi ſi généreux & ſi prodigue fut ré-

réduit à vendre ses terres, ses bijoux, engager les Pays qu'il possedoit au delà de la mer, jusqu'à sa Couronne impériale, & même à derober la châsse d'*Edouard* le Confesseur. Finalement il n'eût pas du pain pour sa famille; il fut réduit à rompre son ménage, & à roder avec la Reine & ses enfans allant d'Abbaye en Abbaye demander le vivre & le couvert.

C'est une situation déplorable pour un Roi & même pour tout autre homme: mais il la méritoit bien. Il y tomba par son opiniâtreté, par ses faux sermens, & par sa tyrannie. Il avoit scellé, signé & juré solemnellement l'observation de la grande Charte, avec des exécrations terribles sur lui & sur quiconque l'enfraindroit, cependant il l'enfraignit lui-même ouvertement; brava hautement tous les sermens, toutes les Chartes & toutes les Loix; eut recours à une oppression déclarée, appella des Etrangers dans son Conseil, & des Gardes étrangers pour sa personne; devint ennemi de son Peuple, & voleur public. Ce qu'il gagna par tant de vols & d'actes de tyrannie, fut ce qu'il méritoit, la honte, la perte

de

de la confiance, le mépris & la mendicité. Après tout cela on le reçut encore à prêter ſerment: il jura d'obſerver la grande Charte; fut rétabli ſur le Throne, & reçut de nouveau les ſubſides. Mais de nouveau parjure & foulant aux pieds les liens de la conſcience, il haſarda le ſalut de ſon ame, & une Guerre contre ſon Peuple pour tâcher d'acquerir une autorité pernicieuſe. Il faut avouer qu'il devint plus ſage ſur la fin de ſes jours, & dans un règne de cinquante ans, il apprit après pluſieurs tentatives & révolutions; après pluſieurs chagrins & pluſieurs malheurs, que ſa plus grande puiſſance, ſa plus grande ſureté conſiſtoit à gouverner juſtement, à obéir aux Loix, & à en uſer bien avec ſes Sujets.

„ Sa libéralité ſans bornes, dit le „ Chevalier *Cotton*, ne lui avoit four„ ni que de foibles moyens d'acque„ rir l'amour du Public; il perdoit plus „ à ramaſſer l'argent qu'il ne gagnoit „ en le donnant. Ces bienfaits appli„ quez ſans choix, étoient reçus ſans „ reconnoiſſance, deshonoroient celui „ qui les recevoit, faiſoient tort au diſ-

„ cernement de celui qui les accor-
„ doit, & decourageoient ceux qui
„ fondoient leurs eſpérances ſur leur
„ vertu & ſur leurs ſervices " . . . .
Celui qui veut „ jetter les fondemens
„ de ſa grandeur ſur l'amour des Peu-
„ ples doit les ſoulager & leur rendre
„ juſtice, car ils meſurent toujours les
„ liens de leur obéiſſance par les avan-
„ tages qu'ils en retirent ".

SECTION III.

Diſſipation des finances. Elle tend à produire des émeutes populaires, & des Guerres civiles. Combien les hommes s'aiment mieux que le Public. La diſſipation n'aboutit ordinairement à rien de bon.

QUELLE fut la ſource de la Guerre civile de Paris durant la minorité de Louïs quatorze, ſinon les extorſions, & les oppreſſions qu'on mettoit en uſage pour remplir l'Épargne epuiſé par la prodigalité, par des gratifications, & des penſions qu'on faiſoit à des Particuliers? La Reine & le

le Cardinal pour faire goûter leur adminiſtration, & ſe fortifier d'un nombre de partiſans, ne refuſoient rien à perſonne, donnoient l'argent du Public à pleines mains, & à force de répandre les bienfaits ſur leurs créatures, faiſoient enrager le Peuple; car le pauvre Peuple doit toujours tout payer, même pour la peine qu'on prend de le ruïner. Il n'eſt pas hors de propos de remarquer ici que tandis qu'il n'y eut que le Peuple d'opprimé, les Cours Souveraines ne formérent aucune oppoſition. Mais dès qu'on commença de s'en prendre à eux & les preſſer, ils ſe trouvérent animez de l'amour du bien public, & ſe liguérent pour faire une forte réſiſtance: de là vint le fameux Arrêt d'union de tous les Parlemens. Le Parlement de Paris, quoique pouſſé par des motifs ſi bas & ſi intéreſſez, étoit regardé comme le refuge des opprimez, & adoré par le Peuple, qui eſt toujours naturellement reconnoiſſant s'il n'eſt ſéduit par quelque faux ami.

Cette conduite du Parlement de Paris me rappelle le ſouvenir d'un homme qui avoit un emploi à l'Echiquier

dans le tems des Guerres civiles d'Angleterre. Il étoit fort bon Royaliſte, attaché à l'Egliſe & à la Monarchie. Il avoit une affection particuliére pour le parti & la perſonne du Roi, & prenoit beaucoup de part à ſes malheurs. Quoiqu'il arrivât au Roi, à ſon parti, ou à celui de l'Egliſe qui avoient du deſſous de jour en jour, cet honnête homme poſſedoit ſon ame en paix & ſon poſte auſſi; quoiqu'il fût affligé des événemens, il prêchoit à ſes amis la patience & la reſignation. Il vit tous les malheurs de ſon Souverain, le vit arrêté, empriſonné, traité durement, jugé & même decapité; vit la Monarchie, & l'Epiſcopat même abolis entiérement, tout cela lui déplaiſoit à la vérité, mais il le ſouffroit pourtant, il tenoit pour l'obéiſſance à ceux qui poſſedoient alors l'autorité, quoiqu'il ne les approuvât pas. A la fin le Parlement fit une choſe qui vint à enflammer véritablement ſon zèle: cette Aſſemblée entreprit de régler & de retrancher les droits de l'Echiquier, notre homme déclara pour lors, „ Que „ ſi les Loix fondamentales étoient at- „ taquées, il étoit bien tems que tous

„ les

„ les honnêtes gens ſongeaſſent à „ eux ".

Il n'y a ni preſens ni bienfaits qui faſſent qu'on puiſſe compter ſur des gens ſans honneur & ſans vertu. Tel a été hautement favoriſé par ſon Prince, & très-redevable à ſa liberalité qui a été le premier à l'abandonner, & même à ſe tourner contre lui. Tel autre n'a regardé les biens qu'on lui a faits, que comme une choſe dûe à ſon mérite qui ne l'engageoit à rien pour des ſervices à venir. Sans compter que pluſieurs peuvent être gagnez, & engagez pour entrer dans certaines meſures, mais non pas tous. De ſorte que ces largeſſes, ces ſoins qu'on ſe donne d'acquerir des créatures par le moyen de l'argent, riſquent d'être regardez comme une marque de la foibleſſe de l'adminiſtration, & des craintes de ceux qui ſont en place: le Gouvernement vient à être mépriſé, & les ſangſues deviennent inſatiables. On en peut conclure encore que la Cour a formé des projets pernicieux. Ce qui obligera certaines gens à ſe faire acheter à plus haut prix, tandis que d'autres ſe dediront de leur marché. Dans

ces divers cas plusieurs abandonnérent la Reine & le Cardinal; & entre ceux qui leur demeurérent attachez il y en eut peu qui le fussent constamment & sincérement quelque bonne mine qu'ils fissent.

SECTION IV.

Combien l'épargne convient à un Prince prudent; malheurs inévitables où tombent ceux qui sont prodigues.

LEs Princes devroient se regarder uniquement comme les œconomes du Thrésor public, & quel tort ne se font-ils pas en violant ce depôt! Quel deshonneur, quelle injustice & quelle cruauté n'y a-t-il pas d'employer l'argent des Sujets autrement que pour leur avantage; à plus forte raison de le dépenser follement, ou de le donner à des vauriens, des flatteurs & des debauchez? Je suis charmé de l'œconomie d'*Omar*, second *Caliphe* après *Mahomet*; il avoit un bijou d'un grand prix dont l'Empereur *Héraclius* lui avoit fait pré-

préſent: il le vendit. Ses amis lui diſoient de le garder pour lui-même: à quoi il répondit qu'il ne ſauroit ſe juſtifier de cette faute envers le Public. La fermeté, & le crédit de ſon adminiſtration égaloient ſon œconomie à l'égard du Public, & en traitant avec les Particuliers il étoit également juſte & judicieux.

La conduite d'*Othman* ſon Succeſſeur immédiat fut bien différente, de même que ſa réputation & ſa deſtinée: il étoit partial dans le choix de ſes créatures & leur prodiguoit ſes bienfaits. Il les employoit quoique dénuées de talens; éloignoit les meilleurs Officiers de l'Etat pour leur faire place, & employoit à les enrichir le Thréſor public. *Othman* diſoit que ces finances appartenoient à Dieu, & qu'en qualité de Succeſſeur de l'Apôtre de Dieu, il avoit droit d'en diſpoſer ſelon ſon bon plaiſir. Il y a apparence que ſes Mignons & ſes flatteurs avoient rempli ſon foible cerveau de viſions extravagantes ſur ſes *Prerogatives*, & ſon *droit divin*, pour leſquelles choſes ſans doute ces dangereux Hypocrites témoignoient beaucoup de zè-

le. C'eſt ce que d'autres ont fait ſouvent après eux, c'eſt-à-dire qu'ils ont ſi fort infatué le Prince du droit divin de faire tout ce qui lui plairoit, (c'eſt-à-dire du pouvoir de la part de Dieu d'être malfaiſant) qu'il s'eſt perdu pour en vouloir faire l'épreuve. Le Tout-puiſſant a ainſi vengé la calomnie blaſphematoire qui attaquoit ſa bonté infinie, & a donné hautement le dementi à ces ſéducteurs.

Une adminiſtration où les dépenſes ne ſont pas bornées ne ſauroit ſe ſoutenir, elle tombe dans le mépris & devient chancellante: celle d'*Othman* le fut au plus haut degré, & il fit une fin tragique. Les mécontentemens publics, les plaintes des Peuples, & les ſoulevemens, étoient le reſultat naturel de ſes malverſations. Comme il avoit tout ſacrifié à ſes créatures, & eu plus d'égards pour ſa famille que pour ſes Sujets, il n'étoit pas ſurprenant qu'ils ſe dégoutaſſent de lui, encore moins qu'ils fuſſent irritez de voir qu'on employoit les finances à entretenir d'indignes Favoris. Lorſque les Peuples qu'il avoit ainſi pouſſés à bout eurent pris les armes contre le Caliphe,

les

les Favoris qu'il avoit achettez à ſi haut prix furent-ils en état de le défendre ? Non aſſurément : ce pauvre Prince après avoir perdu l'eſtime & l'amour de ſes Sujets fut laiſſé à l'abandon & maſſacré dans ſon Palais tenant l'Alcoran ſur ſes genoux : car Othman étoit fort devot & diſoit peut-être ſes prières dans le tems que ſon Sécrétaire abuſoit du nom & du ſceau de ſon Maître pour ruïner ſes meilleurs Sujets, & ſerviteurs.

Henri trois Roi de France étoit un grand diſſipateur : ſes exactions & ſes rapines étoient proportionnées à ſa prodigalité. Il s'étoit ſi fort plongé dans la débauche & dans la ſenſualité, avoit ſi fort épuiſé & extorſionné ſes Sujets qu'on diſoit de lui que c'étoit uniquement par ſes oppreſſions journaliéres & inſupportables que ſes Sujets ſavoient qu'il étoit en vie. Peut-on rien dire de plus infame d'un Roi dont l'unique devoir eſt de s'appliquer journellement au bonheur de ſes Sujets ? Il faiſoit un uſage bien différent de ſon pouvoir, il les dépouilloit ſans pitié pour aſſouvir ſes Mignons, & ſes vicieuſes fantaiſies : comme ſi la Royau-

té ne conſiſtoit qu'en luxe & en pompe; & que les Princes ne duſſent ſonger qu'à eux-mêmes.

Il recueillit les juſtes fruits de ces énormitez & de ſon imprudence, il ſouffrit de grands maux pour en avoir fait ſouffrir à ſon Peuple. Sa prodigalité, & les moyens impitoyables qu'il employoit pour l'entretenir, jettérent ſes Sujets dans le deſeſpoir, & ſi la premiére partie de ſon règne ſe paſſa dans les plaiſirs, & dans l'oppreſſion des Peuples, la derniére aboutit à l'infortune & à la miſère. Il ne pût jamais recouvrer l'eſtime & l'affection de ſes Sujets, & quelques ambitieux tirant avantage du mépris & de la haine que tout le monde lui portoit le pourſuivirent juſqu'à la mort. Celui qui avoit été un homme de ſang mourut dans le ſang. Cependant cet infortuné Prince avoit pluſieurs bonnes qualitez, il en avoit même de grandes: mais il étoit facile & prodigue; il ſe rendit ainſi la proie des impoſteurs, de ſes Mignons & des Moines; à l'égard de ſes Sujets il fut un Tyran impitoyable.

Le père de ce Prince avoit auſſi un heu-

heureux naturel, & étoit doué de belles qualitez, mais ſon règne fut fâcheux & inſupportable, à cauſe qu'il étoit prodigue & par conſéquent avide. Il mit ſur ſon Royaume pluſieurs impoſitions auparavant inconnues. Tout cela pourtant ne ſuffiſoit pas pour contenter un petit nombre de Favoris: ſans compter les vexations du pauvre Peuple, les gens riches voyoient confiſquer leurs biens qu'on donnoit aux ſangſues qui obſedoient le Roi. Pour exécuter cela on tordoit les Loix, ou on les fouloit aux pieds, on forgeoit des preuves, on ſubornoit des témoins & l'on mettoit en uſage tous les artifices de Cour pour faire périr les innocens afin d'enrichir des miſérables couverts de crimes. L'Héréſie fut un prétexte avantageux pour déchirer, & dépouiller les gens opulens, pour donner leurs dépouilles aux Mignons. L'innocence n'étoit point un aſyle: tout homme marqué pour être une victime n'avoit d'autre reſſource pour ſauver ſa vie & ſon bien que de donner de groſſes ſommes aux Favoris pour obtenir leur interceſſion auprès du Roi: ce Prince pour l'amour de ces ſerpens

alterez de ſang s'étoit rendu l'ennemi & le deſtructeur de ſon Peuple.

La Ducheſſe de Valentinois très-méchante femme qui gouvernoit ce Prince, ou pour mieux dire qui le ſeduiſoit, ſe gorgeoit de confiſcations, ſur-tout de celles des Huguenots. Le Roi cependant ſe trouvoit dans le beſoin; ſon Gouvernement étoit foible, plein de malverſations, & d'infamie. Il avoit dépenſé un grand Thréſor que ſon père lui avoit laiſſé, ſucé le ſang de ſon Peuple, s'étoit emparé de pluſieurs Patrimoines, s'étoit endetté de quarante millions, & cependant ſon Royaume étoit ſans défenſe: il ne pouvoit conſerver ſes Etats en entier, ils étoient demembrez de toutes parts: *Aliis quidem quum omnia raperent, & rapta retinerent, ut ſi nihil rapuiſſent, nihil detinuiſſent, defuerint omnia.* Paneg. de Pline.

Telle eſt la malediction ſur un Roi: des Favoris ames venales & inſatiables; telle eſt la malediction ſur le Peuple, un Roi qui ſe laiſſe gouverner par des gens de ce caractère. Ils ne manquent jamais d'attirer la déſolation & la miſère ſur les Sujets, la néceſſité

&

& le deshonneur ſur le Prince: il arrive même qu'il n'en eſt pas quitte pour cela. La mort violente qui abregea les jours de ce Prince nous laiſſe ſeulement conjecturer les évènemens que ſa conduite auroit pu produire, s'il avoit ſuivi les mêmes meſures, & ſi ſon règne eût duré plus long-tems.

SECTION V.

Comparaiſon des effets de l'Oeconomie, & de la diſſipation des deniers publics. Les Princes qui tombent dans l'embarras par leurs profuſions n'ont de reſſource ni dans le cœur ni dans la bourſe de leurs Sujets.

Parſimonia magnum eſt vectigal. Ce ne ſont point les grands revenus qui font l'abondance, c'eſt l'épargne & la frugalité: ce n'eſt pas non plus le petit revenu mais le défaut de ménage qui amène la pauvreté. François Premier étoit riche avec peu de ſubſides, quoiqu'il eût toujours la Guerre à ſoutenir. Telle eſt la reſſource d'une bonne œconomie qu'elle fournit à tant

tant de demandes, & à tant de dépenſes. Ses Succeſſeurs furent pauvres avec des taxes ſans nombre, même en tems de paix. François étoit ſi convaincu que les revenus de ce tems-là même étoient ſuffiſans qu'il conſeilla à *Henri* ſecond ſon fils de ſoulager les Peuples, & de ſupprimer quelques-uns des ſubſides, ſur-tout ceux qu'on avoit impoſez pour le ſoutien de la Guerre, nous avons vu plus haut comment il profita de ce bon conſeil.

Lorſque les Princes qui par leurs dépenſes folles ou mal entendues, ſe trouvent à l'étroit faute d'argent, & qu'ils viennent à être preſſez par quelque néceſſité publique, par des deſordres au dedans, & des Guerres au dehors, à quoi les Princes de ce caractère ſeront toujours ſujets, ils voyent alors trop tard peut-être l'imprudence criminelle de leur mauvaiſe œconomie. Les Peuples dont ils ont épuiſé la patience, ne veulent plus les ſoutenir, ou ne le peuvent ſe trouvant épuiſez. Les Princes auront-ils donc recours à leurs Favoris pour défendre leur Couronne contre les attaques d'un uſurpateur? *Neron* au milieu de ſes debauches

&

& de ſes profuſions, ne s'aviſa jamais de prévoir qu'il pouvoit tomber dans le malheur: qu'il ſeroit un jour obligé de demander de l'argent aux Romains, & d'en eſſuyer un refus. Il vêcut aſſez pour voir ce jour-là, pour éprouver le beſoin & pour ne trouver perſonne qui y pourvût. Lorſque les Provinces, & les Armées vinrent à ſe revolter & qu'il jugea à propos d'y aller mettre ordre en perſonne, il manqua des fonds néceſſaires pour cela. Il donna ordre à tous les Sujets de quelque qualité & condition qu'ils fuſſent, d'apporter un certain argent ſelon leurs facultez. Preſque tous refuſérent de contribuer quoi que ce fût, & demandérent d'un commun accord qu'il rappellât plutôt les ſommes immenſes qu'il avoit données à ſes créatures, aux inſtrumens de ſa tyrannie, les Délateurs & les Accuſateurs: c'étoit une réponſe piquante & juſte faite à un Tyran furieux.

L'adminiſtration menagère du Thréſor public eſt une marque qu'un Etat eſt bien gouverné: il ne l'eſt jamais bien lorſque les finances ſont diſſipées ou que l'emploi en eſt mal appliqué.

On diſoit à l'honneur du Gouvernement de la Reine *Eliſabeth* qu'on ne ſauroit trop louer, que la Majeſté, & l'Epargne ſe diſputoient l'avantage: point de prodigalité, point de baſſeſſe, point de dureté pour le Peuple, point de chagrin contre la Reine. Elle n'avoit jamais opprimé ni épuiſé ſon Peuple: ce n'étoit pas merveille ſi elle en avoit le cœur que Mr. *Osborne* appelle très-bien le Paradis d'un Prince.

Son Succeſſeur qui fut toûjours prodigue fut auſſi toujours dans le beſoin, occupé ſans relâche à imaginer de nouvelles reſſources pour avoir de l'argent & ne rejettant jamais aucun plan qu'on lui préſentât pour cela, quelque dur & ſcandaleux qu'il pût être. De là venoient tant de cabales, tant de monopoles ruïneuſes au Commerce, & aux Sujets, tant de vexations juridiques, tant d'amendes arbitraires & exceſſives. Les ſangſues qui l'obſedoient continuellement le réduiſoient à ſucer le ſang du Public. La profuſion faiſoit qu'on tomboit dans le beſoin, & le beſoin qui fait tomber les Particuliers dans la tentation de devenir fripons, rend les gens en place oppreſſeurs.

ſeurs. Tous ſes revenus fixes, tous les ſubſides qu'il obtenoit des Parlemens, avec tous les profits qu'il retiroit de pluſieurs inventions baſſes, de pluſieurs tours d'oppreſſion pour avoir de l'argent, ſuffiſoient à peine pour élever & entretenir ſes Favoris ; des gueux revêtus, des ruffiens, & des voluptueux.

Les Sujets pouvoient-ils ſe plaire à une telle adminiſtration, pouvoient-ils honorer leur Roi ? Il étoit regardé au plus comme un Roi fondé ſur la Loi, mais non pas ſur l'affection des Peuples. On comptoit que ſes mignons coûtérent plus à l'Angleterre, qu'*Eliſabeth* n'avoit dépenſé dans toutes les Guerres qu'elle avoit ſoûtenues. Ce Prince étoit avide de tous les nouveaux moyens de lèver de l'argent, & de preſſer ſon Peuple ; avide d'amendes & de confiſcations. Il avoit choqué ſon Parlement qui ne ſe ſoucia plus après cela de lui faire plaiſir, il le trompa, & le Parlement ne voulut plus ſe fier à lui, il refuſa toutes les demandes raiſonnables de cette Aſſemblée, ou les accorda pour les éluder enſuite ; il eut recours aux ſubterfuges les plus indi-

gnes,

gnes, & on le regarda après cela comme indigne de toute confiance. Il fallut qu'il ſe ſoumît à voir les ſommes accordées par le Parlement depoſées entre les mains des Commiſſaires nommez par le Parlement. Il les tira enſuite par force des mains des Commiſſaires, violant ainſi ſon honneur & la foi promiſe.

Un Prince doit être extrêmement mépriſable quand on peut dire de lui comme on diſoit de celui-là „ qu'il ne „ formoit des deſſeins pour nuire à „ d'autres Peuples qu'au ſien propre; il „ étoit inexorable à l'égard de ceux „ qui voloient les bêtes fauves, & in„ dulgent aux meurtriers ", car on n'avoit jamais vu de meurtrier puni lorſqu'il avoit de l'argent. En échange de ſa prodigalité, de ſes parjures, & de ſon oppreſſion: il fut mépriſé & haï: il paſſa ſa vie dans une inquiétude continuelle, & dans le malheur. Ce fut ſous ſon règne que commencérent ces mécontentemens qui dans la ſuite enveloppérent la Nation dans une longue Guerre civile.

SEC-

SECTION VI.

Les plus grands revenus ne ſauroient fournir au mauvais ménage. Combien le defaut d'œconomie eſt facheux au Peuple & pernicieux à l'Etat. Quelle eſt la vraie liberalité d'un Prince. Eſprit mépriſable des Caſuiſtes flatteurs.

IL n'y a point de revenu qui puiſſe ſoûtenir des diſſipations continuelles. Les richeſſes du Nouveau Monde, les mines du Mexique & du Perou poſſedées par les Eſpagnols n'ont pu affranchir leur grande Monarchie d'une honteuſe pauvreté durant une longue ſuite d'années ſous les derniers règnes, à cauſe que les finances étoient mal dirigées, prodiguées mal à propos, à des penſions exceſſives & diverties de leur uſage légitime qui eſt le ſervice de l'Etat. Il arriva ainſi que cette orgueilleuſe Nation qui avoit aſpiré à la Monarchie univerſelle, ſe vit dans une ſi grande impuiſſance & dans un ſi grand découragement que loin de con-

conquerir le pays des autres, elle pouvoit à peine défendre le ſien propre : elle ſe vit enlever une partie de ſes plus conſiderables Domaines, & ſans le ſecours de quelques-uns de ſes voiſins, de ceux même qu'elle avoit voulu engloutir, & qui pour l'interêt de leur propre conſervation ſe voyoient obligez à embraſſer la défenſe de cet ancien ennemi, cette Monarchie auroit ſuivi la fortune de ſes frontiéres, & ſeroit devenue le jouet & la proie d'un Conquerant. Un petit nombre de Provinces qui lui avoient appartenu, de peu d'étendue, mais d'une merveilleuſe œconomie, qui avoient obtenu des victoires contre elle pendant ſa proſpérité, la ſoutinrent dans ſa decadence, & la ſurpaſſérent dans la grandeur des Flottes & des Armées employées à la défenſe de cette Monarchie, comme dans la promptitude & l'habileté de les mettre ſur pied. Peut-on avoir un exemple plus remarquable des différens effets de l'œconomie, & du mauvais ménage?

Sous le Miniſtère du Cardinal Mazarin, durant la minorité de Louïs quatorze, lorſqu'on manquoit d'argent pour

pour le ſervice de l'Etat, les Surintendans diſoient „ qu'il n'y en avoit point „ dans le Thréſor, mais que le Cardi- „ nal en prêteroit au Roi ". S'il y avoit eu une bonne œconomie le Roi n'en auroit pas été ſi depourvu ni le Cardinal ſi fourni. Lorſque l'Empereur *Claude* ſe plaignit une fois que ſon Thréſor étoit épuiſé, on remarqua fort à propos „ qu'on l'auroit rempli con- „ ſiderablement ſi les deux Affranchis „ qui gouvernoient l'Etat, l'euſſent ad- „ mis au partage de leurs richeſſes ". Narciſſe & Pallas étoient ceux dont on vouloit parler qui ne s'étudioient qu'à piller & a fourrager de tout leur pouvoir, ſans égard à ce qu'il en coutoit au Peuple, & ſans conſiderer les beſoins de l'Empereur.

Louïs quatorze qui étoit très magnifique, c'eſt-à-dire qui jettoit l'argent à pleines mains pour la pompe & la vanité, lorſqu'il eut entendu parler de la Ligue qui ſe formoit contre lui reſolut de retrancher ſes prodigieuſes dépenſes en bâtimens, en jardins, en bijoux &c. Cette même année, il avoit dépenſé en bâtimens ſeulement quinze millions. Il ne pouvoit pas s'en tenir

tenir à la réſolution qu'il avoit priſe de ſe retrancher, malgré les beſoins publics ſi preſſans; malgré la pauvreté des Peuples ſi triſte & ſi touchante, il continua de prodiguer les finances, & d'impoſer des taxes. Il ne vouloit pas ſe paſſer de ce que le Peuple avoit entre les mains: ſa pitié avoit moins d'étendue que ſon pouvoir.

Epargner le Peuple, le nourrir, & l'enrichir, c'eſt en quoi conſiſte la vraie & principale libéralité d'un Prince. Cette libéralité eſt déteſtable qui appauvrit les Sujets. On diſoit avec juſtice d'*Othon* que ceux qui profitoient de ſes profuſions ſe trompoient bien s'ils les recevoient à titre de libéralité. Ce Prince ſavoit diſſiper l'argent d'une maniére deſordonnée, mais il ignoroit abſolument les règles de la libéralité bien entendue & bienfaiſante. J'admire un ſentiment de *Henri* quatre Roi de France qui étoit véritablement un grand Prince, il eſperoit, diſoit-il, de voir le tems que le plus pauvre Payſan de ſon Royaume pourroit mettre la poule au pot. Cela montroit le véritable eſprit d'un Roi père de ſon Peuple, cet eſprit que chaque Roi devroit avoir,

avoir, ſans quoi je ne voi pas pourquoi il ſe mêle de régner. Quelle eſt la fonction d'un Roi ſi ce n'eſt de rendre ſon Peuple heureux? Qu'a à faire le Peuple d'un Roi qui le rend miſérable? Cependant je dirai à la honte de quelques-uns de nos Rois d'Angleterre qu'ils exigeoient le payement des Peuples & l'obtenoient, même pour leur avoir accordé des Loix & des Conceſſions raiſonnables; & ne ſe départoient jamais des exactions illégitimes ſans en obtenir un équivalent. On les payoit pour accorder à leurs Sujets ce qui étoit juſte & raiſonnable.

Il m'eſt arrivé de perdre patience en liſant en quelque endroit l'Hiſtoire ſuivante d'un Prince qui de nos jours ſe donnoit le nom de *Grand*, à mon avis très-mal à propos. Il contoit à une de ſes Maîtreſſes combien lui avoit procuré de repos d'eſprit ſon Confeſſeur à qui il avoit communiqué ſon inquiétude ſur l'oppreſſion & l'épuiſement de ſon Peuple. Que le bon Religieux avoit diſſipé tous ſes ſcrupules en l'aſſurant que tout ce que ſes Sujets avoient étoit à lui, & qu'il pouvoit en conſcience prendre ce qui lui appar-

tenoit. On dit que la Dame lui répondit d'une maniére franche & juſte. „ Etes vous aſſez ſot pour le croire "? Il n'y avoit ſans doute point de flatterie, point de vûes intereſſées pour la faveur & les bienfaits de la Cour dans les déciſions des queſtions d'Etat & de conſcience, de ce ſaint & impitoyable impoſteur qui ſe ſervoit de la Loi de Dieu pour autoriſer l'oppreſſion, & ſanctifier les énormitez d'un Tyran! Aſſurément le défaut de Religion eſt un moindre mal que cette Religion qui étouffe les ſentimens d'humanité, & autoriſe la tyrannie; & de tous les Adulateurs ceux qui encenſent les Princes au nom du Seigneur ſont les plus odieux & les plus funeſtes.

Lorſque le Roi *Jacques* premier demanda à l'Evêque *Neal* s'il ne pouvoit pas puiſer dans la bourſe de ſes Sujets ſans les formalitez, & le conſentement des Parlemens, l'Evêque lui répondit rondement qu'il le pouvoit. „ A Dieu „ ne plaiſe, Sire, que vous ne le puiſ„ ſiez, vous êtes le ſouffle de nos na„ rines ". Avec ce jargon, & une application impie & burleſque de l'Ecriture, ce Prélat auroit voulu autoriſer

ſer la ſubverſion des Loix fondamentales de l'Etat, & lâcher la bride au Roi pour dépouiller ſes Sujets au mépris du devoir d'un Roi, du ſerment prêté à ſon Sacre & de la Conſtitution du Royaume. Pourquoi la Loi n'a-t-elle point ordonné des châtimens pour un tel parricide empoiſonneur, ennemi déclaré des Loix, & de la Liberté? On prononce avec juſtice que projetter la mort d'un Roi eſt un crime de haute trahiſon. L'Evêque projettoit la deſtruction de l'Etat. Il y a apparence que cet impie Pedant ne ſe porta à cet excès de méchanceté & d'impoſture que pour complaire au Roi, favoriſer l'Epiſcopat, & ſe frayer le chemin aux honneurs Eccleſiaſtiques. J'ignore dans quel autre ſens le Roi pouvoit être le ſouffle des narines de l'Evêque. Ce dont je ſuis certain eſt que ç'auroit été un faux compliment dans la bouche des Peuples s'ils avoient été dépouillez & volez contre la diſpoſition de la Loi, ſelon le deſir du bon Prince; & le ſentiment du pieux Evêque. Ce miſérable motif dans une ame baſſe comme la ſienne, étoit ſupérieur au bonheur de la Socie-

té civile, aux Loix de la Patrie, & à toutes choſes.

On étoit ſi convaincu dans la République d'Athènes, du danger, & du mal qu'il y a à diſſiper l'argent du public ou à l'employer mal à propos que pour en prévenir le mauvais uſage on fit la terrible Loi ſuivante. „ D'autant qu'on a deſtiné tous les ans „ mille talens pour la défenſe de la „ Ville d'Athènes contre les invaſions „ des Etrangers, ſi quelqu'un préſume „ de divertir, ou propoſe de divertir „ cet argent ou partie d'icelui à d'autres uſages, qu'il ſoit puni de mort". Quoique par la Loi d'Athènes aucun Citoyen ne pût être mis dans les liens, ceux qui avoient diſſipé ou mal employé le Thréſor public étoient privez du bénéfice de la Loi. Les Athéniens prirent pluſieurs autres précautions ſages & rigoureuſes pour aſſurer les revenus publics & par ce moyen leur République: perſuadez qu'un Etat ne ſauroit conſerver ſa tranquillité ni ſon honneur, lorſqu'on en diſſipe les finances. Une Nation de même qu'une famille, ſe ruïne par des profuſions.

SEC-

SECTION VII.

Oeconomie du Thréſor public combien avantageuſe à tous les Membres de l'Etat, blâmée ſeulement par peu d'entre eux. Gratifications publiques mal appliquées combien honteuſes.

TOus ceux à qui le Prince n'enléve rien, c'eſt-à-dire la plupart des Sujets, le regardent comme genéreux & bienfaiſant, & un petit nombre à qui il ne donne rien le trouvent chiche & trop ménager: c'eſt ce que dit *Machiavel* & cela eſt vrai. Que le Prince conſidère par conſequent, s'il n'eſt pas plus juſte, plus prudent, & plus utile d'obliger & de flatter ſon Peuple au hazard de déplaire à quelques Particuliers, que d'entretenir, & d'aſſouvir un petit nombre de Particuliers aux depens du Peuple. Les Sujets aiment quelquefois de voir un Prince libéral, mais ils ne ſe ſoucient point d'en faire l'épreuve lorſqu'il l'eſt à leurs dépens. Ce doit être un triſte

sujet de reflexion à un Prince, s'il est capable d'en faire, de songer que pour donner une grosse pension à un homme indigne peut-être, & prodigue, il met un fardeau pesant sur les épaules de plusieurs centaines de ses meilleurs Sujets, & qu'il opprime une multitude, pour être généreux ou plutôt prodigue à l'égard d'un seul homme. C'étoit un compliment honorable & sincère qu'on faisoit à *Trajan*; qu'il réprimoit avec beaucoup de prudence les profusions du Fisc, à cause qu'il n'avoit jamais pensé à le remplir aux dépens des innocens.

Il est en vérité honteux à un homme d'accepter des gratifications du Public, s'il peut s'en passer. Le moins qu'on en puisse dire c'est qu'il est à l'aumône publique, & tout homme qui a du bien, & avec cela de la vertu ou de la pudeur, trouve cela au dessous de lui. Ce que je dis ici ne regarde pas ceux qui servant le Public en tirent une retribution, puisque les récompenses qui sont dûes n'ont rien de honteux. Hélas le service n'est que trop souvent mis à un prix excessif, & lorsqu'il cesse, la récompense

en

en eſt ſouvent continuée à ceux qui n'en ont pas beſoin, ce qui eſt encore pire on la donne à ceux qui non-ſeulement pourroient s'en paſſer, mais même qui ſont hors d'état de la mériter! Je ſai qu'on a fait de grandes largeſſes, & accordé de fortes penſions viageres à pluſieurs perſonnes ſans autre raiſon apparente ſinon qu'ils avoient aſſez peu de pudeur pour demander, & le Prince aſſez de facilité pour accorder. S'ils avoient une juſte prétenſion à une recompenſe elle étoit trop infame pour être avouée, & c'eſt une tache à un Prince que pour un ſervice ou peu conſidérable ou criminel qu'on lui a rendu perſonnellement, il ait les mêmes égards & autant ou plus de reconnoiſſance que pour un ſervice ſignalé rendu à l'Etat; ou lorſque les emplois de l'Etat ou ſes deniers ſont proſtituez à des gratifications pour des corvées ou des confidences particuliéres.

Lorſque cette humeur libérale eſt en règne, il n'y a point de fin aux Solliciteurs & aux prétendans. Chaque perſonne de tout ſexe, a quelque

choſe à alleguer, quelque perte ou quelque ſervice rendu. Ces ſortes de prétenſions ſe multiplient principalement à l'avénement d'un nouveau Prince à la Couronne. „ A chaque „ changement de règne, dit le Chevalier *Robert Cotton*, il y a peu de perſonnes quelque abjectes, ou modeſtes qu'elles ſoient, qui ne ſoient portées à faire valoir quelque vûe apparente de fortune. Les hommes „ s'attendent à être payez pour avoir „ fait leur devoir & ſervi le public, „ c'eſt-à-dire, pour s'être ſervis eux-„ mêmes; & ce qui n'eſt qu'un de-„ voir ils l'appellent un mérite: le „ mérite doit être récompenſé, & „ lorſqu'on permet aux gens d'évaluer „ le leur propre, on peut juger qu'il „ ne ſe perdra rien de ſa valeur, & „ de ſon étendue. Il y en a peu qui „ ſe croyent autant avancez dans les „ emplois qu'ils le ſont en capacité ". Lorſqu'il n'y a pas aſſez d'emplois pour gratifier les prétendans ils s'attendent à un équivalent; & lorſque les penſions ſe multiplient, & qu'on les donne à pluſieurs perſonnes ſans mé-

mérite, on ne ſauroit donner de bonnes raiſons pour en refuſer à d'autres comme indignes. C'eſt ainſi que les revenus du public ſont abandonnez au pillage. Diſons que lorſque la corruption a fait de grands progrès il n'eſt pas aiſé d'y remedier; que celui qui l'entreprend le premier, ſoit Prince ou Miniſtre, doit s'attendre qu'il va ſe charger d'une pénible tâche, qu'il lutte contre un torrent d'oppoſitions & de clameurs: car toutes les Harpies, tous ceux qui n'auront pas les mains pures auront auſſi la langue de même. Lorſque l'œconomie publique, & le ſoulagement des Sujets eſt le but qu'on ſe propoſe, on ne manque guères d'être accuſé d'injuſtice & d'avarice. Cependant comme la Reformation eſt toujours juſte, elle ne manque pas à la fin de plaire au Peuple; quand la plupart des Sujets ſe trouvent bien du juſte derangement des meſures d'un petit nombre: *Augeo principis munus quum oſtendo liberalitati ineſſe rationem. Ambitio enim, & Jactantia, & effuſio, & quidvis potius quam liberalitas exiſtimanda eſt cui ratio non conſtat.* Paneg. de Pline.

QUATRIEME DISCOURS,

Des Souverains.

SECTION I.

Quel est le devoir d'un Prince. Motifs qui le portent à être bon, & à se contenter d'une autorité limitée : celle des Empereurs Romains l'étoit.

SI nous examinons à présent le devoir d'un Prince, pouvons-nous douter qu'il soit autre que de se conformer aux Loix, d'obliger les autres à s'y conformer ; de veiller pour le bonheur public, de consulter le bien du corps de la Nation, & des Particuliers; de prévenir l'oppression & de la châtier ; de favoriser les progrès de la Vertu, & de la recompenser ; de se considerer comme destiné à proteger les Peuples & non pas de regarder les Peuples comme faits pour son plaisir : que là

là où ſes Sujets ne recueillent aucun avantage, il ne ſauroit recueillir aucune gloire non plus; de fortifier l'obſervation des Loix par ſon propre exemple comme par ſes déciſions; & par un ſoin fidèle & attentif de ſes Sujets, d'en mériter l'affection & la fidelité? *Omnia inviſere, omnia audire, & undecunque invocatum ſtatim velut numen adeſſe & aſſiſtere.*

C'eſt ainſi qu'il doit ſe rendre ſemblable à la Divinité, dont il ne ſauroit être l'image qu'en faiſant des actes de pieté. Ce n'eſt pas aſſez, qu'il faſſe des choſes innocentes; qu'il s'abſtienne de ce qu'il y a de mauvais & de bas; il ne doit rien faire qui ne ſoit vertueux, élevé & animé de l'amour du Public. Il doit fuir & deteſter les artifices ſordides & bas. Celui qui repréſente le Tout-puiſſant, qui eſt le conſervateur des Loix & de la vie des hommes, doit-être juſte, obſerver les Loix, & tâcher de reſſembler à ſon Créateur, à ſon Souverain. Comment peut-il, & oſe-t-il faire du tort ou négliger ceux pour l'amour de qui il eſt ce qu'il eſt? „ Celui qui eſt au-deſſus „ de tous devroit être meilleur que

„ tous " c'étoit la maxime noble & ſage de Cyrus. *Un Roi entant que Roi, n'a rien proprement ſien : il ſe doit ſoi-même à autrui. La juriſdiction ne ſe donne point en faveur du juriſdiciant : c'eſt en faveur du juridicié :* Ce ſont les termes de *Montagne*, il ajoute qu'un Supérieur eſt établi non pas pour ſon propre avantage mais pour celui de ſes inférieurs ; comme un Médecin eſt établi pour les malades & non pour lui-même.

Un Prince tel que nous venons de le repréſenter, dont le but & l'ambition eſt le bien de ſes Sujets, comme c'eſt véritablement ſon affaire, ne ſouhaitera point le pouvoir de leur nuire ; il n'en voudra point non plus dont ſes Miniſtres ou ſes Succeſſeurs puiſſent abuſer au préjudice de ſes Sujets. Quoiqu'un Prince ſage & juſte ne faſſe un mauvais uſage d'aucune autorité, il n'en ambitionne point qui ſoit ſans bornes, parce que celle que les bons Princes ont eue, leurs Succeſſeurs quelque mauvais qu'ils ſoient la reclament. Ainſi les bons Princes ſe contentent d'un pouvoir limité de peur que les mauvais n'en ayent un exceſſif à l'avenir. Ils portent leurs vûes au delà de leur

leur règne, & prennent des meſures pour faire que leurs Sujets ſoient heureux après leur mort. Cette conſidération aggrave terriblement le crime de l'uſurpation & du renverſement des Loix d'un pays. Quoique celui qui le commet ait de bonnes qualitez, & que peut-être il ſouhaite le bien public, cependant ceux qui doivent venir après lui peuvent être des imbecilles, des inſenſez, des animaux raviſſans. Par conſéquent on ne ſauroit excuſer ni pardonner Céſar non plus que ceux qui lui reſſemblent.

Qu'un Prince ſoit revêtu d'un pouvoir ſans bornes tant qu'on voudra, le but en eſt ou doit être le bien de la Nation; le Prince ne pouvant avoir l'autorité d'être méchant ou cruel. Le pouvoir de détruire n'eſt pas donné mais pris, & l'uſurpation ne donne aucun droit. Les fantaiſies déréglées d'un homme ne peuvent être le fondement d'une autorité réglée, d'un pouvoir legal. „ Il eſt difficile à celui dont la „ puiſſance n'a point de bornes d'en „ mettre à ſes paſſions ", a dit le ſage *Marc Aurele.* Les Empereurs Romains même ne prétendoient point être au-

deſſus des Loix, mais ſeulement au-deſſus des formalitez des Loix. S'ils ont agi autrement, comme ils ont fait en général, ils ont donné le démenti à la Vérité & aux proteſtations qu'ils ont faites. *Alexandre Sevère* déclara que rien n'étoit ſi propre au pouvoir Souverain, rien ne le caractériſoit davantage que de ſe conformer aux Loix. *Trajan* diſoit que le Prince étoit ſi peu au-deſſus des Loix qu'au contraire les Loix étoient au-deſſus du Prince. Il prêta le ſerment d'obéir aux Loix, & l'obſerva fidélement: ce qui fait dire à Pline „ Que tous les Empereurs a-„ vant lui avoient fait les mêmes pro-„ teſtations, mais que l'on ne les en „ avoit pas crus ". Trajan fut ce que ſes prédeceſſeurs avoient promis d'être. Les Romains au tems des Empereurs, faiſoient une grande différence entre un Prince & un Maître, ils conſideroient le premier comme un Magiſtrat légitime, & le dernier comme un intrus & un Uſurpateur. On remarquoit de Trajan qu'il occupoit la place d'un Prince légitime pour empêcher les fonctions d'un Gouvernement qui ſecoue le joug des Loix: *Sedem obtinet Prin-*

Principis, ne ſit domino locus. L'Empereur *Adrien* déclara dans une Aſſemblée publique de Romains, qu'il gouverneroit comme un homme chargé de la direction des affaires du Peuple, & non des ſiennes propres; & *Severe* reconnoiſſoit qu'il n'étoit que l'homme d'affaires du Public. Pluſieurs Empereurs firent un uſage pernicieux de leur pouvoir, mais l'abus qu'ils en faiſoient n'étoit pas un des droits de leur charge.

SECTION II.

Sageſſe du Gouvernement conforme aux Loix. Nulle autorité juſte ſans la Loi. Le Gouvernement juſte veut du Jugement. Un ſimple vaurien eſt capable d'exercer la Tyrannie. Un honnête homme n'eſt point épris d'un pouvoir ſans bornes.

CEux qui ſont placez au-deſſus des hommes n'oublient que trop ſouven qu'ils ne ſont eux-mêmes que des hommes. Il eſt certain que ceux qui ont prétendu être au-deſſus des Loix, au-

au-deſſus des hommes, étoient au-deſſous des bêtes brutes: ceux qui prétendoient à la Divinité étoient l'opprobre du Genre-humain. Cela fit dire à Pline parlant à Trajan, „ que ſans „ s'attribuer les honneurs du Ciel, il „ avoit l'ame vrayement divine: que „ la deſtinée des Princes ſes prédeceſ„ ſeurs faiſoit voir clairement qu'il n'y „ a que ceux qui aiment les hommes „ qui ſoient aimez par les Dieux ".

Sur quoi les Princes fondent-ils leur droit à la ſuprême autorité? Ce n'eſt pas ſur leur volonté pure: car conſéquemment tout homme qui a la force en main a droit à l'autorité: droit de faire tout ce que lui inſpire ſa force brutale. Si le bien public eſt le fondement général des Loix; les Loix ſont la règle & les limites de l'autorité du Souverain. Les Princes à qui tous les hommes ſont & devroient être ſoumis, ſont ceux qui ſont chargez de l'exécution des Loix, & du ſoin de la conſervation de tous les hommes. Si les Loix ſont pour la ſureté de l'Etat, pourquoi le Prince ne les obſerveroit-il pas, lui à qui la garde de l'Etat eſt confiée? Les Empereurs Romains dans leurs actions

tions tyranniques même, prétendoient obſerver les Loix ; & c'étoit ſous le nom de quelque Loi qu'ils commettoient la plus grande partie de leurs cruautez. Ils n'oſoient pas violer les Loix ouvertement : ainſi *Claude* fit ſcrupule d'épouſer *Agrippine*, n'y ayant point de Loi qui autoriſât le mariage de l'oncle avec la nièce ; il n'oſa pas accomplir ce mariage juſqu'au Décret du Sénat qui fût expedié pour cet effet. C'eſt ainſi que le barbare Neron même ſe comporta en exterminant quelques perſonnes de la premiére diſtinction : il les fit maſſacrer avec les formalitez, & en dériſion de la Loi.

La plus grande gloire d'un Prince eſt de ſe conduire ſelon les règles, ſelon la juſte meſure de l'équité & des Loix ; car pour bien gouverner, il faut des talens, de la valeur, & de la vigilance. Un homme ſans expérience, un Sauvage peut faire éclater ſes paſſions brutales ; ſuivre ſes fantaiſies ridicules, & ſe livrer à ſa volonté bourrue. Mettre tout ſans deſſus deſſous, faire du mal & du deſordre pour ſatisfaire à des appetits deréglez, c'eſt la choſe la plus aiſée du monde. C'eſt ce dont le fré-

frénetique *Caligula* étoit capable de même que l'infame *Heliogabale*, & *Richard ſecond*, ou *Jean* Rois d'Angleterre. Un furieux, ou un inſenſé peut être un habile Tyran, & c'eſt à quoi les furieux & les inſenſez aſpirent le plus. *La Bruyère* dit „ qu'il ne faut ni „ Art ni Science pour exercer la Ty„ rannie; & la Politique qui ne con„ ſiſte qu'à répandre le ſang eſt fort „ bornée, & de nul rafinement; elle „ inſpire de tuer ceux dont la vie eſt „ un obſtacle à notre ambition, un „ homme né cruel fait cela ſans peine. „ C'eſt la maniére la plus horrible, & „ la plus groſſiére de ſe maintenir ou „ de s'aggrandir". Il eſt certain qu'un eſprit de travers, & un mauvais cœur avec la figure humaine ſemblent être les principales qualitez pour faire un Tyran.

Un pouvoir illimité eſt généralement ſuivi d'une oppreſſion illimitée, & comme on abuſe de toute autorité dont on peut abuſer, il n'y a qu'un inſenſé, qu'un méchant homme ou un benêt qui ſouhaite une autorité deſpotique: il n'en peut recueillir d'autre fruit que le crime & la haine publique, & ſes

Su-

Sujets autre choſe que la miſère & le pillage de leurs biens. Quelle autre marque peut-on avoir d'une ame baſſe; quel plus déteſtable caractère, & plus oppoſé aux fonctions & au devoir d'un Père du Peuple, que de conſidérer les Sujets comme une poſſeſſion & non comme un dépôt? Comme ſi des millions d'hommes avoient été créez pour la grandeur de l'un d'entre eux, ſouvent le pire, un Tyran étant ſans doute la pire de toutes les créatures qui ſont ſous ſa domination; quelque méchantes que ſoient les autres qui doivent être auſſi méchantes que miſérables. La ſeule haleine de la Tyrannie flétrit tout, détruit ce qu'il y a de meilleur, & la vertu non plus que la félicité ne ſauroient ſubſiſter devant elle ou à portée de ſes atteintes. C'eſt la maxime des méchans Princes de rendre leurs Sujets mauvais, car pour porter des chaines, ils doivent avoir l'ame abjecte & les vices des Eſclaves, ils doivent être ſordides, ignorans, debauchez, dénuez de tout amour du bien public, dépouillez de toute humanité & de tout ſentiment d'honneur.

SEC-

SECTION III.

Combien eſt aimable le caractère d'un bon Prince qui gouverne ſelon la juſtice & les Loix ; qui aime, & qui ſoulage ſes Sujets.

HENRI quatre Roi de France diſoit ſouvent „ que pour régner „ comme il faut il n'eſt pas à propos „ de faire tout ce qu'on peut ". C'eſt une maxime digne du Bon-ſens, & de la magnanimité de ce bon Prince. Il faiſoit ce qu'il diſoit. Il écoutoit toujours avec beaucoup de patience les remontrances de ſes Sujets & des Parlemens ; il n'avoit point la mauvaiſe honte de changer de ſentiment, & de céder quelques points de ſes prérogatives ; il n'aimoit point à entendre les flatteurs exalter ſon autorité, ou montrer trop d'attachement pour les Privilèges de la Royauté ; il avoit du dégoût pour les louanges de ceux qui n'en méritoient aucune ; ne ſouffroit point que les Provinces fuſſent foulées pour enrichir

chir des Particuliers, il reconnoiſſoit qu'il ne différoit en rien de ſes Sujets, n'ayant que deux yeux & deux pieds non plus qu'eux. Il dit à une Aſſemblée de la Nobleſſe de Normandie à Rouen, qu'il les avoit appellez non pour leur impoſer une obéiſſance aveugle à ſes volontez & à ſon bon plaiſir, mais pour recevoir leurs avis, pour y mettre ſa confiance & les ſuivre. Voilà le langage d'un homme plein de ſens & d'honneur: il prit juſtement le contrepied de ce qu'un inſenſé ou un petit eſprit auroit fait. Un Prince qui étoit ſon contemporain auroit dit vraiſemblablement dans une pareille Aſſemblée „ Que les affaires d'Etat étoient au-„ deſſus de leur portée, (il auroit ci-„ té du Latin pour le prouver) qu'ils „ devoient prendre garde de ne pas „ uſurper ſes prérogatives, qu'il n'a-„ voit que faire de leurs avis & qu'il „ étoit un ſage Roi ".

On n'entendit que rarement le Monarque François parler de ce mot de prérogative. Il la conſideroit comme lui ayant été donnée pour le but que tous les Princes devroient ne pas ignorer, ſavoir pour l'amour de ſes Sujets:

de

de même que ſes revenus lui étoient donnez pour la défenſe de ſon Etat, & non pour les diſſiper follement dans le faſte & dans les voluptez: ce qu'on faiſoit des revenus de quelques autres Couronnes en ce tems-là. Une prérogative qui tend à l'oppreſſion eſt un monſtre de contradiction: on en peut dire autant des revenus qui tendent au même but; & jamais un bon Prince ne s'aviſe de penſer que ce que ſes Sujets ſont dans l'impuiſſance de payer lui ſoit dû. Henri quatre avoit de l'horreur pour les excès & les uſurpations de l'autorité Royale: il ſupprima pluſieurs maltôtes que la tyrannie du règne précedent avoit exigées. Dans une de ſes Déclarations il abandonna à ſes Sujets tous les arrerages dûs à la Couronne, & auroit ſouhaité que ſes propres revenus euſſent pu ſuffire: auquel cas il n'auroit rien pris de la bourſe de ſes Sujets. Le divin *Marc Aurele* remit quarante ſix ans d'arrerages de ce qui étoit dû au Thréſor impérial ou au Public, car ils étoient diſtincts. Il déclara „ que les richeſſes publiques „ appartenoient au Sénat & au Peu- „ ple; qu'il ne poſſedoit lui, rien en

„ pro-

„ propre ; & que tout leur appartenoit „ juſqu'au Palais qu'il habitoit ".

C'étoit là un ſtile, & des Conceſſions d'un véritable Roi Père de ſon Peuple, deux caractères qui devroient être inſéparables, & qui ne le ſont que trop rarement. Ce n'étoient point-là de belles paroles & des grimaces de politique. *Marc Aurele*, & *Henri quatre* n'avoient pas beſoin de ſe contrefaire. Les grandes ames ſont toujours ſincères. Ils prenoient plaiſir à voir leurs Peuples heureux, & s'appliquoient à les rendre tels. Dans ce deſſein Henri quatre diminua de bon cœur ſon revenu, ſon autorité ; & reſtraignit ſes prérogatives lorſqu'elles heurtoient les intérêts, & le bonheur de ſes Sujets. Il étoit au-deſſus des ombrages, & des ſupercheries qui ſont le partage des petits eſprits. Ne faiſant du mal à perſonne il ne craignoit perſonne, & ſa grande ame n'étoit jamais tourmentée par les jalouſies ordinairement attachées au pouvoir Souverain. Il ne connoiſſoit d'autre vûe en s'élevant au-deſſus des autres, que de faire du bien à tous, & lorſqu'il ſe trouvoit trop haut

pour

pour ſoulager ceux qui étoient au-deſſous de lui, il ne craignoit pas de deſcendre, ſe confiant dans la droiture de ſes intentions & de ſa conduite autant qu'à l'étendue de ſon pouvoir. Il n'ignoroit pas qu'un orgueil préſomptueux, & des prérogatives qu'on fait valoir ſans néceſſité, ſont des moyens mal propres à gagner l'affection & l'eſtime; & que la condeſcendance d'un Prince loin de faire tort à ſon autorité, ſert au contraire à l'augmenter. Il vivoit avec ſes Sujets comme un père avec ſes enfans; ce qu'on a dit auſſi de Trajan, Prince qui à l'égard de ſes qualitez eſtimables reſſembloit à Henri quatre. Quel dommage que leurs pareils, amis & protecteurs du Genre-humain, ſoient ſujets à la mort!

SEC-

SECTION IV.

Tour d'esprit méprisable, & infamie des Princes qui se croyent au-dessus des Loix, & indépendans de leurs Sujets.

SI le vieux Caton avoit connu les deux Princes dont nous venons de parler, il n'auroit pas donné comme il fit, une définition aussi injurieuse des Rois: „ Que c'étoient tous des „ bêtes ravissantes ". Témoignage qu'il pouvoit rendre à ceux qu'il connoissoit tyrans de l'Orient, oppresseurs, & bourreaux de leurs Sujets. Il est certain que la suprême puissance est une chose brutale, & odieuse, quand elle n'est pas temperée par la Raison & par les Loix; quand elle n'est pas employée à l'avantage de la Societé. Ceux qui en sont revêtus, & qui n'en font point cet usage, sont pires que des animaux de proie, plus destructeurs encore & plus dignes de déteſtation.

Edouard troisième a été un des plus

grands & des plus braves Rois qui ayent régné en Angleterre. Il reçut pluſieurs Requêtes préſentées par ſes Parlemens, & les accorda toutes. Cela le fit régner glorieuſement, & laiſſer un grand nom. Deux de nos Rois les plus foibles & les plus indignes, qu'on eût vu au moins juſqu'alors, furent Edouard ſecond, & Richard ſecond : ceux-ci eurent un grand zèle pour leurs prérogatives, c'eſt-à-dire pour le privilège d'être mal faiſans ſans contradiction. Ils rejettoient toutes ces ſortes de Requêtes : de là vint leur malheureux règne, leur fin déplorable, & l'infamie de leur nom. Ils étoient du nombre de ces infortunez qui oppoſent leur folie & leurs appetits brutaux, à leurs devoirs & à ce qu'ils doivent à la Société. Le ſens droit & la grandeur d'ame ſe trouvent toujours enſemble, & la juſtice eſt inſéparable de tous les deux. La ſageſſe d'Edouard troiſième égaloit ſa grandeur d'ame ; il étoit auſſi juſte qu'il étoit brave. Il faiſoit ſa principale étude du bonheur de ſes Sujets, il vouloit partager ſa grandeur avec la Nation & recevoir les conſeils de ſes Députez :

putez: „ Il eut l'honneur, dit Selden, „ d'être le reſtaurateur des ravages „ que ſon père avoit faits; c'étoit un „ Prince que l'on croiroit n'avoir été „ que rarement dans ſon Royaume, „ par ſon Hiſtoire, & que ſes Loix „ font croire n'en être ſorti que rare- „ ment".

Louïs treize Roi de France aimoit l'autorité Souveraine autant qu'il étoit incapable de l'exercer: en voici un exemple: Le peuple de Toulouſe lui préſenta des placets unanimes & fort preſſans, pour lui demander la grace du Duc de Montmorenci condamné à mort. „ Il répondit que s'il „ ſe conduiſoit ſelon les déſirs de ſon „ peuple il n'agiroit pas en Roi". Je doute ſi ſon fils eût pu donner une meilleure réponſe, Prince que l'on a tant flatté ſur l'Art de régner: en cas que ſon Gouvernement mérite un tel nom. Quelles étranges & ſuperbes idées ont dû maîtriſer le foible cerveau de ce Prince, qu'un Roi doive agir pour lui-même contre ſon peuple! la choſe n'eſt ſouvent que trop vraie: mais qu'on me diſe ce que le peuple feroit pour lui-même en pareille occa-

ſion, je ne dis pas le peuple de Toulouſe dans cette conjoncture, mais une Nation entiére qui voit dans la maniére de gouverner du Souverain qu'il ne ſonge qu'à lui-même ſans ſonger à ſes Sujets qu'il conſidère comme une choſe qui lui appartient en propre. Ceux qui ont un pouvoir injuſte, mal acquis, ou exceſſif, ſont toujours jaloux & ombrageux: ils craignent ceux qu'ils ne devroient pas craindre, & tâchent d'opprimer ou de détruire ceux qu'ils craignent. C'eſt la nature, & le cours de la tyrannie : *Cuncta ferit dum cuncta timet.* On trouve dans la derniére Hiſtoire du Docteur *Burnet* une déclaration étrange & choquante de Charles ſecond au ſujet du Duc de *Lauderdale:* ce Duc, diſoit le Roi, avoit à la vérité fait beaucoup de choſes condamnables & pernicieuſes contre les Peuples d'Ecoſſe. „ Mais je ne voi pas, „ ajoutoit-il, qu'il ait rien fait con„ tre mes intérêts". C'eſt un diſcours ſur lequel je ne fais nulle réflexion ; mon eſprit ne m'en fournit point qui puiſſe en faire ſentir toute l'horreur.

Pour revenir à Louïs treize, outre l'infamie, & l'injuſtice criante de ce Prin-

Prince qui faiſoit gémir ſon Royaume ſous le poids impitoyable des prérogatives miſes en œuvre pour violer les droits des Peuples, leur liberté & les Loix : tout le nouveau pouvoir que ce Prince avoit uſurpé étoit poſſédé par ſon Miniſtre : c'étoit le Cardinal qui tenoit ce Sceptre de fer : il en abuſoit juſqu'à le faire craindre de ſon Maître & à le couvrir d'ignominie. Ce Monarque qui ſe mettoit au-deſſus des Loix, qui fouloit aux pieds les remontrances de ſes Parlemens, ne fit en cela autre choſe que mettre le Cardinal au-deſſus de lui ; c'étoit de ſa foibleſſe pour ne rien dire de pis, que ſon Miniſtre tiroit ſon autorité exceſſive. De là en avant ce Monarque ne put ni n'oſa ſe ſervir de ſes yeux ou de ſes oreilles que par la permiſſion de cette Eminence.

SECTION V.

Les Princes qui aſpirent au pouvoir arbitraire, ou qui l'ont acquis, l'exercent rarement eux-mêmes. Leurs Miniſtres, & leurs Créatures gouvernent tout en général.

C'Est une choſe étonnante que cette ſoif ardente, cet appetit inſatiable qu'ont les Princes pour un pouvoir illimité qu'ils exercent pourtant rarement eux-mêmes : ils le laiſſent entre les mains de leurs Favoris, ou de leurs Maîtreſſes. Ce qu'ils gagnent à mettre dans les chaines tous leurs Sujets, eſt de tomber dans l'eſclavage de ceux d'entre eux qui valent le moins. Louïs treize Prince d'une fort petite capacité, mais fort opiniâtre ; homme qui n'avoit point de connoiſſances ou qui les avoit fort bornées, voulut ſe rendre le diſtributeur univerſel de la Juſtice, l'Oracle des Loix ; & ſes paſſions inſpirées ou conduites par le Cardinal devoient être la règle de la vie

vie & de la fortune de la Nation entière. Le Cardinal qui ſe ſervoit du Roi comme d'un inſtrument, étoit dans le fond le Souverain de la France, comme tous les François le reſſentoient, & toute l'Europe le voyoit. C'étoit à la vérité un homme extraordinaire, un puiſſant génie: mais ayant foulé aux pieds les Loix, & les franchiſes de ſa Patrie, le mieux qu'on en puiſſe dire eſt que c'étoit un habile deſtructeur. Celui qui ne conſulte que ſa fantaiſie pour gouverner, le fait d'une manière pernicieuſe, quelle que ſoit d'ailleurs ſon habileté.

Le Deſpotiſme, la folie, & la cruauté de l'Empereur Claude furent toujours gouvernez, par ſes Affranchis ou par ſes femmes. Il n'avoit de diſcernement, ou de paſſion qu'autant qu'ils lui en inſpiroient. Il n'étoit point particulier à Claude d'avoir de tels guides, la plupart des Céſars furent ſujets à la direction ſuprême de quelque Favori mépriſable qui ne craignoit aucune cenſure. Ces Empereurs ſi ſuperbes qui ne vouloient voir nulles bornes à leur autorité, n'en exerçoient réellement aucune: ſe reſervant à eux

le nom & l'injustice du pouvoir Souverain, ils en laissoient l'administration, & l'abus à leurs plus vils Domestiques, à la lie du Genre-humain.

Le Grand-Turc qui s'attribue, & qui exerce un pouvoir sans limites sur la vie de ses Sujets, qui prétend avoir un droit sur la fortune & les biens de tous; qui est propriétaire de chaque arpent de terre de ses vastes Etats, ne tire de cette Souveraineté énorme, & fastueuse qu'un grand nom, & un grand péril. Il se montre peu, ne fait presque rien de son chef & s'avise rarement de prendre connoissance de ce qui se fait. En donnant son sceau au premier Visir, il lui abandonne la disposition entiére de cet Empire immense; la direction absolue de son autorité illimitée. Les prérogatives d'Etat qu'il exerce personnellement, ne concernent point l'Etat, ou du moins ne lui sont d'aucun avantage: il se divertit à voir les tours & les grimaces de ses muets, & de ses bouffons; il passe son tems avec ses femmes, ses bardaches, ses chiens & ses chasseurs.

C'est de cette maniére que ce Prince s'acquitte des devoirs d'un Souverain;

rain ; c'eſt ainſi qu'il protège, & qu'il veille ſur tant de Nations. Sont ce là les marques d'une autorité Divine, d'un pouvoir qu'on tient immédiatement de Dieu, pouvoir ſacré & irréſiſtible comme les Docteurs Mahométans l'enſeignent ? Trouve-t-on les caractères de la Divinité à négliger, ou à abuſer du Gouvernement, de même qu'à s'en acquitter comme il faut ? Si celui qui remplit les fonctions eſt la perſonne que Dieu a nommée, comme je crois que cela ſe devroit, ce n'eſt point le Grand-Seigneur, mais le Grand-Viſir. Je ne comprends pas comment les Théologiens Turcs raiſonnent ſur cet article. Je ne fais point de doute que leurs Caſuiſtes ne ſoient pourvus d'une quantité ſuffiſante de diſtinctions pour appuyer les louanges qu'ils ont quelquefois données au déthronement, ou au maſſacre de leur Monarque quelque ſacré & irréſiſtible qu'il ſoit ſelon leurs principes. Telle eſt la force magique, qui ſe trouve dans les prudentes ſubtilitez de la Théologie de ces habiles Docteurs ; telle eſt l'influence qu'ils ont ſur la deſtinée de leurs Princes qu'ils ſoutien-

nent, ſur le Throne, ou qu'ils en font tomber à leur fantaiſie.

Un Prédicateur Mahométan eut la hardieſſe de dire en face à l'Empereur, qu'au lieu de défendre Bude, alors aſſiégée, il s'amuſoit à chaſſer tous les jours. La cenſure eut un tel effet qu'après le Sermon Sa Hauteſſe ordonna qu'on noyât neuf cens de ſes chiens de chaſſe. Voila l'effet d'un bon Sermon ſur l'eſprit d'un Prince, quand il ſe trouve un honnête homme qui a la hardieſſe d'en prononcer qui tendent à la vérité & à la reformation, non pas à la flatterie & aux bénéfices.

Thamas Roi de Perſe ſe confina dans ſon Serrail; noyé dans la volupté pendant dix ans, il laiſſa ſon autorité à la diſpoſition de ſes Domeſtiques qui en abuſérent pendant tout ce tems-là, pour opprimer, & dévorer les Sujets. C'étoient donc eux qui étoient les Souverains, qui gouvernoient, tandis que *Thamas* étoit revétu du titre d'Empereur. C'eſt de cette maniére que ſont gouvernées toutes les grandes Monarchies de l'Orient. Les Monarques n'y font rien & leurs Miniſtres font du mal: ces hommes qui repréſen-

ſentent la Divinité ſont repréſentez eux-mêmes par une femme, ou par un bardache, mais toujours par un eſclave.

Ceux de nos Rois d'Angleterre le plus avides du pouvoir abſolu, comme les Princes l'ont toujours été, n'ont jamais exercé cette autorité violente dont ils s'étoient ſaiſis : ils livroient leurs Sujets, leurs Etats & leur perſonne à leurs Créatures, à des Favoris. Lorſque celûi qui régnoit étoit un *Henri*, un *Edouard*, ou un *Richard*, un *Jean* ou un *Jaques*, c'étoit encore un *Pierce Gaveſton*, un *Hugues Spencer*, un *Mountford*, un *Brember*, un *Carr*, ou un *Peters* qui brouilloient tout & qui opprimoient les Sujets. Le Roi ne faiſoit que prêter ſon nom & ſon autorité ; ajoutez à cela que ſouvent il approuvoit aveuglément ce qu'ils avoient fait ſans ſavoir ni comment ni pourquoi.

SECTION VI.

La fantaisie arbitraire des Favoris devient souvent la Loi unique d'un Prince arbitraire & tyrannique. Combien les Favoris sont portez à abuser de son autorité & enfin à l'abandonner.

LE caprice, la passion, ou le mauvais conseil d'un Favori régnant passeront toujours auprès d'un Prince foible pour les règles suprêmes de l'équité & des Loix. Un Prince qui n'est point réglé par les Loix doit devenir probablement mauvais, & est tel sans doute lors qu'il rejette les Loix ; un Ministre de même qui agit sans craindre la censure ou les recherches de son Maître ne deviendra pas selon les apparences modeste & vertueux : il se rendra impérieux & insupportable, si le Prince devient crédule & indolent. Il est rare qu'on résiste à une tentation pareille, ou qu'on laisse échapper une occasion aussi favorable. Ce fut-là le cas & l'infortune de *Galba*, car dit

Ta-

Tacite, ſa foibleſſe & ſon indulgence étoient ſi grandes qu'elles excitoient & fortifioient l'avarice de ſes amis déja avides & inſatiables à proportion de la grandeur de ſa fortune. Ils voyoient que ſous un Prince foible & crédule, ils avoient moins à craindre de leurs injuſtices, & que leurs richeſſes groſſiſſoient de plus en plus. Pline dit que ç'a été toujours un ſigne certain & manifeſte que le Prince eſt impuiſſant & mépriſable quand ſes Domeſtiques ont beaucoup de pouvoir & d'autorité : *Præcipuum indicium non magni principis, magnos libertos.*

Richard ſecond abandonna ſi fort le Gouvernement à ſes Favoris, qu'on diſoit d'eux „ qu'ils avoient pris le Ro„ yaume à ferme". Ils accordoient des Patentes, ils faiſoient des proclamations, levoient de l'argent, dépouilloient les Sujets ; le tout ſans la connoiſſance du Prince, ou ſans daigner demander une ſeule fois ſon conſentement. Ils n'avoient d'autre raiſon pour le mettre au deſſus des Loix que celle de s'y mettre eux-mêmes. C'eſt pour cela qu'ils firent publier une Déclaration dans la Ville de Londres,

portant „ que perſonne n'eût à profe-
„ rer quoi que ce fût contre eux ſur
„ peine de confiſcation de ſes biens". Ils firent plus, ils obligérent ce Prince foible de leur promettre par ſerment, non ſeulement „ qu'il ſe gouverneroit „ uniquement par leurs conſeils, mais „ qu'il les ſoutiendroit, les défendroit, „ & qu'ils vivroient & mourroient a-„ vec lui". Il ne faut pas s'étonner après cela, qu'ils ne puſſent ſouffrir qu'aucun Seigneur du Royaume, ou des meilleurs Sujets du Roi, s'aviſât de lui donner des avis, ou l'inſtruiſit de quoi que ce fût; qu'il l'abordât même ſi ce n'eſt en leur préſence. *Brember* un des Favoris fit pendre vingt-deux hommes en une ſeule nuit ſans forme ni figure de procès. Il avoit marqué les noms de ſix ou ſept mille Citoyens qui lui faiſoient ombrage & qu'il vouloit exterminer à une ſeule fois: il avoit deſtiné à cela un coutelas que la Providence fit ſervir à lui ſéparer la tête du corps.

A l'égard de ces eſprits bas & ſerviles des Cours qui en tems de paix, & de corruption font les rodomonts, & gouvernent tout, d'une manière in-

inſolente & dédaigneuſe ; qui conduiſent de petites intrigues avec beaucoup de ruſe, & de ſuffiſance, emploient le menſonge & la fauſſeté ; font un trafic des emplois, & ont ſoin d'écarter les gens d'honneur, de capacité & de mérite, c'eſt une choſe digne d'être remarquée que la miſérable figure qu'ils font dans un tems de péril & d'allarme, confondus, frappez d'horreur, diſpoſez à changer de parti, à la veille d'abandonner leurs anciens amis, & leurs protecteurs ; prêts à ſe ſoumettre baſſement à ceux qu'ils ont auparavant trompez, inſultez & opprimez, & à devenir les humbles eſclaves de leurs ennemis déclarez.

SECTION VII.

Les Princes reſponſables des oppreſſions qui ſe commettent ſous leur nom. Leurs Miniſtres ſont en général du caractère du Maître, bons ou mauvais. Une autorité limitée eſt plus aſſurée pour les Princes & pour les Miniſtres. Les meilleurs Miniſtres expoſez au blâme, & aux murmures.

LE Prince qui permet l'oppreſſion & la cruauté eſt cruel & tyran lui-même, quoi qu'il n'en ſache rien ; car il devroit ne pas l'ignorer, s'en informer, prévenir le mal ou le punir. Pourquoi eſt-il Prince, quel eſt donc ſon devoir, ſi ce n'eſt de veiller pour le bien public ? Perſonne n'a pu raiſonner autrement, ſinon les flatteurs & les Favoris qui eſpérent de gagner à ſéduire les Princes & à les corrompre. Ce que les Princes ne peuvent faire par eux-mêmes ils devroient le faire bien exécuter par autrui, reformer ce qui eſt mal, prendre ſoin qu'on

ne

ne retombe plus dans la même faute, & que l'on faſſe des exemples publics des criminels convaincus. Un Prince devient autant mauvais par ſa pareſſe que par ſes actions; on lui a confié un grand dépôt, le plus grand de la Terre, d'où dépend le bonheur ou le malheur des Nations entiéres : de ſorte que celui qui en fait un mauvais uſage, eſt mal propre pour cet emploi & en étoit indigne.

On doit avouer qu'un Miniſtère compoſé de gens de bien & habiles dédommage les Peuples de l'indolence, ou de l'incapacité du Prince ; mais combien peu arrive-t-il qu'il faſſe un ſi digne choix ? Les Miniſtres en général deviennent tels que leur Maître, vicieux ou foibles, & ils autoriſent leurs injuſtices par l'extravagance du Prince. Le choix qu'il fait n'eſt déterminé ni par leurs talens pour le Gouvernement, à quoi peut-être il n'entend rien lui-même, à quoi il ne prend nul intérêt, mais par inclination, par fantaiſie, par paſſion, pour quelque qualité particuliére, ou parce que ceux qu'on préfère excellent en certaines bagatelles pour leſquelles le Prin-

Prince a du goût. Ils ſont goguenards, par exemple, font bien la barbe, procurent des Maîtreſſes, ou le deviennent eux-mêmes, ſont bons muſiciens, dévots reconnus, ou grands beuveurs: c'eſt uniquement pour ces talens que des Moines, des femmes, des Barbiers, des Bouffons, & des Baladins ont été mis au timon de l'Etat.

Ceux qui font tout ce qu'ils veulent font rarement tout ce qu'ils doivent, & ceux qui peuvent faire du mal impunément s'y portent d'une maniére effrénée. On n'a de défenſe & de barriére contre le mal que les châtimens & la crainte du mal. On doit ainſi moins craindre que les hommes faſſent des crimes quand ils ne l'oſent pas. De cette maniére l'autorité des gens en place devroit être limitée, & l'on devroit prendre des précautions contre les déreglemens des Rois autant que contre ceux des Sujets. Les Rois devroient le ſouhaiter eux-mêmes, c'eſt leur règle la plus ſûre de méme que la plus honorable & la plus utile. La raiſon en eſt que le Peuple mis à couvert par les Loix n'eſt point haraſſé, & le Prince jouït ainſi d'une domination af-

ſu-

ſurée ; plus les Sujets ſont libres, plus ils ſont diſpoſez à ſervir le Prince, & à le faire de bon cœur ; & plus ils ſont riches, plus ils ſont en état de lui faire part de leurs biens.

Diſons auſſi qu'un Prince qui eſt reſtreint & guidé par les Loix ne ſauroit être long-tems ſervi par des gens indignes ; ou qui ne ſuivent que leur fantaiſie. Ce doivent être des gens de bon ſens & de réputation : ſans cela ils le perdront, & ſe perdront même avec lui. Parmi une Nation gouvernée par des Loix fixes, tous les Sujets peuvent voir, & reſſentir même ſi l'on viole les Loix, & leurs droits, s'ils ſont opprimez malgré les Loix, ou s'ils en ſont protégez. La Majeſté du Gouvernement doit être ſoutenue, la bienſéance & la gravité conſervées de même que la régularité dans le cours des affaires. Le Public doit être traité avec amour, & les Particuliers civilement, ſans quoi la Couronne tombe dans le mépris, dans la foibleſſe, & dans le malheur, les Sujets dans le mécontentement & dans la fureur, & toutes choſes dans la confuſion. Les Favoris & leurs Créatures peuvent avoir,

voir, & auront apparemment toujours quelque influence ſecrete ſur le Gouvernement, quelquefois aſſez pour faire tort au Miniſtre, & le jetter dans l'embarras; lui faire porter le blâme pour les mauvais pas qu'ils font en dépit de lui. *Damnatus culpæ quam alii deliquerant.* Mais celui qui a la conduite des affaires publiques doit avoir des talens; être homme d'affaires, de ſuffiſance, de réputation, & de crédit.

Avec tous ces avantages il doit s'attendre à être ſouvent perſécuté, & reconnoître que ce n'eſt pas peu faire que de réſiſter. Il ſera ſouvent regardé comme coupable dans les choſes où il eſt le plus innocent. Il doit être ſûr qu'il deſobligera certaines gens lors qu'il fera plaiſir à d'autres: pluſieurs ſe croiront auſſi dignes que lui d'occuper ſon poſte, & tâcheront de l'en débuſquer pour ſe mettre à ſa place. Ils ſeront portez à lui attribuer des crimes à tout hazard; & le haïront apparemment aſſez pour ſouhaiter qu'il ſoit criminel, ou pour le croire tel, pluſieurs tâcheront de fortifier ces imputations: les uns par un reſſentiment perſonnel,

les

les autres en plus grand nombre par une malignité naturelle ; le plus grand nombre par imprudence. La multitude aime le changement : quelques-uns y trouvent leur avantage, & pluſieurs ſouhaitent de l'y trouver. Il arrivera même que ſes grandes qualitez & ſa reputation lui feront des ennemis & l'expoſeront à la perſécution. *Cauſa periculi non crimen ullum ſed gloria viri.* Peu de Miniſtres peut-etre, ont ſervi un Prince avec plus de fidélité & de ſuffiſance que Rôny ſervit Henri quatre, & avec plus d'égards pour l'interêt public. Cependant le crédit qu'il avoit auprès du Roi quoi que fondé ſur ſon mérite ; & deux ou trois beaux emplois qu'il poſſédoit à auſſi juſte titre, furent un prétexte continuel de mécontentement & ſervirent même de fondement à diverſes conſpirations. Dans les affaires de grande conſéquence & qui regardent le Public, il eſt bien difficile de plaire à tout le monde.

SECTION VIII.

Avantages que retirent les Princes & les Miniſtres des Loix en vigueur, expliquez plus au long. Egards que les Princes devroient avoir pour le nom qu'ils laiſſeront après eux, combien ils doivent craindre l'infamie.

IL n'en eſt pas d'un Pays libre comme de celui qui eſt dans l'eſclavage où tout le monde ſemble approuver tout ce qui plait au Prince, où les Sujets rendent un reſpect & une ſoumiſſion aveugles à tous ceux à qui le Prince accorde de l'autorité, ou des faveurs ſouvent ſans diſcernement. Dans un Pays où règnent la Liberté & les Loix, tous les Sujets prétendent avoir un droit de juger & de cenſurer par eux-mêmes; droit dont ils abuſent ſouvent, & en font une mauvaiſe application, mais qu'ils ne doivent jamais perdre. C'eſt un moindre mal que tout le monde diſe ce qui lui plait que ſi un ſeul fait tout ce qu'il veut.

On

On peut dire même qu'un Miniſtre malgré ces inconvéniens, quelque ſujet qu'il ſoit aux plaintes & à une injuſte cenſure, jouït de plus de tranquillité & de bonheur que lors qu'il eſt au ſervice d'un Prince qui ne ſuit point de Loi, dont la fureur eſt ordinairement plus ſoudaine que les bonnes graces, qui ne met jamais perſonne en juſtice, mais qui fait périr les gens ſans accuſation; au-lieu que quand les Loix gouvernent, les Miniſtres eſſuyent de fréquentes accuſations, mais rarement du préjudice: les plus mauvais ne ſe tirent d'affaire que trop ſouvent, ce qui n'arrive jamais même aux bons ſous le règne d'un Tyran.

Les Loix ſont pour les Princes mêmes, les meilleurs Guides & la meilleure Garde qu'ils puiſſent avoir. La plupart des gens ſont portez à les flatter, & peu à lui dire la vérité. Qu'ils ayent recours pour s'inſtruire aux Loix, Conſeillers qui ne ſauroient ni les flatter ni les tromper, comme les Favoris & les Armées en ſont capables. Les impoſteurs diſent aux Princes qu'ils „ peuvent faire ce qu'ils „ veulent" & ils ſavent appuyer ce men-

menſonge horrible par un autre également impie qui eſt que „ c'eſt l'ordre „ de Dieu ". Les Loix lui diront „ que tout ce qu'il fait doit être pour „ le bien des Peuples, qu'il n'a aucun „ droit de leur faire du mal, qu'il n'a „ de pouvoir que ce qui lui en a été „ donné, limité par des réglemens „ compoſez par la ſageſſe des hommes „ pour leur ſureté & la ſienne; que „ c'eſt pour leur tranquillité & non pas „ pour ſon indolence ou ſon orgueil „ qu'il eſt établi au-deſſus d'eux. S'il „ rompt ſes liens, s'il viole le dépôt „ qui lui a été confié, il ſe rend l'en„ nemi de Dieu & des hommes, dont „ il ne doit plus attendre de faveur „ parce que devant Dieu père com„ mun des hommes, & qui ne fait ac„ ception de perſonne, nul n'eſt ni „ haut ni bas qu'à proportion de ſa „ ſainteté ou de ſon impiété; & ce„ lui qui fait tort aux hommes & qui „ les trahit eſt manifeſtement le pire „ de tous".

Qu'un Prince juge lui-même qui peut l'inſtruire le mieux, ou le flatteur peſte de Cour, ou les Loix, (les flatteurs même les plus vils ſont tous ceux qui

qui disent à un Prince qu'il peut renverser les Loix.) Que le Prince juge de ce qui peut le conduire avec plus de vraisemblance à la justice, & lui procurer l'amour du Public, qui lui peut acquerir plus d'honneur & de réputation, plus de tranquillité pendant sa vie, & plus de louanges après la mort : qu'il décide en lui-même s'il aime mieux être un *Néron* gouverné par ses parasites, & ses convoitises; detesté comme un Tyran, condamné à être l'horreur du Genre-humain dans tous les siècles, ou un *Titus* qui faisant de la Justice & des Loix les fondemens de son administration, fut appellé les délices du Genre-humain pendant son règne; & a été jugé digne de conserver cet aimable titre pendant tous les siècles qui se sont écoulez depuis. Le nom d'un Prince est couvert de gloire ou d'ignominie à proportion de l'excellence ou de la méchanceté de son règne.

Quoi de plus délicieux pour un Prince que d'être assuré qu'il sera adoré après sa mort? Quoi de plus choquant que de prévoir que sa personne sera abhorrée ou que sa mémoire tombera

dans le mépris ? C'eſt dans la mémoire des hommes qu'il doit ſonger à élever le monument le plus durable de ſa gloire; heureux s'il peut le faire auſſi dans leur affection : *mihi in animis veſtris templa ; hæ pulcherrimæ effigies & manſuræ.* Ce ſont-là les inſcriptions, les caractères qui ne ſauroient être effacez, panégyriques qui ne ſauroient mentir, honneurs qui ne périſſent point, au-deſſus du pouvoir du tems, de la mort & de la malignité : *In quos nihil flammis, nihil ſenectuti, nihil Succeſſoribus liceat.* Honneurs enfin tels que *Pline* les promit à *Trajan* : dont cet Empereur jouït encore, & en jouïra à jamais.

SECTION IX.

Les Princes indolens ne parviennent que rarement à acquerir de l'habileté. Combien il leur importe de s'appliquer aux affaires pour leur propre avantage & pour celui de leur adminiſtration.

LEs Princes qui ont de l'averſion pour les affaires ou que l'on en tient éloignez, outre qu'ils ſont ſujets à être trompez, parviennent rarement à une grande capacité, quelques dons naturels qu'ils ayent. C'eſt en exerçant ſans ceſſe ſon intelligence qu'on lui donne de l'étendue. Un homme laborieux avec des talens médiocres, ſe rend ſupérieur à celui qui en a de plus grands qu'il ne met jamais en œuvre. L'attention aux beſoins & aux affaires de la vie fournit à l'eſprit des idées & des réflexions ; le fortifie contre les bevues & les ſurpriſes ; l'accoutume à juger & à décider. Un eſprit ſans inſtruction & ſans expérience trouve de grandes difficultez aux plus petites af-

faires ; & les moindres difficultez le découragent. Un homme versé aux affaires est rarement étonné ou embarrassé ; il trouve sans peine des expédients à chaque conjoncture parce qu'il s'est accoutumé aux accidens imprévus, & à y pourvoir. Le plus petit Clerc, & le plus petit Legiste peuvent se jouer d'un nouveau venu d'un Collège ou d'un Cloitre, où il se peut qu'il aura fait une figure raisonnable. Un homme sans esprit même peut se bien acquitter des affaires qui demandent uniquement de la méthode & de la pratique, & les expédier dans des cas où un homme qui n'y est pas fait se trouveroit bien embarrassé. J'ai vu un homme d'une capacité fort bornée, mais instruit dans les affaires, l'emporter hautement sur un autre qui avoit des talens extraordinaires mais sans expérience. Les gens naturellement bornez peuvent acquérir des talens par le travail, tandis que d'autres qui ont un grand génie ne s'appliquant à rien ne sont aussi bons à rien.

La fonction de Souverain est la plus importante de la terre : celui qui en est revêtu doit avoir un grand soin d'ac-

d'acquérir les qualitez requiſes pour s'en rendre digne. Il doit s'inſtruire ſans ceſſe, s'exercer avec ſoin ; convaincre tout le monde que celui qui diſtribue tous les emplois eſt capable de ſe bien acquitter de tous, & par conſéquent du plus relevé. Il ſeroit ſans doute bizarre, & hors de ſaiſon que l'autorité fût entre les mains d'un homme chargé de l'adminiſtrer, & qui n'en étant pas capable en laiſſeroit le maniement à d'autres. C'étoit-là le caractère de pluſieurs des Céſars ignorans dans les affaires du Gouvernement, & très-ſtylez à la tyrannie. De cette maniére Pline avoit grande raiſon de dire qu'il paroiſſoit infame, que celui-là conférât les Dignitez qui n'en méritoit aucune.

C'eſt un malheur même dans un pays où les Loix ſont en force d'avoir un Prince foible, ou indolent ce qui revient au même. La raiſon en eſt que l'adminiſtration d'un Prince indolent eſt foible, & lorſqu'il fait trop peu par lui-même, ceux qui travaillent ſous lui ſont ſujets à en faire trop. A la vérité ſous un Gouvernement que les Loix limitent, cette foibleſſe ou cette

inapplication dans un Prince peut porter un moindre préjudice ; & l'on ne peut alléguer ſa volonté ou ſa folie comme ſous les Gouvernemens arbitraires pour autoriſer ou couvrir des malverſations criminelles : parce que ſi ſa volonté ou ſa folie ſont contraires aux Loix on peut leur oppoſer les Loix : tous les Sujets y ſavent juſqu'où s'étend le pouvoir du Prince, & de ceux qui adminiſtrent les affaires ſous lui. Dans les Monarchies deſpotiques non ſeulement la volonté du Prince, ſa fureur, ſes convoitiſes ſont des Loix auxquelles il n'eſt pas permis de réſiſter. Il en eſt de même des cupiditez, de la volonté & de la fureur des Officiers du Prince qui alléguent celles de leur Maître ; c'eſt lui qui commande toutes les horreurs qu'ils commettent, & qui oſeroit en douter, le démentir, ou aller à la Cour pour s'en informer?

Que l'autorité du Prince ſoit autant reſtrainte qu'on voudra, que les Loix qui la limitent, & qui la dirigent ſoient auſſi claires qu'il eſt poſſible, il ne laiſſera pas de trouver abondamment dequoi employer ſon induſtrie, à choiſir

ſir ſes Officiers, à veiller ſur leur conduite, à bien employer ſes revenus, à exécuter les Loix, à recevoir des placets, à écouter avec attention les Traitez, à donner audience aux Ambaſſadeurs, à conſerver la dignité & la tranquillité de la Nation ; & même à gouverner ſa Famille. Quelle charge plus étendue peut ſouhaiter un Prince s'il veut s'en acquitter en honneur & en conſcience ? Peu de gens en ſont capables, & les plus habiles ont beſoin d'y donner tous leurs ſoins.

Henri quatre Roi de France avoit une grande intelligence parce qu'il l'avoit exercée. Dès ſon enfance il fut continuellement à lutter contre les difficultez & à s'appliquer aux affaires à quoi ſa ſituation le réduiſoit. Son penchant pour les plaiſirs étoit tel que ſi ſon Royaume lui fut échu de bonne heure & ſans peine, il eſt certain qu'il n'auroit jamais acquis la même capacité : on l'acquiert comme une autre Science. Il fut réduit à ſe rendre induſtrieux, vigilant, curieux, & à faire ainſi des progrès continuels. C'eſt ainſi qu'il ſe rendit très-capable de gouverner. Henri trois ſon prédéceſſeur

le ſeroit devenu de même s'il avoit été obligé de bonne heure & pendant une longue ſuite d'années, à combattre pour ſe mettre en poſſeſſion du Thrône. Il avoit montré étant encore fort jeune, de quoi il étoit capable. Sa reputation à la Guerre & l'habileté qu'il avoit fait voir dans le commandement firent concevoir de lui des eſpérances qui le firent élire Roi de Pologne avant l'âge de vingt ans, mais ſa pareſſe, ſa ſenſualité & la flatterie le rendirent un Roi malheureux, infame, & ſanguinaire.

Les Princes qui ne font rien, & qui laiſſent tout faire aux autres ſont dans une perpétuelle minorité: tel étoit *Richard ſecond* Roi d'Angleterre. Un Roi qui n'a de la Souveraineté que le faſte de la Couronne ſe rend digne de mépris; ce Prince infortuné perdit même cet extérieur; & un Prince qui n'a pas ſoin de ſoutenir ſa dignité ne ſauroit s'aſſurer qu'elle ne lui échappera pas. Les gens de bien & ceux qui ont de l'habileté s'éloignent de lui: pour le moins ils n'auront garde de le ſervir. Les gens intéreſſez, faux, & pernicieux feront la foule autour du Prince,

ce, pourront exclure tous les autres ; ils auront au moins la plus grande partie de l'autorité, s'ils ne l'ont toute entiére. Il pourra arriver à la fin qu'il n'écoutera des conseils que les pires : *Ita formatis principis auribus ut acerba quæ utilia.*

Malgré toute la prudence humaine, & toute la vertu qu'un Prince peut faire éclater, il y aura plusieurs abus qui se glisseront dans son administration, tels qu'il ne lui est pas possible de les prévenir, ou d'y remédier entiérement. Mais s'il se laisse aller à la paresse, & à la négligence, le desordre croîtra de plus en plus ; la corruption marchera la tête levée ; la Vérité, la Vertu, & le Mérite seront regardez de travers, ou bannis, le Vice & l'insolence triompheront, les Loix perdront leur force ; le Gouvernement ne se soutiendra point & tombera dans le mépris.

Tel fut le règne de Henri trois Roi de France ; tel fut encore celui de Richard second Roi d'Angleterre : ils ne songeoient qu'aux plaisirs, & à la dissipation. Leur Gouvernement à force d'être négligé devint corrompu, im-

puissant, scandaleux, & à la fin se dissipa. Cependant le premier de ces Princes avoit de l'habileté, il étoit capable des plus grandes choses, & ne manquoit que d'application. Son penchant pour les plaisirs le degoûta des affaires, & de la fatigue. Les pernicieuses flatteries, & les perpétuelles cajoleries des mignons, & des séducteurs firent qu'il laissa tomber les rênes du Gouvernement entre leurs mains, ne se reservant que le nom de Roi & le péril où il s'exposoit. *Richard second* avoit la même pente pour les plaisirs & se laissoit conduire de même. Ce n'étoit ni un imbécille, ni un lunatique ; il ne paroît pas qu'il ait été dépourvu d'un certain bon sens, mais ayant eu peu d'instruction, n'ayant jamais eu ni la permission ni le désir d'en faire usage, il continua à vivre dans l'enfance ; simple par habitude, mal-avisé faute d'industrie & d'expérience ; ne s'étant jamais acquitté des fonctions du Gouvernement, il s'en rendit à la fin absolument incapable.

SEC-

SECTION X.

Les Princes les plus mépriſables & les plus méchans ont de coutume de ſe regarder comme les plus ſacrez & de prétendre aux attributs de la Divinité.

C'Est une choſe digne de remarque que les deux malheureux Princes dont nous venons de parler dans la Section précédente, s'en faiſoient étrangement accroire au ſujet de leur pouvoir, & de leurs prérogatives. Ils prétendoient même à une autorité preſque Divine, & étoient extrêmement jaloux de la Royauté lorſqu'ils n'en exerçoient aucune & qu'ils laiſſoient leur perſonne & leur Royaume à la diſpoſition des paraſites leurs Maîtres qui abuſoient de tous les deux, & qui perdoient tout. C'eſt le caractère de tous les Princes dignes de mépris d'avoir un orgueil proportionné à leur imprudence; d'être d'autant plus infatuez de leur pouvoir qu'ils ſont incapables de porter le Sceptre, & de s'at-

tribuer une alliance avec les Dieux, lors qu'ils sont trop mépriſables & trop mal-aviſez pour être regardez comme des hommes. Les Empereurs Romains, qui ſe ſont le plus ſignalez par leur cruauté, leur frenéſie & leur ſtupidité, n'ont jamais manqué d'être Dieux ou proches parens des Dieux.

Ceux des Princes Chrétiens qui ont eu en vûe des titres & des privilèges au-deſſus de l'humanité auroient bien fait de ſe ſouvenir qu'ils ne faiſoient que renouveller les prétentions ſurannées des anciens Tyrans, des Payens; & qu'ils reconnoiſſoient pour leurs prédéceſſeurs, des foux, des idiots, & des bêtes féroces les plus déteſtables que la Terre ait jamais portez. Diſons qu'au fond, les Princes n'euſſent point imité ces monſtres dans cette vanité monſtrueuſe & profane, s'ils ne leur euſſent reſſemblé dans leurs autres qualitez: les vicieux, les prodigues, les fourbes, les eſprits bornez & les débauchez, ceux qui étant incapables de tenir le Sceptre prenoient le parti de mal gouverner; ceux qui reclamoient le Ciel pour juſtifier ce que les Loix & la conſcience condamnent, & alléguoient une commiſ-

miſſion d'enhaut pour ruïner & détruire toutes les choſes d'ici bas. Lorſque l'on concevoit des deſſeins pleins d'impiété, qu'on pourſuivoit des meſures exécrables & ruïneuſes ; que l'on violoit les ſermens les plus ſolemnels, que la Liberté étoit mourante, les Loix renverſées, la Tyrannie ſur pied ; alors on imaginoit une Lieutenance de Dieu, & l'on alléguoit une impunité Divine pour des actions diaboliques ; on reclamoit un droit du Père des miſéricordes, & des humains, pour exercer la cruauté & l'injuſtice, pour opprimer & maſſacrer tout.

Il ſuffit de rapporter ces viſions extravagantes & impies pour les refuter, & pour mettre dans tout ſon jour l'ignominie de ceux qui les ont ſoutenues & encouragées. Tel a été auſſi le vil caractère de ces Princes, tels ont été leur règne & leur deſtinée qui ont juſtifié la Divinité du reproche de les avoir approuvez.

CINQUIEME DISCOURS,

Continuation du même ſujet.

SECTION I.

Exemple du Prince, ſa force, lorſqu'il eſt bon: combien avantageux aux Sujets, & au Prince lui-même.

ON connoit le tour d'eſprit d'un Prince par ce qu'il fait: s'il ne fait rien, ce n'eſt pas lui qui règne; ſi ce qu'il fait eſt mauvais, il vaudroit mieux qu'il ne regnât point. Celui de qui dépend le bonheur de tous eſt dans une obligation continuelle de pourvoir à ce que nul ne ſoit miſérable, qu'il ne reçoive aucun tort, ou que juſtice lui ſoit rendue. L'exemple du Prince influe généralement ſur tout, il va plus loin que les exhortations, les préceptes, ou les ſermons; on peut même aſſurer qu'il eſt plus fort que les Loix, que

que les amendes, que la crainte des peines; ainſi il lui convient de ſe montrer ſage & vertueux. Quelle gloire pour un Prince quand ſon imitation fait la gloire de ſes Sujets? Quel ſcandale au contraire quand il leur montre le chemin de la lâcheté & de la débauche? La bonté de ſa conduite devroit le diſputer à la grandeur de ſon pouvoir: *Par omnibus, & hoc tantum cæteris major quo melior.* C'eſt en vain qu'il fera punir le vice s'il eſt vicieux lui-même: dans l'exécution des Loix juſtes il ſe fera regarder comme injuſte, s'il ne les obſerve lui-même. Les rigueurs de la juſtice n'auront point la même force, que le ſupport & l'exemple de celui qui tient ou qui doit en tenir la balance.

Dans le Perou durant le Gouvernement des *Incas*, lorſqu'un homme du ſang Royal, ou de la premiére nobleſſe venoit à enfraindre les Loix, on le puniſſoit plus ſévérement qu'un Sujet d'un rang plus bas: il perdoit tous ſes Privilèges, étoit degradé des honneurs de ſa naiſſance; regardé comme traître & Tyran. On trouvoit raiſonnable de degrader ceux qui s'étoient montrez lâ-

lâches, & de faire un exemple de ceux qui par leur figure & par leur crédit pouvoient en entraîner d'autres à les imiter. Les mêmes motifs faiſoient qu'on puniſſoit un Juge coupable ſelon ſon caractère perſonnel, & ſon poſte, plutôt que ſelon la nature de ſon crime: ſur cette idée qu'on ne doit pas ſouffrir le moindre mal dans un Officier de juſtice nommé pour déraciner les maux de la Societé, & obligé d'obſerver plus exactement les Loix que ſes inférieurs. On diſoit des *Incas* qu'ils prenoient un ſoin ſi tendre de leurs Sujets qu'ils méritérent d'être appellez plutôt Pères de la Patrie, & tuteurs des pupilles que Rois de leurs Sujets. Les Indiens les appelloient les *amis des pauvres*. C'eſt ce que chaque Prince devroit être, & ſe montrer de même au dehors. Sa vie & ſa conduite ſont une règle continuelle: tous les hommes la voyent, la plupart s'y conforment; & ſelon le train que le Prince prend on voit régner les bonnes mœurs ou la débauche.

Veſpaſien pendant le peu d'années de ſon règne, introduiſit l'eſprit d'œconomie par ſon exemple, & dans ce peu de

de tems il arrêta un torrent de profuſions qui avoit coulé cent ans auparavant. *Henri trois* rendit toute la France débauchée, & *Richard ſecond* en fit de même de l'Angleterre. La Cour étant la ſource & le modèle des mœurs & des modes, la corruption y devint bientôt univerſelle. La Nobleſſe, la jeune Nobleſſe, ſur-tout, ayant reconnu le goût du Roi, l'imita dans ſes plaiſirs; les ſimples Gentilshommes ſuivirent cet exemple; enſuite les gens du tiers état prirent toutes les maniéres de leurs Supérieurs. Le règne de l'illuſtre Reine Eliſabeth & celui de ſon Succeſſeur montrent aſſez combien l'exemple d'un Prince vertueux ou voluptueux a de force pour rendre le Peuple libertin ou retenu comme pour lui relever ou abbattre le courage. Les mœurs du Public ſont réglées de la maniére la plus aſſurée par celles de ſes Conducteurs, & le remède le plus ſûr contre les deſordres des Sujets & la conduite réguliére des Princes: l'exemple ſeul ſans autorité ayant plus de pouvoir que l'autorité ſans exemple: *Vita Principis cenſura eſt, eaque perpetua — non tam imperio nobis opus eſt quam exem-*

exemplo; diſoit *Pline* à *Trajan* qui fut un véritable modèle pour ſes Sujets comme il auroit dû l'être des Princes qui ont regné après lui. Pline ajoute que la crainte du châtiment eſt un guide pour les bonnes mœurs ſur lequel on ne ſauroit compter ſûrement.

On ne peut nier que la Vertu, & les bonnes mœurs ne procurent autant d'avantages perſonnels au Prince qu'aux Sujets. Ceux qui ſont vertueux ſont paiſibles, & ne s'écartent pas du reſpect qu'ils doivent à leurs ſupérieurs. Ce ſont les débauchez, les libertins, les vauriens qui ont du penchant à la ſédition; qui aiment les changemens dans l'Etat & qui les favoriſent. Les petits avantages que le Prince peut recueillir en débauchant ſon Peuple ne ſont pas la ſureté de ſon Throne, quoiqu'il puiſſe en penſer. Les Sujets qui ont tourné le dos à la Vertu en peuvent faire autant à leur Roi, & il ne mérite pas un meilleur ſort s'il a été le premier à les corrompre. C'eſt une folie de s'attendre qu'on trouvera dans un Peuple vicieux des Principes de vertu tels que ceux de la fidélité, & de l'attachement envers le Prince. S'il ne reſte

plus

plus de probité il ne faut plus chercher de l'honneur: quand les Sujets en ſont venus au point de vendre ou d'abandonner leurs Libertez, ce qui eſt le plus haut dégré de la corruption, de quoi peuvent-ils enſuite avoir honte? Le Prince qui leur a enſeigné la lâcheté ne ſauroit ſe plaindre raiſonnablement s'ils ſont lâches à ſon égard, c'eſt le reſultat de la leçon qu'il leur a donnée.

On rapporte de la Chine que lorſque l'Empereur devient mauvais & licentieux, qu'il néglige ſon devoir, & l'adminiſtration de ſon Etat, qu'il tombe dans le deſordre, & ſe livre au vice, la face de tout l'Empire change entiérement, & le Peuple auparavant ſage & retenu devient libertin, indocile, débauché & ſéditieux. De ſorte que le Prince pour l'amour de lui-même, eſt obligé d'être tempérant & réglé; obligé au moins de garder les apparences de l'innocence & de la vertu. Cependant cette Monarchie eſt la mieux entendue, la plus parfaite qu'on ait jamais vû; ſoutenue par des réglemens & des maximes admirables; le tout établi, fixé & conſacré par l'uſage & l'approbation de pluſieurs ſiècles. Tous ces

ces réglemens admirables pourtant, toutes ces belles maximes ſe trouvent inſuffiſans lorſque l'on manque du bon exemple du Prince pour leur donner de la force. C'eſt ce qui fait dire aux Chinois que c'eſt la vertu du Souverain qui rend les Sujets vertueux & qu'il eſt reſponſable au Ciel des mauvaiſes mœurs de ſon Royaume. Ils diſent que c'eſt peu de choſe au Prince de punir les crimes; qu'il devroit par le propre exemple de ſa vertu prévenir ceux de ſes Sujets.

Diſons donc qu'une vie innocente dans un Prince eſt le meilleur de tous les guides pour ſes Sujets & la plus ſûre garde de ſa perſonne & de ſon diadème. C'eſt ce que Pline dit à Trajan: *Diſcimus experimento, fideliſſimam cuſtodiam principis, ipſius innocentiam.* Pluſieurs des Princes qui l'avoient précédé ſans compter leurs pernicieux exemples, avoient forcé le Peuple, & les perſonnes de toutes les conditions à être débauchez, les réduiſant par l'influence & les terreurs de la Tyrannie à être ſans honneur, mépriſables, & méchans, afin que dans cette corruption générale le Prince ne parût pas pire

que

que les autres; & qu'aucun homme n'eût aſſez de crédit & de vertu pour ſe faire craindre au Tyran. La Politique de ces Princes étoit autant abſurde qu'abominable, & leur deſtinée devint un avertiſſement aux Princes & aux Sujets de ſe garder de ſuivre leur pernicieux exemple. Les hommes ne peuvent rien où Dieu refuſe ſa bénédiction, dit *Selden.*

En appuyant ſur la néceſſité de donner un bon exemple je n'entends pas qu'un Prince ſe prive de tout divertiſſement & de tout plaiſir, mais ſeulement de ceux qui tendent à corrompre les mœurs de la Nation. Les Sujets n'ont rien à voir aux plaiſirs du Prince qui ne leur font aucun tort. La plupart des grands & des bons Princes ont été gens de plaiſir, ce penchant vient généralement parlant d'un grand fonds d'eſprit & de vivacité. Il n'importe pas même juſqu'à quel point ils l'aiment, pourvu qu'ils le recherchent ſans choquer la bienſéance, & qu'ils ne négligent pas leurs fonctions. L'Empereur *Titus* qui fut appellé les delices du Genre-humain, étoit porté à la galanterie, mais ſes amourettes ne firent ja-

jamais de tort à ses occupations. Il est vrai, dit Tacite, que ce jeune cœur plein de passion ne regardoit pas Bérénice d'un œil indifférent, mais il ne négligea rien pourtant & ne se relâcha point sur la conduite des affaires qu'on lui avoit confiées, & sur son devoir. *Vespasien* son père avoit le même tour d'esprit, il aimoit les plaisirs & l'enjouement, mais il gouvernoit l'Empire avec attention. *Trajan* aimoit à boire, & à prendre d'autres plaisirs, & il étoit cependant fidèle Administrateur de l'Empire. *Adrien* aimoit les divertissemens, & ne négligea pourtant jamais les affaires. *Solon*, ce Sage par excellence, ce digne Législateur, ne fit aucun scrupule d'avouer son penchant pour le sexe, pour la Musique & pour le vin : dans un âge avancé même il n'en perdit pas le goût, & n'en avoit point de honte.

SEC-

SECTION II.

Le caractère d'un Prince ſe découvre par celui de ſes Courtiſans & de ſes Favoris. On peut juger de ſes projets par les opinions qui ſe mettent en vogue à ſa Cour.

ON peut apprendre ou conjecturer le caractère d'un Souverain d'après le caractère & les Principes de ceux à qui il diſtribue ſes graces. *Trajan* fit voir ce qu'il étoit par le mérite diſtingué des perſonnes qu'il avançoit, & qu'il protégeoit: oppoſé en cela aux Empereurs ſes prédeceſſeurs, qui choiſiſſoient les plus lâches & les plus mépriſables des hommes, il choiſit les plus eſtimables & les plus vertueux. Cela découvrit au monde à quelles gens & à quelles vûes il donnoit la préférence. On ne voyoit point autour de lui des Délateurs, ni des Accuſateurs, point d'Apologiſtes du pouvoir arbitraire, point d'inſtrumens d'oppreſſion, point de Flatteurs, point de Calomniateurs. Les Princes précédens avoient choiſi

choiſi des Miniſtres moins à cauſe de leur habileté dans la conduite des affaires que pour leur addreſſe à ſervir les voluptez ou la fureur du Souverain : ce n'étoient pas des Politiques pour régir l'Etat, mais des bouffons, des maquereaux pour s'accommoder à l'humeur du Prince, ou des ruffiens & des brigands pour voler & tuer à ſon profit.

Que pouvoit-on attendre des Princes continuellement obſedez par des paraſites, des plaiſans, de Courtiſannes, d'Eſclaves, & d'Aſſaſſins, ſinon toute ſorte de méchancetez, de cruautez, d'excès & de malverſations? Pouvoit-on s'attendre à autre choſe de la part des Princes qui careſſoient & donnoient les emplois aux plus infames, aux plus noirs & aux plus déteſtables des ſcélérats, ſinon qu'ils avoient du dégoût, de la défiance, & qu'ils feroient périr vraiſemblablement, tout homme qui auroit du mérite, ou des talens? N'étoit-il pas naturel de s'imaginer qu'un Empereur à qui l'on diſoit tous les jours qu'il lui étoit permis de faire tout ce qu'il voudroit, feroit auſſi tout à ſa fantaiſie, & ne ſuivroit aucune

cune Loi après avoir appris qu'il étoit au-deſſus des Loix.

Un des Favoris de Neron, Orateur mercenaire, payé pour rendre légitimes la tyrannie & le meurtre par le moyen des Loix & des Harangues, pour calomnier les innocens & invectiver contre eux avant qu'on les livrât au Bourreau, dit au Tyran ſon Maître; „ qu'il ne faiſoit que ſe fatiguer lui & „ ſes Avocats par des procedures ſi „ lentes avec le Sénat, en accuſant, „ & faiſant mourir les Membres de ce „ Corps un à un lorſqu'il pouvoit d'un „ ſeul mot faire périr le Corps entier „ d'un ſeul coup ". Ce fidèle Conſeiller blâmoit ainſi le Tyran ſanguinaire de trop de douceur & d'irréſolution. Cet avis étoit court & déciſif, & ne déplut point: *Neron* fit voir par de grandes libéralitez & des honneurs à proportion, combien il en eſtimoit l'Auteur. Il le revêtit du Conſulat & de la Dignité de Pontife; il lui fit par ſurcroit une gratification de cent mille piſtoles, priſes ſur les dépouilles des Romains de qualité, qu'il avoit courus & déchirez pour le divertiſſement de ſon ſacré Souverain Neron.

Lorſque des gens de cette eſpèce ont du crédit, & que de pareils dogmes ſont en vogue, il eſt facile d'en conjecturer les conſéquences ou du moins le but. Nul homme ne s'aviſera de donner des avis pernicieux s'il ne ſait qu'ils ſeront bien reçus, & un Prince ne lui prêtera point l'oreille s'il n'eſt diſpoſé à les recevoir. Celui-là ſeul qui aime à agir contre ſon devoir & ſuivre ſa fantaiſie aime à entendre dire qu'il le peut; & quand on prône la volonté du Prince, c'eſt pour lors que l'on travaille à renverſer les Loix, & la Liberté. A quoi ſert la propagation des maximes du pouvoir arbitraire, ſi ce n'eſt pour en autoriſer les actes? Ces maximes ſont trop odieuſes par elles-mêmes pour être répandues ſans deſſein. Il n'y a pas de marque plus ſûre que la Cour veut aſſervir les Sujets, que lorſqu'on tâche de leur inculquer les principes d'une obéiſſance univerſelle & aveugle.

Cette ſeule réflexion fait voir qu'on ne ſauroit faire une bonne apologie des règnes où l'on ſoutenoit par-tout ces dogmes de l'Eſclavage, & que l'on

l'on en protegeoit les Docteurs, qu'on les payoit pour cela, & qu'on leur donnoit des emplois ou des bénéfices. On y a vu que c'étoit la mode, & même le ſeul moyen de faire fortune dans l'Egliſe que de faire retentir les Chaires & les Tribunaux, places conſacrées aux Loix & à la Vérité, que d'y prêcher, dis-je, cette doctrine qu'il n'y avoit de Loi que la volonté extravagante d'un homme qui ayant prêté ſerment de défendre les Loix pouvoit les renverſer légitimement. On ſoutenoit ces fauſſetez dont tout le monde peut connoître l'impieté; on les attribuoit au Dieu de Vérité: on ſe ſervoit de ſon ſaint Nom pour couvrir des oppreſſions atroces, pour lier les mains des opprimez; pour avancer avec impudence que la vie que les hommes tiennent de Dieu, que leurs biens dont la proprieté leur eſt aſſurée par les Loix fondamentales du Pays, que ces Loix fondamentales elles-mêmes, dreſſées par la ſageſſe des hommes pour leur propre conſervation, défendues pendant pluſieurs ſiècles par leur vertu & leur valeur, que tout cela, dis-je, étoit à la merci &

dépendoit de la convoitiſe de celui qui s'étoit obligé de les proteger, mais qui pouvoit, s'il vouloit, détruire tout cela ſans oppoſition: que la réſiſtance même étoit damnable. Lorſque tout cela étoit public, ſoutenu conſtamment, que c'étoit le langage des gens en place, le ſtyle courant des Favoris, & le chemin de la faveur; étoit-il poſſible d'ignorer le but où l'on tendoit? Pour prévenir tous les doutes on ſuivoit des meſures arbitraires, en même tems qu'on en provignoit les principes. Les Sujets étoient empriſonnez contre les formes de la Loi; on condamnoit à des amendes ſans aucun fondement, on ſaiſiſſoit les biens par force, & l'on pilloit le Public.

SEC-

SECTION III.

Les Maximes qui tendent à juſtifier un pouvoir illégitime, & contraires à la Liberté civile, devroient être punies comme des crimes d'Etat. Comment les Princes découvrent leur caractère. Ils prennent rarement exemple.

LE Parlement de Paris a ſoutenu qu'il y a des crimes que le Roi ne peut point pardonner, un grand dommage, par exemple, ou un procédé injurieux à l'Etat. Qu'on me diſe donc le traitement que mérite l'opinion conçue avec délibération, avancée & ſoutenue, que l'Etat peut être détruit, toutes ſes Loix annullées & tous les Sujets réduits dans un miſérable eſclavage, quand le Souverain-Magiſtrat le trouve à propos? Peut-on voir un plus grand crime, une plus forte marque de la mauvaiſe intention qu'on a contre le Public; le deſſein & l'aveu d'une plus grande malignité? Les Auteurs de ces dogmes peuvent-ils trouver un

favorable accueil, excepté auprès d'un Tyran, d'un Neron, ou d'un Prince porté à être auſſi méchant que lui; qui haïſſe ſes Sujets, qui s'attache à des intérêts pernicieux aux leurs, & qui ſoit par conſéquent leur ennemi : *Tempus fuit, & nimium diu fuit, quo alia adverſa, alia ſecunda Principi & nobis.*

Un Roi d'Angleterre fort paſſionné pour l'Autorité ſans bornes, quoi qu'il fit un uſage déplorable de celle dont il étoit révêtu, diſoit ordinairement, „ que ce n'étoit pas la peine de porter „ la Couronne s'il faloit être ſujet à la „ cenſure d'un tas de petits Compa- „ gnons ". Il vouloit dire le Parlement, qui auroit été ſans doute un aſſemblage de bien petits Compagnons, ſi le moindre d'entre eux n'eût pas mieux valu que lui. On lui avoit confié de grandes ſommes pour le ſervice de l'Etat, & il viola ce dépôt. Il détourna l'argent, ou l'employa contre le Public dont il le tenoit ; &. après cette indigne ſupercherie, au-lieu de s'en repentir & d'en avoir de la honte, il eut le front de ſe plaindre qu'on ne le lui eût pas confié entiérement ſans limitation, ni recherche. Il avoit aſ-

ſez

ſez de flatteurs, pour lui dire que c'étoit ſon droit ; & il ſe trouvoit dans le Royaume plus d'impoſteurs qu'il ne faloit, pour perſuader les Peuples de le croire & de s'y ſoumettre : gens qui, pour quelque avancement ou aggrandiſſement de fortune, avoient l'aſſurance de dire à une puiſſante Nation, qu'elle devoit ſouffrir l'eſclavage. Il n'y a que la force de l'illuſion, & une eſpèce d'enchantement, qui ait pu empêcher qu'on ne lapidât ces impudens fourbes.

Cependant ces Maximes affreuſes, & la pratique qui y répondoit, allarmérent tous ceux en qui il reſtoit quelque honneur & quelque bon ſens. Cela produiſit un débat entre le Roi & ſon Peuple, qui les aigrit & leur fit prendre feu l'un contre l'autre : cela rendit le Roi malheureux, le jetta dans la crainte & dans le danger tout le reſte de ſa vie. Ce fut en ſuivant une ſemblable Politique, & en appuyant ces maximes arbitraires que ſon père avoit dégouté ſes Sujets, qu'il s'étoit rendu ſuſpect & qu'enfin il ſe perdit. Le fils n'eut ni aſſez de ſageſſe ni aſſez de vertu pour profiter de cet

exemple, non plus que ſon Succeſſeur immédiat. Il déclara ſi ouvertement qu'il prétendoit faire tout ce qui lui plairoit dans ſes Royaumes, que ſes Royaumes, pour ſe mettre à couvert de ſes attentats, le chaſſérent. Les hommes de Dieu, qui pendant pluſieurs années l'avoient eux-mêmes infatué de cette imagination, qu'il pouvoit violer ſon ſerment & le dépôt qui lui étoit confié, dès qu'ils ſentirent le poids d'une main tyrannique qu'ils avoient encouragée, ſe tournérent fiérement contre lui & le morguérent. Peu de Princes prennent exemple : ils ſont ſouvent ſi aveuglez par leur obſtination, par l'élevation de leur fortune & par les cajoleries de leurs flatteurs, ſurtout de ceux qui les flattent avec des airs de piété, & les égarent au nom du Seigneur, que l'arrêt de leur condamnation arrive avant qu'ils en ayent prévu le danger.

Le Roi *Eric*, Succeſſeur de la Reine *Marguerite*, qui poſſédoit la Suède, le Dannemarc & la Norwège, ſe vit dépoſé au tems qu'il triomphoit dans le pouvoir, dans la ſécurité, & dans la violence ; qu'il ſe mocquoit des cris de

ſon

ſon Peuple opprimé d'une maniére barbare. Cet exemple ne rendit pas ſes Succeſſeurs plus ſages, ni par conſéquent plus aſſurez : ſe confiant dans leurs forces, & encouragez trop ſouvent par leur Clergé, ils s'abandonnérent à l'oppreſſion, à la barbarie, & aux maſſacres, juſqu'à ce que l'heure fatale les ſurprît à l'improviſte, lorſqu'ils ne devoient eſpérer ni compaſſion, ni ſecours. L'Empereur *Charles-quint* fut un Prince de bon ſens, que la trop grande proſpérité rendit téméraire & inſolent. Il en uſoit arrogamment avec ſes priſonniers, quelques-uns deſquels étoient de grands Princes : il les menoit de lieu en lieu d'une maniére fort injurieuſe. De-là vint, dit le Préſident de *Thou*, qu'il ne gagna pas le triomphe par ſa victoire, mais la haine la plus invéterée par ſon triomphe. Au milieu de ſa gloire & de ſon orgueil, il ſe trouva ſurpris ſoudainement par l'adverſité & par la terreur : ſes Soldats ſe mutinérent à Augsbourg, & devinrent furieux, faute de paye. Il ne courut pas moins de danger, & ne craignit pas moins de la part des Bourgeois qui prirent en même tems les armes

pour empêcher le pillage de leurs maisons.

Néron prenoit ses ébats au Théatre, lorsque les nouvelles arrivérent de la révolte des Gaules; *Vitellius* étoit plongé dans la débauche, lorsque *Vespasien* fut proclamé Empereur; *Caligula* & *Domitien* prenoient des mesures pour de nouveaux meurtres, lorsqu'ils se virent percer eux-mêmes du couteau fatal; il en fut de même de *Commode*. Lorsque les méchans ont exercé leur malice pendant quelque tems avec succès, ils sont portez à croire qu'il n'y a point de mal à cela ou qu'ils peuvent continuer avec la même impunité. Ils ne considérent pas que le châtiment n'en est que plus certain, lorsqu'il tarde à venir; & qu'en commettant de nouveaux crimes ils ne font qu'aller au-devant de leur perte. Les scélérats cessent de faire du mal, lorsqu'il n'est plus en leur pouvoir de continuer: la seule nécessité peut les corriger.

SEC-

SECTION IV.

De la bonne foi des Princes ; imprudence du menſonge. Les gens ſans mérite & ſans eſprit y ſont le plus ſujets. Il eſt inſéparable de la tyrannie.

SI nous conſidérons le caractère d'un Prince par rapport à ſa bonne, ou à ſa mauvaiſe foi, nous pouvons dire qu'on l'eſtime ou qu'on le mépriſe à meſure qu'il tient ſa parole, ou qu'il y manque. Un homme ne ſauroit vivre avec honneur & uſer de ſupercherie: la Rénommée fait d'abord connoître ſon caractère. Pour s'attirer la confiance, il doit être exact à remplir ſes engagemens, & ne point recourir à des fauxfuyans & à des chicanes : plus il en uſeroit, plus il ſe rendroit mépriſable. Lors qu'un homme eſt une fois reconnu pour fourbe & pour menteur, où eſt l'homme de bon ſens & l'honnête homme qui veut ſe fier à lui ? De même lorſqu'on a découvert qu'un Prince met en uſage l'impoſture & les vilains

tours, quelle Nation oſeroit lui donner la confiance ? Il eſt certain que jamais homme, jamais Prince, n'a fait un fréquent uſage de la perfidie, ſans ſe découvrir par quelque endroit ; & ſon penchant à la trahiſon, une fois connu, le rend odieux & foible. Lorſque Tibère ouvroit la bouche, on croyoit d'avance qu'il penſoit toute autre choſe que ce qu'il alloit dire, quoique cela ne fût pas toujours vrai.

Il n'y a ni avantage, ni ſujet de louange dans la mauvaiſe foi : tout ſot, tout lunatique eſt capable de mentir. *Caligula*, tout foible d'eſprit qu'il étoit, ſavoit uſer de fauſſeté dans ſes diſcours, &, quoi qu'il ſe mît au-deſſus de toute honte, il ne laiſſoit pas d'employer la ruſe.

Les Peuples les plus barbares ſont les plus grands menteurs ; les plus ſtupides & les plus groſſiers ont été reconnus pour fourbes & diſſimulez. La tromperie ne ſe trouve pas uniquement dans les Cours, quoiqu'on l'y conduiſe à une grande perfection ; mais au fond un homme ne doit pas ſe piquer d'une qualité qu'il a en commun avec les Barbares, les Cannibales, & qu'il devroit leur

leur laiſſer en propre. Les Tyrans ſont pires que les Cannibales, ils ont toujours le cœur faux. *Néron* l'avoit à un ſi haut dégré, naturellement & par étude, qu'il pouvoit baiſer & careſſer ceux qu'il haïſſoit, & dont il tramoit la perte. C'eſt ainſi qu'il en uſa avec ſa mère, & avec *Sénèque :* il leur témoigna beaucoup de tendreſſe, & les embraſſa ſouvent peu de tems avant qu'il les fît mourir. Le ſtupide *Vitellius* même étoit capable de mentir & de tromper ; il ſavoit cacher ſon reſſentiment ſous des dehors complaiſans & familiers. *Domitien* étoit auſſi faux que tous les deux, ruſé dans ſes cruautez ; & toutes les fois qu'il avoit conçu une haine implacable, c'étoit alors qu'il montroit le plus de modération & de clémence. Je croi qu'on peut dire la même choſe de tous les Tyrans anciens & modernes, comme de *Jean Baſilowitz*, de *Louïs onze*, & de *Muley* Roi de Maroc. La premiére leçon qu'ils apprenoient, comme la plus néceſſaire pour un homme qui a un mauvais cœur, c'eſt qu'il doit le cacher, & donner de belles couleurs à ſes mauvais deſſeins.

Lors qu'un homme a un but pernicieux, il eſt porté à une continuelle hypocriſie; car nul ne veut avouer que ſes intentions ne ſont pas droites, & ceux qui ſe ſentent de mauvaiſes inclinations, ſont ſujets à en ſoupçonner les autres : ils s'appliquent à dupper tous ceux ſur qui tombent leurs ſoupçons, & haïſſent tant ceux qui leur reſſemblent, que ceux qui ne leur reſſemblent pas. De-là vient ce commerce continuel de mauvaiſe foi & de diſſimulation, parmi les hommes corrompus & portez à la fourberie. Lorſque des motifs indignes réglent leurs démarches, la fourberie règle leur langue; & les belles paroles ſervent à couvrir leurs malignes intentions.

C'eſt-là une terrible ſituation & une miſérable politique : celui qui ſonge à tromper tout le monde, s'expoſe à être trompé de tout le monde, perſonne n'eſt diſpoſé à ſe fier à un homme qui veut être plus fin que tous les autres. La haine vient auſſi naturellement de la défiance, que l'amitié de l'ouverture de cœur. Je n'ai pas lu que *Tibère* eût un ſeul ami ſincère, parce qu'on étoit perſuadé, qu'il fût vrai ou non, que ce

ce Prince n'aimoit perſonne: ainſi tout le monde le craignoit & s'en défioit; tout le monde le haïſſoit, & nul ne ſe fioit à lui. On le traitoit, pour ainſi dire, ſelon ſon goût. S'il eût aimé ſes Sujets, il en auroit gagné l'amitié; & s'il en eût uſé fidelement avec eux, ils l'auroient ſervi fidelement auſſi.

SECTION V.

Les Princes qui ont le cœur noble & l'eſprit bien tourné tiennent au-deſſous d'eux d'uſer de ſupercherie; de-là vient leur gloire & l'amour de leurs Sujets.

LA Reine Eliſabeth, qui regardoit ſes Sujets comme ſes enfans, en étoit auſſi regardée comme leur commune mère; c'eſt en cette qualité qu'elle vivoit avec eux, comme avoit fait Trajan avec les Romains. Elle ne manqua jamais de parole à ſes Sujets; elle ne les trompa jamais. Ils n'avoient garde de la ſoupçonner d'aucun mauvais deſſein, ne lui en voyant ſuivre aucun; & ils furent zélez pour ſa gloire

re parce qu'elle tournoit à leur propre bien. Ils ſe plaiſoient à la voir s'aggrandir, parce que loin de chercher à les abbaiſſer, elle partageoit ſa Grandeur avec eux. Elle s'étoit aſſurée de leur obéiſſance par le plus fort lien, celui de leur affection; & leur affection tenoit par le nœud le plus naturel & le plus fort, ſavoir leur propre avantage. Elle ne ſavoit ce que c'étoit que d'avoir un intérêt diſtinct du leur, encore moins d'en avoir un qui y fût oppoſé. Elle, ſon Peuple & ſon Parlement ſe diſputoient à qui auroit plus de confiance & de zèle réciproquement, comme on l'a dit de l'Empereur dont nous avons parlé un peu plus haut, & du Sénat de Rome.

Selden dit de cette Reine „ qu'a-
„ près Dieu, c'étoit en ſes Sujets qu'el-
„ le avoit mis ſa confiance, & qu'eux
„ de leur côté lui avoient confié ce
„ qu'ils avoient de plus cher ſur la Ter-
„ re". Il rapporte qu'une fois elle refuſa un ſubſide qui lui ſembla trop fort, n'en voulut prendre que la moitié, & remercia la Nation du reſte :„ faveur,
„ dit-il, qui fit grand bruit dans les Païs
„ étrangers, à la honte des autres
„ Prin-

„ Princes". C'eſt le même Auteur, je croi, qui remarque „ que les Sujets ſont „ volontiers liberaux à l'égard d'un „ Prince qui les épargne, & qu'un „ bon Prince eſt porté à épargner un „ Peuple qu'il reconnoit liberal". Il n'eſt pas étonnant que ſous le règne d'Eliſabeth le crédit de l'Echiquier fut auſſi bien établi que celui du Change. C'étoit la vraie méthode de faire goûter ſon Gouvernement à tous ſes Sujets ; méthode ſûre pour rendre la Monarchie recommandable, quand un Monarque de ce caractère en tient le timon. Sous ſon Règne on ne vit point des tentatives pour rendre le Gouvernement Républiquain ; ſes Sujets ne ſouhaitoient pas la pluralité des Gouverneurs, ſe voyant plus heureux ſous la conduite d'un ſeul. Il faut que la Monarchie ſe rende redoutable aux Sujets, avant que de leur devenir odieuſe ; tyrannique, avant que le Peuple ſouhaite de ſecouer le joug : il ne cherche une autre forme d'adminiſtration, que pour y trouver du ſoulagement. On blâme les Princes lorſqu'ils ſouffrent des inſultes & des uſurpations l'un de l'autre, & qu'ils n'en tirent

rent pas raiſon. Ne faut-il pas avoir les mêmes égards à peu près pour l'honneur & la conſervation d'une Nation, lors qu'elle eſt opprimée & déchirée par ſes Maîtres? Elle leur donne de ſi grandes & de ſi nobles récompenſes, pour joüir de la tranquillité & de la protection qu'ils doivent lui procurer: obligation, dont cette grande Reine s'acquitta avec tant de douceur & de ſageſſe.

Henri quatre Roi de France, ſon illuſtre Contemporain, ajoutoit à ſes autres grandes qualitez celui d'un attachement religieux à ſa parole: en cela comme en bien d'autres choſes très-différent des deux Rois qui l'avoient précédé immédiatement. On voyoit dominer à la Cour de *Charles neuf* la perfidie & la trahiſon: ces vices étoient accompagnez de tous les autres; la cruauté, la débauche, les empoiſonnemens, les aſſaſſinats, toute ſorte d'oppreſſions, & de malverſations. *Henri trois* étoit reconnu pour être ſi porté à la fraude & à la perfidie, que ſes promeſſes n'étoient regardées que comme des pièges: à force de ſe voir trompé, perſonne ne

ne vouloit plus ſe fier ; à lui. Sa foi ſi ſouvent promiſe, & jamais gardée, fit que ſes Sujets l'abandonnérent ; ſes ſermens même & les Déclarations ſignées de ſa main n'étoient regardez que comme des preuves qu'il ne ſongeoit qu'à les violer. Dans le même tems, le Roi de Navarre qui fut enſuite *Henri quatre*, n'ayant jamais manqué de parole, gagna la confiance de tout le monde : ſes ennemis même ſe fioient à lui. Lorſque dans l'occaſion il leur offrit des ôtages, ils n'en voulurent point, ſe contentant de ſa ſeule parole ; que dis-je, les Eſpagnols ſes ennemis mortels en étant venus à un Traité avec lui, en uſérent de même, & refuſérent les ôtages qu'il vouloit leur donner.

C'eſt-là la vraie vertu, la vraie prudence : un Prince qui en connoit le prix & l'avantage, voudroit-il en être dépourvu ? Un des dignes Miniſtres de ce Roi, le Préſident *Jeannin*, homme d'un excellent jugement, paſſoit pour avoir une égale probité, & agiſſoit dans le Conſeil, dans les Négociations & avec les Particuliers ſans ra-

rafinement & ſans artifice, dont les hommes vraiement prudens ne font aucun cas, & que leurs ſinges mettent en pratique. *Henri quatre* tenoit ſon honneur ſacré au point de déclarer, „ qu'il aimeroit mieux perdre ſa Cou„ ronne, que de donner le moindre „ ſoupçon qu'il pût manquer de parole, „ même à ſes plus grands ennemis".

SECTION VI.

Les conſéquences de la mauvaiſe foi dans un Prince ſont le mépris, & la foibleſſe. C'eſt la marque d'un eſprit borné & bas. Les Cœurs nobles & vertueux l'ont en horreur.

IL y a une baſſeſſe & une turpitude à jouer des tours & à mentir, qu'une ame élevée regarde au-deſſous de ſoi & les déteſte. Il eſt certain que l'honneur de *Henri quatre* & de la Reine *Eliſabeth*, leur fermeté & la nobleſſe de leur ame étoient ſi reconnus & ſi eſtimez, que par-tout où leur réputation s'étendoit leur perſonne étoit crain-

crainte & reſpectée. Ils mépriſoient cette ſorte *d'Art de regner*, efféminé & pédanteſque, dont un Prince leur contemporain ſe piquoit ſi fort, & qui le rendit mépriſable aux yeux du monde, & ſur-tout de ſes Sujets. Sa mauvaiſe foi étoit ſi reconnue, & il étoit ſi décrié à cet égard, que le ſeul fruit qu'il en recueillit fut la foibleſſe & le mépris. Il n'avoit aucun crédit au-dehors, encore moins au-dedans; ſes Traitez échouoient, on mépriſoit ſa médiation, on ſe mocquoit de ſon reſſentiment, & celui qui ſe donnoit lui-même la qualité du plus ſage Roi de l'Europe étoit réellement la dupe & le jouet de toute la Chrétienté. Les ſeules perſonnes qui pouvoient compter ſur lui, étoient ſes Favoris; il n'oſoit tromper ceux-ci: il le fit auſſi ſouvent qu'il l'oſa: lors qu'il étoit ſur le point de ſe ſéparer de l'un d'eux pour toujours, il lui demanda après pluſieurs baiſers „ pour „ l'amour de Dieu, dis-moi quand je „ pourrai te revoir", & ſe tournant il dit „ j'eſpère que Dieu me fera la gra„ ce de ne te voir plus au viſage". Les Etats étrangers faiſoient auſſi peu de

de cas de ſes promeſſes que de ſes menaces, à cauſe qu'elles demeuroient également ſans exécution : à l'égard de ſes Sujets le Roi avoit moins de crédit qu'un ſimple Banquier. Il s'étoit ſi ſouvent & ſi honteuſement decrédité en abuſant de la confiance publique & diſſipant les deniers publics, qu'on le jugea indigne d'une nouvelle confiance. La banqueroute la plus flétriſſante eſt celle d'un Roi qui la fait à ſon honneur.

Les Romains, Peuple le plus magnanime qu'on ait vu ſur la Terre, grands dans leur fortune & dans leur valeur, l'étoient auſſi dans le point d'honneur, obſervant leurs Traitez avec la derniére ponctualité. Ils ſe firent par-là une réputation ſolide parmi les Nations étrangères, qui comptant ſur leur parole s'attachoient fidelement à leurs intérêts. Quelques-uns de leurs Alliez le firent d'une maniére ſi conſtante, que plutôt que de les abandonner, ils affrontérent les rigueurs de la Guerre, la famine, & leur perte totale; & ſe firent, qui plus eſt, périr eux-mêmes. Les Romains avoient tant d'horreur pour la trahiſon que lors qu'un traitre, Maî-

tre

tre d'Ecole d'une Ville qu'ils aſſiégeoient, leur offrit de les en rendre maîtres en livrant tous ſes Ecoliers, enfans des principaux Habitans, à leur Général: celui-ci eut de l'horreur pour une pareille propoſition, & mit le Scélérat entre les mains des aſſiégez. Ils eurent la même honnêteté pour *Pyrrhus* dans le tems que ce Prince ravageoit l'Italie; ſon Médecin propoſa aux Romains de l'empoiſonner moyennant une certaine récompenſe, ils rejettérent cette exécrable propoſition & firent ſavoir la choſe au Roi ſon Maître. Long-tems après lorſqu'ils eurent perdu leur Liberté, & beaucoup de leur ancienne Vertu, ils ne laiſſérent pas de refuſer l'offre d'*Adgandeſtre*, un des Princes de la Germanie, qui ſe chargeoit „ ſi le Sénat vouloit lui en„ voyer du poiſon, de ſe défaire d'*Ar*„ *minius*". C'étoit le plus terrible ennemi que les Romains eurent jamais dans ce Païs-là. La réponſe du Sénat fut fort noble „ que ce n'étoit point „ par des pièges, & par des coups de „ trahiſon, mais à main armée & dans „ le Champ de bataille que le Peuple „ Romain cherchoit à ſe venger de ſes

„ en-

„ ennemis". Les Romains, la Reine Elisabeth, & Henri quatre avoient l'ame grande, & beaucoup d'honneur: il est vrai qu'ils n'excelloient pas dans les petits tours de mauvaise foi, tels que ceux qu'un Prince dont nous avons parlé se faisoit un honneur d'employer, sous le nom d'*Art de regner*. Il l'entendoit fort bien, & avoit raison de s'en glorifier.

SECTION VII.

La Tyrannie pire que l'Anarchie, ou plutôt une véritable Anarchie.

ON dit ordinairement qu'il vaut mieux avoir un mauvais Gouvernement, que de n'en avoir aucun. Bien loin de trouver cette proposition évidente, je penche à croire qu'une Tyrannie absolue est pire que l'Anarchie; je conçois sans peine que la confusion populaire est moins pernicieuse qu'une Tyrannie établie, & que cette confusion feroit moins de mal & finiroit plutôt. Tous les tumultes sont d'u-

d'une courte durée, & quand ils ſont appaiſez les choſes reprennent leur train ordinaire ; au-lieu que la Tyrannie peut durer des ſiècles entiers ; & exercer ſes ravages juſqu'à ce qu'elle ne trouve plus rien à détruire. Quels peuvent être au fond les effets de la plus terrible Anarchie, qu'une déſolation & une fureur paſſagères qui s'en prennent aux Loix & à la vie ? Peut-on dire que le Gouvernement ſubſiſte lorſque la Juſtice eſt négligée, que la violence & l'oppreſſion en ont uſurpé la place, qu'une volonté qui ne connoît point de Loi eſt la ſeule raiſon ; que les ravages d'une paſſion aveugle, & que le fer ſont la ſeule adminiſtration que l'on voit ?

Si c'eſt là un Gouvernement, qu'on me diſe ce que c'eſt que l'Anarchie ? L'obéiſſance eſt-elle dûe à autre choſe qu'aux Loix & à la protection ? Celui qui vole & qui tue eſt-il donc un Magiſtrat ? Suis-je obligé à rendre des devoirs & des reſpects à mon ennemi, à un voleur public ? C'eſt par des effets & non par des titres & des noms qu'on doit diſtinguer un

Magistrat d'un ennemi, & l'on doit punir moins rigoureusement un voleur de profession qu'un Maître qui nous vole. Qu'ont les Sociétez à faire avec un traître exterminateur si ce n'est de l'exterminer lui-même; de le faire périr, avant qu'il ait détruit la Société, & les Membres qui la composent ? Un oppresseur sous le nom de Magistrat, est le plus détestable de tous les oppresseurs. C'est par l'impudence qu'il a de s'en arroger le titre, c'est par cette maligne moquerie qu'il devroit d'autant plus exciter l'indignation. Je ne connois point de raison pour la destruction de l'Anarchie qui ne milite également pour celle de la Tyrannie.

SEC-

SECTION VIII.

Les mauvais Princes devroient être traitez avec rigueur, & l'on devroit témoigner de l'horreur pour eux, afin de faire justice & honneur aux bons. Aucun Prince de mérite ne trouve mauvais qu'on en décrie un méchant.

EN parlant des Princes j'ai traité les bons avec tout le respect possible; comme Pères de la Patrie, comme Tuteurs affectionnez des Loix & de la probité; comme amis du Genre-humain: caractère Divin qu'on ne sauroit trop estimer, ni trop louer. Si j'ai témoigné une indignation proportionnée contre les mauvais, je ne pense pas avoir besoin d'apologie: la chose est également juste. Ceux qui portent honneur aux Princes dignes de l'être ne sauroient se dispenser d'avoir en horreur ceux qui sont méchans; disons même que ceux qui ne haïssent pas les méchans ne sauroient aimer véritable-

ment les bons. *Neque enim ſatis amarint bonos principes qui malos ſatis non oderint*, dit *Pline* à *Trajan* qui, je m'aſſure, l'en croyoit, & prenoit pour un compliment ſincère fait à ſon excellent Gouvernement, le nom des Tyrans ſes prédéceſſeurs expoſé à l'infamie : puiſque ce contraſte relevoit le mérite de ce dernier Empereur. En décriant ceux à qui il avoit ſuccédé on faiſoit ſon éloge. C'eſt par l'oppoſition des caractères que le Conſul Romain relève celui de *Trajan* dans ſon Panégyrique, Chef-d'œuvre d'Eloquence, de Vérité & de Bon-ſens; invective continuelle, contre *Domitien* & les autres enragez revétus de l'autorité Souveraine qu'ils avoient ſouillée & pervertie. C'eſt de cette maniére ſur-tout, qu'il applaudit à *Trajan*, & ſa méthode eſt très-bien entendue.

Rendre des reſpects aux méchans Princes, c'eſt faire tort aux bons; c'eſt les priver des éloges qui ſont la récompenſe dûe à leur bonne conduite. Si le mal en lui-même ne mérite aucun reſpect, quelle peut être la prétention des auteurs du mal; de ceux qui com-

commettent le plus grand qu'il y ait ? Les Indiens ont-ils raiſon d'adorer des Démons malfaiſans ? Les anciens Payens étoient-ils ſages dans leur culte extravagant du Feu, de la Fièvre & des Crocodiles ? Y avoit il de bête carnacière, que dis-je ? tous les animaux de proie faiſoient-ils la moitié du mal du ſeul Néron ? Les ravages des incendies, ou de la peſte étoient-ils pires que les ſiens ? Eſt-on obligé de reſpecter la peſte, les bourreaux & les deſtructeurs du Genre-humain ? Parler avec reſpect des méchans Princes ou autres, ce n'eſt pas faire honneur, c'eſt abuſer de l'honneur. Avant que les hommes en viennent à adorer un Etre pernicieux, ils doivent au moins commencer par ſe dépouiller de leur Bon-ſens, & ſe laiſſer aveugler par la Superſtition : auquel cas leur vénération n'étant point fondée en raiſon ne ſignifie rien. Où eſt l'homme qui s'en eſtimeroit davantage de voir l'égarement d'un pauvre fou qui le prendroit pour une Divinité, & l'adoreroit ?

Un bon Prince doit trouver mauvais,

qu'on ait des égards pour les méchans. Ce peut être une préſomption qu'il les approuve, ou qu'il tend à leur reſſembler: imputation qu'il doit craindre & abhorrer. Il doit par conſéquent pour ſon propre honneur, encourager la Liberté d'examiner & de faire connoître à fond leur conduite & leur mémoire. Il ne ſauroit décourager cette Liberté lorſqu'il ne ſe propoſe point de les imiter. Pline ſoutient cette propoſition comme étant de la derniére certitude. Il dit „ que lorſque la poſtérité ne dit „ rien d'un méchant Prince, il eſt clair „ que le Prince régnant marche ſur ſes „ traces ". Lorſque l'Empereur *Commode* fit mourir un homme pour avoir lû la Vie de *Caligula* compoſée par *Suetone*, quelle conſequence en pouvoit tirer le Public, ſinon que cet Empereur reconnoiſſoit que ſa conduite reſſembloit à celle de *Caligula? Trajan* qui étoit un Prince vertueux ne ſe mettoit point en peine de l'opprobre dont on couvroit la mémoire des Tyrans. Rien ne prouve mieux l'excellence de ſon adminiſtration, & l'intégrité de ſon cœur que de voir ſous ſon règne in-

vecti-

vectiver impunément contre le mauvais Gouvernement & les méchans Princes. *Pline* que nous venons de citer le remarque: il dit ailleurs en complimentant ce grand Empereur. „ Nous „ montrons ſur-tout avec quelle paſ„ ſion nous aimons les bons Princes „ lorſqu'on nous voit déteſter les mé„ chans ". *Tacite* dit à l'honneur éternel de ce règne que tel étoit le bonheur ſingulier de ce tems-là. „ Que „ l'on pouvoit avoir les ſentimens que „ l'on vouloit, & découvrir les ſenti„ mens que l'on avoit.

C'eſt en conſéquence de ces Principes véritables que ces deux illuſtres Auteurs traitent *Neron*, *Domitien*, & leurs ſemblables comme des monſtres, des bêtes feroces, & des bourreaux; c'eſt ainſi que tout Auteur honnête homme & raiſonnable, doit traiter de pareils Princes. Pline dit que *Domitien* étoit „ le voleur, & le maſſacreur de „ tout homme de mérite, Prince très„ perfide & brigand très-ardent à la „ proie ". C'eſt de ces termes pleins de fiel, & d'un juſte emportement qu'un Conſul Romain ſe ſervit en par-

lant d'un méchant Empereur en préſence d'un bon, à la face de *Trajan*, & lui addreſſant la parole. Tacite n'a pas plus d'égards; il aimoit la Vertu de même que Pline, & haïſſoit trop le Vice pour l'épargner.

SI-

SIXIEME DISCOURS,

De la Superſtition des Princes.

SECTION I.

Combien la Superſtition eſt pernicieuſe dans un Prince: ſes étranges effets, & par quelles abſurditez elle ſe gouverne.

TACITE nous apprend qu'*Othon* fut beaucoup encouragé dans ſes prétentions à l'Empire par les vaines prédictions des Aſtrologues qui l'aſſuroient avec beaucoup de confiance, que les Aſtres préſageoient de prochaines révolutions, & une année glorieuſe pour *Othon.* Que pouvoit-ce être que cette croyance abſurde & avide pour les Aſtrologues, ſinon une eſpèce de ſuperſtition dont ſe ſervoient les impoſteurs, & une fauſſe Prophétie qui pouſſérent Othon à s'emparer de l'Empire, à maſſacrer l'Empereur, & à plonger

le monde dans les troubles & dans les horreurs de la guerre? A l'égard d'Othon il crut ces miſérables prédictions proferées par un eſprit prophétique, & pour des Avertiſſemens propices du Deſtin. Mon Auteur ſelon ſa coutume rend raiſon de la crédulité d'Othon par cette obſervation délicate: „ Que „ tel eſt le génie viſionnaire du Gen„ re-humain de s'attacher à la croyan„ ce des choſes obſcures, & impéné„ trables ". Il ajoute que Ptolomée un de ces Aſtrologues pour qui Othon avoit beaucoup de foi ne ſe borna pas aux prédictions; mais ayant commencé par flatter l'ambition d'Othon, il lui ſuggera enſuite le dernier coup ſanglant de la trahiſon; la refléxien de Tacite ſur cela eſt juſte & forte. „ Que l'eſ„ prit qui a une fois reçû ces deſirs „ ambitieux, ſe porte avec une mer„ veilleuſe facilité à ces noirs deſ„ ſeins ".

Crœſus Roi de Lydie croyoit ſuperſtitieuſement aux Oracles: il leur fit des dons immenſes & en grand nombre. Leurs réponſes captieuſes le portérent à une Guerre contre *Cyrus* qui ſe termina à l'entiére conquête du Royaume opu-

opulent de Crœsus, & à la perpétuelle captivité de ce Prince.

La Superstition dans un Prince foible, est toujours une de ses plus dangereuses foiblesses; généralement parlant ruïneuse à son Peuple, souvent à lui-même, parce qu'elle le soumet à l'aveugle censure de Guides qui ont l'ame basse & des vûes particuliéres. C'est le malheur des superstitieux d'être obligez d'avoir des directeurs & des maîtres: ceux ci, en dirigeant la conscience des Princes, n'ont garde d'oublier leur propre interêt, auquel ils sacrifient souvent le Public & toutes choses.

La Superstition a des égards uniquement pour elle-même, & une parfaite indifférence pour tout le reste du Genre-humain, si même elle n'a de mauvaises intentions. De là viennent des Guerres cruelles, & des persécutions; l'oppression & l'épuisement des Royaumes entiers; des Communautez mises aux fers, ou massacrées: le tout peut-être, pour certains termes, pour certaine forme d'habits, pour des postures & des grimaces; pour des sons, des distinctions & du galimatias. C'est le

reſultat de cette diſpoſition d'eſprit: des Peuples entiers ſont rendus miſérables ou exterminez afin qu'un petit nombre domine, & ſoit dans un état floriſſant. La domination de ces Meſſieurs eſt fondée ſur la Grace, & ſur ce que les Saints doivent hériter la Terre: propoſition auſſi ancienne & auſſi étendue que la fripponnerie & l'enthouſiaſme. C'eſt en ſe laiſſant conduire par cet eſprit que les Princes, au-lieu d'être les Pères & les Protecteurs de la Patrie, en deviennent les Deſtructeurs & des peſtes univerſelles; les Nations deviennent ennemies irréconciliables des autres Nations, & ceux de la même Nation ſe tourmentent & ſe déchirent l'un l'autre.

Quelle ſageſſe humaine eſt capable de refrener des hommes agitez par une fureur divine? Lorſqu'ils croyent que la Divinité leur commande de piller & de tuer, à quoi ſervent les Conſeils ou les exhortations pour proteger, pour donner un aſyle? *Checkzidar* Prince & Enthouſiaſte de Perſe y ayant fait une reforme de la Religion Mahometane déclara qu'il n'y avoit point de ſalut ſi l'on n'adheroit à ſon ſyſtême.

Sur-

Sur quoi on ne manqua pas de regarder comme licite & même méritoire & néceſſaire d'infliger des peines & même la mort à ceux qui devoient être damnez dans l'autre vie.

Les Docteurs de Turquie au contraire différant de ceux de Perſe en quelques importantes ſubtilitez tiennent qu'il eſt licite aux vrais Croyans, c'eſt-à-dire à eux-mêmes, de tuer, de ruïner, & d'exterminer les Perſans. Ces pieux Zélateurs eſpérent même de la bonté de Dieu qu'au jour du jugement il voudra bien changer ces hérétiques en ânes pour porter en Enfer au grand trot les Juifs, la plus mépriſable des Nations. Ces Théologiens Orthodoxes de Turquie doivent être portez à cette cruelle & inexorable cenſure par quelque ſujet atroce, & les Perſans doivent avoir ſans doute les opinions du monde les plus effroyables : auſſi ont-ils ; car au-lieu de ſe laver les pieds entiérement, comme font les Turcs orthodoxes, ils ſe contentent d'y faire une legére aſperſion d'eau ; une autre de leurs doctrines pernicieuſes eſt qu'ils ne ſe raſent pas les mouſtaches ſelon la pure doctrine & l'uſage de leurs ad-

verſaires, mais ils ſe coupent la barbe ſeulement ſous le menton. Ce qu'il y a encore de plus horrible, c'eſt qu'ils croyent pouvoir porter du verd à leurs pieds, couleur conſacrée à la mémoire de Mahomet; & une nouvelle preuve de leur obſtination & de leurs idées pernicieuſes, c'eſt qu'ils aſſurent qu'il eſt permis de porter un turban rouge. Quel plus juſte fondement d'une haine, & d'une Guerre immortelles entre ces deux Nations!

C'eſt par des cauſes auſſi honorables que celles-là, cauſes déclarées ouvertement comme un juſte motif de reſſentiment & d'actes d'hoſtilité, que les Souverains de Perſe & de Turquie ont été ſouvent à la tête de très-grandes Armées l'un contre l'autre, qu'ils ont ravagé des Provinces entiéres & ſacrifié des millions. Un Empereur Turc ſe mit une fois dans la tête de faire maſſacrer tous les Chrétiens qui étoient dans ſes Etats, quoiqu'en certains endroits ils fiſſent le plus grand nombre des habitans. Cette raiſon, de même que les Loix de la Clémence & de la bonne Politique, ſont de foibles conſidérations quand on les oppoſe aux im-

impulſions de la Religion, aux inſtigations de la bigotterie, & des bigots. Il falloit plaire à Mahomet Prophète de Dieu qui haïſſoit les infidèles: or qui voudroit ou qui oſeroit refuſer de rendre un bon office à Dieu & à Mahomet? Ce raiſonnement n'eſt point particulier aux Dervis, ces hommes de bien qui dirigent la conſcience des Princes Mahometans: ceux qui profeſſent la vraie Religion ne raiſonnent pas mieux lorſqu'ils alléguent la Religion pour juſtifier la violence.

SECTION II.

Avec quelle facilité un Prince ſuperſtitieux ſe laiſſe conduire contre la Raiſon, & ſon véritable interêt: à quels deſordres il eſt capable de ſe porter.

C'Est pour les Viſions, & les fantaiſies que je viens de raconter ou pour des fantaiſies également abſurdes, également injurieuſes aux hommes & aux Societez, que les Princes ſe ſont portez à épuiſer leurs Peuples, &

& à s'expoſer à la perte de leurs Etats. L'Empereur Juſtinien ayant tourné ſes penſées à la Guerre contre les Vandales en Afrique en fut diſſuadé par ſon premier Miniſtre Capitaine de ſes Gardes, qui lui donna de ſolides raiſons de ſon ſentiment; mais l'Empereur fut pouſſé enſuite à ce deſſein extravagant par la créance qu'il eut pour les raiſons inſenſées d'un Evêque qui avoit, à ce qu'on croit, fait un ſonge pour encourager ce Prince à l'extirpation de ces hérétiques à quelque prix que ce fût. Les Vandales étoient Ariens, & que peut-on oppoſer à cet argument? Dira-t-on que cette expédition n'étoit pas prudente ni digne d'un Prince judicieux, ni utile à ſes Etats? Elle étoit digne au moins de celui qui la conſeilla, qui en reçut l'ordre en ſonge, ou qui voulut bien mentir pour la Vérité, c'eſt-à-dire, pour ſon opinion, & pour ſon animoſité. A donner des conſeils extravagans, ſanguinaires, & deſtructeurs jamais perſonne n'a ſurpaſſé, & peu ont égalé ceux qui font profeſſion d'être Miniſtres de miſéricorde, & de paix.

Henri ſecond Roi de France fit une paix

paix honteuſe avec l'Empereur ; au point même de démembrer ſes propres Etats, dans le deſſein de faire la guerre à ſes Sujets naturels, à écraſer & à maſſacrer les Huguenots qui ne lui en avoient donné d'autre ſujet que celui de prier Dieu ſelon la maniére qu'ils jugeoient lui étre la plus agréable. C'eſt ce que les bigots attachez à leurs ſeuls interêts qui régloient ſes paſſions & ſon Conſeil, & deshonoroient ſon ſceptre, lui repréſentérent comme le crime le plus criant ; & ce fut ce crime qu'il punit avec la rigueur la plus éclatante. C'étoit-là un beau deſſein que celui auquel ces ſéducteurs avoient engagé ce Prince d'un naturel magnanime, d'égorger ſes propres Sujets ! Un de ſes Succeſſeurs fort amoureux de la gloire, fut avec toute ſon ambition demeſurée garrotté par l'eſprit de bigotterie ; celui qui aſpiroit à la Monarchie univerſelle étoit ſoumis à l'empire des bigots ; ſa bigotterie faiſoit gemir le Royaume, & rendoit le Prince ennemi déclaré d'une bonne partie de ſes Sujets, les plus ſages & les plus induſtrieux. Cela produiſit une oppreſſion & une déſolation entiérement oppoſée à la gloi-

re,

re, dont il étoit ſi démeſurément épris & qu'il s'attribuoit ſans fondement.

L'expulſion des Mores hors de l'Eſpagne pratiquée par les menées, & les inſtigations des Moines inquiets & malfaiſans qui avoient de l'aſcendant ſur la bigotterie du Roi; qui allarmoient continuellement ſa conſcience par les denonciations qu'ils lui faiſoient de la colère du Ciel allumée par ſa lenteur & ſon peu de zèle, eſt un triſte exemple des ſuites funeſtes de l'eſprit de ſuperſtition lorſqu'il ſe trouve dans un Prince ou dans ceux qui le gouvernent. Par-tout où il domine, quelque différent qu'il puiſſe être, dans ſes circonſtances; dans quelques contradictions que tombent ceux qui en ſont agitez, tout ce qu'ils veulent, tout ce qu'ils propoſent eſt la cauſe de Dieu, & celui qui croit une fois cette volonté, & qui s'y oppoſe ne s'expoſe-t-il pas à combattre contre Dieu? Après cela il n'y a pas lieu ni peut-être de ſureté de parler du bien public, de la tranquillité des Sujets, ou d'aucune conſidération temporelle: car qu'eſt-ce que tout cela en comparaiſon? A quoi ſervoient le nombre & l'induſtrie

des

des Mores tandis qu'ils étoient infidèles? Où étoit le mal de dépeupler & d'appauvrir l'Eſpagne, lorſqu'on ſe dedommageoit d'une auſſi petite perte en gagnant un article auſſi pieux que celui d'appaiſer la conſcience du Roi, & de tranquilliſer les Moines? On ne ſe mettoit point en peine de ce que deviendroient les abeilles pourvû qu'on mît les frelons hors de danger, & que les bigots fuſſent calmez.

SECTION III.

Un Prince infatué des bigots combien ſujet à être entrainé dans le crime & dans l'imprudence. Combien les ſuggeſtions de la bigotterie ſont oppoſées à celles de la vraie Religion.

Une ſottiſe, une chimère, ou une vetille quelque abſurde, baſſe, & frivole qu'elle ſoit, dès qu'on a prononcé une fois qu'elle eſt ſacrée, devient ſur le champ importante, & égale ſinon ſupérieure à toutes choſes. Que ce ſoit une pièce de terre, un bâti-

timent, un habit, un bonnet, un jour, ou un mot mal meſuré; cela devient plus important que la tranquillité du Monde entier, que les droits naturels des hommes; c'eſt pour cette bagatelle que tous les hommes doivent être opprimez, déchirez, ou maſſacrez. Que dis-je? le mal le plus grand, & le plus étendu qu'un Prince peut faire en pareil cas, ſera ſon plus grand mérite: des ravages publics ou un maſſacre général ſeront regardez comme une expiation ſûre & méritoire de ſes vices & de ſes deſordres les plus criants.

Henri troiſième, Roi de France, étoit très-débauché, & très-devot, ſuperſtitieux & oppreſſeur inſigne. Mais ſes actes de pénitence effaçoient toutes ſes actions impies, calmoient ſa conſcience, & il lui étoit permis de ſe charger d'un nouveau compte d'iniquité. Sa vie étoit un cercle perpétuel de ſuperſtition & de deſordres. Entre les Sacrifices que les impitoyables Hypocrites exigeoient de lui qui étoit devenu leur inſtrument & leur jouet, c'étoit toujours la perſécution des Proteſtans; le reſte conſiſtoit en donations & en profuſions pour les Moines.

Ain-

Ainſi le ſang & les dépouilles des Sujets de ce malheureux Prince payoient pour tout. Il ſe rendoit encore mépriſable en s'abbaiſſant à des mortifications bizarres & ridicules, & à toute la mommerie inſenſée des Moines, indigne d'un Roi, & même d'un homme; mais d'ailleurs très-utile aux ſaints projets de ſes Guides ſpirituels qui l'avoient ainſi enſorcellé, lié & attaché ferme à leur Confrairie.

Tandis que le dernier Pape, (Benoît XIII) d'ailleurs bien intentionné, mais un miſérable ſuperſtitieux, au-lieu de s'attacher à l'adminiſtration de ſes Etats donnoit toutes ſes penſées & tout ſon tems à viſiter des Egliſes & des Images, à conſacrer des Chapelles & des Autels, & aux autres inepties bigottes & inutiles, la corruption & l'injuſtice dominoient à ſa Cour; l'oppreſſion & la miſère étoient à leur comble parmi ſon Peuple. Quelques bonnes intentions qu'il pût avoir, ſon règne étoit mépriſable & inſupportable. Ce que *Philippe* de *Comines* dit qu'un Prince ſtupide eſt la malediction la plus accablante que Dieu puiſſe envoyer à une Nation, eſt également vrai de celui qui

eſt

eſt infatué de ſuperſtition ; car c'eſt une ſtupidité religieuſe, une pieuſe foibleſſe. La folie ſoit naturelle ſoit ſpirituelle étant aveugle a par conſéquent beſoin de guide: le bigot de même que l'homme hebeté ſera toujours l'eſclave des Pédagogues & des Séducteurs.

Le Cardinal de Richelieu parmi les autres inſtrumens de ſa domination ſur le Monarque ſon Maître, s'étoit toujours pourvû de quelques habiles Théologiens pour écarter les ſcrupules de conſcience, les impreſſions de la Morale & les préceptes de l'Evangile, toutes les fois qu'il s'en trouvoit traverſé dans ſes paſſions ou dans ſa Politique. Bien plus, l'Aſſemblée entiére du Clergé de France ſe rendoit ſon Caſuiſte complaiſant & accommodoit ſa Théologie aux vûes du premier Miniſtre. Lorſqu'il eut engagé ces impoſteurs ſes créatures, à déclarer nul le Mariage du Duc d'Orleans qui ne lui étoit pas agréable: (La Bible n'auroit ſu fournir une meilleure raiſon pour illuminer ces vénerables Guides) la Reine mère écrivit au Pape pour le prier de défendre au Clergé de ſe méler de ce Mariage.

ge. „ Il eſt, dit-elle, de notorieté pu-
„ blique que tous les Evéques ſont
„ gens de Cour, & ne diroient que
„ ce que le Roi ou le Miniſtre leur
„ feroit dire ; prêts à contredire ce
„ qu'ils auroient avancé alors, ſi dans
„ la ſuite un autre Miniſtre le leur
„ ordonnoit ". Ce fut par cette adreſſe que le Cardinal porta le Roi qui en qualité de bon Catholique avoit les hérétiques en horreur, à proteger & à aſſiſter les Proteſtans, en Allemagne, comme il fit dans le tems même qu'il accabloit & opprimoit ſes propres Sujets, parce qu'ils étoient hérétiques; quoique les Loix & ſon devoir exigeaſſent de lui qu'il les protegeât.

Croire en Dieu, mettre ſa confiance en lui & l'adorer, c'eſt le devoir d'un Prince comme de tous les autres hommes : mais de faire du mal, & du chagrin aux hommes pour l'amour de Dieu, c'eſt une méchanceté étonnante & une vraie frénéſie. La Conſcience eſt le bien le plus ſacré, & a un droit auſſi juſte à la protection du Souverain que peuvent l'avoir la vie & les biens temporels de ſes Sujets. Si les différends ſur

la

la Religion cauſent des diſputes parmi le Peuple, il en eſt de même de la proprieté des biens temporels, & c'eſt le devoir d'un Prince de tenir la balance égale parmi ſes Sujets dans les controverſes de Religion, comme dans leurs procès ſur l'argent ou les terres. Dans l'un & dans l'autre cas il faut ſuivre les Loix, la raiſon, les titres; & empécher qu'on ne décide les ſentimens ſur la Religion, non plus que les procès dans les matiéres civiles, par la force & par la violence.

SECTION IV.

Nouveaux exemples des malheurs cauſez par la Superſtition des Princes.

D'Où venoient les Croiſades, ces folles expéditions ſi ſouvent entrepriſes par les Princes Chrétiens pour le récouvrement de la Judée des mains des Sarraſins, ſi ce n'eſt de la Superſtition des Princes & des Peuples inſpirée & conduite par le Pape & par le Clergé? C'étoit pour cela que l'Europe

pe s'épuiſoit de la fleur de ſes habitans, & de ſes Thréſors, que ſes forces enfin ſe diſſipoient dans le Levant, non pas pour des raiſons d'Etat, & pour ſe défendre, mais ſeulement pour l'amour du rocher où le corps de notre Seigneur avoit été depoſé pendant quelques heures. Ni lui ni ſes Apôtres n'avoient déclaré qu'il eût doué ce rocher, de ſainteté ni de vertu, non plus qu'aucun autre roc ſur lequel il lui fut arrivé de paſſer. Mais les Prêtres impoſteurs qui ont toujours jetté les premiers fondemens de leur domination ſur la fourberie, firent tant de bruit, montrérent tant d'impudence, & mirent en œuvre tant de fauſſetez qu'ils allumérent le zèle frénétique qui produiſit de grandes Armées, de grands efforts & fit répandre beaucoup de ſang pour le recouvrement d'un morceau de terre entiérement ſemblable à l'autre terre. Il étoit vraiſemblable que ni Dieu ni J. C. ni le St. Eſprit ne prenoient à cela aucun interét; autrement ils auroient garanti ce pays-là des mains des Infidèles. Cela eſt ſi vrai d'ailleurs que jamais expéditions militaires n'échouérent plus miſérablement,

& jamais tant de valeur & tant de forces ne furent ſi inutilement prodiguées. Le tout ſe termina, comme on ſait, en infortunes & en contretems ; il n'en reſulta que l'effuſion du ſang Chrétien, & la diſſipation des richeſſes hors de la Chrétienté ; les malverſations, la foibleſſe, & la pauvreté au dedans, & l'établiſſement de la Tyrannie Eccléſiaſtique en Europe. Cependant quoiqu'il fût manifeſte que Dieu n'avoit point béni ces courſes extravagantes, contraires à la bonne Politique des Etats, les ſacrez impoſteurs qui ſe ſervoient de ſon nom pour ſéduire, qui veulent toujours ſavoir ſa volonté en dépit de lui-même, & qui comptent pour rien les véritables intérêts du Genre-humain, ne manquérent pas de prêcher de nouveau lorſque les Croiſades précedentes n'eurent abouti qu'à l'infamie & à la ruïne des Chrétiens. Ils ſe mettoient peu en peine de ce que deviendroit le monde pourvû qu'ils puſſent en être les Maîtres, & ils mirent en œuvre tous leurs efforts & toutes leurs impoſtures, pour exciter de plus en plus la Chrétienté à ſe détruire pour leur complaire.

Qu'y

Qu'y a-t-il que les fourbes n'oſent entreprendre, & que leurs duppes ne ſouffrent, lorſque l'illuſion eſt ſur le thrône, & que la Raiſon eſt ſous le joug? Lorſque les hommes ont perdu leur Bon-Sens il n'y a pas apparence qu'ils ayent beaucoup de ménagement pour leur perſonne, & pour leur fortune: ceux qui ont aveuglé leur entendement n'ont garde d'épargner leurs biens ou leurs vies: ceux qui ont oſé calomnier Dieu ne font point de ſcrupule d'abuſer les hommes. On prêcha de nouvelles Croiſades, qui furent entrepriſes tout de nouveau. Pour les faire réuſſir, les hommes ſacrifiérent leurs perſonnes & leurs biens, les femmes mariées leurs bijoux & leur parure, les filles leur dot, les veuves leur douaire, celui qui n'avoit rien donnoit ſa vie, & ceux qui étoient hors d'état de voyager payoient d'autres gens pour ſe croiſer à leur place. Les ſaints impoſteurs les avoient portez à cette frénéſie par la promeſſe du pardon de leurs péchez, & par l'aſſurance de l'Héritage des Saints accordée à tous ceux qui auroient la grace d'agir comme des furieux, & qui péri-

roient comme des inſenſez. Le Salut & le Paradis dont ces Charlatans ſe vantoient d'être les Diſpenſateurs ne leur coûtant rien, ils étoient toujours à même d'en faire commerce, & de le donner pour des avantages ſolides, & des gratifications préſentes. C'eſt ainſi qu'ils abuſoient les Laïques avec des paroles & des eſpérances, ſorte de monnoie qu'ils ne prendroient pas eux-mêmes en payement. On peut dire encore que jamais il n'y eut des gens ſi portez qu'eux à s'aſſûrer leurs récompenſes & leurs établiſſemens en ce monde, dans le tems que pour couvrir leurs projets d'un beau voile, ils parloient de l'autre Vie en termes pleins de piété. Ils prêchoient le mépris du monde aux autres, & s'approprioient humblement ce à quoi ils avoient porté les autres de renoncer. Il ſembloit même que le ſeul but de leurs Prédications étoit de ſe rendre les maîtres de tous les biens temporels.

Tout cela étoit clair & manifeſte au ſens commun: mais les Moines avoient eu le deſſus ſur le ſens commun, & l'avoient banni à force de terreurs ſpirituelles. S'ils avoient même à combat-

battre quelque eſprit indocile & opiniâtre, délivré de leurs ſortilèges, ils étoient fournis d'autres armes, de cachots, de cordes, & de ſagots. Tout homme qui oſoit contredire les Moines, quoique ce fût pour la défenſe de la Vérité, de l'honneur de Dieu, & du bonheur du Genre-humain, étoit un Athée, du moins un Hérétique propre à être livré à Satan, & exterminé par les hommes. C'eſt juſqu'à ce point que ces ennemis du monde en avoient acquis l'autorité, & les biens; ils y avoient gagné ce crédit en ſe moquant de Dieu, en abuſant avec audace de ſon Nom & de ſa Parole. Que pouvoit-il y avoir de plus ruïneux que ces Croiſades comme l'événement le juſtifia? Cependant avec quelle véhémence le Clergé ne les pouſſoit-il pas, avec quelle hâte & quel aveuglement les Princes & leurs Sujets ne couroient-ils pas à leur perte & à leur deshonneur par les cris & l'inſtigation du Clergé qui avoit la ruſe & l'adreſſe de ſe décharger ſur les bras & ſur la bourſe des autres de tous les travaux, de tous les hazards & de toute la dépenſe de ces zélées Expéditions; qui faiſoit

des Laïques, ſes dupes, ſes victimes, & ſes eſclaves? Le Père Daniel Jeſuite eſt obligé de reconnoître dans ſon Hiſtoire de France que le Clergé de ce Royaume après avoir prêché la Croiſade avec beaucoup d'éloquence & de zèle murmura terriblement lorſqu'il ſe vit taxé pour cette Guerre. Tant il eſt rare, dit l'Hiſtorien, de trouver un zèle parfaitement deſintereſſé! Cette refléxion fait grace à ces Meſſieurs: leur zèle n'étoit qu'un pur intérêt, ou tout au moins une fréneſie.

L'Hiſtoire de St. Bernard eſt remarquable ſur ce ſujet; le Pape l'engagea à déployer ſon crédit & ſon éloquence pour exciter une Croiſade. Le Moine ardent & empreſſé, s'y porta avec zèle; on dit même qu'il ſe fit des miracles en faveur de ſes efforts. Il allegua une vocation & une autorité de la part de Dieu pour cette expédition; il prophétiſa le ſuccès certain aux Chrêtiens, & la deſtruction infaillible des Turcs. Sur ces aſſurances du Ciel proferées par un de ſes Ambaſſadeurs, qui ſonna la trompette pour faire la Guerre, tous les hommes coururent s'enroller; les villes entiéres & les villages

lages furent deſertez. Une puiſſante Armée paſſa en Aſie, la plus grande partie en périt; toute cette expédition fut funeſte, & la Providence divine donna hautement le démenti aux promeſſes de ſon Ambaſſadeur qui ne ſe déconcerta pas pour cela; il ſe tira d'affaire par un miſérable ſubterfuge. „ Que ces Troupes avoient échoué „ dans leur entrepriſe à cauſe de leurs „ péchez ". Que ne prévoyoit-il ces péchez, lui qui prétendoit aux divines lumiéres & à la Prophétie? N'avoit-il pas hardiment promis un heureux ſuccès ſans réſerve; & le plus inſigne faux Prophète du monde ne peut-il pas ſe tirer d'affaire par cette même excuſe?

Sans compter la perte des hommes ſi grande dans les pays d'où on les avoit tirez qu'il n'y reſtoit preſque plus que des veuves & des orphelins: je m'explique, les Moines qui demeuroient tranquillement chez eux ne me paroiſſent pas devoir être comptez pour Membres de la Societé, mais pour la tigne qui la conſume. Outre encore la diſſipation de l'argent qui étoit rare dans la Chrétienté, le Gouvernement étoit par-tout négligé, ou bien

l'on en abusoit en l'absence des véritables Maîtres qui n'auroient jamais manqué d'affaires chez eux, s'ils avoient voulu s'en acquitter consciencieusement. Il arrivoit aussi quelquefois que les Rois étoient faits prisonniers, & il falloit pour payer leur rançon lever tout l'argent qui restoit dans leurs pauvres Royaumes déja épuisez par ces entreprises pernicieuses, & envoyer cet argent dans les Païs étrangers, pour enrichir leurs ennemis.

Nous connoissons aujourd'hui clairement la folie & les malheurs de ces extravagantes avantures. Nous voyons au moins, dans cet exemple le danger de la crédulité & l'influence pernicieuse de l'imposture. Ceux qui vivoient dans ce tems-là ne s'en appercevoient point, & nous sommes surpris de cet étrange aveuglement. Notre Postérité trouvera peut-être des raisons, mais non pas, j'espére, si capitales, de s'étonner de notre conduite, quoiqu'ils ayent leurs folies qui pourront n'être pas les mêmes que celles de leurs ancêtres.

SEP-

SEPTIEME DISCOURS,

Des Miniſtres.

SECTION I.

Combien il importe au Prince & au Peuple de faire un bon choix des Miniſtres. Fâcheuſes conſéquences du choix des mauvais pour l'un & pour l'autre: les mauvais ne ſongent qu'à leurs propres intérêts, au-lieu de ſonger à ceux de leur Maître.

LEs Princes ne ſauroient tout faire eux-mêmes & ſont obligez par conſéquent de nommer des gens de confiance pour agir en leur nom, gens qui les avertiſſent de ce qu'il faut qu'ils ſachent: ce ſont leurs Miniſtres & leurs Conſeillers. C'eſt de leur choix prudent ou inconſidéré que dépendent le crédit, la tranquillité, le deshonneur ou le danger du Souverain, de même que le ſalut ou le mauvais traitement

des Sujets. Les Princes ſages choiſiſſent ceux qui leur reſſemblent, il en eſt de même de ceux qui ſont foibles ou vicieux. *Neron* avoit pour Favori un *Tigellin*, la Reine *Eliſabeth* un *Walſingham*, *Trajan* un *Pline*, *Henri quatre* Roi de France un Duc de *Sully*.

Dans un Païs libre le Prince a un avantage conſidérable & un grand ſecours dans le choix de ſes Miniſtres, car ſi ſes intentions ſont droites, s'il ſonge à maintenir la conſtitution du Gouvernement & ſes Loix, l'ordre veut qu'il nomme des gens de réputation & de probité: c'eſt ce qu'il peut faire ſans y mettre beaucoup du ſien: il lui ſuffit de conſidérer l'inclination & l'opinion impartiales de ceux qui repréſentent le Peuple, & il ne ſauroit manquer d'être pourvu des plus habiles gens. Si l'on a beſoin de faire un choix, le conſentement général de la Nation peut faire connoître la perſonne qui en eſt digne, dit *Galba* à *Piſon*. La refléxion d'*Helvidius Priſcus* eſt à peu près la même: lorſqu'on ſe diſpoſoit à envoyer une Ambaſſade du corps du Sénat à *Veſpaſien*, *Helvidius* propoſa que les Ambaſſadeurs fuſſent nommez par

par les Magiſtrats, parce que le jugement du Sénat étant ainſi connu, le Prince ſeroit inſtruit en quelque maniére de ceux qu'il devoit craindre ou éviter comme de ceux qu'il devoit protéger & avoir pour agréables. Il ajouta qu'il n'y avoit pas de meilleur appui d'un règne juſte, que des Miniſtres équitables autour de la perſonne régnante. A la vérité ſi un Prince a pour but le renverſement des Loix fondamentales & qu'il veuille leur ſubſtituer un pouvoir arbitraire, il trouvera des inſtrumens propres à cet indigne ouvrage; des créatures dévouées à la pure volonté du Prince; dont la fortune & les conſeils ſont également deſeſperez; craints ou mépriſez, intéreſſez, entreprenans ou téméraires; tels enfin qu'ils lui complairont en tout, & qu'ils dépendront entiérement de lui. Mais un Prince qui s'applique au bien public goûtera ceux qu'il verra animez de l'amour du Public. Connus par l'inclination qu'ils ont pour la Patrie & ſes Loix, ils ne déplairont jamais à celui dont le but eſt la conſervation de l'une & des autres.

Tandis que *Neron* ſe conduiſoit par les conſeils de *Sénèque* & de *Burrhus* on

conçut de grandes idées de ſon Gouvernement à cauſe que ces deux Favoris étoient reconnus pour gens de mérite & habiles. Le plan de ſon règne qu'il expoſa dans ſon premier Diſcours au Sénat, étoit beau & juſte: „ Qu'il „ ne vouloit point s'attribuer le juge„ ment & la déciſion des affaires ni „ enfermer ceux qui étoient accuſez „ au même lieu où étoient leurs Ac„ cuſateurs, & ſoutenir par-là l'im„ puiſſante Tyrannie d'un petit nom„ bre. Rien ne ſeroit expoſé en ven„ te dans l'enceinte des murs du Pa„ lais; on n'y donneroit aucun accès „ aux obliquitez, & aux attentats de „ l'ambition, qu'on conſerveroit une „ juſte diſtinction entre ſa famille & „ la République. Que le Sénat main„ tiendroit ſon ancienne Juriſdiction, „ que l'Italie & celles des Provinces „ qui par le partage avoient été aſſi„ gnées au Peuple, s'addreſſeroient „ ſeulement au Tribunal des Conſuls qui „ leur procureroient l'accès au Sénat. „ Que pour lui il ſe reſervoit ce qu'on „ lui avoit ſpécialement confié, qui „ étoit le commandement & la diſpo„ ſition des Armées ". *Tacite* ajoute

que

que ces Déclarations ne manquérent pas de ſincérité, & que le Sénat fit pluſieurs Réglemens conformes à ſon goût. Le Gouvernement de ce Prince fut encore juſte pendant quelques années, au moins fort approuvé; & tandis que ces deux Miniſtres le conduiſirent il étoit irréprochable, regardé même comme un modèle des meilleurs Princes, comme la ſuite le fut d'une Tyrannie que les plus méchans ne ſauroient ſurpaſſer.

Mais lorſque Burrhus & Sénèque furent morts, ou qu'ils eurent déchu de leur crédit auprès de Neron, il fut aiſé de prevoir à quoi ce Prince tendoit, & qu'il alloit ſe livrer à toutes les violences d'un Tyran: ſur-tout quand on vit ceux qui avoient la plus grande autorité auprès de lui. On pleura la perte de *Sénèque* & de *Burrhus*, d'autant plus que *Tigellin* leur ſuccéda. Comme Neron s'étoit montré indigne des Miniſtres qu'il avoit perdus, il trouva alors un Miniſtre digne d'un Prince tel que lui, qui l'avança ſeulement pour l'amour de ſa baſſeſſe & de ſon infamie. Les Miniſtres précédens avoient pris ſoin de former le Prince à la

Vertu & de le rendre capable de bien gouverner : ce fut l'affaire & le but du Directeur qu'il s'étoit alors choiſi, de l'entraîner à corps perdu dans une ſuite continuelle d'abominations & de cruautez. Cet infame Miniſtre lui fit commettre une infinité de crimes énormes, il en commit de ſon chef qui furent inconnus à ſon Maître. Ils étoient tous deux bien aſſortis, ou plutôt bien malheureuſement. Neron l'avança parce que c'étoit un homme infame & malfaiſant, & celui-ci rendit Neron un Tyran très-pernicieux ; tel en un mot qu'il donnoit à ſes Affranchis mêmes le pouvoir d'exercer la Tyrannie. *Helius* en étoit un, & ce fut à ſon Adminiſtration, & à ſa diſpoſition que l'Empereur livra le Peuple de Rome & les habitans de toute l'Italie, avec une autorité ſi abſolue & ſi terrible que ſans conſulter une ſeule fois l'Empereur ſon Maître, il condamna des Chevaliers Romains, des Sénateurs même, aux peines, & aux amendes qu'il lui plût : les uns à l'exil, quelques-uns à la mort, pluſieurs à la confiſcation de leurs biens. Ce fut d'un ſouffle de la bouche de cet eſclave tout-puiſſant

que

que partit la condamnation à mort d'un des Grands de Rome, le plus illuſtre, *Sulpicius Camerinus*, & de ſon fils auſſi. Tous deux furent condamnez à mourir ſans avoir commis d'autre crime que celui de ſe ſervir du ſurnom de *Pythicus* qu'ils tenoient de leurs ancêtres. Le Juge irréprochable les condamna, comme des impies Uſurpateurs des titres de l'Empereur qui avoit acquis ce titre par ſes victoires aux Jeux Pythiens. Si l'Affranchi étoit ſi puiſſant, que devoit-ce être du premier Miniſtre, de celui ſur-tout qui étoit dans une auſſi haute faveur?

A la fin *Tigellin* ſe comporta comme il convenoit au Miniſtre d'un pareil Prince: il devint traître à ſon Maître à qui il avoit fait trahir la confiance des Peuples; il porta tout le monde à abhorrer l'Empereur, & l'abandonna enſuite. Que pouvoit attendre le Tyran d'un pareil homme? Etoit-il apparent que celui qui avoit été un ſcélérat à l'égard de preſque tout l'Univers fût fidèle à aucun de ſes habitans? N'étoit-il pas naturel qu'un homme qui avoit joué tant de vilains tours en faveur de ſon Maître, ou en empruntant

tant ſon nom, ne lui en joueroit pas un, & ne ſauveroit pas ſa vie aux dépens de celle du Tyran? C'étoit pour l'amour de lui-même, dirigé par ſes propres vûes & ſes propres intérêts que ce Miniſtre avoit déployé tout ſon ſavoir-faire; & ce que *Neron* prenoit imprudemment pour des actes de devoir & de fidélité ne venoit que de la trahiſon & des vûes intéreſſées de ſon Miniſtre. Il ne ſongeoit uniquement qu'à ſatisfaire ſes appetits brutaux, & à s'aggrandir, vûes qu'il ne pouvoit remplir, que par la faveur & l'autorité de *Neron*. De cette maniére il ne ſervoit pas *Neron*, il s'accommodoit à ſon humeur & le trompoit: ce que fait tout Miniſtre à l'égard d'un Prince dont il encourage la mauvaiſe conduite & les Projets criminels; ou dont il emprunte le nom pour les continuer.

SEC-

SECTION II.

Méthode ſûre par laquelle un Prince peut connoître ſi on lui donne de fidèles conſeils. Devoir d'un Miniſtre d'informer le Prince avec liberté. Combien il importe au Prince d'écouter un Miniſtre avec douceur & patience ; peu de gens lui diſent la vérité quand ils craignent de lui déplaire. Un Prince ſage doit encourager cette liberté.

VOICI une règle par laquelle un Prince peut juger de la fidélité de ſes Miniſtres, en examinant ſi leur Conſeil eſt bon ou mauvais. S'il eſt injuſte, cruel, ou oppoſé aux intérêts du Peuple, quelque agréable qu'il ſoit d'ailleurs, c'eſt un Conſeil infidèle. Aucun Prince n'eſt bien conſeillé ſi c'eſt contre l'honnêteté ; & celui qui le ſert criminellement le ſert auſſi infidelement ; la raiſon en eſt qu'on n'eſt obligé de lui rendre aucun ſervice, & nul ne peut lui etre utile qu'autant qu'il eſt conforme à la probité & à l'honneur.

neur. Toutes les actions d'un Prince, toutes ſes vûes doivent tendre à la gloire & au bien des Peuples, & c'eſt de la juſtice des actions ſeulement que reſulte la vraie gloire. Ageſilaüs Roi de Sparte répondit fort bien ſur ce qu'on le ſollicitoit d'avoir de la complaiſance pour le grand Roi, c'eſt ainſi qu'on appelloit le Souverain de la Perſe, „ en quoi le grand Roi eſt-il „ plus grand que moi, dit-il, s'il „ n'eſt pas plus juſte "? Plutarque en rapportant cela ajoute que ce Prince établit de cette maniére le vrai modèle de la grandeur royale qu'on doit meſurer par la juſtice & non par la force. De quelle gloire peut être ſuivie la méchanceté ſous quelque forme que l'art la déguiſe & quelques nouveaux noms que la flatterie lui puiſſe donner?

On ne devroit trouver dans ceux qui gouvernent les hommes que ce qui eſt propre au bien des hommes ; lorſque les Superieurs ne font pas leur but de ce bien, & qu'au contraire ils font ſentir du mal, ils tombent dans l'infamie, pervertiſſant comme ils font le Gouvernement dont ils ſont chargez. Lorſque celui à qui l'on a donné l'épée pour pro-

protéger les Sujets, la tourne contre ceux dont il la tient & tue au-lieu de défendre; celui qui la manie de cette maniére eſt regardé comme indigne de la porter. C'eſt ce que tous les Princes ſages ſavent, dont ceux qui le ſavent ne devroient pas avoir beſoin d'être avertis & que les Miniſtres qui ont de l'honneur leur doivent dire toujours: car quel autre uſage peut-on faire d'un Conſeil & des Conſeillers? C'eſt trahir un Prince que de lui laiſſer faire du mal, ſans lui donner des avis; à plus forte raiſon de l'y porter: il ne peut à la fin que s'en trouver mal. Le danger ſuit de près ou de loin les malverſations, ſur-tout celles qui touchent l'Etat. Le châtiment certain qui ſuit les actions criminelles, c'eſt celui de l'infamie, le plus grand de tous & qu'un Prince devroit plus craindre que la mort même. Que méritent donc les flatteurs qui par leurs cajoleries mènent un Prince dans le précipice, dans le malheur le plus effroyable qui puiſſe lui arriver, celui de ſe rendre odieux au ſiècle où il vit & de génération en génération? L'infamie des Princes eſt toujours auſſi immortelle que leur gloi-

gloire, peut-être encore plus: les hommes ayant plus de penchant à blâmer qu'à louer: c'eſt pour cela qu'on fait plus ſouvent mention de *Neron*, que de *Titus*, & de *Caligula* que de *Trajan*.

De cette maniére il importe à un Prince d'écouter les conſeils avec douceur, d'inviter les gens à lui en donner; de témoigner de l'eſtime à ceux qui lui diſent la vérité, de la haine pour les flatteurs qui la cachent ou la déguiſent; & de ſouffrir que ſes propres ſentimens ſoient examinez, épluchez & même contredits. S'il eſt de mauvaiſe humeur, impérieux, attaché à ſon ſens, s'il a de l'averſion pour la liberté des diſcours, & s'il décourage ceux qui s'en ſervent, il doit s'attendre que ceux qui ſont à ſon ſervice négligeront entiérement leur devoir lorſqu'ils verront qu'il eſt inutile, & même dangereux de le ſuivre. Lorſqu'il y a plus de ſureté à tromper le Prince qu'à lui donner un bon conſeil, peu de gens, s'il y en a même, voudront le conſeiller comme il faut. La plupart ſeront portez à le tromper, à encenſer les meſures qu'il prend, quelque mauvaiſes qu'elles ſoient & quelque né-

néceſſité qu'il y ait de l'avertir qu'il prend les plus imprudentes. On trouvera pluſieurs raiſons pour ſoutenir ce qui eſt le plus contraire à la Raiſon. Le Prince pourra continuer ſa route à ſon aiſe, parce qu'il ſera délivré des contradictions; hardiment, parce qu'il eſt aveugle, & trouver ainſi ſa ruïne au bout des applaudiſſemens qu'il aura reçus. Il pourra recevoir le coup avant qu'il le prévoie, & apprendre qu'il eſt malade lorſqu'il ſera à l'Article de la mort Il n'y a que trop de gens portez à flatter le Prince de gayeté de cœur; mais preſque tous les hommes le flatteront lorſqu'ils y ſeront forcez. Peu de gens ont le courage de s'expoſer à deplaire à leur Maître, encore moins à perdre leurs emplois, & à peine y en a-t-il un qui veuille riſquer ſa vie pour lui dire des véritez deſagréables. Lorſque *Neron* eut dépouillé toute honte & toute contrainte, qu'il deshonoroit ſa Dignité à la face de toute la terre, qu'il diſputoit ſur un Théatre public le prix du chant, & de la lyre, il ne fut plus poſſible ni ſûr de lui faire connoître le train ruïneux qu'il prenoit. De ſorte que ſes meilleurs amis

ſem-

ſembloient approuver ce à quoi ſes déteſtables flatteurs l'encourageoient. *Burrhus* même ſe joignit à ceux qui applaudiſſoient, dans le tems même qu'il en avoit le cœur ſerré de triſteſſe. *Neron* continua ſa maniére d'agir avec tant d'ardeur qu'il exterminoit quiconque étoit decouvert la deſapprouver. Aſpirant à obtenir les applaudiſſemens de tous les hommes; non pas de bien gouverner, mais de bien jouer un rolle: c'étoit le Théatre des Baladins qui étoit celui de ſa gloire, & c'étoit dans de pareils divertiſſemens qu'il étoit engagé, lorſqu'il reçut avis qu'on avoit formé une conſpiration pour lui ôter l'Empire & la vie. Il s'étoit perdu avant qu'il ſe trouvât quelqu'un qui eût la hardieſſe de lui dire qu'il ſe perdoit.

L'exemple que je vai rapporter de la probité qu'un Empereur de la Chine trouva dans ſes Mandarins eſt ſi ſingulier, qu'on n'en peut guère eſpérer un ſemblable. Ce Prince s'étoit porté à des actes de Tyrannie, dont il continuoit le cours. Ses Miniſtres lui repréſentérent modeſtement mais ſincérement, l'énormité, & les dangereuſes ſuites de ſa conduite. Il fit d'abord

bord mourir ces Miniſtres: d'autres firent la même repréſentation, & eurent le même ſort. On trouva dans les ſuivans la même roideur & la même intégrité, & la ſentence de mort fut de même prononcée contre eux. Il y en eut cependant encore qui rendirent un témoignage également vertueux & hardi. Cette perſévérance ſi ferme & ſi indomptée vainquit l'opiniâtreté de l'Empereur, il fût touché, & ſe rendant à la vérité il changea ſa maniére de gouverner.

On voit rarement une Vertu auſſi héroïque & auſſi deſintéreſſée. Au commencement des Guerres civiles de France durant la Minorité du Roi défunt, lorſque tout tomboit dans la confuſion, qu'il falloit un prompt remède; on convoqua le Conſeil pour en trouver un, & de ſept ou huit Conſeillers qui compoſoient l'Aſſemblée, il ne s'en trouva pas un ſeul qui parlât ſelon ſa penſée de peur de déplaire à la Reine Régente. Tous s'étudioient à la tromper parce que c'étoit un ſûr moyen de lui plaire: la crainte n'eſt pas naturellement portée à parler ſincérement. Pour trouver une ſincérité parfaite, il

faut

faut accorder une pleine liberté, & celui qui ſe met aiſément en colère lorſqu'on lui dit la vérité, a tort d'être ſurpris de ne pas l'entendre. Un Prince qui ſe poſſède, qui a du Bon-ſens, de la patience pour écouter, & du diſcernement pour prendre ſon parti, s'expoſe rarement à être trompé. La Reine *Eliſabeth*, *Trajan*, & *Henri quatre* non-ſeulement encourageoient la liberté de leurs Miniſtres, & prenoient les avis de leur Conſeil; mais ils recevoient même des avis du dehors, & de tous ceux qui vouloient leur en donner.

Roſny Favori de Henri quatre en uſoit avec ſon Maître avec tant de franchiſe, & quelquefois même avec tant de rudeſſe qu'il n'y avoit qu'un Roi fort ſage qui en connoiſſoit le mérite; accoutumé d'ailleurs à un langage ſincère, qui eût pu le ſouffrir. Un Prince imprudent, caractère qu'ont toujours les orgueilleux, l'auroit chaſſé ſans retour, peut-être auroit-il fait pis. Le grand Prince dont nous parlons eut lieu de conſulter d'autres perſonnes que ſes Miniſtres, lorſque recherchant la maniére de ſoulager ſes Sujets, il apprit que quelques Membres de ſon Con-

Conſeil privé avoient la lâcheté d'être les penſionnaires des avides Fermiers généraux, avec qui ces Conſeillers partageoient leurs gains illicites, & les ſoutenoient dans leurs rapines & leurs concuſſions. Ce Prince découvrit auſſi qu'on ſe ſervoit de toute ſorte de tours & d'artifices pour lui cacher la connoiſſance de ſes revenus, & qu'on préſentoit des comptes embrouillez pour en rendre la découverte impoſſible, tout au moins extrêmement difficile & épineuſe.

SECTION III.

La conduite des Miniſtres doit être examinée de près, quoique d'ailleurs il ſoit bon de les écouter. Ils complottent quelquefois enſemble pour entretenir la corruption & aveugler le Prince. Combien il lui importe que tous ceux qui ſont autour de ſa perſonne ſoient exempts de corruption.

HENRI le Grand recevoit les avis de ſes Miniſtres & prenoit garde

aussi de n'en être point trompé. Lorsque Miron Lieutenant de Police & Prévôt des Marchands se fut chargé de la cause des habitans de Paris, dont la Cour alors se disposoit à saisir les rentes sur l'Hôtel de Ville : les Courtisans sollicitoient le Roi de le condamner à quelque terrible châtiment comme un boutefeu, un blasphemateur même, qui dans ses remontrances avoit proferé quelques véritez desagréables qui ne regardant pas le Roi personnellement tomboient rudement sur quelques Membres de son Conseil, ce qu'ils appelloient faire de sanglans reproches au Roi : ils auroient ainsi voulu qu'il vengeât leur honneur & le sien, qu'il les vengeât même aux dépens de sa Justice. Ce Prince fut trop juste & trop sage pour leur prêter l'oreille.

Un Prince prudent peut tirer autant d'utilité en veillant sur ceux qui le servent qu'en les consultant. Henri quatre découvrit par ce moyen dans combien de canaux ses Ministres faisoient couler la corruption ; il ne put point venir à bout avec toute sa vigueur & son intelligence de les boucher tous ; ni même de nettoyer les Tribunaux de Jus-

Juſtice. Anciennement l'ordre qu'on obſervoit en France pour remplir les Tribunaux étoit fort bon. On faiſoit tenir un regiſtre de tous les habiles Avocats & Juriſconſultes, & on en préſentoit trois au Roi qui en nommoit un pour remplir la place vacante. Les Courtiſans conſeillérent au Roi de mépriſer ces ſortes de repréſentations entraves de la Royauté, & d'en nommer un de ſa pure volonté, tel qu'il le trouveroit. C'eſt ainſi que les Courtiſans acquirent le droit de recommandation, & ils ne manquoient pas de recommander celui qui leur donnoit le plus. Cela fit que des gens ſans mérite remplirent les Cours de Judicature, l'ignorance s'en mit en poſſeſſion & ſouilla les Sièges ſacrez de la Juſtice. Ces infames trafiquans qui avoient trouvé qu'on faiſoit plus de cas de l'argent que de la vertu & de la capacité, firent voir auſſi qu'ils eſtimoient moins les Loix & la probité que l'argent. Le Préſident de *Thou* ſe plaint juſtement de cette vénalité des Charges dans la dédicace de ſon excellente Hiſtoire de ce Roi. Cependant ce mal, cet établiſſement de corruption eſt ſi enraci-

né que les Princes & les Miniſtres qui ont eu le plus à cœur d'y trouver un remède n'en ont preſque trouvé aucun.

Il eſt certain que les abus ſe gliſſent facilement & qu'on les écarte avec beaucoup de difficulté. Le tems même les autoriſe, & alors perſonne n'a honte d'être à la mode. La plus grande infamie du monde, ceſſe d'être honteuſe dès qu'elle eſt devenue commune, comme cela ne manque pas d'arriver à tout deſordre que la Cour appuye. Lorſque l'on ne rougit plus d'être vicieux, le Vice s'établit, & la Vertu même eſt regardée comme une ſingularité & une humeur chagrine; on lui fait un accueil froid & mépriſant. Ainſi il importe à un Etat, & à un Prince qui ſait faire cas de l'honneur, de ſa réputation, & du ſalut de ſes Sujets, que tous ceux qui ſont autour de ſa perſonne ayent les mains nettes. Ce n'eſt pas aſſez que ſes Miniſtres & ſes Grands Officiers ſoient ſans reproche & au-deſſus du ſale trafic des places & des emplois, il ne devroit être permis à nul homme qui approche la perſonne du Souverain, de ſe mêler de cet in-

infame commerce. Le deshonneur, & les dangers peuvent enfin aller juſqu'à lui, & lorſque les places ſont occupées par des gens ſans mérite, que les honneurs ſont diſtribuez à des perſonnes indignes, le Prince en porte au moins une partie du blâme. Il devroit conſiderer cette ſorte de négocians comme des vautours qui font leur proye des parties nobles de la Souveraineté d'où dépend le crédit & l'honneur du Souverain; comme des animaux immondes qui ſouillent ſa Cour, font un tort injurieux aux Sujets qu'ils pouſſent à bout, aliénent leur affection pour le Prince, & deshonorent ſon règne. Lorſque cette vénalité prend le deſſus, la choſe ne manque pas d'être connue, & de cauſer des dégouts qui ſe terminent bientôt à des murmures univerſels. Les uns ſe fâchent à cauſe qu'ils en reçoivent un tort immédiat, les autres en ont du reſſentiment à cauſe que la choſe eſt préjudiciable au public; & elle déplait à tout le monde parce qu'elle eſt infame. Il peut bien arriver que celui qui obtient des graces pour de l'argent les mérite ſans cela, & il lui eſt bien facheux de payer

ce qu'il devroit avoir gratis: mais on peut dire en général, que ce ſont les gens ſans mérite qui ſont élevez quand l'argent fournit les moyens de s'avancer. Quoiqu'il en ſoit, la choſe eſt honteuſe en elle-même & bleſſe le Public: qu'eſt-ce que le Prince doit craindre le plus que de déplaire à ſes Sujets & de s'attirer de la honte?

Qu'un Prince, le plus habile qu'il ſoit poſſible, prenne tous les ſoins qu'il voudra, il ſera toujours en danger d'être égaré ſi ceux qui ont ſa confiance ont interêt de le tromper. *Veſpaſien* qui d'abord ne ſongeoit point à commettre des oppreſſions fut porté par de mauvais Conſeils à en commettre beaucoup. La Reine *Eliſabeth* avoua à ſon Parlement qu'elle avoit été ſurpriſe, qu'on avoit abuſé de ſon autorité, & qu'on en étoit venu à des excès criminels ſous ſon nom. *Edouard troiſième* ſouffrit que ſon règne un des plus glorieux dont l'Hiſtoire faſſe mention, fût ſouillé par le miniſtère d'une Maîtreſſe, femme avide, qui avoit une autorité ſcandaleuſe ſur ſa perſonne & ſur ſes affaires. Les prérogatives Royales qui entre les mains d'un bon Prin-

Prince, ſont un ſceptre d'or, deviennent un ſceptre de fer lorſqu'elles ſont exercées par de mauvais inſtrumens qui agiſſent ſous le Prince, comme je l'ai remarqué en quelque endroit.

SECTION IV.

Vûes intereſſées que les Conſeillers des Princes ont quelquefois, ſous le prétexte du bien public. Ils expoſent le ſalut de l'Etat pour ſatisfaire des paſſions particuliéres. Combien la corruption des ſerviteurs d'un Prince l'expoſe au reproche & à la honte.

HENRI le Grand eût pu, ſelon l'opinion générale après la victoire d'Yvri, ſe rendre le Maître de Paris, s'il ſe fût d'abord avancé de ce côté-là. La faute qu'il fit alors fut attribuée à ſes Miniſtres qui ſe joignirent pour l'en détourner par différens motifs qui les regardoient perſonnellement. On crut que le Maréchal de Biron craignoit la paix, parce que par-là il auroit vû perdre ou diminuer ſon crédit. Mon-

ſieur d'O Surintendant des Finances viſoit, à ce qu'on prétend, au pillage de cette Capitale pour remplir les coffres du Roi, & canceller ſes dettes; d'autres s'imaginérent que les Miniſtres Huguenots lui firent perdre cette occaſion par la peur qu'ils eurent qu'il ne s'accommodât avec les Catholiques de Paris au ſujet de la Religion. Ces diverſes conjectures étoient bien fondées, ſur-tout celle qui regardoit le Maréchal de Biron qui ſouhaitoit ſi fort de continuer la Guerre qu'il ne voulut pas permettre à ſon fils de prendre le Géneral de la Ligue lorſque ſon fils lui fit voir qu'il ne tenoit qu'à lui. „ Vou„ drois-tu, dit le Maréchal, nous faire „ envoyer planter des choux à Biron?

Le Marquis de Louvois Miniſtre du dernier Roi de France, ſe conduiſoit par le même principe, & jouïſſoit ainſi de l'aſcendant qu'il avoit ſur ſon Maître. Il ne ſongeoit qu'à engager le Roi & le Royaume dans des Guerres continuelles parce qu'il étoit Sécrétaire de la Guerre, & que c'étoit durant la Guerre qu'il étoit le plus accrédité, & le plus conſideré. On peut voir encore combien les interêts particuliers l'em-

l'emportérent sur le bien public dans la minorité du même Roi. La Ducheſſe de Longueville ſouffloit le feu de la Guerre civile de tout ſon pouvoir, pour ſe diſpenſer de vivre avec le Duc ſon mari qu'elle avoit pouſſé à bout par ſa conduite. Le Duc de Nemours fit tout ce qu'il put pour la fomenter dans la vûe d'éloigner le Prince de Condé de la Ducheſſe de Chatillon dont ces deux Princes étoient épris. La Reine Regente ne s'appliquoit pas beaucoup à prévenir une Guerre civile qui pouvoit faire revenir ſon cher Cardinal fugitif. Catherine de Medicis excitoit continuellement des troubles, des conſpirations, & même des Guerres civiles contre ſon propre fils Henri trois, dans le deſſein de s'aſſurer l'autorité. Elle ne réuſſit que trop bien, elle épuiſa ce beau Royaume, opprima les Sujets, détruiſit la Liberté & les Loix, pour fomenter la déſolation, la licence, & le glaive deſtructeur. Cette Furie, cette peſte de la Societé, étoit-elle mère de la Patrie? Elle entretint le Royaume dans le malheur le plus général qui puiſſe arriver à une Nation, dans la diviſion; toujours engagée dans la

Guerre & dans le ſang. Lorſque le Peuple laſſé & affoibli par ces querelles domeſtiques & par l'effuſion de ſang, ſe fut procuré un peu de relâche par la paix, elle ne ceſſa de machiner & de cabaler juſqu'à ce qu'elle l'eût fait rompre, & malgré les Traitez & la miſère publique, elle continua à faire ruiſſeler le ſang de la Nation. De plus pour bannir toute vertu du Royaume dont elle avoit chaſſé la tranquillité & la concorde, elle avoit ſoin d'encourager toute ſorte de débauche, au milieu des dangers, & des malheurs de l'Etat, elle fomentoit les excès, & les voluptez les plus criminelles. Pour gagner & pour corrompre les Grands, par les attraits les plus enchanteurs, elle tenoit ſa Cour bien fournie de belles Dames dreſſées à cajoler les mécontens & propres à amollir les Héros; ceux qui avoient réſiſté à d'autres tentations ſuccombérent à celle-ci : quel nom pouvons-nous donner à la politique & au commerce de cette Princeſſe ?

Pluſieurs deſſeins pour le bien public, quelque admirez & intereſſans qu'ils ſoient, ſe trouvent ſacrifiez à des vûes par-

particuliéres & à des jalouſies perſonnelles. Le Duc de Mayenne, ce Catholique zélé, Général de la Ligue, ennemi mortel de l'Héréſie. & de Henri quatre, oublia ſon zèle pour la Religion, les égards qu'il devoit aux interêts de la Ligue & toute ſa haine pour les hérétiques, par la ſeule crainte que ſon neveu le Duc de Guiſe ne fût déclaré Roi, & mis ainſi au-deſſus de lui. Cette conſidération l'obligea à conclure une trêve avec Henri quatre.

C'eſt un bonheur pour les Princes quand leurs interêts & celui de leurs Miniſtres ſont les mêmes ; bonheur pour le public lorſqu'ils concourent à procurer le bien des Sujets. Mais lorſque l'adminiſtration eſt de telle nature qu'un interêt particulier & lâche l'emporte dans l'eſprit des Miniſtres, la réputation du Prince en eſt ternie, & l'interêt public eſt négligé s'il n'eſt endommagé ou ruïné. Il y a des exemples qu'un Etat s'eſt vû à la veille d'une Guerre parce qu'un petit nombre de gens de Cour ne vouloient pas ſe priver de quelques gains ſecrets que leur procuroient d'infames ſcélérats, des bandits.

Les Uſcoques étoient une troupe de fugitifs établis à *Segna* ſur les Frontiéres de Hongrie où ils étoient protegez par la Maiſon d'Autriche, comme une bande d'Enfans perdus propres à repouſſer les inſultes & les uſurpations des Turcs des Frontiéres. Ces fugitifs allérent à la petite Guerre contre toutes les Nations, & furent cauſe des plaintes générales des Etats voiſins, ſurtout de la République de Veniſe. On s'addreſſa à pluſieurs repriſes à la Cour Impériale, pour en avoir ſatisfaction. Cela continua de même pendant pluſieurs années: les Uſcoques exerçoient leurs brigandages, & l'on s'en plaignoit inutilement. On en vint juſqu'à menacer de déclarer la Guerre. Voici la raiſon de tous ces troubles, lorſque les Marchands & les Négocians pillez par cette bande de voleurs, allérent à la Cour Impériale pour faire des repréſentations ſur leurs pertes & en demander ſatisfaction, ils virent leurs bijoux & leurs riches étoffes de ſoye portez par les femmes des Miniſtres de l'Empereur.

C'étoit là une ſocieté, & un commerce où il y avoit beaucoup de profit

à

à eſpérer, pour ces grands Miniſtres d'Etat, & ce repaire de brigands. C'eſt à ces conditions qu'ils étoient protegez dans leurs brigandages. Ils payoient ſi cher cette protection que quoique ces Uſcoques euſſent fait un butin infini, & acquis de grandes richeſſes, ils ſe trouvoient toujours gueux parce qu'il ne leur en reſtoit rien. Un vieillard d'entre eux, avoit gagné dans ces voleries la valeur de plus de quatre vingt mille écus, & périt pourtant de miſère. Les voleurs de la Cour étoient, ce ſemble, les plus impitoyables; ne laiſſant rien à leurs aſſociez ils étoient ſans doute les plus infames.

Quelle honte pour la Cour Impériale de ſe laiſſer ainſi ſuborner par un tas de ſcélérats & de proſcrits, de ſouffrir qu'on exerçât ces voleries ſur des gens dont on n'avoit point à ſe plaindre, de laiſſer des gens ſi lâches au timon de l'Etat, capables pour un lucre ſordide de courir le riſque d'allumer la Guerre en Europe. *Alfonſe* neuvième Roi de Leon avoit un fondement bien plus honnête de déclarer la Guerre à un autre Prince ſon parent, celui-ci lui devoit dix mille *Maravedis*, ce qui re-

vient environ à ſept livres dix ſols ſterling, ou un peu plus de cinquante écus tournois. Ce fut moyennant le payement de cette ſomme que Don *Alfonſe* promit de faire la paix.

Je croi que les partiſans de la Maiſon d'Autriche font beaucoup de parade, de cette marque de ſa généroſité & de ſa clémence naturelles; c'eſt que dans l'eſpace de trois cens ans aucun Prince de cette Maiſon n'a puni un ſeul de ſes Miniſtres le plus criminel même, de la mort ou de la confiſcation des biens. Ceux qui entretenoient cette honnête correſpondance avec les Uſcoques, pouvoient être ainſi dans une grande ſecurité. Ce témoignage rendu à cette auguſte Maiſon me fait ſouvenir de ce qu'on diſoit de *Charilaüs* Roi de Sparte, Prince d'une douceur ſignalée, „ c'eſt qu'il étoit ſi de-
„ bonnaire qu'il l'étoit même envers les
„ mêchans ".

SEC-

SECTION V.

Sous un Prince qui ſe laiſſe conduire aveuglément, le changement des Miniſtres change rarement le Gouvernement en bien. Un tel Prince hait ſouvent ſes Miniſtres, & ne laiſſe pas de s'en ſervir. Les Miniſtres ſont les plus expoſez au danger lorſque le Prince a le plus de pouvoir.

C'Est un malheur accablant pour un Etat quand le Prince s'y laiſſe conduire ſelon les vûes de ceux qui ſe trouvent autour de ſa perſonne; car alors le changement des Officiers change rarement en mieux la condition de ſes Peuples & la ſienne propre. Louïs quatorze s'étoit laſſé de l'humeur impérieuſe de Madame de *Monteſpan*, il ſentoit bien que la plupart de ſes demandes étoient deraiſonnables, & arrogantes: Cependant il ne pouvoit lui rien refuſer dans un tête-à-tête. Ce grand Monarque ſe laiſſoit ſi aiſément conduire par ceux qui s'étoient une fois emparez de ſon eſprit, Miniſtres ou Maî-

Maîtreſſes, que Mademoiſelle de *Fontange* fille de peu d'eſprit, mais fort belle, le menoit à ſa fantaiſie. Il haïſſoit en général ſes Miniſtres, & les craignoit preſque toujours; auroit ſouhaité de s'en défaire, mais il n'oſoit les congedier. Afin d'éloigner Fouquet Surintendant des finances, il ſe ſervit des prétextes les plus recherchez, déguiſa ſes intentions, uſa de feinte, fit un grand voyage, forma un corps d'Armée; & fit de ſi grands mouvemens qu'on eût dit qu'il faiſoit les préparatifs d'une grande Guerre. La perſonne de *Fouquet* étoit cependant toujours dans ſon pouvoir, & l'on ne voit rien dans tout ce grand appareil, & dans toutes ces précautions qu'une timidité extrême & une crainte ſans fondement. Il ne pouvoit ſouffrir Louvois ſon premier Miniſtre qui l'avoit gouverné long tems; il eût la même averſion pour *Seignelay* & pour la *Feuillade*: de ſorte qu'après avoir pris *Mons* il compta entre les autres bonnes fortunes de cette année, de s'être défait de ces trois grands Officiers. Il leur avoit été ſoumis juſqu'à la foibleſſe, juſqu'au point de les craindre. N'eût été cet-

cette crainte ou cette haine du Roi on a cru que Louvois ſeroit parvenu à une grande vieilleſſe.

A quoi ſert le changement des Miniſtres ſi l'on ne change auſſi de meſures; ſi ceux qui les remplacent ont la permiſſion d'être auſſi méchans que leurs devanciers? Qu'un Prince haïſſe un Miniſtre tant qu'il voudra, qu'il le craigne, qu'il le faſſe perir: Cela ne ſert de rien ni à lui ni à ſon Etat ſi l'adminiſtration n'eſt pas reformée. Sans cette condition, tout changement, toute punition, n'eſt que folie & que moquerie. C'eſt une feinte juſtice telle qu'on la voit en Turquie où le grand Seigneur fait ſouvent couper la tête à un Bacha Tyran & avide, ſans rien reſtituer de ſes rapines. Il vaudroit bien mieux reformer ou prévenir les mauvaiſes pratiques, deconcerter ceux de ſes Serviteurs qui les commettent, proteger & encourager ceux qui ne s'en rendent point coupables, & les mettre à couvert des criéries & de la malice qui ne manqueront jamais de s'en prendre aux Miniſtres les plus vertueux & les plus irréprochables, tant

tant qu'il y aura des Miniſtres & des hommes.

Les Miniſtres ſont en ſureté ſeulement dans les pays où la barriére permanente des Loix eſt en état de proteger leur innocence; lors même que le Peuple les croit injuſtement coupables, & que le Prince par reſſentiment ou par politique, voudroit les punir comme tels. Le Peuple peut être mal informé, il l'eſt même ſouvent, & la paſſion peut égarer le Prince. Au-lieu que les Loix ſont toujours exemptes de paſſion, au moins à l'égard des innocens; elles ne condamnent que conformement à la vérité & aux preuves. Comme elles ne ſe conduiſent point par la volonté pure du Prince, elles n'en reçoivent non plus aucune atteinte. Dans les Etats gouvernez par le pouvoir arbitraire un Prince eſt obligé quelquefois de faire périr de bons Miniſtres parce qu'on ſait qu'il le peut; & il ne ſauroit alleguer ſon impuiſſance à une populace furieuſe, ou à une ſoldateſque inſolente. Son pouvoir exorbitant eſt une malédiction ſur lui comme ſur ceux qui le ſervent: à force

ce d'avoir de l'autorité il n'en a alors aucune, & ce qui eſt le pis il ne lui reſte pas celle de proteger & de garantir, véritable fonction d'un Gouverneur & d'un père: il n'a que celle de tuer & de détruire, qui eſt celle d'un ennemi & d'un bourreau. C'eſt le plus mauvais côté du Deſpotiſme à l'égard du Prince & de ſes Serviteurs, que d'être condamnez à ne pas agir ſelon leur choix, mais d'être réduits à la plus terrible des ſervitudes, celle d'exterminer ou de périr. Cette funeſte ſituation a été ſouvent celle des plus grands Monarques de la Terre. Ce fut celle d'*Othon*: On ne trouva pas, dit Tacite qu'*Othon* eût aſſez d'autorité pour empêcher les violences: juſqu'alors il avoit eu ſeulement celle de les commander. Il en fut de même de *Vitellius*, il ne lui reſta, dit le même Auteur, aucune autorité ſoit pour ordonner ſoit pour défendre, & il ne fut Empereur que tout le tems qu'il falut pour cauſer la Guerre. Il en fut encore de même de pluſieurs Empereurs ſuivans. La choſe eſt commune en *Turquie*. Qui peut ſervir ces Princes tranquillement? Ils peuvent faire mourir ceux

ceux qui n'exécutent pas leurs ordres quelque injustes qu'ils soient, & ne sauroient proteger ceux qui les exécutent tout innocens qu'ils puissent être.

SECTION VI.

Les Ministres à qui on laisse un pouvoir absolu se rendent quelquefois redoutables au Prince. Combien cette autorité devient souvent funeste aux Ministres & à l'Etat.

LEs Princes même qui ont des talens & qui sont naturellement jaloux de leur autorité ne laissent pas quelquefois, d'affectionner des Favoris jusqu'à la folie, & de s'exposer pour l'amour d'eux. Ils comblent ces Favoris de tant de biens & d'honneurs qu'ils ne se reservent rien à eux-mêmes, & quand il ne reste à un Prince que le nom de Souverain, ce nom même est à la veille de lui échapper à moins de quelque évenement imprevu, ou qu'on n'emploie quelque stratagême qui le remette sur pied & lui rende le tout.

Ti-

Tibère le plus profond & le plus ſoupçonneux Prince de la Terre, s'ouvrit à *Sejan* ſans reſerve, & eut pour lui une confiance ſans bornes. Tout devoit fléchir, tout genou devoit plier devant cette idole; & la vie de pluſieurs nobles familles devoit lui être ſacrifiée; tout cela ſe faiſoit même de concert avec *Tibère* dont il guidoit & allumoit les paſſions. *Sejan* étoit toujours compris dans tous les honneurs publics qu'on rendoit à *Tibère*; *Sejan* les partageoit avec l'Empereur qui le vouloit ainſi; à Rome, dans le Senat, & dans les Provinces. Ce Favori avoit plus de Statues érigées à ſon honneur dans Rome qu'il n'y a de jours dans l'année. On juroit en tous lieux par la Fortune de *Sejan* avec autant de ſolemnité que par le Nom du Prince qu'on ne voyoit pas plus ſouvent dans les Teſtamens des Romains que celui de *Sejan*. En l'abſence de l'Empereur, on lui envoyoit des Ambaſſadeurs avec les mêmes cérémonies qu'à un Souverain; Ambaſſadeurs de la part du Peuple Romain, de la part des Chevaliers, & même de la part du Sénat. On célébroit le jour de ſa naiſ-

ſan-

sance par un Décret du Sénat, de même que celle du Prince; on s'acquittoit des vœux publics pour sa santé chaque nouvelle année, comme pour celle de l'Empereur.

Qu'étoit tout cela sinon mettre Sejan en possession de la Souveraineté en lui rendant tous les honneurs dûs à un Souverain? Quoique tous ceux qui avoient de la pénétration, vissent où cela tendoit, & quelles étoient les vûes de ce Favori, personne n'en osa informer ni avertir l'Empereur, de peur que ce Prince capricieux ne sacrifiât le donneur d'avis au crédit de son mignon. Il n'est donc pas surprenant que l'Empereur en reçût les nouvelles si tard & que l'avis qu'il reçut fût suivi des derniéres extrêmitez. Sejan gouvernoit l'Etat à la tête des Soldats qui en étoient les maîtres, qui pouvoient donner & ôter l'Empire à leur fantaisie: que restoit-il à faire pour venir à bout d'une revolution, sinon de changer les noms: de mettre *Sejan* pour *Tibère*, ce dernier s'étant depuis long-tems emprisonné dans une Isle, & l'autre gouvernant déja l'Empire & étant l'Idole de l'Armée. Il semble qu'il ne manquoit

quoit que la forme, qu'on l'avoit même auſſi concertée, & tramé la conſpiration. A la fin *Tibère* ouvrant les yeux, échappa de ce péril par ſes merveilleuſes ruſes, par ſa diſſimulation, par la conduite hardie, & par les menſonges de *Macron.* Il ſe paſſa pourtant neuf mois avant que le Prince donnât le dernier coup pour faire tomber ce puiſſant criminel d'Etat dont la perte devint auſſi funeſte à l'Empire Romain que l'avoit été ſa fortune floriſſante.

Jamais Tyrannie n'a été plus ſignalée que celle de Tibère ſoit en élevant ce Favori pernicieux, ſoit en le faiſant tomber. Ceux qui déplaiſoient à *Sejan*, *Tibère* les exterminoit, & c'étoit la faveur, ou la disgrace de *Sejan* qui faiſoit proſpérer ou périr les gens. L'Empire Romain ſembloit être ſon Patrimoine, les habitans de Rome ſes Vaſſaux, les Grands ſes Créatures, ou ſes victimes; les Soldats ſes Gardes, & l'Empereur ſon ombre. Mais quelques malheurs qu'il eût cauſé pendant ſa vie il en cauſa bien davantage après ſa mort. Comme pendant ſa vie ceux qui lui faiſoient ombrage avoient été maſſacrez, réduits à la mendicité ou à l'exil,

xil, de même aprés ſa mort tous ceux qui s'étoient attachez à ſes intérêts, ſes adhérants, ſes dépendans; ceux qui avoient favoriſé ſa fortune, ou qu'on ſoupçonnoit l'avoir fait, furent condamnez aux mêmes cruautez implacables, aux cachots, au gibet, & au coutelas. Les meurtres même qui ſe faiſoient par degrez étoient trop lents pour aſſouvir la rage de l'Empereur: *Non jam per intervalla ac ſpiramenta temporum ſed continuo, & velut uno ictu Rempublicam exhauſit.* Il falloit maſſacrer les hommes, les femmes & les enfans ſans diſtinction, faire des monceaux de leurs corps & exercer des barbaries ſur ces cadavres.

Ce carnage général eſt décrit d'une maniére touchante dans le ſixième livre des Annales „ Comme ſi les ſup-
„ plices fréquens euſſent ſervi d'éguil-
„ lon à ſa cruauté il commanda de
„ mettre à mort tous les priſonniers
„ qui ſe trouvoient accuſez d'avoir eu
„ quelque liaiſon avec Sejan. On vit
„ donc étendus ſur le pavé les corps
„ d'une infinité de perſonnes de l'un
„ & de l'autre ſexe, de tous âges &
„ de toutes conditions. Les uns diſ-
„ per-

„ perſez çà & là, les autres par mon-
„ ceaux ſans qu'il fût permis de pleurer
„ ni aux parens, ni aux amis, dont les
„ Soldats qui faiſoient la garde épioient
„ la contenance & la douleur. A meſu-
„ re que ces corps pourriſſoient on les
„ traînoit dans le Tybre, mais quand
„ le flot les rejettoit ſur la rive, per-
„ ſonne n'oſoit les brûler ni même y
„ toucher, tant la crainte avoit inter-
„ rompu le commerce & les devoirs
„ de la vie civile. Car plus la cruau-
„ té du Prince s'augmentoit, plus la
„ compaſſion étoit dangereuſe " (*).
C'étoit pourtant à la Cour de *Tibère* que la plupart des gens faiſoient la cour à *Sejan*: c'eſt pour cette raiſon qu'il les fit périr, comme il avoit fait auparavant ceux qui y manquoient. Si le crime étoit ſi capital, le vieux Tyran auroit dû ſe faire mourir lui-même comme le plus coupable.

(*) Je me ſers de la Traduction d'Amelot de la Houſſaye.

SECTION VII.

Malheurs que produit l'élevation exceſſive des Favoris, en particulier de ceux qui commandent de grandes Armées.

PLAUTIANUS qui eut, ſous l'Empire de Sevère, à peu près la même autorité qu'avoit eu *Sejan*, eut à peu près le même ſort. Il occupa le même poſte, commit les mêmes oppreſſions, & les mêmes excès, & fut mis à mort pour avoir formé les mêmes projets de trahiſon. Les biens d'aucun Citoyen ne pouvoient échapper à ſon avidité, il avoit part à ceux de tous les gens riches ou par fineſſe ou par violence, il en fit mourir quelques-uns des plus conſidérables. Nulle Province n'échappa à ſes extorſions, nulle Ville ne ſe garantit de ſes pillages. Les préſens qu'on lui faiſoit étoient plus conſidérables & plus fréquens que ceux qu'on faiſoit à l'Empereur; & il pouvoit ſe vanter d'avoir un plus grand nombre de Statues érigées dans Ro-

Rome & dans d'autres Villes par des Particuliers, par des Societez publiques, & même par le Sénat. Les Sénateurs & les Soldats juroient par ſa Fortune, & faiſoient des vœux ſolemnels pour lui. Il commandoit les Gardes, gouvernoit tout, & faiſoit tout ce qu'il vouloit. Son pouvoir ſans bornes lui fit ſi fort tourner la tête, & le rendit ſi inſolent qu'ayant invité chez lui cent Romains de bonne famille, il les fit tous châtrer. Ce n'étoit pas ſeulement de jeunes garçons qu'il traita ainſi, mais des hommes faits, quelques-uns mariez; & tout cela pour augmenter le nombre des Eunuques de ſa fille. Dion Caſſius dit qu'il avoit vû quelques-uns de ces gens-là faits ſi ſoudainement Eunuques, qui avoient femme, enfans & de la barbe. *Plautianus* donna à cette fille qu'il maria avec le fils de l'Empereur, une dot qui auroit ſuffi aux filles de cinquante Rois.

Cette autorité énorme ne pouvoit pas ſe maintenir dans le même état. Il faut ou renoncer à cette grandeur, ou ſe faire encore plus grand, ou périr. Plutôt que de prendre le premier

parti il hazarda le dernier pour parvenir au second. Il tâcha de détruire l'Empereur, & il fut détruit lui-même: la fortune sauva *Severe* comme elle avoit sauvé *Tibère*, & conserva un diadème qu'ils avoient failli à perdre. C'est ainsi que la trahison est quelquefois près du Throne, & y monte quelquefois. *Plautianus* au milieu de ses espérances de grandeur, Ministre de l'Empereur, beau-père du fils de l'Empereur, & aspirant lui-même à l'Empire, fut éxecuté à mort comme un malfaiteur ordinaire; & son cadavre jetté dans la rue par ordre du Mari de sa fille. Tant les projets des hommes les plus élevez échouent d'une maniére surprenante. Ce grand mariage dont Plautianus espéroit une augmentation de crédit & de puissance fut ce qui hâta sa fin tragique, & la rendit plus cruelle. Sa famille tomba du même coup, son fils né pour une fortune selon les apparences au-dessus de celle des Rois, sa fille dotée & mariée plus avantageusement que celle d'aucun Souverain, furent envoyez en exil dans une Isle où après avoir mené une vie misérable, privez même des com-

commoditez ordinaires, luttant avec la néceſſité, en craignant davantage, & de plus facheuſes, furent délivrez de tous ces ſoucis par la main du bourreau ſous le règne ſuivant.

Il ne paroît pas que *Severe* eût prevu le moins du monde ce revers de ſon grand Favori : il en fut ainſi la cauſe. C'étoit la conſéquence naturelle de cette confiance aveugle & ſans bornes. La tentation étoit trop grande, & ce qui étoit d'abord un effet de l'ambition dans *Plautianus* le fut enſuite de la néceſſité. C'eſt ce que *Severe* lui-même reconnut dans la ſuite, il déplora la foibleſſe de l'humanité qui ne connoît point de modération dans une grande fortune ; il ſe blâma de l'avoir élevé ſi haut que la tête lui avoit tourné. La ruïne de *Plautianus* entraîna après elle le riſque, ou la perte de pluſieurs perſonnes qui ſouffrirent la mort.

Par-tout où il y a de grandes Armées ſur pied les révolutions ſont ſoudaines, & ſouvent à craindre. Celui qui diſpoſe de l'Armée diſpoſe ou peut diſpoſer de l'Etat. De là vint le danger que coururent *Tibère* & *Severe* ; de

là ſont venus auſſi les périls & les revers ſubits de fortune de pluſieurs Princes dans preſque tous les ſiècles, de même que l'encouragement de ceux qui ont l'ambition de s'élever en corrompant la Soldateſque : ce qui n'eſt pas d'une extrême difficulté. Ce fut la deſtinée de la plupart des Empereurs Romains d'être créez par leurs Armées, & d'en être exterminez.

HUI-

HUITIEME DISCOURS,

Continuation du même Sujet.

SECTION I.

Les bons Miniſtres ſouvent ruïnez, & perdus à cauſe de leur vertu, par la cabale des méchans. Envie & artifices de ces derniers. Combien ils ſont diſpoſez à mettre leurs propres crimes ſur le compte de ceux qui en ſont innocens.

C'Est une choſe plus fâcheuſe que ſurprenante de voir les meilleurs Serviteurs d'un Prince ſouvent ſupplantez & accablez par les plus méchans; de voir ſes meilleurs amis humiliez, & les flatteurs les plus pernicieux triompher; de conſidérer les lâches menſonges, & les raiſons frivoles dont les méchans ſe ſervent pour détruire peu-à-peu les gens de bien. *Junius Bleſus* étoit un des plus illuſtres Romains de

ſon tems: il avoit le cœur d'un Prince, & ſa fortune conſidérable comme ſa naiſſance. Il étoit Gouverneur de la Gaule Lyonnoiſe, & il embraſſa le parti de *Vitellius* des premiers par inclination. Il fit d'abord toutes les dépenſes néceſſaires pour ſoutenir la Dignité Impériale, ce que *Vitellius* n'étoit pas en état de faire à cauſe de ſa pauvreté. Ce fut pour ces marques ſignalées de ſon zèle que *Vitellius* lui rendit pluſieurs éloges en public, & beaucoup de haine en ſecret.

Les Courtiſans faux & envieux ne pouvoient ſouffrir un homme d'un mérite ſi diſtingué. Ils avoient pour lui une inimitié particuliére ſur ce qu'il les effaçoit par ſa réputation & par l'amour des Peuples, eux qui étoient couverts de toute ſorte d'opprobre. Il falloit ſe défaire d'un homme auſſi dangereux à des gens de leur eſpèce, qui les ſurpaſſoit ſi fort en qualitez naturelles & acquiſes; & comme il étoit irréprochable, il falloit lui trouver un crime, & jetter dans le cœur de l'Empereur l'allarme d'une horrible trahiſon. Ils en trouvérent un en effet: il arriva que *Bleſus* ſoupoit avec un ami

dans

dans le tems que l'Empereur ſe trouva mal; on mit cela ſur le compte de *Bleſus*, ce qui irrita extrêmement *Vitellius*. Voilà un fondement pour les encourager à en venir à une accuſation directe, c'étoit la ſeule choſe qui manquoit aux conjurez qui ſe faiſoient une affaire capitale de pénétrer d'un œil curieux, toutes les paſſions & les mécontentemens de l'Empereur. Ils depêchent d'abord un de leur cabale pour accuſer *Bleſus*. L'Accuſateur fit une harangue terrible & lamentable ſur ce que „ Bleſus prenoit ſes plaiſirs dans „ le tems qu'il y alloit de la vie de „ l'Empereur: que rien ne pouvoit aſ„ ſurer cette précieuſe vie que la mort „ d'un auſſi inſolent criminel ". Ces raiſons l'emportérent: le crédule Empereur commanda qu'on l'empoiſonnât; & auſſi brutal qu'inſenſé il alla plein d'une joie qui éclatoit ſur ſon viſage, pour voir agonizer *Bleſus*, & ſe vanta même d'avoir repu ſes yeux du plaiſir de voir un ennemi expirant.

Telle fut l'indigne fin de *Junius Bleſus* cauſée par la langue venimeuſe des Calomniateurs. C'étoit un homme reſpectable par l'ancienneté de ſa race,

diſtingué par la politeſſe de ſes mœurs, & par ſa probité ; d'un attachement inviolable aux intérêts de *Vitellius*, ſans vice, ſans ambition, ſans intrigue, & ſi éloigné de ſouhaiter des honneurs précipitez, encore moins la Souveraineté, qu'il s'en fallut peu qu'on ne le jugeât digne de l'Empire. Ce qu'il y a de vrai en cela, c'eſt qu'il avoit été ſondé par les Courtiſans & les faux amis de *Vitellius*, qui l'avoient ſollicité d'abandonner ſon parti mais inutilement. Cela ſeul put en porter quelques-uns à le perdre. Ce fut auſſi au ſentiment de quelques perſonnes la cauſe de la mort de *Fonteius Capito* qui commandoit les Armées en Allemagne ſous l'Empire de *Galba*. *Cornelius Aquinus*, & *Fabius Valens* Chefs de Légions le ſollicitérent à ſe revolter & ſur ſon refus le tuérent, & l'accuſérent enſuite de rebellion.

SEC-

SECTION II.

Combien il eſt difficile à un bon Miniſtre de ſe ſoûtenir auprès d'un Prince obſedé par des Impoſteurs, & des Seducteurs. Combien il lui eſt difficile, de conſerver le Prince & l'Etat. Stratagèmes exécrables des peſtes de Cour pour exécuter leurs deſſeins pernicieux. De quelle façon ces gens-là trompent le Prince, l'égarent, le rendent malheureux, & le tuent.

SI un bon Miniſtre ne peut être en ſureté là où ces pernicieux Favoris dominent, on en peut dire autant d'un Prince & de ſon Etat. Ce n'eſt point l'honneur du Prince, ce n'eſt point le ſoulagement & le bonheur de la patrie que ces gens-là ont en vûe; attentifs à leurs ſeuls intérêts & à leur avancement ils les recherchent en expoſant le Roi & l'Etat au danger de périr. *Jaques V.* Roi d'Ecoſſe avoit une occaſion avantageuſe de faire une paix durable avec l'Angleterre, *Henri VIII.* ſon oncle alors fort brouillé, avec le

Pape, l'Empereur & le Roi d'Eſpagne. Ce Prince ſouhaitoit de ſe fortifier au dedans, & même d'aſſurer ſa ſucceſſion à ſon neveu, il rechercha ſon alliance, & ſouhaita même de s'aboucher avec lui à Yorck. Il ne pouvoit y avoir de plus belle perſpective pour l'avantage de l'Ecoſſe, haraſſée & deſolée par les longues Guerres qu'elle avoit ſoutenues contre l'Angleterre : rien ne pouvoit être plus honorable & plus avantageux pour le Roi d'Ecoſſe, que de ſe voir aſſuré de la ſucceſſion à la Couronne, & de l'appui de ſon oncle. Henri VIII. avoit alors une fille unique nommée Marie qui fut déclarée illégitime. Le Roi Jacques par l'avis de ſon Conſeil déclara qu'il acceptoit les propoſitions du Roi d'Angleterre, dont les Ambaſſadeurs ſe retirérent fort ſatisfaits & portérent cette agréable réponſe à leur Maître qui fit de grands préparatifs à Yorck pour la réception du Roi d'Ecoſſe ſon neveu.

Le Roi Jacques avoit cependant des Favoris auprès de lui qui avoient plus de crédit dans ſon eſprit que ſon Conſeil, que ſon honneur, ou ſon intérêt; ſi tant eſt qu'on puiſſe ſéparer ces deux cho-

choſes. Ce fut à eux que le Clergé s'addreſſa; & les corrompant par des préſens les engagea à empêcher le Roi de tenir ſa parole. Quelques-uns des Favoris auſſi étoient Eccléſiaſtiques; & ils tâchérent au nom de tous leurs Confrères, de corrompre le Roi & le tromper: ils l'intimidérent & le jouérent avec le grand mot d'*Héréſie*; car tout ce qui choque le Clergé, que ce ſoit un homme ou un être inanimé, ne ſauroit manquer d'être ennemi de Dieu & du Roi, par conſéquent exécrable & effroyable. Ils lui dirent que l'Héréſie s'étoit accrue en Angleterre, & qu'elle faiſoit des progrès en Ecoſſe; ils firent voir au Roi le profit conſidérable qu'il feroit en l'extirpant, & en s'enrichiſſant des dépouilles de ceux qui la profeſſoient, ou qui la favoriſoient; ils lui donnérent une liſte des perſonnes ſuſpectes, l'encourageant à piller & à brûler les meilleurs de ſes Sujets & les plus riches.

Le Roi prêta l'oreille à cette propoſition avec trop d'avidité & la communiqua au Seigneur de Grange ſon Thréſorier. Celui-ci homme d'une probité intrépide, montra avec franchiſe à

son Maître combien ce conseil étoit injuste & pernicieux; lui fit connoître l'avidité & l'avarice, les menées dangereuses, l'orgueil insupportable, l'ambition démesurée, les mauvaises mœurs des Evêques, & leur incapacité pour toute sorte d'affaires, sur-tout pour celles de l'Etat. Il représenta encore au Roi la témérité pernicieuse du Roi *David* son prédécesseur qui s'étoit dépouillé de son domaine pour en enrichir des Evêchez & des Abbayes, ce qui faisoit que Sa Majesté étoit alors si pauvre, les Prélats si riches, si prodigues & si présomptueux qu'ils tâchoient de se rendre les Maîtres & les Directeurs de toutes les affaires. C'est ainsi qu'il éclaira le Roi sur ses véritables intérêts, & le fit revenir au dessein raisonnable de s'allier étroitement avec l'Angleterre; de sorte que le Roi après cet entretien, lorsque les Prélats l'abordérent, leur témoigna beaucoup de ressentiment sur ce qu'ils avoient tâché de lui faire commettre une pareille cruauté contre tant de Seigneurs, & de Barons, ce qui auroit mis son Etat en danger: „ Est-ce pour cela, dit-il, „ que mes prédecesseurs ont donné

„ tant

„ tant de terres & de revenus à l'E-
„ gliſe? Etoit-ce pour entretenir des
„ faucons, des chiens, & des garces
„ à un tas de Prêtres vauriens? Le
„ Roi d'Angleterre vous fait brûler,
„ celui de Dannemark vous fait deca-
„ piter; & moi je vous percerai de
„ cette épée": ſur quoi, dit le Che-
valier *Melvil* dont j'emprunte ces paro-
les, il tira ſa dague & ils s'enfuirent
fort effrayez.

Voilà donc le Roi bien réſolu de te-
nir ſa parole au Roi d'Angleterre ſon
oncle, engagement utile & honorable
en même tems. Mais il ne garda pas
cette réſolution. Les Evêques ne ſe
déconcertoient pas ſi facilement; ils
n'étoient pas honteux, ni accoutumez
à ſe relâcher lorſqu'ils avoient en vûe
l'intérêt, l'autorité, ou la vengeance.
Ils attaquent de nouveau les Favoris,
en particulier *Olivier Sinclair* qu'ils cor-
rompirent à force d'argent, lui promi-
rent de grands honneurs s'engageant
de lui procurer par leur crédit, ſur-tout
le commandement de l'Armée contre
l'Angleterre, s'il venoit à bout de por-
ter le Roi à rompre avec ſon oncle.
La demarche qu'ils firent enſuite fut de
tâ-

tâcher de perdre le Thréſorier en le décriant dans l'eſprit du Roi. „ C'é-
„ toit un orgueilleux, un hérétique,
„ (accuſation toujours puiſſante, quoi-
„ qu'uſée & impertinente) il avoit
„ toujours dans ſa poche un Nouveau
„ Teſtament en Anglois, étoit même
„ ſi arrogant qu'il ne vouloit pas pro-
„ curer des femmes au Roi, ni proſti-
„ tuer celle de ſon fils aux plaiſirs de
„ Sa Majeſté ": c'étoit un des arti-cles de l'accuſation qu'on lui intentoit, ſurquoi un vénérable Prélat inſiſte beaucoup. Ces Favoris avoient de coutume d'amener au Roi des femmes ou des filles pour conſerver ſes bonnes graces.

Lorſque le Roi juſtifia ſon Thréſorier diſant que c'étoit un honnête homme franc & ſincère, qu'il aimoit & trouvoit digne des récompenſes qu'il lui accordoit de bon cœur, le Prieur de *Pittenween* répliqua & dit „ Sire, l'hé-
„ ritiére de *Kelly* eſt une belle fille po-
„ telée ; & j'oſe gager ma vie que ſi
„ votre Majeſté l'envoie chercher il
„ refuſera de vous l'envoyer ". (Cette Démoiſelle étoit fiancée avec le fils du Thréſorier). Voilà une propoſition bien

bien pieuſe qui fut acçeptée pourtant. Le Roi ſigna un ordre pour ſe faire amener la Demoiſelle, les Prélats même & leur faction trouvérent à propos qu'un de leurs confrères, le Prieur de *Pittenween*, portât l'ordre & retournât avec cette belle capture. Le Thréſorier refuſa d'obéir pour de bonnes raiſons, ce vénérable envoyé étoit ſon ennemi reconnu, décrié d'ailleurs par ſes débauches. Le Prieur de ſon côté qui avoit gagné le grand point, fut bien aiſe du refus, & s'en ſervit pour mettre le Roi en colère, pour en obtenir même un ordre d'amener le Thréſorier, & de l'empriſonner dans le Château d'Edimbourg.

Le Thréſorier qui avoit prévu leurs artifices, ſe hâta d'aller à la Cour. Le Roi lui fit la mine & ne voulut pas lui parler. Il demanda hardiment à Sa Majeſté d'où venoit ce changement, par où il pouvoit avoir encouru cette disgrace après en avoir reçu tant de faveurs; quel enfin pouvoit être ſon crime? Le Roi lui répondit, „ Pour-
„ quoi as-tu refuſé de m'envoyer la
„ Demoiſelle pour laquelle j'avois é-
„ crit; & tenu de mauvais diſcours à
„ ce-

„ celui que j'avois chargé de l'ordre"? Le Thréſorier répondit qu'il avoit jugé plus à propos de l'amener lui-même, que de la confier au Prieur qu'il connoiſſoit pour un homme décrié par des enlevemens; le plus inſigne ſuborneur de femmes ou de filles qui fût en Ecoſſe. Il y a apparence que le bon Prélat avoit ces infirmitez, mais il avoit un grand zèle pour la Hierarchie, contre les Hérétiques & contre ſa patrie. „ As tu donc amené la Demoiſelle, lui „ dit le Roi": Oui, Sire, répondit le Thréſorier: cela adoucit ce Prince. „ Hélas! dit-il, on m'a dit tant de men„ ſonges contre toi qu'on m'a fait „ expédier un ordre pour t'arrêter, „ mais j'y vai remedier par un contre„ ordre".

Le Thréſorier répondit en pleurant, „ ma vie, Sire, ou ma liberté eſt „ peu de choſe, mais ce qui me perce „ le cœur c'eſt de penſer que le mon„ de va apprendre votre facilité". Le Thréſorier avoit appris qu'en ſon abſence on avoit obligé le Roi d'envoyer en Angleterre pour retirer ſa parole & déclarer qu'il n'iroit point trouver ſon oncle. Les lamentations du Thréſorier

rier ne ſervirent de rien: les mauvais Conſeils avoient prévalu ſur l'eſprit du Roi. Les Prélats & les autres Favoris qui les ſecondoient, s'étoient emparez de ſon eſprit. *Henri* VIII. devient furieux, jure qu'il ſe vengera de ce mépris, & envoie une Armée pour porter le fer & le feu en Ecoſſe. Le Roi d'Ecoſſe de ſon côté lève des troupes, mais des troupes découragées qui voyoient qu'on prenoit les armes pour l'amour des Prélats contre les intérêts de la Patrie: cela leur abbatit le cœur, mais ce qui acheva de les jetter dans le deſeſpoir, ce fut de voir Sinclair Favori & mercenaire des Prélats déclaré Général de l'Armée.

Les Seigneurs & les principaux Officiers indignez de voir que la Cour & le Royaume fuſſent gouvernez par des inſtrumens auſſi abjets que les Evêques & leurs Créatures, refuſoient de combattre ſous le commandement d'un auſſi indigne Général: ils ſe laiſſérent même prendre priſonniers; l'Armée entiére fut miſe en déroute, le Royaume demeura ſans défenſe, expoſé aux ravages d'un ennemi victorieux, & le Roi accablé de malheurs & d'ennuis.

Tout

Tout le monde cria contre les Evêques, on étoit enragé de voir que le pays périſſoit pour aſſouvir leur fureur & leur ambition. Le Roi entendit ces plaintes, ſes yeux s'ouvrirent; & dans la plénitude de ſon cœur, il lâcha quelques termes de reſſentiment contre ſes exécrables Conſeillers ſpirituels qui en tirérent une cruelle vengeance.

Ces gens-là ne ſe retractent jamais & pardonnent encore moins, le Royaume étoit à la diſcretion des ennemis; l'Armée étoit en déroute, la Nobleſſe pouſſée à bout, le Peuple miſérable, & témoignant ſon mécontentement par ſes murmures, le Roi malheureux, & perdu d'honneur: tout cela fut-il capable d'appaiſer les Evêques? Non: Pour mettre le comble à leur malice, aux bons ſervices qu'ils rendoient au Public, & à leur Souverain, ils firent mourir le Roi par le poiſon. Avec les autres traits de Politique, & les ſévéritez ſalutaires dont ils tiroient l'uſage de Rome, ils en avoient appris l'art de faire un *brouet Italien* qu'ils firent donner au Roi par un de leurs ſcélérats affidez qui étoit au ſervice de cet infortuné Monarque. Ils terminérent

rent ainſi les jours & le règne de Jacques V. qu'ils avoient premiérement depouillé de ſon innocence, après cela de ſes bons Conſeillers, enſuite de ſa tranquillité & de ſon honneur; & finalement de ſa vie.

N'étoit-ce pas là d'excellens Directeurs de l'autorité, & de la conſcience d'un Monarque? Cependant lorſqu'il agoniſoit & après qu'il fut expiré, ils ne ceſſérent de le maltraiter. L'un d'eux qui aſſiſta ce Prince à ſa mort dicta un teſtament ſous ſon nom; & ce que cet honnête Eccléſiaſtique fit écrire lui-même lorſque le Roi expiroit, il eut la hardieſſe d'aſſurer dans la ſuite que c'étoit la volonté du Roi. C'étoit à ce point d'autorité, de méchanceté & de manque de pudeur que le Clergé d'alors étoit parvenu par l'augmentation exorbitante de ſes richeſſes. C'étoit à la vérité un Clergé Papiſte, le Clergé Proteſtant n'eſt pas ſi alteré de biens terreſtres, & s'il lui arrive d'en poſſeder il eſt trop debonnaire pour en abuſer; il a trop de conſcience pour négliger le ſoin des ames, & pour vivre dans le luxe, trop modeſte pour fréquenter les Cours; trop

deſin-

deſintereſſé & trop ſincère pour flatter les Princes; trop juſte & trop impartial pour prêcher des Dogmes intereſſez, tendant à s'aggrandir par le moyen de l'argent, de l'appui ou des ſouffrances d'autrui.

SECTION III.

Reflexions ſur la deſtinée de Jacques V. Roi d'Ecoſſe ſeduit & perdu par ſes Favoris qui l'alienérent de la direction d'un bon Miniſtre.

TEL fut le ſort de Jaques V. Prince qui avoit de l'eſprit, & d'autres bonnes qualitez, mais qui fut débauché, maltraité & ruïné par des Favoris mauvais & artificieux; des Ruffiens, & des Séducteurs. Tel eſt le réſultat des Conſeils faux & injuſtes qui font tourner le dos aux Conſeillers habiles & vertueux, pour ſuivre les trompeurs intereſſez & corrompus. Ce qui a donné une ample matiére au Chevalier *Jaques Melvil* parlant des Princes, ſur-tout des jeunes Princes, &

& de leurs bienfaits pour ceux qui les égarent & les ruïnent, de dire „ qu'ils ſont entraînez par l'envie & „ l'artifice de ceux qui ont pu s'inſi- „ nuer adroitement dans leurs bonnes „ graces par la flatterie, & en formant „ une ſocieté d'impoſture pour ſe re- „ commander l'un l'autre comme le „ plus habile & le plus propre au ſer- „ vice de leur Maître, pour ſa pro- „ pre ruïne & pour celle de l'Etat; de- „ mandant toujours au Prince le ſe- „ cret, & de n'en communiquer au- „ cun qu'à leur ſocieté. Ainſi ſes bon- „ nes qualitez étant comme étouffées „ par une telle compagnie, ſont con- „ duites par les paſſions particuliéres „ de ceux qui n'ont en vûe que leurs „ propres intérêts. Il y en a toujours „ quelqu'un d'entre eux qui a l'oreille „ du Prince & qui en exclud tous ceux „ qui lui parleroient ſincérement. Ain- „ ſi il ne reſte plus d'eſpérance d'un „ Gouvernement doux, point de mo- „ yen aux honnêtes-gens de ſervir le „ Prince & l'Etat, d'où il arrive plu- „ ſieurs accidens étranges & déplora- „ bles, comme on verra en liſant ce „ qui ſuit; des Princes trompez, & „ mal-

„ maltraitez, leur Etat pillé, leurs „ meilleurs & plus fidèles ſerviteurs „ ruïnez & les inſtrumens criminels „ de la Tyrannie détruits à la fin avec „ toute leur haute ambition. D'autres, comme il arrive toujours, ſemblables à ceux qui les ont précédez, „ ſe mettant à leur place, & nul ne „ profitant pour devenir plus tempérant & plus diſcret, de l'exemple de „ ceux qui ſe ſont perdus avant eux; „ mais ſuivant avec la même hauteur „ & la même avidité leurs prétenſions „ ambitieuſes, ils s'en attirent à la fin „ pour recompenſe la même fin tragique ".

Il rapporte enſuite les plaintes que fit Mr. de *Bouſſie* lorſqu'il fut diſgracié & abandonné par ſon Maître. „ Hélas! pourquoi a-t-on tant d'empreſſement pour ſurpaſſer ſon voiſin en „ mérite & en fidélité, vû que les Princes qui recueillent les fruits de nos „ travaux n'aiment point la franchiſe, „ mais des diſcours flatteurs; & changent facilement ſans raiſon de volonté à l'égard de leurs ſerviteurs les „ plus fidèles "?

SEC-

SECTION IV.

Lorſque la flatterie eſt encouragée les Flatteurs ont l'adminiſtration, & la ſincérité eſt bannie. La chute des Miniſtres venant moins quelquefois de leurs crimes que d'une faction ennemie, on ne les en accuſe pas moins d'être coupables.

Lorsqu'un Prince ne peut ſouffrir un Miniſtre qui lui dit la vérité, qu'il goute ſeulement ceux qui le cajolent & le flattent ; le plus grand Flatteur eſt toujours ſûr d'être le premier Miniſtre, & ſon Maître eſt trompé agréablement, au-lieu d'être ſervi fidélement, & deſagréablement. Le Marquis de la *Vieuville* Surintendant des Finances ſous *Louis XIII.* acquit les bonnes graces du Roi, & ſes emplois en élevant juſqu'aux nues, l'eſprit & la conduite de ce Prince à commander ſes Armées en perſonne. Quoiqu'il n'eût aucune capacité pour la Guerre, il aimoit qu'on lui dît qu'il en avoit, peut-être le croyoit-il, car quoi de

plus vain que le pouvoir, & de plus crédule que la vanité? Dans le même tems le Chancelier de Sillery encourut la disgrace du Roi, & perdit son Emploi pour avoir blâmé ces courses militaires. Son fils Mr. de *Puisieux* Sécrétaire d'Etat fut ensuite éloigné sous prétexte que le Roi ne pouvoit pas avoir de la confiance pour un homme que la disgrace de son père devoit avoir aigri.

Presque tous les Courtisans contribuérent à la disgrace de ce Ministre, par des motifs personnels & distincts. La Reine mère le haïssoit à cause de son grand crédit auprès du Roi; le Cardinal de *Richelieu* parce qu'il s'étoit opposé à l'élévation à la pourpre de ce Prélat; le Prince de Condé parce que le Chancelier avoit avancé la paix avec les Huguenots, ce qui faisoit perdre au Prince en tout ou en partie son crédit à l'Armée: le Comte de *Soissons* parce qu'il avoit retardé son mariage avec la sœur du Roi; le Maréchal de *Thoyras* parcequ'il l'avoit décrédité auprès du Roi; le Duc de *Bellegarde* parce qu'il s'étoit opposé à la démission qu'il vouloit faire de son emploi en faveur d'un pa-

parent. Ce furent là les vrais motifs très-oppoſez à ceux qu'ils avouoient. Ils l'accuſoient d'avoir manqué de reſpect au Roi, & de fidélité dans ſa Charge, s'étant laiſſé corrompre. Quelques fautes qu'il eût commiſes, elles n'eurent aucune part à ſa diſgrace.

La faveur à la Cour eſt une choſe très-fragile. Celle de la *Vieuville* le Surintendant eut ſon période & ſon declin. Quoiqu'il eût flatté le Roi & menti pour lui faire honneur, ce Prince l'abandonna à la jalouſie & à la haine du Cardinal, plus redoutable concurrent que ne l'auroit été le Roi lui-même. Les Miniſtres qui perdent leur autorité ſont toujours en faute & doivent l'être. Il ſeroit hors de ſaiſon & injuſte de les faire tomber en reconnoiſſant leur innocence. La *Vieuville* fut accuſé de pluſieurs crimes atroces; „ d'avoir décidé des affaires importan- „ tes à ſa tête; d'avoir changé les or- „ dres du Roi; d'avoir envoyé des in- „ ſtructions à des Ambaſſadeurs ſans „ les communiquer au Roi ou à ſon „ Conſeil; d'avoir fait des actes d'in- „ juſtice & d'en avoir fait tomber la

 „ hai-

„ haine ſur le Roi; d'avoir aſſouvi ſon „ orgueil & ſes autres paſſions aux dé- „ pens de l'honneur du Roi ".

Il faut reconnoître pour l'honneur de ce Miniſtre, que lors de ſon procès tout ce vacarme, toutes ces accuſations éclatantes de malverſation & de corruption dans l'adminiſtration des Finances, parurent n'avoir aucun fondement. Il eſt certain que dans tous les efforts d'une faction ou d'une concurrence on s'attache moins à publier des véritez que des choſes flêtriſſantes. Le Cardinal avoit beſoin de le ruïner. Il eſt ſi apparent que les gens en charge peuvent être coupables, que pour peu qu'on les en accuſe hardiment on en eſt d'abord cru. Lorſqu'on a ſu en faire naître le ſoupçon, il manque rarement d'être bien reçû; cela ſert aux vûes des calomniateurs, & autoriſe la disgrace d'un innocent que l'on a cru une fois coupable. Il eſt vrai que lorſque les préjugez ſont écartez, que la fougue du Peuple s'eſt refroidie, l'innocence peut être reconnue; mais le Miniſtre a commencé à être disgracié, ou ruïné, & ſes Competiteurs triom-

triomphent, juſqu'à ce que d'autres prennent les mêmes meſures pour les ſupplanter.

Les Eunuques de *Schah Huſſein* Empereur de Perſe, accuſérent le premier Miniſtre en ſon abſence, d'une conſpiration & produiſirent une fauſſe Lettre pour la prouver. Cette Lettre portoit que la conſpiration ſeroit exécutée dans peu d'heures. L'Empereur en fut effrayé, & donna d'abord des ordres pour faire arrêter le prétendu coupable. Ce Prince regardoit les Eunuques comme ſes Anges Gardiens qui l'avoient ſauvé par leur vigilance, il ne laiſſa pas d'être aſſez équitable pour écouter la juſtification du Miniſtre qui étoit homme de mérite. Il ſe défendit d'une maniére glorieuſe, & découvrit la fraude exécrable des Eunuques en faiſant voir ſon innocence. Mais de-quoi cela ſervoit-il, à quoi bon convaincre l'Empereur, il n'avoit plus d'yeux pour voir? Les ſcélérats Eunuques avoient eu ſoin que ce Miniſtre ne ſe trouvât plus ſur leur chemin, ſoit dans le même poſte ſoit dans un autre.

SECTION V.

Un Ministre peut être disgracié à cause de sa vertu, & de sa fidélité pour son Prince. Courtisans mercenaires ennemis jurez des Ministres qui ont de la probité. Le tems & l'Histoire leur font à la fin justice.

SOus le règne de Richard second, le Chevalier *Richard Scroope* fut fait Chancelier d'Angleterre. C'étoit un homme d'un mérite si reconnu, & si porté à la justice qu'il fut élevé à ce grand poste à la requête des deux Chambres du Parlement. Ce Magistrat étoit trop honnête homme pour exercer longtems cette charge; il ne vouloit pas faire les affaires des Favoris, & les Favoris ne voulurent pas lui laisser servir le Roi & le Royaume. Ils avoient mendié des concessions de plusieurs Seigneuries échues nouvellement à la Couronne, mais ce que le Roi avoit eu la foiblesse d'accorder le Chancelier eut la probité de le refuser: il al-

allegua „ les beſoins du Roi, ſes det-
„ tes, & la néceſſité de ſatisfaire les
„ créanciers ; qu'aucun bon Sujet
„ ne préferoit ſes propres avantages
„ aux intérêts du Roi, le profit d'un
„ Particulier, au bien public: qu'ils a-
„ voient déja reçû du Roi de grandes
„ liberalitez, & que la modeſtie vou-
„ loit qu'ils n'en demandaſſent pas da-
„ vantage ". Ce refus les enflamma de courroux; ils allérent porter au Roi des accuſations graves contre le Chancelier: „ Il étoit opiniâtre, il mépri-
„ ſoit les ordres de Sa Majeſté, il
„ méritoit de ſubir un châtiment exem-
„ plaire pour ſa deſobéiſſance & ſon
„ mépris de l'Autorité Royale, dont
„ l'exemple ſans cela deviendroit con-
„ tagieux ".

C'en fut aſſez pour exciter le courroux de ce Roi peu judicieux qui dans ſa fureur envoie demander les Sceaux au Chancelier. Dirons-nous que ces Favoris qui trompoient & voloient le Roi, avoient accuſé le Chancelier par des motifs deſintéreſſez, & pour faire valoir uniquement les Prérogatives royales? Il ne faut pas douter que ces Meſſieurs ne le repréſentaſſent dans

les pays étrangers avec des couleurs bien noires, comme un homme fier & insolent qui s'étoit emparé de toute la faveur; qui maltraitoit les meilleurs amis du Roi, & qui faisoit le rolle de Roi. Ces imputations n'étoient pas différentes de celles que d'autres à sa place avoient méritées, & ainsi elles étoient croyables de ce Chancelier qui reçut une rude censure, & fut congedié avec ingratitude pour avoir montré une fidélité, & une intégrité rares.

Cet excellent Chancelier recueillit un avantage dont la malice, ni l'autorité, ni le tems ne sauroient le dépouiller. Il est fait mention de lui dans l'Histoire de sa patrie, comme d'un illustre Magistrat, d'un Ministre plein de probité, d'un fidèle Citoyen, tandis que la même Histoire rend à ceux qui le supplantérent le témoignage qu'ils méritent d'imposteurs, de voleurs publics, d'ennemis du Roi & de la Nation. C'est ainsi que la vertu triomphe du vice, & triomphe à jamais. C'est-là la récompense immortelle de ceux qui servent fidélement leur patrie, & s'acquittent dignement

des

des emplois publics. Les fruits des actions lâches ſont périſſables & l'infamie en eſt immortelle. C'eſt un ſort épouvantable que celui d'être l'horreur de la Poſtérité. Combien la deſtinée contraire n'a-t-elle pas de charmes, d'être aimé & loué tant qu'il y aura des hommes, qui pourront lire? C'eſt-là le différent partage durable des Chanceliers *Jefferées*, & *Cowper*.

NEUVIEME DISCOURS,

Du Peuple.

SECTION I.

Caractère changeant du Peuple; il eſt bon ou mauvais ſelon l'éducation qu'on lui donne & le Gouvernement ſous lequel il vit. De-là viennent ſes bonnes ou ſes mauvaiſes mœurs.

A l'égard du Peuple il n'eſt preſque pas poſſible d'en rien dire en général de bien poſitif. Si l'on dit qu'il a beaucoup de penchant au mal, on dit vrai: ſi l'on aſſure qu'il a un fonds de bonté, cela eſt vrai auſſi. Il eſt cruel & enclin à la compaſſion; conſtant & volage; paſſionné pour ſes bienfaiteurs, ingrat à l'égard de ceux qui l'aiment; patient, furieux, indocile & aiſé à gouverner; enclin au changement, & le craignant beaucoup ai-

aimant à la folie, & concevant des haines implacables. Il eſt enfin tel qu'on le fait: façonné par les habitudes qu'il contracte, & par les inſtructions qu'il reçoit. Il prend les impreſſions qu'on lui donne, ſuit les opinions de ſes Conducteurs & l'exemple de ceux qui le gouvernent; capable d'être vertueux & modeſte, vicieux & turbulent: ſelon les leçons, & le modèle que lui preſcrivent ſes Guides & ſes Directeurs.

C'eſt ainſi que les Romains ayant commencé par être une bande de voleurs, vinrent à former une Communauté civiliſée: de rudes & brutaux qu'ils étoient d'abord ils devinrent réglez & ſociables, enſuite polis, & délicats; toujours braves, amoureux de la Liberté & de la Gloire, ſouffrant impatiemment la ſervitude. Tels furent leurs commencemens: le changement, & la culture de leurs mœurs, dependant toujours de l'influence de leurs Conducteurs & de leurs Loix. Farouches & Guerriers ſous *Romulus*, parce que c'étoit le caractère de ce Roi; adoucis par la Religion ou par la Super-

stition sous *Numa*; attachez à l'œconomie civile, & aux réglemens politiques sous *Servius Tullius* qui fit son capital de ces sortes d'établissemens; jaloux de leur Liberté sous un Gouvernement Républicain, pleins de respect pour les Sciences & les Beaux-Arts lorsqu'ils commencérent à être favorisez, & introduits dans leur Ville par les Magistrats. Extrêmement corrompus, par la corruption de leurs Citoyens méchans & ambitieux; ils changérent entiérement par le changement du Gouvernement. Pour faire un tel changement, ou le maintenir, on eut soin de provigner & de perpétuer cette corruption: leur esprit, leur honneur, & même leur discernement dégénérerent, s'abâtardirent, & disparurent, afin qu'ils devinssent propres à souffrir la misére & l'esclavage. Tandis qu'ils eurent du courage, de l'intégrité, & de la prévoyance, l'usurpation ne put point réussir parmi eux, ni la servitude s'y établir. De-là en avant les Romains se débauchérent entiérement, & perdirent leur courage; leur vertu qui venoit de leur Gouvernement périt avec

vec lui, & ils devinrent auſſi différens d'eux-mêmes que la ſervitude eſt différente de la liberté.

Cette révolution dans les mœurs n'a pas été particuliére aux Romains: dans tous les pays du monde, la même choſe arrive dans les mêmes révolutions d'Etat. C'eſt moins la différence du climat, le degré du froid ou du chaud qui doit nous faire connoître le caractère des habitans d'un pays, que la nature de ſon Gouvernement; & la ſageſſe, la defectuoſité ou la corruption de ſes Loix. C'eſt par-là que des hommes auparavant de vrais Sauvages, des Bandits, devinrent juſtes & humains, & que de vertueux & libres qu'ils furent enſuite ils devinrent de vils eſclaves & des barbares.

L'*Attique* ou le pays d'Athènes, déchirée par les querelles domeſtiques fut pleine de violence, de vols, & de meurtres, juſqu'à ce que Theſée reforma le Gouvernement. Il civiliſa un Peuple, qui par le moyen de ſa Liberté & de ſes Loix, corrigées & perfectionnées dans la ſuite par *Solon*, ſe rendit le Maître, & le modèle de la politeſſe & du ſavoir pour le reſte du monde.

C'eſt ainſi que *Lycurgue* reforma la licence des Spartiates, & établit parmi eux des ordres & des réglemens tels que pour le courage, l'amour de la Patrie, & toute ſorte de vertus, ils étoient l'objet de l'envie & de l'admiration des autres Nations. A meſure que ces deux Villes déchurent de leur Liberté, elles déchurent auſſi de leur valeur & de leur probité; quand ces avantages finirent, le mérite de leurs habitans finit auſſi. Il ſembloit que ce n'étoit plus les mêmes hommes, quoiqu'ils fuſſent du même ſang & ſous le même climat. Les Grecs autrefois conquerans, & Maîtres de la Monarchie univerſelle, ſont à préſent des eſclaves ſans cœur, plongez dans une ſuperſtition de vieille femme, ivrognes, ignorans & barbares.

Les Nations du Perou tenoient plus de la bête que de l'homme, juſqu'à ce que les *Incas* leur eurent appris les Loix de la Societé; car ces Princes les ſubjuguérent moins qu'ils ne les inſtruiſirent, & les polirent. Ces familles de Sauvages, la plupart Cannibales, accoutumez à ſacrifier des victimes humaines, & pratiquant des abominations

tions qu'on a peine à croire, furent rendus ſociables, prudens & humains par un bon traitement & de bonnes Loix. Ces hommes qui ignoroient l'Agriculture, ſans habits & ſans maiſons, vivant ſur des rochers & des collines, ne ſachant pas apprêter leur manger, perdirent toute leur férocité; firent des habitations réguliéres, ſe rendirent induſtrieux, cultivérent la terre avec ſoin, & devinrent tout enſemble une puiſſante Nation, ſobre, ingénieuſe, réglée. Ils formérent un Empire de plus de ſept cens lieues d'étendue: Empire qui fut pendant huit cens ans de ſuite heureux & floriſſant.

C'eſt principalement par l'éducation, & par l'uſage des facultez de l'entendement, que certains hommes ſurpaſſent les autres; car naturellement tous les hommes ſont les mêmes: tous faits de la même pâte; & il n'y a guère d'autre différence entre le Maître & l'Eſclave que celle qui vient du hazard ou de l'éducation. Pluſieurs hommes revêtus de grands titres ont le cœur d'un Eſclave; pluſieurs d'une fortune médiocre ont l'ame grande:

plus

plus d'un Ciceron a gardé les brebis, plus d'un Céſar a ſuivi la charue, plus d'un Virgile a donné du foin aux bœufs. Le Gouvernement eſt une éducation publique, & ſelon que la Diſcipline nationale eſt bonne ou mauvaiſe, les Nations ſont bien ou mal élevées. Dans tous les pays civiliſez le Peuple eſt en général doux & docile s'il n'eſt ſéduit ou opprimé. L'oppreſſion peut faire perdre le ſens à un homme ſage; & plus il eſt aviſé, plus il la ſent, parce qu'il a plus de lumiéres pour diſcerner ce qui eſt juſte de ce qui ne l'eſt pas; mais lorſque les hommes ſont mal conduits ils ne font nulle diſtinction entre la juſtice & la violence.

SECTION II.

Les Peuples qui vivent ſous un bon Gouvernement ſont portez à la paix, & à la gratitude : ils ſouffrent ſouvent l'oppreſſion patiemment ; réſiſtent ſouvent aux oppreſſeurs avec modération, ont du penchant pour la juſtice lorſqu'ils ne ſont pas ſeduits.

LE Peuple de Rome n'eut aucun différend avec la Nobleſſe juſqu'à ce qu'il en fut inſulté & opprimé ; il en ſouffrit même aſſez long-tems le mauvais procedé ſans ſe plaindre, ſe plaignit long-tems avant que d'en venir à une revolte, & même dans les ſéditions il n'y eut point de ſang répandu. Il écouta raiſon & ſe calma ſur la moindre apparence de quelque ſatisfaction, car rarement la lui faiſoit-on complette ; & ce qu'on entreprenoit là-deſſus réuſſiſſoit rarement. Dans les conteſtations ſur la Loi du partage des terres, Loi ſi néceſſaire à l'Etat, ſi requiſe pour conſerver l'égalité parmi les Ci-

Citoyens; ſans quoi ils ne pouvoient pas long-tems être libres, on leur faiſoit eſſuyer mille injuſtices, mille contretems, & mille mauvais traitemens. Le Loi étoit continuellement violée, & le Peuple en ſouffroit ſans ceſſe. Faut-il s'étonner qu'un grief, ſi notoire, & ſi accablant, qui intereſſoit ſi fort le Public & le Peuple en particulier, fût reſſenti par le Peuple; doit-on être ſurpris encore un coup, qu'ils tâchaſſent d'y remédier, ou que lorſqu'on n'y mettoit aucun ordre, ils euſſent recours à la force pour ſe faire faire juſtice? Ils ſe laiſſoient en cela conduire par leurs Tribuns qui quelquefois ſous le beau prétexte de cette Loi, alloient à leurs fins pleines d'ambition, & dangereuſes à l'Etat.

Qui étoient les aggreſſeurs? C'étoient certainement les Nobles qui avoient ſi long-tems joué le Peuple qu'il ne pouvoit plus ſe fier à eux. Les Plebeiens avoient montré plus de bonne foi & de patience que les Nobles n'avoient eu d'honneur & de juſtice; & lorsqu'entre les conteſtans les Traitez ſont toujours violez, l'inimitié ne manque point de ſe reveiller. Il ſe paſſa pour-

pourtant pluſieurs années, & même des ſiècles entiers, avant que cette inimitié portât le Peuple à prendre les armes & à répandre le ſang: il conſerva un reſpect ſurprenant pour les Patriciens dans le tems même que ceux-ci le jouoient, & lui faiſoient des injuſtices journellement. Dans cette Ville, dit Tite-Live, la violence des Sénateurs croiſſoit de jour en jour, de même que la miſère du Peuple. Lors même que les Plébeiens furent admis au partage des honneurs publics qui avoient été regardez long-tems comme des choſes ſacrées, & par conſéquent inacceſſibles au Peuple qu'on en jugeoit indigne, & qui les auroit profanées: ce même Peuple fut fort délicat, & reſervé à faire valoir cette autorité, & ce glorieux privilège: il continua pendant pluſieurs années à conferer les grandes Charges à la Nobleſſe. Il ſembloit qu'il eût reſtitué aux Nobles ce même droit pour lequel il avoit tant conteſté avant que de l'avoir obtenu: *Poſſeſſionemque honoris uſurpati modo à plebe per paucos annos, recuperaſſe in perpetuum Patres viderentur*, dit Tite-Live.

Le Peuple ſe laiſſe aiſément trom-

per,

per, auſſi ſouvent à ſon préjudice qu'à celui d'autrui: ſi par erreur, il a fait du dommage, il en eſt fâché dès que ſes yeux ſont ouverts: la pitié ſuccède d'abord à ſa rigueur, & dure plus qu'elle: ſi ſa colère n'a gardé aucune meſure, il en eſt de même de ſa pitié, & il eſt porté, lorſqu'il rentre en ſon Bon-Sens, à reparer le mal qu'il a fait pendant ſa fureur. Lorſque les Orateurs du Peuple à Athènes avoient repréſenté au Peuple quelques-uns des bons Officiers de la République comme coupables, le Peuple condamnoit des innocens à la mort; mais dès qu'il étoit détrompé, il déchargeoit ſa vengeance ſur les Orateurs.

On peut dire auſſi que le Peuple a beaucoup de reconnoiſſance pour ſes bienfaiteurs; & ſon affection eſt durable lorſqu'il eſt inſtruit comme il faut, que le ſujet en eſt digne. Les Athéniens eurent toujours beaucoup de vénération pour la mémoire de *Theſée*, & de *Solon*; ils honorérent toujours leurs deſcendans. Les Lacédémoniens rendirent les mêmes honneurs à la mémoire, & à la poſtérité de *Lycurgue*. Celle de *Lucius Junius Brutus* étoit revérée

affec-

affectueuſement par les Romains, de même que celle de *Publicola*, des *Gracques* & de tous leurs autres Héros & Protecteurs. Aucun Anglois ne parle de la Reine *Eliſabeth* qu'en termes pleins d'affection & de louange. Le nom d'*Orange* eſt en vénération parmi le Peuple de Hollande, quoique quelques-uns de ceux qui l'ont porté, ayent formé des deſſeins préjudiciables à la Liberté de cette République. Cela ne montre-t-il pas que l'amour du Peuple eſt plus fort que ſon averſion? Il ſe ſouvient plutôt du Fondateur de la Liberté que de celui qui a tâché de la lui ôter.

Dans les Pays où la Race régnante a donné plus de méchans Princes que de bons, qui en a donné même de très-mauvais, le Peuple ne laiſſe pas d'avoir du penchant à l'honorer; il eſt en général éloigné de la penſée de changer cette race, il retient une certaine paſſion pour elle ſans aucun fondement, même contre la raiſon & l'intérêt. Cela eſt inſenſé, je l'avoue, mais c'eſt un entêtement qui vient d'un bon naturel. Le Peuple Romain étoit paſſionné pour les Céſars; les Parthes pour

la

la famille d'*Arſaces*; les François pour celle de *Charlemagne*, quoique la plupart des Princes de cette Ligne fuſſent d'un caractère mépriſable ou tyrannique, & ſouvent tous les deux. Lorſqu'un Prince de ce ſang-là ſe rendoit entiérement inſupportable, & qu'on le depoſoit à cauſe de ſon incapacité ou de ſa cruauté, on en mettoit un autre à ſa place du même ſang, la race étoit toujours chérie, & ſoutenue, quoique les Princes fuſſent ſouvent changez, & même regardez avec horreur.

SECTION III.

Le Peuple en général eſt attaché aux noms anciens & aux vieilles coutumes. Difference qui ſe voit entre le même Peuple ſous un différent Gouvernement. Combien il eſt généreux & humain lorſqu'il eſt libre, combien vicieux & perfide lorſqu'il eſt rendu Eſclave.

IL eſt vrai que le Peuple eſt ſujet au changement, mais c'eſt ordinairement par boutades, lorſqu'il eſt irri-

té

té ou ſéduit: ſi on l'abandonne à lui-même il reprend ſon ancien train. Les anciennes coutumes, & les noms anciens ſemblent lui plaire le plus, il ne s'en détache que quand on l'y force ou qu'on le trompe. *Céſar* & *Auguſte* connoiſſoient ſi bien le penchant du Peuple pour les coutumes, & les établiſſemens anciens que dans le tems même qu'ils avoient mis Rome dans l'eſclavage, & par conſéquent détruit la force, & l'eſſence des Magiſtratures de cette République, ils laiſſérent aux Magiſtrats leur ancien nom, & tout l'extérieur de l'autorité & de la dignité. Le Peuple eſt porté auſſi à la paix & à la douceur lorſqu'il n'eſt pas pouſſé à bout. Lorſqu'on l'a provoqué, il eſt terrible, & cruel à outrance, mais ce n'eſt qu'un orage & ne dure pas. Il revient à ſon ſang froid, & ſa rage appaiſée eſt ſuivie d'un prompt remords: il embraſſe tendrement le même homme dont il avoit cherché à ſe défaire peu auparavant, & l'aime d'autant plus qu'il vouloit lui faire du mal: *Diverſa pari certamine poſtulantibus*, dit Tacite.

Il y a autant de différence d'une Nation

tion à une autre qu'il y en a entre les Romains ſous la République & les Romains ſous les Empereurs, quoique d'ailleurs ils ſe reſſemblaſſent dans le langage & dans les habits. Ils différoient autant, ou plutôt ils étoient autant oppoſez, que des hommes de bien & libres, le ſont à des Eſclaves corrompus. Dans Tite-Live on voit le Peuple brave, généreux, temperant & juſte, ſur-tout durant quelques ſiècles après la formation du Sénat. Tácite au contraire repréſente les Romains fourbes, flatteurs, ſans courage, & débauchez: cependant aucun de ces Hiſtoriens ne peut être accuſé de contradiction ou de fauſſeté. La Liberté inſpira d'abord aux Romains la Vertu & toute ſorte de bonnes qualitez: au-lieu que pour les façonner à la Tyrannie on vint à détruire toutes les Vertus, on encouragea la baſſeſſe d'ame & la débauche. On leur apprit à oublier l'Etat & à tourner les yeux uniquement vers l'Empereur. Leur zèle & leur fidélité ſe montroient par des adulations ſoumiſes, & par un débordement de flatterie. C'étoit-là leur unique leçon, leur unique devoir, & ils

ils s'y ſignalérent. Ils adoroient, ils élevoient juſqu'au Ciel chaque nouveau Tyran; le pire étoit toujours le plus flatté. Lorſque l'Empereur avoit commis des meurtres, des inceſtes ou des extravagances; conduit des Chariots ou recité des chanſons, il étoit toujours divin, toujours invincible. Leurs acclamations ne retentiſſoient pas le plus à ce qu'il y avoit de juſte & de louable, mais à ce qu'il y avoit de plus impoſant & de plus agréable. Leurs louanges n'étoient pas une marque ni un effet de leur affection, mais de leur mauvaiſe foi & de leur humeur ſervile. Soit qu'ils haïſſent ou qu'ils mépriſaſſent le Tyran, ils ne manquoient pas de l'exalter & d'uſer du même ſtyle; envers ſon ennemi le jour même que celui-ci l'avoit fait mourir: *Quippe illis non judicium aut veritas, ſed tradito more quemcumque principem adulandi licentia acclamationum, & ſtudiis inanibus.* Ils faiſoient beaucoup de bruit pour l'amour de Galba à midi, & demandoient impétueuſement le ſang d'*Othon*: ils firent les mêmes applaudiſſemens avant la nuit, en faveur d'*Othon*, & diffamérent avec le même em-

portement Galba qui fut alors tué, & son cadavre donné pour servir de jouet à la populace.

Combien ce génie ne diffère-t-il pas de celui du Peuple Romain sous un Etat libre lorsqu'il arrivoit qu'on sacrifioit quelque grand homme leur bienfaiteur? Après le meurtre des *Gracques*, les Romains ne manquérent pas d'en faire des reproches, & même d'en insulter les auteurs, quoique ce fussent les plus grands hommes de l'Etat. Ils appellérent Scipion Nasica dans toutes les occasions, dans les rues, en face même, Tyran & meurtrier. De sorte que pour le mettre à couvert du courroux du Peuple le Sénat trouva à propos de l'envoyer en Asie sous prétexte d'une Ambassade. Il n'osa jamais même retourner en Italie quoiqu'il fût Grand-Pontife: il erra dans les Païs étrangers rongé de chagrin & en mourut peu de tems après, selon le récit de Plutarque. Scipion l'Afriquain, si illustre, si populaire, autant admiré qu'aucun homme l'ait jamais été, n'en fut pas quitte à beaucoup meilleur marché, pour avoir témoigné qu'il approuvoit ce meurtre. Cela irrita si

fort

fort les Romains que malgré ſon caractère ſi admiré & les reſpects qu'on lui rendoit, ils le traitérent avec mépris publiquement, & l'interrompirent avec des ſifflemens lorſqu'il haranguoit l'Aſſemblée. Le Peuple Romain témoigna amplement ſon amour & ſon reſpect pour la mémoire des Gracques, leur fit ériger des Statues, conſacra les places où ils avoient été tuez, leur fit des oblations des premiers fruits & leur établit une eſpèce de culte.

SECTION IV.

Lorſque le Peuple eſt aveuglé par des noms, & abuſé par des impoſteurs, combien cruel, le tout pourtant à bonne intention.

LE Peuple eſt ſi ſincère dans ſon amitié qu'il s'entête ſouvent de ſes faux amis. Céſar étoit aimé du Peuple dans le tems même qu'il travailloit à la ruïne de la République ; on en peut dire autant des Guiſes, & du Tribunal de l'Inquiſition. Cet exécrable Tribunal tout ſanguinaire & perfide

qu'il eſt, la honte du Chriſtianiſme, & le Deſtructeur du Genre-humain, eſt reſpecté comme le boulevart de la Religion, quoiqu'il ne ſoit en effet que celui des pernicieux Impoſteurs qui ſont les peſtes de la Religion, ennemis de la Societé, & du bonheur du Genre-humain. Le Peuple hazarderoit ſa vie pour la défenſe de cette cruelle chaîne qui le retient dans l'eſclavage & dans la miſère, tant il eſt fortement enſorcelé, lié & aveuglé par ces impies Charlatans, ces Magiciens Religieux que le Peuple chérit & enrichit pour en être trompé & réduit dans la ſervitude. Lorſque ſes facultez ſont ainſi obſcurcies ou éteintes, il n'eſt pas ſurprenant qu'il rejette brutalement ce qu'on lui offre pour l'éclairer, ou pour rompre ſes chaînes; que ſuivant les impreſſions, & les ordres de ſes puiſſans Séducteurs, il ſoit prêt à combattre pour la défenſe de ſon aveuglement & de ſes liens, diſpoſé à ſacrifier & à maſſacrer tous ceux qui voudroient l'éclairer & l'affranchir.

Peut-il y avoir un exemple plus ſignalé du pouvoir, & du malheur attaché à l'illuſion, un plus grand avertiſſe-

ſement d'être ſur ſes gardes ? La Superſtition n'eſt que trop ſujette à s'introduire, & à ſe fortifier même ſans le ſecours de l'artifice: mais lorſque l'Art, l'Induſtrie, & l'Intérêt travaillent de concert à favoriſer & à augmenter les infirmitez de la Nature humaine: lorſqu'on met en uſage toute ſorte de moyens, de tours & d'épouvantails pour égarer le Peuple, l'effrayer & le tromper ; que dis-je, lorſque l'autorité, les amendes & les châtimens corporels, la force & la Magiſtrature, les verges & les haches ſe joignent pour appuyer l'impoſture & les Impoſteurs: lorſque toute information eſt défendue, que ceux qui cherchent la Vérité ſont mis à mort & damnez, que peut-il s'enſuivre de-là ſinon une craſſe ignorance, une vraie barbarie, le triomphe de la fourberie & le banniſſement du Sens commun ? L'entêtement & la dureté de cœur peuvent-ils aller plus loin que de prendre plaiſir à traiter un homme cruellement, à le tourmenter juſqu'à ce qu'il ſoit preſque mort, & enſuite le faire revenir dans le deſſein de le brûler vif pour une opinion peut-être innocente, peut-être juſte, qu'il croit

ſacrée, & qui au pis aller ne peut faire mal qu'à lui-même ? Cependant c'eſt à ces actions dénaturées que le Peuple, les femmes & les enfans de certains lieux, que des Nations entiéres prennent plaiſir, quoique d'ailleurs ils ayent le cœur bon, & nullement porté à la cruauté. La juſte exécution à mort d'un voleur ou d'un meurtrier leur cauſe de la triſteſſe ; & ils voyent avec joie un homme attaché aux ſentimens de ſa conſcience jetté vif dans les flammes, parce qu'il oſe être raiſonnable, conſulter la Vérité, & qu'il tâche de ſe rendre agréable à Dieu.

Les Dieux ont faim ; c'eſt ce que les Prêtres du Mexique avoient de coutume de crier aux oreilles de leur Empereur. Il leur prêtoit l'oreille, & pour obéïr à ce ſaint avertiſſement, il fit égorger trente mille de ſes Sujets dans un an, pour complaire aux Prêtres, & repaître les Idoles. En quoi diffère de ce langage celui de ceux qui pouſſent un Prince à repandre le ſang & à tourmenter ſes Sujets, pour la défenſe de la Superſtition fauſſement appellée Religion ? La Religion elle-même deſavoue les rigueurs exercées à l'égard d'un

d'un homme pour ſes opinions. *La Divinité eſt courroucée*, c'eſt le langage de tous les Perſécuteurs, & la force de ce cri a fait répandre plus de ſang dans la Chrétienté qu'on n'en répandit jamais dans le Mexique, & dans tous les ſacrifices d'hommes qu'on a faits depuis le commencement du Monde. Qu'eſt donc la perſécution, ſinon un ſacrifice humain? que ſe propoſe-t-on en exterminant les hommes, ſinon de plaire à la Divinité? Montagne dit avec raiſon „ que les Sauvages l'offen-„ ſent moins en rotiſſant & mangeant „ les corps de leurs morts, que font „ ceux qui tourmentent, & perſécu-„ tent les vivans ".

SECTION V.

Nouveaux éclairciſſemens ſur le pouvoir de l'illuſion. Effroyables méchancetez & impietez commiſes ſous le nom de la Religion ; les fourberies religieuſes ſurpaſſent toutes les autres.

LORSQUE la Réformation gagnoit du terrein en Suède par la protection ſecrette de Guſtave Ericſon Prince d'un mérite extraordinaire, le Peuple irrité par le Clergé fit un ſoulevement, & s'avança vers *Stockholm* d'un air furieux & menaçant. Le Roi envoya à cette multitude compoſée principalement de Payſans, (car plus le Peuple eſt ignorant & ſtupide, plus il a de zèle), il envoya, dis-je, vers eux pour ſavoir leurs demandes: toute leur réponſe fut „ qu'on fît brûler tous les „ Hérétiques, & qu'on rendît les clo„ ches ": apparemment on avoit déplacé quelques uns de ces ſacrez meubles. Voilà l'exemple d'un Peuple qui s'oppoſe avec fureur au plus grand bien qui

qui pût lui arriver, à la lumiére de l'Evangile, & à la délivrance de la ſervitude du Papiſme. Ces pauvres gens expoſent leur vie, & commettent une rébellion pour faire périr ce bien, & pour tâcher d'exterminer leurs amis & leurs voiſins, parce qu'ils ſont plus ſages qu'eux. Ce n'eſt pas le ſeul exemple qu'on pourroit citer d'un ſemblable aveuglement: la même choſe arriva dans pluſieurs autres Païs pour la même raiſon. Pour montrer combien les Peuples ſont capables d'être réformez & deſabuſez, lorſque le Gouvernement eſt aſſez ſage & juſte pour les délivrer de ceux qui les trompent; le Roi *Guſtave*, après avoir aboli le Papiſme, & s'être fait connoître pour un Prince habile & plein de probité, vêcut aſſez pour voir ſon Gouvernement goûté, & le Peuple ſi changé à ſon égard, que ceux-mêmes qui avoient pris les armes une fois contre ce Prince auroient verſé leur ſang dans la ſuite pour l'amour de lui.

Le Peuple en général a de bonnes intentions, lors même qu'il fait du mal. Les Suédois croyoient qu'il n'y avoit point de ſalut hors de l'Egliſe Romai-

ne: leurs Prêtres le leur disoient ainsi, & ils n'avoient ni la hardiesse ni la volonté de ne pas s'en rapporter à leurs Prêtres. Qui ne s'attache le plus qu'il peut aux moyens de se sauver? Ils croyoient aussi fermement sur la même autorité, que les Hérétiques étoient ennemis de Dieu, de sorte qu'en combattant les Hérétiques, ils combattoient pour l'Eternel; en les condamnant au feu, ils ne faisoient qu'exercer la vengeance de Dieu sur ses ennemis.

Qui refuseroit d'obéir lorsqu'il est persuadé que c'est le Tout-puissant qui commande? C'est sur cette idée qu'est fondé le pouvoir des Imposteurs qui parlent, gouvernent, & trompent le Peuple sous ce nom sacré; c'est aussi la source de la frénésie, & de la méchanceté enragée du Peuple livré à l'ascendant de ces Imposteurs. Qui peut être détourné par la crainte du gibet, ou retenu par celle des échaffauds, lorsqu'il envisage le gibet & les échaffauds, comme le chemin du Martyre & de la Gloire éternelle? N'y a-t-il pas eu des gens qui ont aspiré à une place dans le Ciel, & à un nom immortel sur la Terre, par le moyen de

de l'aſſaſſinat des Rois? *Jacques Clement* qui poignarda Henri trois Roi de France, ne fut-il pas regardé comme un Martyr; & lorſque la confrairie impie dont il étoit, eut animé ce ſuperſtitieux ſanguinaire à commettre cette action déteſtable, ne dit-on pas qu'il avoit été inſpiré de Dieu? Il eſt clair que ce miſérable étoit perſuadé qu'il avoit une Vocation céleſte pour cela. *Jean Châtel* jeune homme qui entreprit de poignarder Henri le Grand ne montra aucun remords à ſon exécution, tant ce fanatique étoit perſuadé que l'aſſaſſinat d'un Hérétique, d'un homme excommunié par le Pape, étoit un ſervice agréable à Dieu. *Ravaillac* vint à bout enſuite de tuer cet incomparable Prince, pluſieurs années après qu'il eut ceſſé d'être Proteſtant, & qu'il ſe fut reconcilié à l'Egliſe Romaine dans les formes. Les Impoſteurs ſpirituels perſuadérent à ce ſcélérat atrabilaire, que le Roi étoit Hérétique dans le cœur, & cela parce qu'il ne perſecutoit, ni ne faiſoit mourir les Proteſtans.

Thomas Becquet Prêtre le plus malin & le plus ambitieux qu'on ait jamais vû dans la Grande-Bretagne, turbu-

lent, rebelle, parjure, reçut le titre de Saint & de Martyr. Ce misérable qui méritoit réellement la potence, a été honoré d'une couronne de gloire, & pendant plusieurs siècles on lui a rendu un plus grand culte qu'à J. C. c'étoit à la vérité un défenseur signalé du pouvoir Ecclésiastique. Tant le Peuple étoit ensorcelé par le jargon & les charmes des Imposteurs, si entiérement privé de jugement qu'il adoroit ses ennemis & ses Oppresseurs! Peut-on dire que ce Peuple fût en son Bon-Sens, lui qui contribuoit à exalter ceux qui avoient un intérêt visible de le tenir dans l'aveuglement & l'humiliation; de s'emparer de tous ses biens, & de ne lui laisser aucun de ses Sens de nature.

C'en est assez pour causer un noir chagrin à tout honnête-homme qui a l'esprit sain, qui souhaite le bonheur du Genre-humain; de le voir si misérablement abâtardi, de voir les fonctions de son entendement suspendues, perdues ou enveloppées dans le piège, de voir qu'on l'a instruit à se courroucer contre le Bon-Sens, & à se soumettre au galimathias de certaines syl-

la-

labes; d'apprendre la folie à titre de culture de l'Ame, de ſouffrir l'eſclavage comme un devoir & un bonheur, de donner ſes biens à ceux qui prêchent contre les biens terreſtres, & qui en acquierent de jour en jour avec une avidité inſatiable; d'encourager ces Impoſteurs par de grands revenus à remplir des Fonctions qu'ils ne rempliſſoient point, qu'ils laiſſoient faire à d'autres à qui ils donnoient un miſérable ſalaire; de perſécuter la Vérité, & de ſe proſterner devant le Menſonge; d'adorer certains noms, certains habits, de la terre ordinaire, de la nourriture commune & des hommes faits comme ceux du commun; avec pluſieurs autres abſurditez également injurieuſes à la Raiſon, & pernicieuſes à la Societé. Telle eſt la ſouveraine force de l'illuſion, & tel étoit le caractère de la Nation Angloiſe & de ſon Clergé depuis le tems de ce grand Saint Anglois *Thomas Becquet*, juſqu'à celui de la Réformation, où l'uſage de la Raiſon & la liberté de Conſcience rentrérent dans leurs droits.

SECTION VI.

Le Peuple n'eſt point turbulent, à moins qu'il ne ſoit ſéduit ou opprimé: il eſt tardif à réſiſter aux Oppreſſeurs; ſouvent doux dans ſa juſte vengeance, eſt courageux dans la défenſe de ſa Liberté.

C'Est aux artifices & à l'addreſſe des Séducteurs qu'on doit attribuer les inquiétudes & le mécontentement du Peuple qui arrivent quelquefois ſous un bon Gouvernement; car quand le joug eſt doux, ils ſont portez à la paix & à l'obéiſſance: ce ſont les mauvais traitemens qui leur font faire des tentatives pour le ſecouer, s'ils ne ſont viſiblement ſéduits. Les revoltes contre *Guſtave Ericſon*, & celles contre la Reine *Eliſabeth* furent toutes animées de cette ſorte d'eſprit, la Superſtition conduite & enflammée par les Prêtres. Lorſqu'une juſte Adminiſtration s'eſt une fois établie, que le Peuple s'y eſt accoutumé, & que l'on n'introduit pas des innovations trop bruſques, le Peuple

ple n'eſt point porté à la troubler ni à ſouhaiter d'y apporter le moindre obſtacle. Il n'en vient certainement à la reſiſtance que bien tard, & endure ſouvent mille duretez avant que d'en faire reſſentir aucune de ſa part. Les Romains ſouffrirent long tems les uſurpations, les inſultes & la Tyrannie du dernier *Tarquin* avant que de le chaſſer, & ils n'en ſeroient pas ſi-tôt venus à cette extrémité ſans le viol, & la mort tragique de Lucrèce. Les Hollandois endurérent la Tyrannie de l'Eſpagne juſqu'à ce qu'elle fût devenue inſupportable. Lorſque le Roi Philippe eut fauſſé ſon ſerment ſolemnel de gayeté de cœur, détruit leurs anciennes Libertez & leurs Loix, répandu leur ſang comme un implacable ennemi, & les eut traitez comme des chiens, il étoit tems qu'ils lui montraſſent qu'ils étoient des hommes, & des hommes libres malgré les tentatives criminelles qu'il faiſoit pour les rendre eſclaves. Ils combattirent heureuſement pour la gloire immortelle de cette Nation qui s'acquit une parfaite indépendance du Roi d'Eſpagne: à la perte infinie, & au deshonneur éternel de ce Prince.

Les

Les Suiſſes gémirent long tems ſous le Joug peſant de la Maiſon d'Autriche, ils endurérent une ſuite de ſouffrances & d'indignitez trop grandes & en trop grand nombre pour ne pas pouſſer à bout la patience humaine : tant leurs Gouverneurs devenoient inſolens & cruels ; tant ceux qui étoient ainſi gouvernez avoient de douceur, & de ſoumiſſion ! A la fin ils ſortirent de leur aſſoupiſſement, ou plutôt leurs Gouverneurs les irritérent de maniére qu'on ne pût plus les appaiſer. Cependant ils ne portérent leur vengeance qu'au point de ſe mettre à couvert pour l'avenir. Ils ne répandirent preſque point de ſang de leurs Tyrans & de leurs impitoyables exacteurs, ces Gouverneurs d'Autriche qui avoient tant répandu de celui de cette Nation. Ils conduiſirent ces voleurs dechainez juſqu'à leurs Frontiéres, & les congédiérent ſains & ſaufs ſous le ſerment qu'ils en exigérent de ne plus retourner dans les Terres des Suiſſes. Peut-on voir plus de lenteur à réſiſter ? rien de plus doux que la conduite de cette courageuſe Nation ſi long-tems maltraitée. Leur courage & les mauvais traite-

mens qu'ils avoient reçus leur firent prendre la réſolution de ne plus ſe ſoumettre au Pouvoir de l'Empereur. Delà en avant ils aſſurérent la Liberté de leur Patrie avec une valeur étonnante. Avec une poignée de gens ils paſſérent ſur le ventre à des Armées nombreuſes, & ne purent jamais être vaincus par aucune des Puiſſances voiſines. Leurs Exploits contre les Armées de l'Empereur, contre celles de Louïs onze, alors Dauphin, contre Charles le Hardi, Duc de Bourgogne, ſont preſque incroyables. Trois cens ſoixante Suiſſes mirent une fois en déroute huit mille Autrichiens, d'autres diſent ſix mille. Cent treize vainquirent l'Armée de l'Archiduc Léopold, compoſée de vingt mille hommes, & en tuérent un grand nombre; cent ſeize en battirent une autre de près de vingt mille hommes, & l'Archiduc y fut tué.

Ce n'étoit pas un petit ſujet, un égarement paſſager, ou un emportement à l'aventure des Gouverneurs, qui obligea les Hollandois & les Suiſſes de chaſſer les leurs. L'oppreſſion, la violence étoient univerſelles, conſtantes, faites de propos déliberé, & alloient

en

en croiſſant. Tel eſt le Naturel des hommes, ſur-tout de ceux qui ſont en place, qu'ils aiment mieux commettre deux fautes que d'en retracter une, comme le Chancelier Clarendon le remarque avec raiſon. Ils font quelquefois une ſeconde faute pour faire voir qu'ils n'ont point de honte de la premiére, mais qu'ils ſont réſolus à braver ceux à qui ils font du chagrin, à faire connoître leur mépris pour le Peuple, & combien ils ſe mettent audeſſus de la crainte & de la reforme. Quelques-uns ont pris plaiſir à rafiner ſur la cruauté, pour ſe donner du plaiſir, & par moquerie, comme celui de Suiſſe qui après avoir long-tems inſulté, & maltraité les pauvres Sujets, croyant qu'il manquoit quelque choſe à leur ſervitude pour la rendre complette, fit placer ſon bonnet ſur le Marché & obligea tous les paſſans de le ſaluer; & pour punir un de ceux qui avoient manqué de rendre le reſpect qu'il devoit à ce bonnet, il fit mettre une pomme ſur la tête du fils de ce criminel & obligea le père de la percer d'un coup de fléche à une certaine diſtance. N'étoit-il pas tems de ſe défaire de ces inſtrumens de cruauté? DI-

DIXIEME DISCOURS,

Continuation du même Sujet.

SECTION I.

Entêtement des Gens en place: ils ſont plus portez à l'oppreſſion que le Peuple ne l'eſt à la revolte. Le Peuple opprimé a de la joie des malheurs de l'Etat. Dans les diſputes qui arrivent entre les Magiſtrats & le Peuple, les premiers ſont à blâmer généralement parlant.

C'Est un déplorable entêtement des perſonnes d'autorité que celui qui les porte à pouſſer leur pouvoir & la patience du Peuple auſſi loin qu'ils peuvent aller, de ſorte qu'ils ne puiſſent plus reculer. Ceux qui ſont animez de cet eſprit trouvant le Peuple doux & patient juſqu'à un certain dégré, s'imaginent qu'il le ſera de même juſqu'au dernier, & n'ont garde ainſi de di-

diminuer le poids de leur autorité, juſqu'à ce que le Peuple pouſſé à bout ſecoue le joug, ſe defait d'eux, & n'ayant éprouvé aucune compaſſion dans ſes Maîtres, eſt tenté de n'en montrer aucune. Les promeſſes d'une Réforme & d'un meilleur traitement viennent alors trop tard. Le Peuple ne veut plus ſe fier à la parole de ceux qui l'ont traité d'une maniére perfide & barbare, avant même qu'on les eût irritez par la réſiſtance. Leurs remords, & leurs promeſſes quelque ſincères qu'ils ſoient, ſont regardez comme faux & inſidieux; on donne méme une mauvaiſe interprétation à ce qu'ils ont fait de bon: *Inviſo ſemel principe, ſeu bene, ſeu male facta premunt.*

Sous une Adminiſtration mauvaiſe, ou ſuſpecte & haïe, malheur qui arrive rarement ſans ſujet, le Peuple ſe réjouït des malheurs publics, ſouffre d'etre envahi, ſe laiſſe vaincre, endure le deshonneur de la Nation, & des pertes particuliéres plutôt que d'aider ſes Maîtres à l'empecher. C'eſt ainſi que les Romains en uſérent ſous le Gouvernement des Decemvirs. Ce Peuple d'ailleurs le plus brave qu'il y eût,

eût, le plus ſignalé par l'amour du Bien public, refuſa de combattre & aima mieux être défait. La raiſon en étoit que plutôt que de manquer à ſe venger de cette Magiſtrature uſurpée, il voulut bien que l'ennemi exécutât cette vengeance, & pour la faire réuſſir il s'expoſa à ce qui pouvoit lui arriver de pis & à la Patrie. Sous l'Empire de Tibère le Peuple apprit avec joie les nouvelles des revoltes & des invaſions. En l'année 1639. la Nation Angloiſe vit avec plaiſir que les Ecoſſois s'étoient emparez des quatre Provinces du Nord de l'Angleterre, & ſous le Règne de Charles Second, ſes Sujets haïſſoient les François parce que le Roi les aimoit; comme un plaiſant le lui dit agréablement, lorſque le Roi étoit en peine de ſavoir quelle en pouvoit être la raiſon.

Le Peuple ſouffre quelquefois patiemment un traitement injuſte lorſqu'il n'eſt pas tout-à-fait violent & rigoureux. Les Romains furent paiſibles ſous le Gouvernement des Decemvirs, tandis que leur autorité fut ſupportable; ils ſouffrirent même pluſieurs actes de Tyrannie, des oppreſ-

ſions

sions énormes, des meurtres, des emprisonnemens arbitraires, des Décrets illégitimes & des actions brutales sous le prétexte des Loix, avant qu'ils eussent recours à la résistance & à la défense personnelle. A la fin ils se réveillérent, & furent portez à la cruauté par la cruelle oppression qu'ils avoient soufferte. C'est ce que leurs Oppresseurs auroient pu prévoir, si leur puissance & leur orgueil ne les avoient pas entiérement aveuglez. *Appius Claudius* Chef des Décemvirs avoit endurci son cœur contre la Raison & la Compassion: enivré qu'il étoit de son Pouvoir excessif, dit Tite-Live. Cependant le Peuple quoique pousſé à bout, ne fit du mal à personne. Il fit de grandes menaces, & non sans raison: mais au moyen de quelques bonnes paroles & de l'espérance qu'on lui donna de voir cette Usurpation abolie, on l'appaisa bien-tôt. Ces Usurpateurs ressembloient à bien d'autres; ils tiroient leur autorité de la Loi, la vouloient garder contre l'esprit de la Loi, & l'étendre au-delà de ce que la Loi leur en donnoit. Je pourrois parler ici d'une République dont les Sujets se sont vûs

vûs pendant pluſieurs années dépouillez journellement de leurs Droits; & au-lieu de choiſir leurs Magiſtrats eux-mêmes ſelon les Loix fondamentales de leur Etat, ils voyent leurs Magiſtrats ſe choiſir l'un l'autre, & le Gouvernement changé en Ariſtocratie de Populaire qu'il étoit auparavant. Le Peuple voit cet abus public, cette corruption & ce violement de dépôt: il s'en plaint, à la vérité; mais il le ſouffre: ſa patience pourroit bien avoir ſon terme. Je ſouhaite que cette Nation ne ſoit jamais pouſſée à recourir à un remède violent, qui pourroit ébranler, & renverſer même l'Etat.

Ceux qui gouvernent ſe plaignent que le Peuple eſt inquiet, & fougueux: le Peuple ſe plaint que ſes Magiſtrats ſont injuſtes & tyranniques. Il eſt en général facile de décider, qui mérite le plus ſouvent du blâme. Il y a pluſieurs Païs où les oppreſſions arbitraires ſe font ſentir tous les jours, cependant il s'y paſſe des ſiècles entiers ſans qu'on y entende parler d'une revolte ou d'une ſédition. L'autorité porte naturellement à l'uſurpation, & ceux qui l'ont manquent rarement de prendre

dre plus qu'on ne leur donne. Ceux dont l'autorité eſt limitée en ſouhaitent davantage, & quand ils en ont davantage ils la prennent toute. Le Peuple qui n'a pour but que la protection de ſes Maîtres & la tranquillité, eſt content de ce qu'il poſſède, & ne cherche à troubler le Gouvernement que quand l'autorité entreprend de le dépouiller de ſa Liberté & de ſes droits. Lorſque ceux qui ſont obligez de conſerver ces choſes au Peuple s'en emparent eux-mêmes, doit-on trouver mauvais que le Peuple en témoigne du reſſentiment, & tâche de ſe faire faire raiſon ? C'eſt la Loi naturelle de notre propre Conſervation, Loi établie parmi les animaux meme ; elle vient de la Raiſon, auſſi bien que de la Paſſion. Le Peuple dans les premiers tranſports de ſa fureur la fait ſentir avec violence & répand du ſang ; lorſqu'on refuſe de lui rendre juſtice, il ſe la fait à lui-même par force : Mais ſa colère ne dure pas, & dès qu'il a une fois récouvré les droits qu'on lui avoit uſurpez, il en épargne ſouvent les Uſurpateurs.

SEC-

SECTION II.

Douceur du Peuple lorſqu'il demande juſtice contre les oppreſſions de ſes Magiſtrats. Combien ceux qui ont opprimé les Loix ſont prêts à recourir à leur protection dans le beſoin. Le Peuple n'eſt pas vindicatif: il montre de la compaſſion envers ceux qui n'en ont eu aucune pour lui.

LA modeſtie & l'innocence du Peuple Romain ſe fit remarquer après les oppreſſions violentes des Decemvirs. Il partit du Camp, & traverſa la Ville paiſiblement ſous les armes, & pouvant fondre ſur ſes ennemis domeſtiques les dix cruels Tyrans, & les détruire tout d'un coup: il conſerva du ſang froid, & en uſa honnêtement, ne faiſant du tort à la perſonne ni aux biens d'aucune ame. Il demanda ſeulement d'être rétabli dans ſes anciennes franchiſes, & abandonna ceux qui les avoient uſurpées à la punition ordonnée par la Loi: indulgence dont ceux qui avoient violé les Loix s'étoient

rendus bien indignes. C'eſt une choſe en vérité digne de remarque qu'*Appius Claudius* Chef de ces Uſurpateurs, & le plus expoſé au reſſentiment des Citoyens, pour avoir aboli les appels au Peuple, y appella lui-même lorſqu'il fut réduit à la condition de Sujet, qu'il ſe vit mettre en juſtice pour ſes malverſations criminelles & ſon adminiſtration tyrannique. Pouvoit-il y avoir un aveu plus mortifiant que l'on étoit coupable? Celui-là même qui avoit détruit tous les privilèges du Peuple oſa avoir recours à la protection de ce même Peuple. En qualité de Citoyen Romain libre, il prétendit, & demanda qu'on ne le liât point, lui qui avoit privé d'une maniére impérieuſe les Citoyens de ce juſte privilège.

Cette Hiſtoire eſt très-bien racontée dans le troiſième Livre de Tite-Live. *Appius* a eu ſes ſemblables en d'autres pays: gens qui ne vouloient point ſe ſoumettre à la déciſion des Loix lorſqu'ils ſe croyoient au-deſſus des Loix, & leur orgueil étant rabbatu, ils étoient bien aiſes d'avoir recours à la protection de ces mêmes Loix; gens

qui

qui avoient favoriſé des empriſonnemens arbitraires: aſſis ſur les Tribunaux de Juſtice, ils refuſoient le ſecours des Loix, & le reclamoient lorſqu'ils venoient à être mis en priſon. Les gens de ce caractère veulent qu'on rende la Juſtice également, non pas lorſque les autres y recourent, mais lorſqu'ils en ont beſoin eux-mêmes. Certainement ſi l'on doit refuſer le privilège des Loix à quelqu'un, c'eſt à celui qui l'a refuſé lui-même: conſidération que l'on faiſoit valoir contre Appius; *unum Appium Claudium, & legum expertem, & civilis & humani fœderis eſſe.*

Je croi qu'on trouvera après une exacte recherche que le Peuple a traité généralement parlant ceux qui le gouvernent avec plus d'indulgence que ſes Maîtres ne l'ont traité; que des Uſurpateurs impitoyables ont trouvé de la compaſſion, & que de cruels Tyrans après avoir été dépoſez n'ont point été traitez cruellement. Sylla cet homme ſanguinaire qui fit maſſacrer des milliers d'hommes, uſurpa le Gouvernement de la Ville de Rome, en remplit les rues de corps morts, & l'Italie entiére de ſang & de larmes; ce

monstre de cruauté, ennemi de sa patrie & du Genre-humain, après s'être dépouillé de son autorité finit tranquillement ses jours au milieu de cette même Ville qu'il avoit rendue le théatre sanglant de sa Tyrannie, & de sa rage. Celui qui avoit dépeuplé sa patrie par tant de morts violentes mourut paisiblement: Les Romains étoient si doux & si enclins à pardonner qu'il alloit par la Ville au-milieu des Citoyens sans prendre aucune précaution, & l'on n'attenta jamais sur sa vie quelque odieux qu'il se fût rendu. Il ne faut point douter que les Atheniens n'eussent pu tuer leur Tyran *Pisistrate* qui après avoir été chassé mena une vie privée dans l'exil pendant plusieurs années, s'ils y avoient été poussez par la vengeance: ils le laissérent vivre paisiblement & se laissérent remettre dans les fers. Les Syracusains en usérent de même envers Denys le jeune. Lorsqu'ils se furent délivrez de ce Tyran sans pudeur, qu'ils le virent misérable & vagabond, réduit à enseigner de petits enfans, ils lui firent savoir qu'ils ne lui donneroient aucun chagrin. Ils étoient si éloignez de chercher à le

faire

faire mourir qu'ils lui laiſſérent ſaiſir l'occaſion de les replonger dans la ſervitude. Il avoit une tante ſœur du Tyran ſon père à qui ils rendirent tous les reſpects dûs à une Princeſſe légitime: après qu'ils eurent même aboli la Tyrannie, ils la ſoutinrent dans la ſplendeur de ce rang & lui firent des funérailles magnifiques.

Les Romains, quelque fâchez qu'ils fuſſent de la Tyrannie de Céſar, le furent encore plus de ſa mort. Il leur avoit fait le plus grand mal qu'un homme eſt capable de faire, & ils regrettoient cependant ſa perte. Le Peuple d'Iſpaham dans la derniére révolution de Perſe, montra plus de douleur pour l'infortune de l'Empereur *Schah Huſſein* que pour ſes propres malheurs, quoiqu'ils fuſſent les plus grands qui puiſſent arriver au Genre-humain; & que les calamitez ſans nombre qui accabloient cette miſérable Ville vinſſent du mauvais Gouvernement du Prince: premiérement les extorſions, & l'oppreſſion qui avoient duré ſi long tems, enſuite la Guerre, l'invaſion, la déſolation, la famine & un ſiège; enfin la néceſſité de ſe ſoumettre au pouvoir

arbitraire, & au glaive d'un ennemi étranger, brutal, jaloux & ſanguinaire. Cependant ce qui affligeoit le plus ce Peuple deſolé, c'étoit le ſort de leur ancien Empereur qui leur avoit attiré toute ſorte de miſères, par ſa mauvaiſe conduite. Ils lui virent ôter avec douleur, une couronne qu'il n'avoit jamais été digne de porter.

SECTION III.

Le Peuple n'eſt ni ſi mal aiſé à gouverner, ni ſi inconſtant, ni ſi ingrat qu'on l'en accuſe ordinairement.

J'Ai du penchant à croire que bien loin que le Peuple ſoit difficile à gouverner, c'eſt tout le contraire, & qu'il ne ſe laiſſe que trop facilement opprimer. Je ne prétends pas le louer en cela. Ce n'eſt pas aſſez pour l'honneur d'une Nation qu'elle ſe ſoumette de bon cœur à des Loix juſtes & humaines, à des Loix égales auxquelles ſes propres Maîtres ſe ſoumettent: n'eſt-ce pas ſon devoir & ſa propre gloire? Mais

Mais de l'autre côté n'eſt-ce pas être plutôt infame que fidèle de ſe ranger bénignement à la volonté inſolente des Uſurpateurs & des traîtres dont le devoir ſeroit de protéger la Nation, & qui ne font que la piller, qui ne reconnoiſſent aucune Loi, qui exercent des cruautez au lieu de rendre la juſtice, qui oppriment les Sujets contre la teneur des Loix dont ils ſe ſervent pour agir d'une maniére illégitime & déréglée? Voilà la différence, je penſe, entre les hommes libres qui obéiſſent à des Loix juſtes, & les eſclaves qui obéiſſent ſans diſtinction à des ordres injuſtes.

Je ne connois preſque point d'Etats dans le Monde où ceux qui gouvernent n'uſent de ruſe, quelques-uns même de tours peu honnêtes pour s'emparer de toute l'autorité poſſible, & de tout le revenu que le Peuple peut épargner. Non que le Peuple ſoit porté à leur refuſer, ou à leur envier une autorité & un revenu raiſonnables, ni même quelque excès, & quelque déréglement dans l'un & dans l'autre: Mais lorſque ſes Maîtres ne ſont pas contens s'ils n'ont le pouvoir de le détruire auſſi bien que de le protéger, de le mettre

à la mendicité au-lieu d'impoſer des taxes raiſonnables : lorſque les Loix ſont comptées pour rien & abolies, qu'on s'empare de ſon patrimoine, peut-on dire que le Peuple eſt inconſtant, & indocile, à cauſe qu'il ſent le tort qu'on lui fait, & qu'il veut en avoir raiſon? Qui peut être tranquillement dans la détreſſe, ou remercier ceux qui le traitent cruellement? Lorſqu'on élève des hommes à de grands poſtes on s'attend qu'ils feront du bien, le Peuple qui leur a donné de l'autorité dans cette vûe murmure ſans doute, s'il eſt fruſtré de ſon attente, ſur-tout ſi au-lieu du grand bien qu'il attendoit on s'acquitte de ce qu'on lui doit en lui faiſant beaucoup de mal.

Ceux qui ſe rendent ennemis de leurs bienfaiteurs ne doivent pas s'étonner ſi leurs bienfaiteurs reſſentent une ingratitude ſi criante, & une conduite auſſi perfide. La violence, ſur-tout celle qui nous vient de la part de ceux qui doivent en bien uſer avec nous, eſt repouſſée tôt ou tard par la violence, & cela eſt juſte. Ce n'eſt pas l'autorité toute pure, mais la protection qui eſt en droit de demander du reſ-

pect & de la reconnoiſſance. Celui qui ſe méle de gouverner, & qui ne protège pas les Sujets ne doit pas être ſurpris s'il en eſt deteſté au-lieu d'en être aimé; s'il s'en attire le mépris au-lieu du reſpect; la revolte au-lieu de la ſoumiſſion. C'eſt le bon Gouvernement qui rend le Peuple bon. Les gens de bien ne ſe plaignent pas des gens de bien. Lorſque le Peuple eſt mauvais on peut préſumer que ceux qui le gouvernent l'ont rendu tel: auquel cas qui a le plus de raiſon de ſe plaindre? Le Peuple eſt peut-être regardé comme mauvais & indocile parce qu'il s'attache opiniâtrement à ſa Liberté & à ſes Loix: l'en blamer c'eſt faire ſon éloge, couvrir de honte ceux qui le gouvernent, & donner à entendre qu'ils veulent devenir Tyrans, mais que le Peuple a trop de vertu & de courage pour le ſouffrir.

La République de Gènes eut recours au Roi de France pour en être protegée contre ſes ennemis. „ Non, dit le „ Roi, s'ils ſe donnent à moi je les „ donne au Diable, ils ſont dignes d'un „ tel Maître ". On a ſouvent repété ce diſcours comme une Satyre contre

ce Peuple, & c'étoit au fond une grande louange quoique le Roi voulût dire. Il avoit entrepris auparavant leur défense, & leur envoya des Troupes, qui à la vérité les défendirent de leurs anciens ennemis, mais qui leur firent encore pis que les autres. Afin de se payer par leurs mains de ce qu'ils avoient sauvé la République, il falloit que les François la détruisissent; & la missent dans les fers, pour l'avoir délivrée de l'Esclavage. Ce fut pour cette perfidie atroce, pour cette Tyrannie que le Peuple les chassa, & irrita ce Prince en travaillant à sa conservation. C'est pour cela qu'il donna ce Peuple au Diable, comme un instrument propre à le venger de cette prétendue injure. Que vouloit-il que les Genois fissent; prétendoit-il qu'ils eussent de la réconnoissance pour leur changement de condition s'il ne la rendoit pas meilleure ? Pour avoir eu le plaisir d'avoir changé d'Oppresseurs, vouloit-il qu'ils baisassent la verge de fer, seulement parce qu'elle étoit neuve, quoiqu'aussi pesante que l'ancienne, & qu'ils se soumissent humblement aux coups de fouet, aux tortures, aux fers,

fers, à la rapine, à la mendicité & à la mort ? Pouvoient-ils prendre la cruauté pour la douceur ; devoient-ils repêter la plus noire trahiſon, & ſe ſoumettre bénignement à l'eſclavage de ceux dont ils s'étoient ſervis & les avoient payez pour l'abolir ? Méritoient-ils qu'on les donnât au Diable, parce qu'ils ne vouloient pas faire un ſacrifice de leur Liberté, de leurs biens, de leurs familles, de leurs vies & de tout le bonheur humain à la convoitiſe, & au pillage de leurs ennemis, ou de ceux qui étoient encore pires : de leurs perfides amis ?

SECTION IV.

Le Peuple accuſé fauſſement d'inconſtance, d'ingratitude, & de rebellion, lorſqu'il s'oppoſe aux Oppreſſeurs & aux Tyrans. Tous les Tyrans, & ceux qui s'attribuent un pouvoir illégitime ſont des rebelles, & les plus coupables de tous.

LE Roi *Jacques* avoit autant de raiſon de ſe plaindre des Anglois à

qui il rendoit le même témoignage que c'étoit un Peuple inconstant, étourdi & mutin: la médisance retomboit sur ce Prince qui avoit aliéné l'affection de ses Sujets, en les traitant comme des esclaves, en les gouvernant à sa seule fantaisie contre la teneur des Loix, & voulant substituer une Tyrannie effrenée à une Monarchie limitée comme est celle d'Angleterre. Ce n'étoit pas assez qu'on lui eût confié le pouvoir de protéger la Nation, Charge la plus honorable dont un mortel puisse être revêtu, il falloit qu'il eût de plus l'autorité de la perdre: il n'y a qu'un Destructeur qui puisse souhaiter un pareil pouvoir. Trois grandes Nations libres ne pouvoient ni ne vouloient souffrir d'être gouvernées tyranniquement par un homme chargé de les protéger & qui en avoit prêté le serment. Si celui que l'on prend pour servir de garde devient un assassin, & qu'il tourne ses armes contre ceux qu'il s'est chargé de défendre, est-on blâmable de le congédier? Y a-t-il d'autres gens que des assassins qui puissent le trouver mauvais? Si le Roi Jacques n'étoit pas content des conditions attachées à la Souveraineté,

il

il pouvoit ſe diſpenſer de s'en charger, perſonne ne l'auroit forcé à accepter la Royauté. En l'acceptant, il ſe chargea d'un emploi pour l'avantage de la Nation, accompagné de tous les avantages raiſonnables, & de toute la gloire dont un mortel puiſſe légitimement être revêtu. Il pervertit ſans aucun honneur, cette charge & s'en ſervit d'une maniére perfide à la ruïne de la Nation. Obligé qu'il étoit à prendre les Loix pour modèle de ſon Gouvernement ſelon ſon devoir & ſon ſerment, il faiſoit une Loi de ſa ſeule volonté, ou plutôt de la volonté de ſon épouſe ſuperſtitieuſe & de ſes Prêtres emportez. Il ſe ſervit du glaive contre les Loix de l'Etat, oppoſa ſes Prêtres proſcrits à l'Egliſe établie, la Superſtition Romaine à la Religion Proteſtante, & une Armée de Papiſtes à une Nation Proteſtante. C'étoit une perfidie déclarée contre le bien Public, & le Peuple auroit été ſans doute bien inconſtant & bien mauvais s'il avoit abandonné ſes anciennes Loix, ſes biens, ſa vie & ſes droits à la diſpoſition arbitraire de ce pouvoir inouï & déme-

ſuré dont le but eſt toujours de détruire & jamais de conſerver.

La Nation étoit-elle inconſtante en s'attachant à ſon ancienne Conſtitution; étoit-elle changeante en ne ſe ſoumettant pas au changement, à une altération d'une violence ouverte de ſon ancien Gouvernement? Les Anglois étoient-ils revêches parce qu'ils rejettoient les malverſations; ingrats parce qu'ils défendoient leurs vies & leurs biens contre l'uſurpation de ceux qui leur devoient de la reconnoiſſance? Etoient-ils rebelles en ſoûtenant les Loix contre ceux qui ſe revoltoient ſans pudeur contre les Loix, juſqu'à déclarer qu'ils étoient au-deſſus des Loix, quoique revêtus du pouvoir de les maintenir qui eſt le juſte motif de l'autorité? Le Peuple qui ne veut point ſouffrir l'oppreſſion eſt toujours regardé comme mutin par ceux qui ſont ou qui voudroient être Oppreſſeurs; & les ennemis de l'oppreſſion ont toujours le titre d'ennemis du Gouvernement. C'eſt être ſéditieux que de blâmer les excès des gens en place; c'eſt être inſolent que de taxer l'inſolence de ceux qui a-

bu-

buſent du pouvoir. C'eſt une marque d'un eſprit turbulent que de diſtinguer le droit du tort que l'on fait au Public; le Gouvernement légitime; de la Tyrannie. Ce n'eſt pas aſſez de reconnoître qu'on doit obéir à un bon Gouvernement, ſi l'on ne dit auſſi qu'on ne doit point réſiſter au mauvais, & à l'abus du légitime: c'eſt être factieux que de ſe plaindre de la Tyrannie, c'eſt une rebellion que d'en ſecouer le joug. Ceux qui oppriment ſont les premiers, & les plus criminels rebelles, & quand les opprimez ſe tournent contre eux, ils ne font que réſiſter à la rebellion, ils ne font que ſe conformer à la Juſtice & à la Nature. Celui qui viole les Loix de la Raiſon, de l'Equité & de la Nature, qui enfraint les Loix de ſa Patrie, quelque poſte qu'il occupe, & quelque nom qu'il porte, eſt un rebelle ſujet aux Loix faites contre la violence & la rebellion. Ainſi les Tyrans & les Oppreſſeurs ſont les rebelles les plus inſignes du monde, coupables d'une trahiſon capitale envers Dieu & envers les hommes, par conſéquent puniſſables par toutes les Loix de Dieu & de la Raiſon.

SEC-

SECTION V.

Les Peuples dans l'eſclavage ne ſauroient aimer leur Prince avec tant d'affection, ni le défendre avec tant de bravoure que ceux qui ſont libres.

C'Est une fidélité bien foible & chetive que celle qui eſt forcée & ne procède que de la crainte: elle ne ſauroit durer plus que la paſſion ſervile qui la produit. Quand la crainte finit, la fidélité en fait autant, ou s'attache à celui qui inſpire une crainte ſupérieure. Un Prince ne doit attendre des Sujets dans la ſervitude ni attachement ni ſoumiſſion conſtante. Qui que ce ſoit qui les commande ils ne ſont qu'Eſclaves, & auroient par conſéquent bien peu de raiſon de s'oppoſer à celui qui ne peut rendre leur condition pire, ou s'attacher à celui qui l'a rendue ſi mauvaiſe & qui ne voudroit pas la rendre meilleure. Ils n'ont pas même le cœur de défendre leur Maître quand ils en auroient l'in-

cli-

clination. Ils ſont au Champ de bataille ce qu'ils ſont chez eux, lâches & poltrons: c'eſt ce qui a cauſé le renverſement de tant de grandes Monarchies ou qui du moins leur a cauſé des pertes conſidérables dès qu'elles ont été attaquées ſur-tout par une Nation libre. *Darius* fut vaincu par les Grecs qui dans toutes les occaſions battirent des Armées nombreuſes avec peu de Troupes, & étoient en poſſeſſion de vaincre le Grand Roi. Ils conquirent à la fin ſes vaſtes Etats, ce qu'ils auroient fait long-tems auparavant s'ils n'en euſſent été empêchez par leurs jalouſies domeſtiques, & leurs conteſtations. C'eſt ainſi qu'*Antiochus*, & *Tygranes* pliérent devant les Romains. *Lucculle* diſoit fort bien que „ le Lion „ ne fait aucune attention au nombre „ des Brebis ". Son Armée n'étoit que de quatorze mille hommes, un peu plus de deux Légions, lorſqu'on lui rapporta le nombre prodigieux de Troupes qu'il alloit attaquer. C'étoit en effet un combat entre des Lions & des Brebis, & les Romains eurent moins lieu de combattre que de rire de voir cette Armée innombrable ſaiſie

sie de crainte & fuir à la vûe d'une poignée de gens. Les Romains essuyérent plus de dangers & trouvérent plus de resistance chez les Samnites qui faisoient un petit Etat libre que dans tous les Monarques absolus du monde. Telle est la grande différence entre le courage des hommes libres & celui des Esclaves; entre des hommes qui vivent & qui combattent pour eux-mêmes, & ceux qui n'agissent & ne respirent que selon le bon plaisir d'un autre.

Dans l'Orient la servitude des Peuples est aussi aveugle & complette que la Tyrannie, la superstition, & l'artifice sont capables de la rendre. Cet esclavage le plus grossier, & le plus abject qu'on puisse voir, met-il le Prince en sureté & fortifie-t-il son Trone? Tant s'en faut, car les Souverains de l'Orient, Maîtres absolus de la vie & des biens de leurs Sujets, en sont par-là dans un plus grand danger; cela rend leur Trone plus chancellant. Plus le Prince est élévé, plus sa chute risque d'être lourde. Les Peuples à la vérité font profession de l'adorer, mais c'est parce qu'ils y sont forcez,

& ſoit qu'ils le faſſent par crainte où par ſuperſtition, ces honneurs divins ne ſont point accompagnez d'une affection perſonnelle; plus le Prince s'approche de la Divinité, plus il ſe prive de l'amour des hommes. Là où la diſtance eſt ſi prodigieuſe il ne ſauroit y avoir de commerce mutuel de bons offices: ce qui n'inſpire que du reſpect & de la terreur ne peut produire de l'amour, & de l'attachement. Celui qui recherche l'amour de ſes Sujets ne doit point ſe placer trop haut, ni les mettre trop bas. On doit conſerver une certaine égalité entre les perſonnes qui ſouhaitent d'être amis par inclination, que ce ſoit des Particuliers, ou bien un Souverain & ſes Sujets.

SEC-

SECTION VI.

Condition foible & incertaine des plus grands Princes qui ne sont point aimez de leurs Sujets. Nul Tyran ne sauroit l'être & pourquoi.

LE Peuple qui ne possède rien en propre, qui n'a aucun établissement dans sa Patrie, n'y a aucun attachement non plus, & n'est lié par aucune obligation à son Prince. De sorte, comme *La Loubère* le remarque dans sa Rélation Historique de Siam, que comme les Sujets doivent subir le même joug sous quelque Prince que ce soit, & qu'on ne sauroit leur en faire porter un plus pesant, ils ne prennent jamais aucune part à la fortune de leur Prince. Le même Auteur dit qu'on fait par expérience qu'au moindre trouble, au moindre attentat, les Sujets laissent aller tranquillement la Couronne à celui qui a le plus de force, d'addresse ou de Politique quel qu'il soit. Un Siamois s'expose gayement

à

à la mort pour ſe venger d'une injure particuliére, pour ſe délivrer d'une vie qui lui eſt à charge, ou pour ſe dérober à un ſupplice cruel; mais de mourir pour le Prince ou pour la Patrie, c'eſt une vertu inconnue dans ce pays-là. Ils manquent des motifs qui animent les hommes libres, ils n'ont ni liberté ni biens, ni par conſéquent aucun attachement à leur Païs. De ſorte que ceux qui ſont faits priſonniers par le Roi de *Pegu* demeurent tranquillement dans ce pays-là à une petite diſtance de leurs frontiéres. Ils oublient en peu de tems la maiſon paternelle, où ils n'ont connu que la ſervitude, & ſouffrent celle où ils ſe trouvent parce qu'elle n'eſt pas pire que la premiére. Les habitans du *Pegu* de même lorſqu'on les mène à Siam, montrent la même indifférence pour leur Patrie par la même raiſon que les Siamois. Les Rois de l'Orient, dit la Loubère, ſont regardez comme les enfans adoptifs du Ciel, on croit que leurs ames ſont céleſtes, & ſurpaſſent les autres en vertu autant que leur condition royale ſurpaſſe en bonheur celle des autres mortels. Cependant

lorſ-

lorſqu'une fois les Sujets ſe révoltent, le Peuple vient à mettre en doute quelle eſt l'ame la plus eſtimable ou celle du Prince légitime ou celle du Sujet rebelle, & ſi l'adoption céleſte n'a pas paſſé de la perſonne du Roi à celle du Sujet. Les Hiſtoires de ce pays-là ſont pleines de pareils exemples. La Loubère cite auſſi le Père *Martini* qui dit que les Chinois ſe perſuadent ſouvent qu'en changeant de Souverain ils ſe conforment à la volonté du Ciel, & ils ont quelquefois préferé un brigand au Prince qui étoit déja ſur le Throne.

Mais outre, dit-il, que cette autorité deſpotique eſt depourvue de défenſe, ſon exercice ſe terminant entiérement au Prince, elle eſt foible faute d'être partagée, & communiquée à d'autres perſonnes. Celui qui veut déthroner le Prince n'a guère autre choſe à faire qu'à jouer le rolle de Souverain & en revêtir l'eſprit. L'autorité étant renfermée dans un ſeul homme, n'étant exercée que par un ſeul homme, paſſe ſans peine d'un homme à un autre faute d'avoir des gens dans l'emploi, qui s'intereſſent à conſerver une autorité où ils ayent part. Il n'y a donc que le Prin-

Prince qui ſoit intereſſé à défendre le Prince. Il ajoute qu'il paroît que dans les anciennes révolutions de la Chine celui qui s'emparoit du Sceau royal ſe rendoit d'abord Maître de tout, à cauſe que le Peuple obéiſſoit toujours aux ordres où il voyoit le Sceau, ſans s'informer en quelles mains il ſe trouvoit. Le Roi de Siam garde ſon Sceau avec un ſoin ſi jaloux qu'il ne le confie à perſonne; ce qui fait croire ſans peine que l'obéiſſance des Sujets eſt attachée au Sceau. On peut dire de cette maniére, que le plus grand danger de ces Princes vient des choſes même qu'ils regardent comme leur plus grande ſureté, que ce ſoit une grande Armée ou un Sceau: celui qui s'en rend le maître eſt d'abord Roi. On peut dire la même choſe d'un grand Thréſor qui eſt la derniére reſſource des Gouvernemens arbitraires. Les Sujets y étant continuellement ruïnez, appauvris, & ſaignez ne ſauroient fournir d'abord des ſubſides dans un évenement imprévû. Le Prince doit mettre ſon eſpérance à ce qu'il a dans ſes coffres qui pouvant être pris peut ſervir à lui faire la Guerre, & mettre la Couronne ſur la

tête

tête de l'Uſurpateur. Sur quoi la Loubère remarque fort bien qu'outre l'épuiſement où le Prince réduit ſes Sujets en les dépouillant & tirant d'eux les groſſes ſommes dont il remplit ſes coffres, ces Thréſors avancent la ruïne de celui qui les a ramaſſez, & s'il les a levez & gardez pour ſe conſerver, il peut les voir employez & diſſipez pour le détruire. C'eſt la ſubſtance de ce que cet Auteur dit dans la derniére Partie du quatorziéme Chapitre de la troiſiéme Partie.

Voilà ce que gagne un Prince par un pouvoir ſans bornes; réduiſant ſes Sujets à l'eſclavage, ſéparant ſes intérêts & ſa bourſe des leurs. Ils n'ont ni les moyens ni les motifs de le ſoutenir; ils n'ont plus d'argent à lui donner, parce qu'il leur en a trop pris; ils n'ont rien à défendre qui leur appartienne; & pourquoi défendroient-ils leur Maître, s'ils ne perdent rien en le perdant?

ONZIEME DISCOURS,

De la Nobleſſe.

SECTION I.

Origine politique de la Nobleſſe; le Peuple eſt porté à la reſpecter. Elle a du penchant à opprimer le Peuple. Ce que c'eſt que la Nobleſſe ſans vertu. Quel devroit être ſon eſprit.

Après avoir tant parlé du Peuple, il eſt à propos de dire quelque choſe de la Nobleſſe. Comme par le terme de Peuple je n'entends pas la ſotte & miſérable populace avec laquelle on le confond ſouvent d'une maniére injurieuſe & injuſte; je parle des Membres de la Nation qui poſſédent des biens ſans avoir les privilèges des Nobles, & par ces derniers j'entends ceux qui jouïſſent des privilèges dont le Peuple eſt exclus.

Dans un Etat bien réglé nul homme ne devroit ſe mettre au-deſſus des autres ſans leur donner un équivalent de cette ſupériorité, & toute diſtinction publique devroit y être accordée à quelque mérite perſonnel. C'eſt prudence à un Prince & à un Etat d'employer des gens d'honneur & habiles: par conſéquent il eſt juſte de les récompenſer: ce fut là l'origine véritable des Sénateurs Romains qu'on choiſit à cauſe de leur habileté & de leur expérience dans la conduite de l'Etat. On les orna du titre de *Peres Conſcripts*, & leurs deſcendans furent qualifiez de celui de *Patriciens*. Leurs fonctions venoient de leur dignité, & leur dignité étoit la récompenſe de leurs fonctions. C'eſt ainſi qu'ils méritérent cette prééminence & l'eſtime du Peuple qui ne leur manqua jamais de reſpect juſqu'à ce qu'ils vinrent à n'avoir aucun égard pour lui, & à peine même alors. Tant il eſt naturel à ceux qui ont le pouvoir en main d'en abuſer; & plus ordinaire à ceux qui ſont en place de s'écarter de la modération, qu'au Peuple de ſecouer le joug. Les biens produiſent le pouvoir, & le pouvoir produit les biens

biens: les Sénateurs, ceux qui gouvernoient l'Etat, s'en appropriérent les richeſſes. Les Sujets ſe trouvérent pauvres, & la Nobleſſe les tenoit dans cette pauvreté, les ſaignant par des uſures exceſſives; & lorſque les Particuliers étoient inſolvables, les Sénateurs arrêtoient leurs perſonnes & les tenoient dans les liens. Cette violence étoit trop grande, & ce traitement trop indigne pour être toujours ſouffert par une Nation libre, & courageuſe. Le Peuple força les Patriciens à lui donner des Magiſtrats pris d'entre les Plebéiens. C'eſt ainſi que commencérent les Tribuns du Peuple; Officiers qui mortifiérent la Nobleſſe, & enſeignérent aux Plebéiens qu'ils avoient droit d'aſpirer à leur tour aux plus grands honneurs. Ce fut-là l'effet & le châtiment de l'orgueil des Patriciens. Le Peuple s'étoit contenté d'en être gouverné, mais lorſque ſes Maîtres l'inſultérent & l'opprimérent, il prétendit avoir part au Gouvernement.

Les Sujets ſont, pour ainſi dire, les matériaux du Gouvernement, leur conſervation en eſt le but, & ne peut être autre. Le Gouvernement où le Peuple

n'a aucune part eſt un monſtre tel que la Nature n'en ſauroit produire de ſemblable; une tête qui ne prend aucun intérêt au corps & aux membres, qûi au-lieu de les nourrir les dévore. Dans la Societé nul homme ne devroit être au-deſſus des autres que pour leur avantage. S'il ne leur en procure aucun, s'il n'a des vûes que pour lui-même, fait tout pour lui-même, & s'aggrandit au préjudice d'autrui; ſon élevation eſt un malheur, heurte la Juſtice & la Nature, & il vaut mieux qu'il en deſcende que ſi tous les hommes périſſoient. La Nobleſſe n'eſt pas une production de la Nature: les Nobles les plus diſtinguez lorſqu'ils viennent au monde ne ſurpaſſent ceux du commun, ni pour les traits, ni pour le tempérament, ni pour la force. Leur différence n'a de fondement que ſur un Etabliſſement civil qui confère la Nobleſſe par des vûes de Politique, mais qui ne peut donner une grande ame par infuſion en conférant un grand titre, non plus que de la taille & de la force. Il ſeroit à ſouhaiter que lorſque les gens de mérite acquiérent de l'élévation, leurs deſcendans leur reſſemblaſ-

ſent

ſent toujours. Lorſqu'ils ne le font pas, leur abâtardiſſement eſt un opprobre à eux-mêmes d'autant plus grand, qu'il eſt injurieux au Public. Nul d'entre eux n'a de juſte prétention à un haut rang, étant obligé de ſurpaſſer les autres en vertu, à proportion qu'il eſt élevé en dignité.

La Nobleſſe ſans Vertu n'eſt qu'une infamie élevée: la plus grande injure qu'on puiſſe dire à un Gentilhomme, c'eſt de dire qu'il a le cœur bas, & celui-là l'eſt qui fait des actions baſſes, quelque grand que ſoit d'ailleurs ſon nom. On peut dire même qu'il a le cœur bas, quand ſa conduite n'eſt pas noble. La privation des bonnes qualitez eſt un juſte ſujet de reproche, mais lorſqu'un homme noble en a pluſieurs mauvaiſes & n'en a aucune de bonne, il eſt le deshonneur de ſa Patrie: il devroit devenir le jouet de ceux de ſon ordre, & être livré à la populace dont il s'eſt déja rendu Membre ſous le masque de Gentilhomme. L'eſprit de ceux de cet ordre relevé devroit être noble comme leur nom, plein d'amour & de zèle pour le bien public, d'horreur pour la corruption, de mépris pour

de petits avantages personnels; de Justice à l'égard de chaque Particulier. Ils devroient rechercher l'avantage de tous les Citoyens; leur exemple aussi illustre que leur titre, devroit regarder au-dessous de soi l'imposture & le lucre. C'est ainsi qu'ils mériteroient d'être au-dessus des autres, & qu'ils devroient s'attirer des éloges: si un tel homme n'est pas noble il a une juste prétension à la Noblesse. Il fait plus d'honneur à son poste qu'il n'en reçoit: Une grande ame est une chose que l'homme ne sauroit conférer; une Couronne même ne la donne pas, elle la distingue seulement & reçoit du lustre des honneurs accordez au mérite. On doit peu estimer la vénération pour le titre & pour le rang: un homme de Bon-sens fait peu de cas d'un respect qu'on rendroit à son valet de pied s'il occupoit le même poste. La véritable estime est personnelle. Les honneurs que les hommes rendent à la fortune & à des choses accidentelles ne sont qu'une flatterie, & un usage où le cœur n'a aucune part.

SEC-

SECTION II.

Obligations de la Nobleſſe à l'égard de la Patrie. Les Nobles devroient ſurpaſſer tous les autres Citoyens en vertu & en zèle pour le bien public.

UN homme revêtu d'un grand titre, & d'un eſprit borné ou mal tourné eſt plus digne de mépris que l'homme le plus vil d'entre le vulgaire qui ſe trouve mauvais par néceſſité, par ignorance, & le plus ſouvent faute d'éducation. La pauvreté même ne ſauroit excuſer les baſſeſſes d'un homme de rang. Celui qui a l'ame noble ne fait rien de mépriſable, même dans la pauvreté; ſon devoir & ſon honneur lui tiennent plus à cœur, que ſes beſoins: il aime mieux ſouffrir l'infortune que le deshonneur. Tous les Nobles devroient être l'ornement de la Patrie, ſans quoi la Societé ne peut ni ne doit les eſtimer: leur intégrité étant d'une ſi grande importance au Public. C'eſt de leur vertu ou de leur corrup-

tion que dépend souvent la prospérité ou la décadence d'un Etat, sur-tout s'ils ont beaucoup de part à la formation des Loix, & à la conduite du Gouvernement. C'est une Vertu ordinaire d'être juste à l'égard de sa Patrie: favoriser & veiller à ses intérêts, c'est le devoir de tous les Citoyens; mais les hommes publics, ceux qui occupent les grands postes y sont encore plus particuliérement obligez. Ils jouïssent d'une plus grande considération, ils sont mieux qualifiez pour cela, ce seroit une honte irréparable pour eux s'ils ne l'étoient pas: ils ont déja leur récompense étant ce qu'ils sont.

Celui qui ne s'intéresse pas pour la Patrie, quelque basse que soit sa condition, ne mérite pas d'y vivre: il devroit en être banni, car qui n'en est pas l'ami en est l'ennemi. Quand il n'y posséderoit aucun bien, il lui reste quelque chose d'assez précieux pour l'attacher: il a une vie à perdre, ou à garantir, & la protection qu'il reçoit du Public l'oblige à lui souhaiter du bien & à le défendre; il ne fait en cela que s'acquitter de son devoir. Outre l'humanité ordinaire, l'intérêt, le besoin

&

& la conſervation des gens de ſa connoiſſance, de ſes voiſins, de ſes parens, le ſollicitent puiſſamment à aimer & à favoriſer le bien de toute la Communauté. Celui qui n'a point d'amour pour le Public peut à peine être préſumé avoir aucune inclination louable; c'eſt de l'amas de pluſieurs Vertus particuliéres que réſulte la Vertu publique; elle vient d'un amour tendre, de la pitié, de la généroſité & de la bonté du naturel; de l'amitié, de la juſtice, de l'amour de la Liberté & de ſes droits; de la paix, de même que de l'averſion contre l'intruſion, la violence, l'uſurpation & la ſervitude.

L'amour pour le bien public eſt la plus digne paſſion qui puiſſe remplir le cœur d'un mortel. Celui qui en eſt dépourvu ne ſauroit avoir d'autre qualité bonne ou louable. Un bon cœur prend part à ce qui regarde les Nations étrangères, & aux révolutions arrivées il y a long-tems. Qui peut lire l'Hiſtoire des Nations tombées dans l'eſclavage, la Vertu opprimée, le Vice en poſſeſſion des honneurs, ſans en être touché de compaſſion? Qui peut voir même au travers de pluſieurs ſiècles,

l'admirable *Brutus* qui périt à la défenſe de la cauſe la plus juſte du monde? Qui peut voir le diſſolu *Antoine*, le perfide *Octave* triompher dans l'injuſtice, ſans être touché d'indignation & de douleur? Qui peut voir ſans émotion, & ſans un morne chagrin, ces Tyrans & ceux qui leur ſuccéderent faire périr avec une fureur conſtante, tout ce qu'il y avoit de gens de bien & de mérite dans l'Etat?

Si l'amour du Public eſt un devoir à l'égard de tous les hommes, ſi c'eſt une obligation non-ſeulement pour ceux du moyen rang, mais encore pour ceux du plus bas, que ne doit-on pas attendre des Nobles ſur qui la Patrie a verſé ſes plus grandes faveurs, & ſur le zèle & les ſervices de qui elle doit ſe repoſer? Qu'y a-t-il de ſi juſte, de ſi cher, de ſi noble & de ſi relevé que l'obligation de défendre cette Patrie qui nous a donné non-ſeulement la naiſſance, mais encore des biens, des honneurs & de la diſtinction? Ce n'eſt que reconnoître ce que l'on doit à un bienfaiteur; & ſi l'on eſt ingrat, ſi ſouverainement ingrat que d'y manquer, quelle bonne qualité peut-

peut-on avoir? Les anciens Perſes avoient fait une Loi expreſſe & rigoureuſe contre les ingrats. Ils regardoient l'ingratitude comme la ſource de toutes les inimitiez qui ſe gliſſent entre les hommes, comme la marque de l'eſprit le plus vil & le plus lâche. On ne croyoit pas poſſible qu'un ingrat fût capable d'aimer les Dieux ou les hommes, ſes amis, ſes parens ou ſa Patrie. Il eſt certain que celui qui n'aime point la Patrie n'eſt pas capable d'aimer autre choſe: l'ingratitude à cet égard comprend toutes les autres ingratitudes.

SECTION III.

Miſérable caractère d'un homme de qualité ſans mérite. Lâcheté & corruption de la Nobleſſe Romaine, ſuites funeſtes qu'elle eut.

Etre Gentilhomme & n'être pas bon Citoyen c'eſt une contradiction bizarre, tout au moins un caractère

tère pitoyable & dépravé. Que pouvons-nous dire d'un tel homme? Il n'est certainement pas digne de la confiance de la Patrie: il n'a aucun droit aux honneurs qu'elle distribue, s'il ne s'acquitte pas de ce qu'on lui a confié, s'il regarde ce devoir avec indifférence, s'il manque de fidélité & de zèle pour le Public: je parle d'une fidélité incorruptible, & d'un zèle plein d'affection. Les honneurs publics doivent être donnez à ceux qui aiment le Public, & l'amour du Public doit être toujours attaché aux honneurs. Sans cela nul homme n'a droit de les obtenir, ni de les posséder: faute de cette qualité essentielle, il se dégrade lui-même & perd ce dont il n'est pas capable de jouïr. Il doit être regardé dans la suite comme un intrus, comme un farceur qui joue à la vérité un rolle, mais qui n'est revêtu d'aucune qualité réelle. Les ornemens & les prérogatives de son rang ne servent qu'à l'exposer à un ridicule & à un mépris continuels, comme plusieurs Nobles Romains du tems de Salluste qui dit d'eux „ qu'ils étoient comme autant de Sta-

„ tues,

„ tues, & qu'à leur nom illuſtre près „ ils n'avoient rien qui les rendît re- „ commandables ".

L'ignorance ſtupide de la Nobleſſe Romaine n'étoit pas à beaucoup près ſon plus grand défaut. Elle étoit corrompue, débauchée, tyrannique, inſolente & vénale. Elle étoit compoſée d'hommes intereſſez qui trahiſſoient le Public, qui ſe ravaloient juſqu'à faire un infame trafic de leur ſuffrage & de leur autorité dans l'Etat; vendoient la Juſtice, les Provinces & les Royaumes; donnoient des Sentences à prix d'argent contre des innocens, ou n'en prononçoient point en faveur d'un innocent qui ne pouvoit leur en donner. C'étoit pour de l'argent qu'ils protégeoient les ennemis du Public & qu'ils autoriſoient les Oppreſſeurs domeſtiques. Qui voudra en voir un fidèle portrait n'a qu'à lire l'Hiſtoire de la Guerre contre Jugurtha ſi bien écrite par *Salluſte*. Leur corruption précipita la chute de la Liberté dont les gens corrompus ſont toujours indignes. Ce qu'ils ſouffrirent enſuite dans les Guerres civiles, de la rage des Uſurpateurs, fut un juſte châ-

timent de la corruption, & du honteux abâtardiſſement de cette Nobleſſe. Depuis ce tems-là ils ſervirent continuellement de victimes aux Tyrans. Ils auroient pu, s'ils avoient été juſtes & incorruptibles, ſe féliciter de s'être ſauvez eux-mêmes & l'Etat. Ce fut leur corruption, leur vénalité, leur orgueil & leur oppreſſion qui leur firent perdre leur autorité.

Lors qu'un Gouvernement eſt corrompu & tyrannique, il devient odieux & foible. Les ambitieux que cela réveille en prennent occaſion de le renverſer. Ils ont aſſez de matiére pour ſe faire écouter du Peuple, qui reçoit lors avidement tout ce qu'on lui dit. La condition où l'on ſe trouve quand elle déplait, eſt regardée comme la pire: on ſouhaite d'en changer, on eſpère par-là d'être mieux; ce qui arrive rarement. Si-tôt que ceux qui gouvernent ſont haïs, leurs Concurrens ne manquent pas d'être admirez, quoique peut-être encore pires que ceux qui ſont en place. Le mal que l'on ſent eſt regardé comme le plus inſupportable, & pour s'en délivrer on tombe ſouvent dans un pire, ſans compter

que

que l'on veut bien courir le riſque de ſe porter du préjudice, ſi par-là on peut faire ſuccomber ſon ennemi. La Nobleſſe Romaine avoit pouſſé à bout le Peuple, de ſorte que leurs intérêts étant ſéparez ils tombérent ſous le pouvoir d'un ſeul. La même choſe arriva en Dannemarc: tous les fardeaux publics, les taxes, étoient impoſées ſur le Peuple, la Nobleſſe n'en vouloit point porter ſa part: elle traitoit le Peuple avec mépris & lui faiſoit ſentir l'oppreſſion. Le Peuple courroucé en tira une cruelle vengeance. Il rendit le Roi abſolu, pour rendre les Nobles eſclaves: ceux-ci avoient fait une grande figure; à préſent un petit Officier de l'Armée eſt plus conſidéré qu'un homme de qualité du Dannemarc.

SEC-

SECTION IV.

Le commencement de la corruption dans un Etat vient ordinairement de la Nobleſſe. Combien cela eſt ruïneux au Public, & à elle-même.

LA première atteinte que reçut la Liberté de la France vint de la Nobleſſe qui conſentit que la Cour levât de l'argent ſur ſes Vaſſaux par le ſordide motif d'y avoir part: „ A ceci „ conſentirent les Seigneurs de France „ pour certaines penſions qui leur fu- „ rent promiſes pour les deniers qu'on „ leveroit en leurs Terres "; dit Philippe de Comines en parlant de Charles Sept: il ajoute, que par-là ce Roi ſe chargea d'un grand péché lui & ſes Succeſſeurs, & fit une plaie à ſon Royaume qui devoit ſaigner long-tems. Je ne ſaurois à cette occaſion me diſpenſer de citer un autre Paſſage de cet honnête homme d'Etat, & digne Hiſtorien: „ Y a-t-il de Prince ſur la Ter- „ re, dit-il, qui ait l'autorité d'impoſer

„ un

„ un ſol ſur ſes Sujets, ſans la conceſ-
„ ſion & conſentement de ceux qui
„ doivent le payer autrement que par
„ Tyrannie ou violence? . . . . Au-
„ cun Prince ne peut le lever ſinon
„ par Tyrannie, & ſous peine d'ex-
„ communication. Mais il y en a qui
„ ſont brutaux aſſez pour ne pas ſavoir
„ ce qu'ils doivent faire ou omettre
„ en cette affaire ".

Ces impoſitions devinrent énormes preſque auſſi-tôt qu'elles devinrent arbitraires. Charles Sept qui fut le premier qui les leva ne reçut jamais en aucune année au-deſſus de cent quatre vingts mille Livres; Louïs XI. ſon fils tripla preſque ce revenu, & depuis ce tems-là tout ce que le pauvre Peuple pouvoit avoir juſqu'à la chemiſe, n'a pas été jugé ſuffiſant pour ſes Rois. On pouvoit aiſément prévoir cela, mais un petit profit préſent aveugla la Nobleſſe de France.

Au moyen de l'argent dont les Seigneurs avoient permis la levée, la Cour pouvoit entretenir des Armées ſans leur conſentement, & ils s'aviſérent trop tard de défendre leurs privilèges après avoir abandonné la bourſe qui

qui eſt le grand Privilège, & le boulevard de tous les autres. Ils trouvérent à la fin par une fâcheuſe expérience que ce qui fait tort à la Patrie ne peut dans le fond leur être d'aucun avantage, & qu'en trahiſſant les droits du Peuple, ils avoient trahi les leurs propres. En flattant & en favoriſant la Cour pour l'amour de quelques préſens, de quelques miſérables avantages perſonnels, ils ſe jettérent dans la dépendance ſervile de la Cour, qui ſe rendit la maîtreſſe de leur honneur & de leur vie. La Cour n'étoit point blâmable de leur donner de l'argent, s'il étoit vrai qu'ils ne vouluſſent faire leur devoir & ſervir leur Patrie qu'à prix d'argent. Leur profit fut bien peu de choſe, ſans compter la baſſeſſe & le deshonneur qu'il y avoit. Ce qu'ils gagnérent par cette corruption, ils le diſſipérent follement; & ruïnérent leurs Deſcendans, ſans rendre leur propre condition meilleure. C'étoit de plus une amorce qu'on préſentoit à la Cour, pour s'emparer de tout ce dont elle avoit envie, ſachant comment elle devoit s'y prendre.

La Nobleſſe fut bien-tôt ſuivie en cela

cela par les autres Sujets, & la Cour ſe prévalut de leur vénalité: ainſi Mézerai n'a que trop de raiſon de dire en parlant des Etats qui furent tenus au commencement du Règne de Charles VIII. que le Préſident des Etats, pluſieurs autres Membres du Clergé, & pluſieurs autres Députez ſe vendirent à la Cour, & trahirent la cauſe du Public. Il faut avouer que ce que la Cour gagna par ce moyen n'en valoit pas la peine; puisqu'au-lieu d'acquérir les cœurs des Sujets, elle ne ſe rendit la maîtreſſe que de la langue vénale de leurs Députez. Une Monarchie ne ſauroit ſe fortifier réellement par aucune acquiſition qui affoibliſſe le Peuple. La force qu'elle gagne par-là, peut être comparée à celle d'un frénetique, extraordinaire pour un tems & au-deſſus du naturel, mais ſe terminant à une miſérable défaillance, à la langueur & à la mort.

SECTION V.

Avantages que recueille la Noblesse de la Liberté publique. Avec quelle promptitude les Tyrans la font périr. Abâtardissement surprenant de la Noblesse Romaine, mépriſable & toujours orgueilleuſe : les Nobles dérogent ſouvent par leurs mauvaiſes mœurs & par leur miſère.

C'Est dans un Païs libre que les Nobles ont occaſion de mettre en œuvre toutes leurs bonnes qualitez. Sous un Gouvernement deſpotique, s'ils ont du mérite, ils ſont obligez de le cacher: Une Vertu diſtinguée peut leur devenir funeſte. Il eſt certain qu'on la regarde communément d'un œil jaloux, & cette paſſion toujours réveillée pardonne rarement: *promptiſſimus quiſque ſævitiâ Principis interciderat*, dit Tacite. La Politique de preſque tous les Céſars n'étoit autre choſe que des artifices ſanguinaires pour faire périr tout homme de qualité, qui ſe ſignaloit

loit par quelque mérite civil, ou militaire; par ſes richeſſes, ou par ſa naiſſance. Tacite eſt plein de pareils exemples, auxquels j'ai renvoyé ailleurs. C'étoit un crime d'Etat que d'être noble, c'en étoit un capital que d'être riche, que d'avoir eu des honneurs, que de les avoir refuſez. La récompenſe du Mérite & de la Vertu étoit une perte ſoudaine & inévitable, dit Tacite. De cette maniére ceux qui ſe diſtinguoient par des qualitez éminentes étoient obligez pour leur propre ſûreté de les déguiſer, de forcer leur naturel, & d'être rampans, flatteurs, débauchez & même ſtupides, comme le premier Brutus ſous Tarquin. On croyoit que la peſanteur naturelle de Galba étoit une affectation pour échapper aux funeſtes ſoupçons des divers Tyrans ſous le Règne deſquels il avoit vêcu. La ſplendeur de ſon ſang étoit telle, & tel étoit le génie de ce tems-là, qu'ayant échappé à tant de dangers, on attribuoit à une Prudence déguiſée de ce Prince ce qui étoit réellement en lui une peſanteur naturelle: comme le même Auteur le remarque. Il dit que par cet eſprit de crainte & de

de circonſpection, ſous la Tyrannie de Domitien, les gens étoient ſi ſoigneux de cacher leurs facultez naturelles, qu'ils paſſoient une partie conſidérable de leur vie dans le ſilence & dans l'anéantiſſement: de ſorte qu'ils avoient ſurvêcu non-ſeulement à d'autres, mais à eux-mêmes. Où étoit alors l'honneur & l'avantage d'avoir de la naiſſance, étant obligé d'agir baſſement & de paroître lâche? C'étoit un honneur imaginaire, & un grand malheur que d'être Noble. Sous cette oppreſſion & parmi ces terreurs, la Vertu pouvoit-elle ſe former & proſpérer; choſe ſi rare à trouver, lors même qu'elle eſt encouragée?

Dans le fond la plupart des Nobles étoient ce qu'ils paroiſſoient. Corrompus, rampans, ſerviles, dénuez d'eſprit & de vertu, depourvus de toutes les bonnes qualitez: leur nom & leur fortune les diſtinguoient de la populace, & les rendoient par-là encore plus mépriſables. C'eſt une ridiculité que d'avoir de la Nobleſſe, ſans des qualitez nobles. C'eſt un arbre qui ne porte aucun fruit, & n'a qu'une belle montre. On ne peut rien répondre à

ce

ce que dit Marius : *Quantò Vita illorum præclarior, tantò horum ſocordia flagitioſior.* La Vertu du Fondateur d'une famille eſt un continuel reproche à ſes Deſcendans, s'ils n'en ont aucune. Le mérite de nos Ancêtres ne nous en transmet point non plus, que leurs crimes ne ſauroient nous rendre coupables. Eſt-ce une louange pour un poltron de dire, qu'un de ſes Prédéceſſeurs a été brave? C'eſt ce qui devroit le faire rougir, & il a le front d'en faire gloire. Moins il y a de mérite dans certaines gens, plus on leur voit d'orgueil; rien n'eſt plus commun que de trouver dans les plus grands vauriens, un air important & dédaigneux. J'ai connu des gens d'un caractère tout-à-fait dégoûtant avec un grand air de confiance, faire des choſes frivoles & baſſes ; j'ai ſu que c'étoit des gens faux, ſordides & pleins d'injuſtice. Les titres de ces gens-là, leurs honneurs, s'ils en avoient, ne les rendoient-ils pas plus odieux & plus mépriſables? Quand un homme eſt élévé au-deſſus des autres, il ajoute à ſes vices l'inſolence & le dedain, ce qui le rend l'opprobre & l'horreur de tout le monde.

C'é-

C'étoit une des Fonctions des Cenſeurs de l'ancienne Rome de purger le Sénat, & de dégrader les Sénateurs indignes de leur rang: on ne pouvoit acquérir cette grande Dignité, ſans une fortune proportionnée. On croyoit qu'il n'y avoit ni honneur, ni ſureté, de laiſſer à un homme ſans biens & ſans mœurs, le droit de donner ſon ſuffrage au milieu des Magiſtrats & des Légiſlateurs ; qu'un homme d'une Morale corrompue & ſans aucune fortune, fût en droit de faire des réglemens & de diſpoſer du Patrimoine des Citoyens. Rien n'étoit plus juſte auſſi que ceux qui avoient l'ame de la lie du Peuple, de même que la pauvreté, fuſſent mis au rang de ceux à qui ils reſſembloient. Un Sénateur n'étoit au commencement qu'un Plébéien, qui avoit de la vertu & des talens & que ſon mérite avoit ennobli ; ainſi il étoit raiſonnable, que celui qui étoit ſans mérite fût renvoyé aux Plébéiens, dont on l'avoit tiré. La Nobleſſe étant la récompenſe du Mérite, on la regardoit comme une véritable uſurpation, ſi elle en étoit dépourvue ; c'étoit un ſcandale pour ceux qui en avoient, que de ſe voir

voir à côté de ceux qui étoient l'opprobre de leurs ancêtres. Quelle récompenſe pouvoit-on donner de plus à ceux qui avoient du mérite ſi l'on ne dégradoit ceux qui n'en avoient aucun ? On regardoit les qualitez éminentes comme une Nobleſſe naturelle, que la faveur, ni l'autorité ne peuvent accorder ; & celle qui élevoit des gens ſans mérite ſembloit plutôt ſe ravaler elle-même, que faire honneur aux autres. Il étoit d'ailleurs honteux & dangereux à l'Etat que des gens ſans aucun talent & corrompus, des ames venales & infames, euſſent la moindre part au Gouvernement ; que le ſuffrage d'un ignorant & d'une ame de boue balançât celui des plus habiles Sénateurs, & des meilleurs Citoyens.

SECTION VI.

La Noblesse doit au Public des vertus publiques. Il est de son intérêt d'avoir du zèle pour la Liberté.

LE Public est en droit d'attendre de ceux qui occupent des postes qu'il leur a accordez, qu'ils se rendent dignes des Privilèges & des émolumens qui y sont attachez. Prendre des récompenses sans les mériter c'est une espèce de vol, sur-tout lorsque des fonctions publiques & certains devoirs sont annexez aux récompenses. Les Nobles tirant plus d'avantages d'un Etat que les autres Sujets sont plus obligez aussi en honneur & en conscience, de le servir. C'est pour cela seulement qu'ils sont ou qu'ils devroient être Nobles. C'est pour leur propre intérêt aussi qu'ils doivent s'attacher à la prospérité de la Patrie, qu'ils sont obligez d'en défendre la Liberté & les Loix. Si ces choses ne sont pas assurées, leur dignité ne l'est pas non plus. Ils n'en sau-

ſauroient jouïr tranquillement ſi la Liberté eſt en danger, à moins que ce ne ſoit dans un Gouvernement Ariſtocratique, dont je ne parle pas ici. C'eſt par une conduite ſi juſte, ſi digne de ceux qui ſont à la tête des autres, ſi attachée aux Protecteurs de la Patrie, qu'ils perpétuent la tranquillité de leurs familles, & ſe font un nom glorieux. Sous la Tyrannie on refuſe de rendre juſtice à la mémoire même des grands hommes. *Arulenus Ruſticus* fut condamné pour avoir publié la Vie & les louanges de *Thraſea Pætus*, illuſtre Citoyen que *Neron* avoit fait maſſacrer: il le haïſſoit à cauſe de ſa vertu que ce Tyran tâchoit d'extirper de deſſus la terre. *Herennius Senecio* fut mis à mort ſous *Domitien* pour avoir rendu la même juſtice à la glorieuſe mémoire d'*Helvidius Priſcus*. Les Livres même furent condamnez au feu: tant ces Tyrans avoient ſoin de faire périr le nom, comme la perſonne, de tout homme de mérite. En dépit des Tyrans, malgré leur pouvoir & leur fureur, ces noms précieux ne laiſſent pas d'être conſervez, d'être en vénération; & il en ſera de même de tous

les hommes d'une probité éminente : leur gloire ſera relevée par l'oppoſition qu'on lui fera de l'infamie de ceux qui ne ſe ſont diſtinguez que par leur méchanceté : voilà donc un choix à faire entre une gloire ou une infamie immortelles.

DOU-

DOUZIEME DISCOURS,

Des Inſtructions publiques, des Paſteurs & Prédicateurs.

SECTION I.

Celui qui eſt le Chef de l'Etat devroit l'être auſſi de la Religion de l'Etat. Force des premiéres impreſſions, de leur uſage & de leur abus.

TACITE dit qu'un Gouvernement n'a jamais été aſſez puiſſant pour réprimer la fougue ſéditieuſe d'un Peuple que l'on a porté une fois à ſanctifier & à défendre les artifices de certains hommes, comme des actes religieux. Nulle obſervation n'eſt plus véritable; elle montre combien il importe au Gouvernement de prendre garde de quelle façon le Peuple eſt inſtruit, & de faire que l'Education publique ſoit raiſonnable & juſte, en ſor-

te que les Sujets apprennent à ne respecter aucune autorité dans l'Etat plus que l'autorité civile; ou encore mieux de n'en envisager & de n'en respecter d'autre, que celle-là. Lorsque les Pasteurs ne sont pas subordonnez au Magistrat, les Sujets ne sont pas non plus long-tems sous sa dépendance, mais sous celle des Prédicateurs; & le Peuple desobéit à ses Maîtres, lorsque ses Conducteurs religieux lui enseignent la desobéissance. Il est dangereux pour un Magistrat que le Peuple croie qu'un homme ou qu'un certain ordre d'hommes ayent plus de crédit auprès de Dieu que lui-même, parce qu'il s'ensuit de là que ces mêmes hommes ont plus de crédit auprès du Peuple. Chaque Souverain doit de cette maniére être à la tête de l'Eglise, aussi-bien que de l'Etat, s'il veut être respecté des Sujets & gouverner l'Etat tranquillement. C'étoit la prudente Politique des Caliphes en Arabie & en Egypte, c'est celle du Sophi de Perse, & celle du Souverain de la Grande-Bretagne. Le Grand Seigneur ne s'attribue point le titre de Chef de la Religion, mais il en exerce le pouvoir en faisant

& défaiſant le Mufti à ſa fantaiſie.

En parlant des enſeignemens publics je n'entends pas la méthode de l'Education dans les Collèges & dans les Univerſitez. J'examine les effets de l'ignorance ou de la connoiſſance dans le Peuple, & combien il importe à un Etat qu'on lui inſpire certains ſentimens ſur la Religion & le Gouvernement.

Je croi qu'on conviendra avec moi que les impreſſions les plus conformes à la Sageſſe & à la Vertu, celles enfin qui méritent le plus d'être durables, devroient ſe faire les premiéres ; non-ſeulement à cauſe de leur importance, mais auſſi parce que les traces en durent plus long-tems ; ſur-tout lorſque dans la ſuite la Raiſon y donne ſon approbation, & fortifie ce dont l'ame a déja été imbue. Lorſqu'on eſt jeune & que les organes ſont encore tendres, on peut y imprimer toutes les idées qu'on veut : quelques ſottes, extravagantes ou pernicieuſes qu'elles ſoient, elles entrent facilement dans la tête & ſont bien difficiles à effacer. Cela paroît par l'opiniâtreté éclatante des erreurs en fait de Religion. Qu'y a-t-il de plus monſtrueux que certaines er-

reurs de cette nature? Quoi de plus opposé au sens commun & au bonheur du Genre-humain; qui dégrade davantage les attributs de la Divinité, qui soit plus honteux à la Raison humaine, & plus pernicieux à la Societé? Qu'y a-t-il pourtant que l'on maintienne avec plus d'attachement & d'obstination? D'où vient cette fougue pour défendre l'extravagance & fort souvent la misère, sinon qu'on a sucé la plupart de ces réveries avec le lait, sans compter qu'elles sont fortifiées par la Superstition qui enseigne aux hommes non à raisonner, mais à craindre; non à voir, mais à croire? Je ne sai ce qu'on ne pourroit pas faire adorer aux hommes, quelque absurde, difforme ou pernicieux qu'il puisse être: des Crocodiles, des Serpens, des Imposteurs, des Démons &c. Disons même que ce qu'ils adorent n'a aucune existence, & n'est qu'un Etre de raison: telle est la Divinité que Ciceron tourne en ridicule, nommée *Aius locutus*, la voix qui a parlé; telles sont encore les Idoles dont St. Paul dit avec raison „ qu'elles ne sont „ rien du tout ": c'est-à-dire rien que des statues & des noms.

On

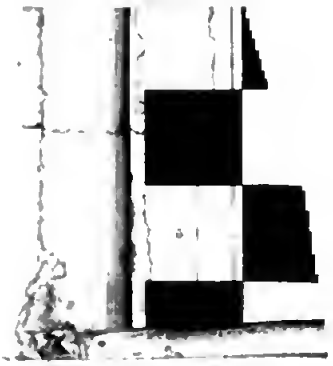
On peut faire un excellent uſage de cette facilité qu'a l'ame à recevoir les impreſſions, & à s'y attacher paſſionnément, quoiqu'il arrive qu'on l'applique mal & qu'on en abuſe. L'ame peut recevoir les Propoſitions vraïes, comme les fauſſes, celles qui tendent à ſon honneur & à ſon utilité, comme celles qui peuvent la rendre malheureuſe & la couvrir de honte. On peut apprendre au Peuple à eſtimer ſa Raiſon de même qu'à la mépriſer, à en faire uſage comme à la négliger, à la conſidérer comme un Guide précieux que Dieu leur a donné, de même qu'à l'éteindre & à ſe défier de ſes lumiéres. Dans certains Païs, & il n'y en a que trop de ceux-là, on élève le Peuple à adorer l'impoſture & les impoſteurs; on pourroit en d'autres l'inſtruire à mépriſer les impoſteurs & à avoir l'impoſture en horreur. Dans notre Patrie à aimer la Liberté & ſes droits, comme ailleurs à ſouffrir l'eſclavage & le deſordre dans le Gouvernement: à aimer Dieu ſans ſe laiſſer tromper, & appauvrir ſous ſon Saint Nom, à honorer ceux qui les gouvernent, mais à ne croire être obligé à aucune fidé-

lité envers les Oppreſſeurs; à reconnoître que Dieu tout ſage ne ſauroit commander des impertinences; ni des Magiſtrats légitimes gouverner avec violence.

SECTION II.

L'ignorance du Peuple n'eſt pas un bon garant de la ſûreté de ceux qui le gouvernent. La populace ignorante toujours la plus ſéditieuſe.

LEs Magiſtrats ne ſont pas moins ſûrs & tranquilles à cauſe que leurs Sujets ont du ſens & du diſcernement: au contraire, je croi qu'ils le ſont plus, & que c'eſt de la ſtupidité & de l'aveuglement du Peuple qu'ils doivent craindre continuellement: les aveugles étant plus propres à être égarez que ceux qui ont des yeux. Les ignorans & les fous ſont continuellement en proie aux impoſteurs & aux incendiaires: les Démagogues en diſpoſent à leur fantaiſie. Ceux qui n'ont point d'intelligence de leur chef



chef ſont à la diſcrétion, & ſe laiſſent mener par ceux qui ont ſu gagner leur admiration & leur eſtime: ils ſuivent celui qui les ſait mieux ſéduire. De là viennent dans les Armées les mutineries qui n'ont aucun fondement, de là viennent auſſi les tumultes & les ſéditions dans les Villes & dans les Provinces. On n'y voit ordinairement que de la populace brutale & ignorante, excitée & conduite par des miſérables de la même eſpèce qui ont plus de ruſe; & les méchans ſont guidez ordinairement par les pires: telle fut la ſédition des Légions de la Pannonie au commencement du règne de Tibère.

„ Il y avoit dans le Camp, dit Taci-
„ te, un certain Percennius, autrefois
„ Chef d'une bande de valets de Théa-
„ tre, devenu depuis ſimple Soldat, in-
„ ſolent en paroles & qui par l'uſage
„ des clameurs du Théatre avoit bien
„ appris l'art d'émouvoir les Eſprits.
„ Cet homme en ayant trouvé de fort
„ ſimples, & qui étoient en peine de
„ ſavoir quelle ſeroit leur condition
„ ſous Tibère, les débaucha peu-à-peu
„ par des entretiens nocturnes, ou du

„ moins quand le soir approchoit; & „ après que les plus sages s'étoient re- „ tirez, il assembloit tous les plus mu- „ tins. Enfin plusieurs autres encore, „ qui poussoient la sédition, s'étant as- „ sociez avec lui, il leur demandoit „ comme un Général qui harangue son „ Armée, pourquoi ils obéissoient com- „ me des Esclaves à un petit nombre „ de Centurions, & de Tribuns, quand „ auroient-ils le courage de faire en- „ tendre leurs raisons? Ils perdroient „ l'occasion de s'addresser au nouveau „ Prince, ou par priéres ou par me- „ naces, pendant que son autorité „ chancelloit &c."? Sa harangue fut artificieuse, & véhémente, elle enflamma la multitude crédule, sur-tout lorsque Vibulenus, autre simple Soldat incendiaire, eut ranimé leur fureur par un mensonge impudent, comme si son frère avoit péri en favorisant la cause commune. De sorte que si l'on n'eût averé que cet Imposteur n'avoit jamais eu de frère, le Général auroit péri pour expier ce meurtre imaginaire. Remarquons que durant cette sédition, & ce tumulte de la Soldatesque,

que, le Général étoit ſervi fidélement par les Centurions, & par tous les Soldats de quelque mérite.

Il eſt certain que tous les deſordres ſoudains, toutes les révolutions furieuſes & injuſtes, ſe font principalement par la foule groſſiére & ſans diſcernement, qui eſt ſans principes, ou qui en a de mauvais, prête à prendre feu, & à recevoir toutes les impreſſions qu'on lui donne ; aimant & haïſſant par inſtinct, & ſelon qu'on la conduit : jamais guidée par la Juſtice & par la Raiſon, mais ameutée par la paſſion, par des noms, & par des cris.

On connoit tous les tumultes par la peinture d'un ſeul, la Raiſon qui eſt calme & réguliére ne ſauroit preſque y avoir de part, c'eſt la fureur & l'extravagance qui y gouvernent tout. Tel fut le vacarme qu'excitérent à Ephèſe contre St. Paul les Ouvriers qui faiſoient de petits Temples de Diane d'argent, ce fut une ſédition & un cri horribles. Toute la Ville fut pleine de confuſion, & la plus grande partie de la multitude ignoroit pourquoi elle étoit aſſemblée. Ils convenoient tous dans leur commun égarement, &

crioient de concert que la *Diane des Ephéſiens étoit grande*; ce cri fut le ſeul argument qu'ils firent valoir pendant deux heures contre l'Apôtre, qui avoit déclaré ouvertement „ que ce n'étoit „ pas des Dieux que ceux qui étoient „ faits par la main des hommes ". Vérité évidente & ſalutaire, s'il y en eut jamais; mais cette doctrine humaine & pleine de bienveillance ſervit plutôt à mettre en fureur qu'à convaincre une populace nourrie dans l'aveuglement & dans l'erreur; furieuſe par conſéquent à la défendre.

SECTION III.

Le Vulgaire ſans inſtruction comment expoſé à être ſéduit. Grand pouvoir que ſes Conducteurs ont ſur lui.

DE ce que le Peuple eſt ignorant, il ne s'enſuit pas qu'on puiſſe eſpérer d'en faire de paiſibles Sujets: plus les hommes ſont ignorans, plus ils ſont propres à être trompez, & ceux qui ne ſe gouvernent pas par la Raiſon, mais

mais par l'autorité de leurs semblables, sont les duppes les plus assurées de l'ambition & de l'artifice, matériaux les plus propres pour mettre le Public en combustion. Un petit nombre de mots pompeux & vuides de sens, prononcez avec art, & appliquez en certaines occasions, suffisent pour exciter les passions du Peuple, pour lui présenter de faux objets d'amour & de haine; remplir son cœur d'une pitié, ou d'une indignation insensées; l'endurcir contre le Bon-sens & la tranquillité. Son aveuglement va au point de penser que tous les excès qu'il commet, toutes ses cruautez sont autant d'actes méritoires de Justice, & de Pieté, surtout dans les Païs où on lui enseigne méchamment à croire que la violence & les barbaries sont agréables à Dieu, autorisées par sa volonté, pourvû que pour les justifier on ait l'audace de se couvrir de son nom. Celui qui peut persuader à une populace entêtée que ses Magistrats légitimes sont ennemis de Dieu, peut la rendre ennemie de ses Magistrats; le premier pas après cela est de la faire révolter contre son

Roi

Roi pour montrer ſon obéiſſance au Roi des Rois.

Ce n'eſt pas même une aſſûrance pour celui qui gouverne les Peuples, qu'on leur ait enſeigné à conſidérer leur Souverain comme inviolable, & ſon Autorité comme ſacrée, quand même elle deviendroit tyrannique ; car outre que cette Doctrine eſt contre la Nature, & par conſéquent incapable de retenir une populace en fureur, trop opiniâtre pour être retenue par aucun dogme, on ne ſauroit toujours compter ſur les effets d'un Principe fondé ſur la fauſſeté & l'abſurdité. Ce qui eſt oppoſé au ſens commun jette dans une incertitude infinie, & l'on peut raiſonner deſſus à perte de vûe: une contradiction une fois admiſe jette dans une ſuite continuelle de contradictions. De plus l'aveuglement de ceux qui admettent une propoſition abſurde doit être ſi grand que leurs Docteurs qui leur ont enſeigné par exemple qu'on ne doit jamais réſiſter à ſes Supérieurs, ſous quelque prétexte que ce ſoit, peuvent leur enſeigner enſuite à réſiſter ſous le prétexte même de la non-réſiſtance.

Nous

Nous avons vu ces contradictions de nos jours; ceux qui enſeignent des choſes contre le Sens commun prétendent avoir le droit de fournir l'explication de leurs abſurditez, & ils la ſavent accommoder à leurs vûes ſelon les diverſes circonſtances & leurs divers intérêts. Ils n'ont point à craindre de ceux à qui ils ont appris des impertinences, qu'on découvre rien qui faſſe tort aux Docteurs, & qu'on les rende reſponſables de leurs contradictions. Ceux qui veulent bien être aveugles renoncent au droit de voir, & celui qui les guide & voit pour eux ne permettra pas facilement qu'on le ſurprenne en faute. Il peut ainſi leur perſuader une choſe un certain jour, & leur en inſpirer une autre le lendemain, ſans daigner avouer qu'il y ait aucune contradiction dans ſes Diſcours & dans la conduite de ſes Auditeurs. Il eſt ſûr de leur attachement, auſſi longtems qu'ils n'auront pas aſſez de lumiéres pour voir qu'il leur en manque. Tandis qu'ils aiment les ténèbres, ils ne ſauroient ſavoir mauvais gré à celui qui les y retient.

SEC-

SECTION IV.

Imposture attachée aux dogmes qui heurtent la Raison & la Nature.

IL seroit difficile de trouver dans aucun Gouvernement une ignorance aussi grossiére que celle qu'on voit en Turquie, il n'y en a point aussi où l'on porte plus haut l'autorité du Souverain soit dans l'esprit du Peuple soit dans les Principes de la Religion. *. Cependant y a-t-il sur la Terre d'Autorité souveraine plus incertaine que celle de ce Païs-là, y en a-t-il de plus dangereuse; où voit-on si souvent la vie du Souverain sacrifiée? Tous les Sujets font profession d'adorer sa personne, tous reconnoissent que son autorité n'a point de bornes, nul ne prétend qu'elle dût être limitée. Contester même sur le dogme de la prérogative de la Volonté absolue du Souverain, ce

* Voyez dans le Dict. Historique & Critique de *Bayle* l'Art. d'*Osman*, Remarque (B).

ce ſeroit s'expoſer à un châtiment corporel, comme de mettre en queſtion les attributs, & même l'exiſtence de Dieu, & jamais il n'entra dans la penſée d'aucun Turc de limiter la Souveraineté par aucune Loi. Ils font profeſſion d'une Obéiſſance paſſive juſqu'à la mort incluſivement, quand même le Souverain commanderoit à des Armées entiéres de ſe précipiter du haut d'un rocher, ou de lui faire un Pont de leurs corps pour traverſer les riviéres, de ſe tuer l'un l'autre pour lui ſervir de paſſe-tems, & il n'eſt comptable d'aucune action, ni d'aucun excès, quand il feroit périr de gayeté de cœur, & ſans cauſe des milliers de ſes Sujets dans un ſeul jour. Ce ſont là des effors d'imagination dignes de la groſſiéreté des Turcs, dignes de la flatterie groſſiére des Théologiens Mahométans. Nul ne les a ſurpaſſez dans l'étendue qu'ils donnent à ce Dogme de ſervitude excepté quelques-uns de nos Théologiens Proteſtans qui ont regardé comme illégitime de réſiſter même pour le Salut du Genre-humain. Comme ils l'avoient emporté en cela ſur les Caſuiſtes Turcs, ils leur ont fait

fait tort d'ailleurs en aſſûrant que cette Doctrine étoit particuliére aux Proteſtans: elle appartenoit à l'Egliſe Mahométane pluſieurs ſiécles auparavant.

Cette doctrine ſauvage & groſſiére, quelque avantage que les flatteurs en puiſſent tirer pour plaire aux Princes imprudens, a été trouvée ſi oppoſée à la Nature, & certainement au Sens le plus commun, qu'elle s'eſt trouvée même trop barbare pour la barbarie des Turcs. De tous les Princes qui ſont morts de mort violente nul ne l'a fait d'une maniére plus tragique que les leurs, nul n'a trouvé auſſi peu de reſpect & d'obéiſſance. Ces Divinitez ſur la Terre, ces ombres & images du Tout-puiſſant, ces frères du Soleil, ces diſtributeurs de Dignitez mondaines & de Couronnes, deviennent ſouvent avec tous ces titres Divins le jouet & la victime de la plus vile populace.

C'eſt porter la ſoumiſſion au-delà de la Raiſon & de la Nature. Toutes les choſes humaines ayant des bornes, il en eſt de même de la Patience de l'homme; à quoi ſert donc la Théorie contre le penchant de la Nature? On peut

peut porter le Peuple par des Prédications & par une faſcination ſpirituelle à dire tout ce qui peut être abſurde & pernicieux, peut-être le lui fera-t-on croire, mais il y a différence entre dire & écouter, entre donner ſon conſentement & ſouffrir : lorſqu'on en vient à l'épreuve, on trouve que la paſſion l'emporte ſur l'opinion.

Le Peuple le plus ignorant, quelque incapable qu'il ſoit de raiſonner, ne l'eſt pas de ſe mettre en colère, & la colère le guide tout le tems qu'elle dure. Leurs autres Guides peuvent leur donner des enſeignemens, & raiſonner pour eux, mais ils ne ſauroient ſentir pour eux ; ils peuvent être les Maîtres de leurs idées, mais non pas de leur fureur. Tous les Plans qui ſuppoſent l'aſſoupiſſement continuel, ou la ſuppreſſion des Paſſions, ſont inſenſez & chimériques, quelque reſpectables que ſoient les barriéres qu'on puiſſe leur oppoſer. Qu'y a-t-il de plus capable de réprimer la fougue des Paſſions que la crainte de l'Enfer, d'un tourment éternel, d'un feu qui ne s'éteint point : châtiment denoncé chez quelques Nations, ſur-tout par les Turcs, con-

contre la résistance au Souverain, & que plusieurs croyent? Cependant cette terreur fortifiée d'une Garde nombreuse & de puissantes Armées, a-t-elle assuré le Throne de leurs Princes? Ceux qui y ont mis leur confiance en sont tombez malgré cela, peut-être même parce qu'ils s'y fioient trop. Ceux qui gouvernent selon la Justice n'ont pas besoin de cet appui trompeur, car c'est le mieux qu'on en puisse dire; celui qui s'y fie n'en a généralement aucun autre, & par cela même n'en mérite pas un meilleur. Il n'est pas juste que la fausseté soûtienne les malversations, & que le saint Nom de Dieu serve de bouclier à l'Oppresseur. Un bon Prince se fie aux Loix & à la justice de son Administration; il n'a que faire du mensonge & de l'imposture, étant sûr de la faveur de Dieu, & des hommes. Celui qui règne méchamment ne doit pas s'étonner s'il voit échouer ses espérances criminelles.

SEC-

SECTION V.

Nouveaux Eclairciſſemens ſur le raiſonnement précédent. Combien il importe aux Magiſtrats que leurs Sujets ſoient inſtruits comme il faut, & conformément à la Raiſon.

LA derniére Révolution de Conſtantinople, & les autres qui y ſont arrivées fréquemment peuvent ſervir d'exemple, & faire voir combien un Prince doit peu compter ſur les Principes de l'obéiſſance paſſive, ſur un pouvoir ſans bornes, & ſur de puiſſantes Armées, pour ſe ſoutenir contre la haine publique. Cette derniére Révolution fut précédée d'une autre il y a vingt ſept ans. Un Prince dont l'autorité ne reconnoiſſoit point de bornes, ſous le bon plaiſir duquel tous les hommes reſpiroient, & les plus grands périſſoient, dont l'élévation & le pouvoir ne pouvoient s'exprimer que par des titres attribuez au Tout Puiſſant, eſt tombé en un inſtant de ſon Throne or-

orgueilleux, pour entrer dans une prison. Si son Elévation n'avoit pas été si fort au-dessus de la Nature, il y a apparence que sa chute n'auroit été ni si soudaine ni si violente. Lorsqu'il n'est question que de changer un seul homme, le changement est bien-tôt fait, quelque fastueux que soit son pouvoir, quelque relevé que soit son titre. Les noms les plus magnifiques ne signifient rien, lorsqu'on a perdu le respect pour les titres, & un Prince perd le pouvoir despotique qu'il tient de ses Armées, toutes les fois que ses Armées l'abandonnent.

Une faction de gens poussez à bout, une soldatesque tumultueuse, ou un désespéré, sont capables de causer une révolution, dès qu'il ne s'agit que de débusquer un seul homme, puisque c'est dans la personne d'un seul que réside l'autorité dans tous les Païs où le Gouvernement est arbitraire. Mais se défaire d'un Parlement, ou de ceux qui en nomment les Membres c'est une toute autre entreprise, & c'est ce qui fait la sureté d'un Prince qui gouverne un Païs libre. Les Etats du Païs sont un mur qui l'environne, quelques

ques fardeaux que ses Sujets portent, étant imposez d'un commun consentement, ils ne sauroient l'irriter contre le Prince, le voilà donc à couvert contre les tumultes populaires. Comme il ne s'appuye point sur les Armées ou qu'il ne le fait qu'en partie, la revolte d'une Armée ne peut que le troubler en partie : il a une ressource parmi ses Sujets que l'oppression n'a point rendus ses ennemis. Ce qui décourage meme sans cesse ceux qui pourroient former des desseins contre sa personne, c'est que quoiqu'il arrive le Gouvernement ne change point & qu'on punit infailliblement le moindre attentat.

Puis donc que ni l'ignorance du Peuple, ni la doctrine de la servitude qu'on lui enseigne ne sauroient assurer ses Supérieurs contre les séditions & la révolte, il est de leur intérêt, de même que de leur devoir, que l'éducation qu'on lui donne soit conforme à la Raison & à la Vertu ; que la Morale publique soit pure ; que le Peuple ait des idées saines sur le juste & sur l'injuste, qu'on ne lui enseigne pas l'esclavage au-lieu de la sujettion, l'impos-

ture ſous le nom de la Religion, & une ſuperſtition folle au-lieu de la dévotion. Lorſqu'on a appris aux Sujets à être honnetes & ſenſez ils ne manquent pas d'obéir à leurs Magiſtrats, & à ſe rendre juſtice les uns aux autres : mais ſi on les abandonne à la folie & à la corruption, leur reſpect pour les Magiſtrats eſt précaire ; il pourra être ou trop grand ou trop petit, car ſans une certaine portion de Bon-ſens, ſur-tout ſans un ſentiment d'honneur & de réconnoiſſance, les Peuples n'ont point de règle ſûre pour ſe conduire & obéir, il eſt plus apparent qu'ils s'attacheront au mal qu'au bien, qu'ils ſeront plutôt turbulens que paiſibles.

Tous les pas qu'on fait pour s'écarter d'une juſte liberté nous approchent de l'eſclavage ; & tous ceux qu'on fait vers l'eſclavage nous avancent d'autant vers la bêtiſe qui devient complette lorſqu'il n'y a plus de liberté. Plus l'homme approche de l'animal, plus il eſt capable de devenir enragé, & ainſi plus difficile à gouverner. Les bêtes farouches quelque apprivoiſées & emmuſelées qu'elles ſoient déchirent

ſouvent leurs Gardes, & les Eſclaves les plus abjets ont quelquefois exterminé leurs fiers Tyrans. Les hommes qui ſavent faire uſage de leur Raiſon, & gouverner leurs paſſions ſont tranquilles, quand on en uſe bien avec eux, ils le ſont par choix & par la connoiſſance de leur véritable intérêt, au-lieu que ceux dont les facultez naturelles ſont corrompues ou étouffées, ne ſavent ni quand il faut ſe tenir en repos ni quand il faut ſe remuer. Ceux pour qui ils ont de la confiance, qui ſe ſont rendus les Maîtres de leurs ſentimens peuvent leur perſuader que leur meilleur état eſt le pire, que le Gouvernement le plus équitable eſt une oppreſſion; que le titre le plus légitime eſt une uſurpation; qu'un Prince, pourvu qu'il ſe nomme *Jean* ou *Jacques* peut faire tout ce qui lui plait quelque injuſte & tyrannique qu'il puiſſe être; mais s'il s'appelle *Thomas* ou *Guillaume*, qu'il ſoit auſſi juſte & ſage qu'on voudra, c'eſt un Uſurpateur. Car la populace entêtée & ſtupide n'a pas beſoin que ſes Conducteurs lui donnent de véritable raiſon ou quelque raiſon que ce ſoit de leur partialité & de leur

averſion. Il n'y a pas d'apparence même qu'en appellant leurs Magiſtrats les images de Dieu, ou ſes ennemis, ils avouent qu'ils ſont portez continuellement par leurs paſſions, à cajoler ou à clabauder; à flatter ou à invectiver, à benir ou à maudire; à obéir ou à ſe revolter, ſelon qu'ils ſe voyent recherchez ou négligez.

SECTION VI.

L'autorité entre les mains des Paſteurs combien dangereuſe aux Magiſtrats, & combien peu conforme au Chriſtianiſme.

LEs Sujets conduits par l'impoſture, & ſur-tout par celle de la Religion, la plus puiſſante & la plus pratiquée, ſont ſoumis non pas au Magiſtrat, mais aux Impoſteurs qui peuvent les irriter contre lui comme les engager dans ſon parti. Il arrive ainſi qu'il eſt rédévable de ſa ſureté non pas au Peuple mais aux Conducteurs, aux Pédagogues du Peuple. C'eſt à eux qu'il eſt forcé de faire la Cour, à qui il doit

doit laiſſer la domination afin qu'ils favoriſent la ſienne, qu'ils le laiſſent régner quoiqu'il n'ait que le nom de Souverain. Il doit s'attendre à vivre toujours dans la gene, & dans la contrainte, & s'il n'a pas la docilité que ces Meſſieurs éxigent, ils armeront ſes Sujets contre lui; non contens de le tenir en reſpect & de le châtier, ils le dépoſeront; peut-être le tueront-ils, ou le réduiront-ils à ſe tuer lui-même. Ce dernier trait de leur orgueil & de leur pouvoir n'eſt pas nouveau, & les autres ont été fort communs. Les anciens Prêtres Egyptiens avoient gagné une autorité ſi abſolue ſur tous les Sujets & même ſur le Roi, que dès qu'ils étoient pouſſez par le reſſentiment de quelque offenſe, ou que la fantaiſie les dominoient ils avoient coutume de lui commander de mourir.

D'autres depuis ce tems-là ont traité les Princes avec le même mépris, ils les ont dépoſez & maſſacrez avec la même hauteur. Dans la plupart des conteſtations qu'ils ont eues avec leur Souverain, ils ſe ſont trouvez plus forts que lui. Ils avoient d'abord gagné cette ſupériorité par ſon aveuglement, &

ſa mauvaiſe politique, en leur donnant ou leur laiſſant donner de grands revenus. Ces grands biens & le crédit qu'ils ont ſur les conſciences du Peuple que le Prince avoit abandonné à leur conduite avec la même foibleſſe, avoient rendu ceux du Clergé ſi puiſſans & ſi impérieux que le Prince ſe trouvoit trop heureux de compoſer avec eux pour jouïr paiſiblement du Throne: il étoit réduit à accorder toutes leurs demandes, à augmenter leurs Privilèges, & leur autorité, à affoiblir, & à leur abandonner la ſienne: par conſéquent, à ſe rendre l'Exécuteur de leur vengeance contre tous ceux qui avoient le malheur de leur déplaire. Cette complaiſance même ne le mettoit pas toujours à couvert, s'il montroit quelque inquiétude ou quelque réſerve, s'il préféroit la douceur à la rigueur, s'il refuſoit par bonté de cœur de tuer ou de perſécuter ceux de ſes Sujets qui dans leur culte ne ſe ſervoient pas des chants qui étoient à la mode, quoique la mode en changeât ſans ceſſe chez leurs Perſécuteurs.

Le Diſcours que l'Evêque de Niſmes fit au Roi de France il y a quelque tems,

tems, * eſt un échantillon de l'eſprit de ces Meſſieurs: il dit à Sa Majeſté „ que ſon Throne eſt fondé ſur la Re„ ligion Catholique ", c'est veut dire ſur ce qu'il plaît aux Evêques d'appeller ainſi, car ils en ſont les juges. De ſorte que ſi le Roi s'écarte du Catholiciſme, c'eſt-à-dire s'il oblige ceux qui en ſont les juges, à déclarer qu'il en eſt coupable, il perd ſa Couronne: cependant ils eſpérent modeſtement que le Roi perſécutera & détruira tous ceux qui refuſent de ſe ſoumettre aveuglément à leur autorité, & aux Dogmes qu'ils dictent aux Sujets dont la conſcience & la perſuaſion y répugnent. C'eſt la maniére de raiſonner de Meſſieurs du Clergé: celui qui s'oppoſe à eux, qui les contredit ne manque pas d'être ennemi de Dieu & du Roi.

Le Chriſtianiſme qui s'eſt répandu ſans le ſecours des richeſſes & de l'autorité ne ſauroit en recevoir aucun ſecours & ne l'a jamais fait. Semblable aux autres Etabliſſemens civils & ſacrez il doit ſe maintenir ſur les mêmes prin-

* Ceci a été écrit en 1731.

principes qui l'ont établi, ou cesser d'être. On ne sauroit concevoir que la Religion qui est une conviction de l'ame produite par la Grace de Dieu, & sans quoi elle ne sauroit subsister, puisse être le résultat de la force ou d'un avantage temporel: il n'en vient naturellement qu'orgueil, respect humain, & autres passions mondaines entiérement opposées à la Religion. Il n'y eut jamais rien de plus évident que cela, & lorsque l'on recherche l'autorité & les richesses du siècle pour l'amour du Christianisme, cela ne vient ni de l'esprit de J. C. ni de l'Evangile, mais de la voix des hommes interessez, & pour des vûes que l'on voit bien qui leur sont propres.

Nous convenons que ceux-là sont des Saints qui appellent les ames à J. C. & qui tâchent de retirer les hommes du pêché, mais assurément ceux-là ne le sont point qui font des choses où il n'y a nulle sainteté, ils ne sont pas saints dans les emplois & dans les vûes purement civiles & naturelles. On ne peut pas dire qu'un homme soit saint en mangeant, en dormant, en s'enrichissant ni même en prêchant, ou

ou en priant, ſi dans ces choſes ſon ame eſt corrompue & dénuée de bonne-foi. Si ſon Sermon roule ſur des choſes ſéculiéres ce n'eſt point un Sermon religieux, ni aucun autre Diſcours dicté non par la grace mais par la paſſion. Si un homme prie ſans foi & ſans attention, ſa Priére n'eſt plus ſainte: on doit diſtinguer l'homme de ſes occupations, & les ſaintes des indifférentes. Si tout ce qu'un homme ſaint fait devoit être regardé comme ſaint, ſon péché le ſeroit auſſi, ſes actes de fragilité ſeroient des actes de ſainteté. On doit obſerver la même règle lorſqu'il prêche & qu'il enſeigne: autrement ſes erreurs ſeroient reçues comme des inſtructions, & pourroient autant conduire au péché & à l'impertinence comme en détourner les Auditeurs.

SECTION VII.

Absurdité de la Foi implicite dans toute sorte de Prédicateurs; Conséquences pernicieuses & monstrueuses qui en résultent. Comment la persécution fait des progrès naturellement.

CE que j'ai dit plus haut fait voir combien il est contre le Bon-sens de se soumettre aveuglément à aucun ordre de Docteurs, & l'étrange assurance de ceux qui prétendent à une telle soumission. La condition des Païs où les Ecclésiastiques ont gagné ce point-là, l'ignorace étonnante, & la misère où les Sujets y sont réduits, est un grand exemple aux Nations qui possédent encore l'avantage de l'examen & de la Liberté de conscience, pour les porter à conserver avec zèle un Privilège aussi précieux, ce don inestimable de Dieu & de la Nature, ce rayon de la Divinité qui caractérise une Créature raisonnable.

C'est la Raison, & non la figure humaine

maine qui conſtitue l'eſſence de l'Homme. Certainement ceux qui ſe dépouillent de leur Raiſon rénoncent conſidérablement à leur eſpèce & ſe mettent au rang des Créatures dépourvues de Raiſon: que dis-je, ils ſe mettent encore au-deſſous, car les bêtes brutes ne ſe dépouillent pas de leur inſtinct. Après le funeſte abandon que l'homme a fait de ſa principale faculté, quelle autre a-t-il droit de faire valoir? Il ne doit prétendre certainement s'être reſervé que bien peu de choſe, il n'a même le droit de ſe ſervir de ſes Sens qu'autant que cela ne donne aucune atteinte à ſon eſclavage ſpirituel. Il eſt condamné à renoncer à l'uſage de ſes yeux, de ſon palais, de ſon nez; à deſavouer le goût du pain dans le pain, la ſève du vin dans le vin, de voir Dieu unique & indiviſible, qui remplit le Ciel & la Terre, diviſé en une infinité de corps humains, faits d'un morceau de pâte, à ſoutenir qu'il y eſt unique, quoique des milliers de bouches le mangent, & que chacune le mange tout entier.

Après avoir gobé un menſonge ſi prodigieux à quel autre peut-on s'op-

poſer, ſur-tout lorſqu'il eſt avancé par des gens qui ſont munis d'armes ſpirituelles & temporelles, qui font marcher devant eux la crainte de l'Enfer & celle de l'autorité ſéculiére? On s'aviſe alors trop tard de reclamer les droits des Sens déja enſorcelez, & dont on s'eſt dépouillé. On allégue trop tard qu'il implique contradiction, & qu'il eſt impoſſible qu'un homme lie & gouverne les mouvemens involontaires de ſon ame, qu'il ne ſauroit diriger, ni empêcher, ni changer. Ceux qui s'attribuent un pouvoir ſur l'eſprit de l'homme peuvent naturellement s'attribuer toute autre autorité; & la ſervitude civile eſt le réſultat infaillible de l'eſclavage ſpirituel.

Cette conſidération devroit être un motif d'exhorter les hommes à examiner avant que de donner leur conſentement. Exiger qu'ils croyent ce qu'ils ne peuvent concevoir, c'eſt une aſſurance, & une impieté ſi outrées, une ſi grande marque de malice contre la Vérité & le Bon ſens, une attaque ſi violente contre la Candeur naturelle & la Vérité, un moyen ſi aſſuré pour endurcir les hommes au menſonge & à l'hy-

l'hypocrisie, une ouverture si visible à toute imposture, & à toute domination impie, que tout le monde devroit se soulever contre les Auteurs de cet attentat. Ils peuvent commencer par des peines négatives, mais si on leur laisse faire leur chemin cela se terminera à une Inquisition: car une punition légère conclut la nécessité d'une plus grande lorsque la premiére ne répond pas au but qu'on s'est proposé, & ensuite la très-grande lorsqu'il n'y a que la très-grande qui puisse en venir à bout.

Combien peu de gens font réflexion sur cela, & voyent à quoi doit aboutir le châtiment ordonné pour des opinions? Tel homme est bien aise de voir donner le fouet à un homme qui a des opinions différentes des siennes, qui seroit fâché de le voir brûler; cependant les mêmes raisons qui justifient le fouet, justifient le bucher, & si cet homme persécuté avoit autant de pouvoir que ses persécuteurs, il auroit autant de droit qu'eux de les condamner au fouet ou au feu. De sorte que si on lâche la bride à cet esprit de persécution, le Genre-humain finira avant qu'elle finisse.

SECTION VIII.

La volonté de Dieu n'a été confiée à aucun nombre particulier d'hommes. Uſage des enſeignemens Publics & quel doit être le caractère de ceux qui en ſont chargez. Combien ils ſont corrompus par la pompe & par les richeſſes.

LORSQUE la volonté de Dieu eſt comme un acte enrégiſtré, c'eſt une choſe monſtrueuſe que pour en avoir l'intelligence il faille ſe livrer pieds & poings liez à l'autorité des hommes, & c'eſt un affront viſible que l'on fait à l'Etre divin, de dire que nous avons ſa volonté révélée, & d'aſſurer en même tems qu'elle eſt obſcure ou difficile à entendre. Peut-on ſuppoſer rien de plus ridicule que le Tout-Puiſſant à départi à quelques hommes ſeulement certains ſecrets qui étoient de la derniére importance au Genre-humain, que tous les hommes ſeroient obligez éternellement à avoir la communication de ces ſecrets, que Dieu

Dieu les publieroit dans ſa volonté révelée pour être toujours cachez quoique toujours prêchez. Que ce ſeroient toujours des ſecrets impénétrables quoique des milliers d'hommes fuſſent employez à les publier & à les expliquer chaque jour comme ils ont fait pendant pluſieurs ſiècles? N'eſt il pas plus conforme à l'idée d'un Dieu tout ſage & tout miſéricordieux de croire qu'il communique librement à tous les hommes la connoiſſance de ce qu'ils ſont obligez de ſavoir?

Mon raiſonnement ne donne aucune atteinte à l'établiſſement des Egliſes nationales. Je ſuis perſuadé que le Clergé d'une paroiſſe eſt d'un uſage infini lorſque les Eccléſiaſtiques prennent le ſoin par leur exemple & par leurs inſtructions de reformer le cœur du Peuple, lorsqu'ils lui enſeignent à aimer Dieu & ſon Prochain, la Vertu, leur Patrie & à n'avoir de la haine pour perſonne. Les hommes étant comme ils ſont, corrompus, plus portez au mal qu'au bien, je croi qu'il eſt poſſible à un Eccléſiaſtique ſage, diligent & plein de probité, de bannir le vice & la malhonnêteté de ſa paroiſſe;

de

de rendre la Vertu aimable à tous ſes Auditeurs, de convaincre les ſcélérats de l'imprudence & de la turpitude de la friponnerie; de leur perſuader qu'il eſt de leur intérêt d'être honnêtes gens, tant pour le repos de leur eſprit, que pour leur réputation, & pour l'amour de leur prochain. Il peut remédier par les mêmes moyens à d'autres mauvaiſes habitudes, telles que l'ivrognerie, l'impudicité, le menſonge & la pareſſe. Le Peuple pourroit ainſi s'attacher avec amour aux véritables devoirs de la Religion qui ſont réellement en petit nombre, tous ſuſceptibles de Démonſtration & à la portée des eſprits les plus médiocres.

Il eſt pour cet effet abſolument néceſſaire que ceux qui font profeſſion d'enſeigner la Vérité ſoient eux-mêmes véritables, qu'ils ſoient vertueux & tempérans: pour rendre récommandables la Sobrieté & la Vertu, il faut qu'ils montrent par leur conduite dans toutes les occaſions, que leurs devoirs, que l'inſtruction, & le bonheur du Peuple leur ſont plus chers que leur propre intérêt. Si la conduite d'un Catéchiſte eſt contraire à celle que je décris

cris elle l'est à celle d'un vrai Pasteur. S'il se fait valoir par une insigne fausseté, & dit qu'il vient de la part de Dieu qu'il n'a jamais vû, s'il allégue la vocation du St. Esprit lorsqu'il paroit n'en avoir eu d'autre que son intérêt, & des vûes mondaines; ce sont là les marques qui caractérisent tout faux Prophète, il n'enseigne pas les Peuples, il les abuse: s'il est débauché, sans foi, ou paresseux, il fera de vains efforts, si tant est qu'il en fasse, pour guérir ces vices dans les autres. S'il a un grand revenu pour le soin des ames & qu'il abandonne cette importante charge à un indigne merçenaire, retenu pour des gages médiocres, peut-on croire de lui qu'il aime autant les ames que l'argent? Il ne sauroit même passer pour un Ambassadeur de paix, s'il injurie, maudit, ou enseigne ses Paroissiens à haïr & à injurier ceux qui ont des idées spéculatives différentes des siennes.

On ne peut pas non plus le regarder comme un Messager de vérité, comme un véritable Docteur qui instruit les hommes, s'il les embarrasse avec des idées purement curieuses & fantastiques qu'on

qu'on ne ſauroit accorder ni avec la probabilité ni avec l'intelligence humaine, & qu'il les leur faſſe recevoir comme des devoirs indiſpenſables. Ce ſeroit repréſenter Dieu tout bon & tout ſage comme prenant plaiſir à ſe jouer de ſes Créatures, à les embarraſſer avec des énigmes, & des contradictions. Quant aux hommes, s'ils diſent qu'ils croyent toute propoſition religieuſe qu'ils ne ſauroient concevoir, ils ſe mocquent de Dieu à leur tour ; car de recevoir dans notre entendement ce qu'il ne ſauroit comprendre, c'eſt une choſe abſolument impoſſible. Je comprens ſans peine qu'un Dieu juſte aime la Juſtice, & hait l'iniquité ; cela eſt à la portée de tout le monde : mais je ne ſaurois concevoir que le Dieu de Vérité prenne plaiſir à des ſophiſmes captieux, que celui qui veut que tous les hommes parviennent à la connoiſſance de la Vérité veuille que tous les hommes s'embarraſſent dans des ſubtilitez inexplicables, & qu'il ait rendu véritable dans certains Syſtêmes ce que la Raiſon ne ſauroit jamais reçonnoître pour vrai.

Un Prédicateur ne ſauroit non plus édi-

édifier les autres tandis qu'il ſe prêche lui-même; s'il travaille à acquérir l'autorité, la domination, & la pompe mondaine, comment peut-il être un Guide ſpirituel? J. C. & ſes Saints Apôtres ne poſſédoient aucune de ces choſes, ils n'en prétendoient aucune, & il eſt ſurprenant que ceux qui ſont dénuez des avantages ſpirituels des Apôtres oſent demander en qualité de Succeſſeurs des Apôtres ce que ceux-ci n'ont jamais eu ni recherché. Ils n'eurent d'autres armes que la perſuaſion & la priére, & l'autorité eſt incompatible avec toutes les deux. Il étoit naturel que Mahomet établît une fauſſe Religion avec des Régimens de Cavalerie. Mais J. C. & St. Paul ne ſe ſervirent point de ces moyens & n'ont jamais entendu que d'autres les employaſſent.

On n'a point vû que la Religion Chrétienne ait été floriſſante lorſque les Eccléſiaſtiques ſont devenus riches. Je penſe que l'eſprit de la Religion a dégéneré à meſure que leur pompe a augmenté. Il eſt certain que le Peuple a été toujours très-ignorant là où le Clergé a été le plus puiſſant: plus

les

les Eccléſiaſtiques avoient des revenus, moins ils endoctrinoient le Peuple, & lorſque ſous le nom de la Religion ils s'étoient rendus les Maîtres de tout, ils aboliſſoient entiérement la Religion & mettoient à ſa place l'impoſture & la ſuperſtition. Je renvoye mes Lecteurs aux Hiſtoriens pour y voir à quelle ignorance groſſiére, à quelle miſére & à quelle barbarie ils avoient réduit le Chriſtianiſme avant la Réformation. On ſait l'état effroyable de ſtupidité, de terreur, & de déſolation où ils tiennent les parties de l'Europe qui n'ont pas été encore reformées, les Voyageurs le voyent, & ceux qui liſent les Voyages peuvent s'en inſtruire.

C'eſt ce que le pauvre Peuple a gagné en donnant tout à ſes Guides ſpirituels ou en leur donnant au moins trop, comme en croyant que leur Commiſſion venoit de Dieu tandis qu'ils ſe comportoient comme les hommes les plus corrompus, animez d'un eſprit de vengeance, quoiqu'ils ſe diſent Sectateurs du débonnaire Jeſus qui, recevant des injures, n'en rendoit point: ils aſſouviſſent ſans honte leur avarice

ſous

sous son nom, quoiqu'il ait déclaré qu'il ne savoit où reposer sa tête.

Tout ce que nous venons de dire étoit naturel: les memes causes produiront les memes effets par-tout jusqu'à la fin du Monde: le Peuple après avoir été trompé long-tems, perdit à la fin l'usage de ses yeux. Lorsqu'il se fut dépouillé de sa Raison, il fut facilement porté à se dépouiller de ses biens; & là où se trouvoient les biens, là se trouvoit aussi l'autorité.

SECTION IX.

Les Pasteurs n'ont d'autorité ni de nomination que de l'Etat. Leur impertinence, & leur mauvaise Politique d'en prétendre aucune autre.

IL convient à la Sagesse de ceux qui gouvernent de former & de régler ceux qui sont chargez de l'instruction publique, de leur faire connoître à eux & à tout le monde qu'ils sont serviteurs de l'Etat, nommez par l'autorité civile à un Office religieux. Ce fut-là

là un trait de Sagesse de l'Angleterre lors de la Réformation : les Ecclésiastiques furent obligez de jurer qu'ils tiroient toute leur autorité, quelle qu'elle fût, de la couronne. Ils ne pouvoient après cela sans se parjurer visiblement, en prétendre une supérieure ou indépendante. On leur retrancha de cette maniére, l'impertinence profane & chimérique de leurs Prédécesseurs, celle de représenter J. C. & de succéder aux Apôtres, qui est la source d'où le Clergé Papiste a tiré tant de biens & une domination enchantéresse dont il s'est servi pour voiler & sanctifier toutes ses prétensions criminelles & frauduleuses.

Cependant durant plusieurs règnes qui ont suivi celui de l'excellente Reine Elisabeth, quoique la même Loi fût continuée de même que les sermens & les souscriptions, plusieurs Membres du Clergé bravant la Constitution de l'Etat, leur conscience & toute pudeur, adoptérent toutes les prétensions corrompues & antichrétiennes du Clergé Papiste ; & la monstrueuse Politique des Princes, qui étoient alors sur le Throne, connivoit & même appuyoit

ce

ce procedé contraire aux Loix. La Cour où l'on avoit mis ſur pied tous les plans de Deſpotiſme, afin de faire réuſſir ſes vûes prêtoit la main à celles des Eccléſiaſtiques, & quoique la Cour & le Clergé agiſſent ainſi de concert contre les intérêts de la Nation d'une maniére toute viſible; quoique l'un & l'autre ſouffriſſent une terrible révolution en aſpirant à plus qu'il ne leur étoit dû, le même eſprit d'inquiétude s'étoit emparé de tous les deux, tous les deux vouloient ſe rétablir, & tous les deux s'attribuoient un Droit divin de violer les Loix & de ſe parjurer.

L'eſprit dont la Cour & le Clergé étoient ainſi animez, reçut dans la ſuite un terrible échec, mais il revint avec la même confiance; & avec le tems il alla encore plus loin que jamais: de ſorte que le mépris dont les Eccléſiaſtiques ſe plaignent ſi fort eſt tombé ſur le Clergé par la faute de pluſieurs de ſes propres Membres. Leurs prétenſions étoient ſi ambitieuſes, ſi extravagantes, ſi perfides même, & ſi criminelles; on les a ſi bien fait connoître que nulle perſonne de Bon-ſens n'en ſauroit reſpecter les Auteurs.

C'eſt

C'eſt la Loi qui les fait ce qu'ils ſont, c'eſt la Loi qui leur donne ce qu'ils ont. Pourquoi veulent-ils aſpirer fauſſement à une nomination ſupérieure, à un titre divin? Pourquoi faire venir de Dieu ce que tout le monde voit qui vient de la libéralité des Societez, & des Particuliers? Pourquoi debiter des doctrines pernicieuſes à la Liberté parmi une Nation libre? Pourquoi avancer qu'ils ont un pouvoir extraordinaire & même divin pour faire certaines choſes, & prononcer certains mots que tout homme, qui a des mains & une langue, pourroit dire & exécuter tout de même, ſi le Magiſtrat civil l'avoit nommé pour cela? Pourquoi choquer toutes les perſonnes qui ont du diſcernement & de la pieté, en imputant toutes leurs opinions intéreſſées, terreſtres & ſordides à notre bienheureux Rédempteur & à ſon Evangile; toutes leurs fauſſetez manifeſtes & leurs contradictions à la Parole de vérité? Pourquoi voiler une ambition & une avarice viſibles de ces noms ſacrez?

Ce n'étoit pas là le moyen de s'attirer du reſpect; & s'ils s'en étoient at-

attirez de cette maniére, ç'auroit été un faux reſpect pire que s'ils n'en euſſent eu aucun. La Vérité n'a que faire de faux ornemens, & ne tire aucun ſecours de la Fauſſeté, elle ſe perd au contraire ſouvent, ou eſt offenſée d'une Compagnie ſi mal aſſortie: celui qui dit la vérité & qui fait du bien, eſt aſſuré d'être autoriſé & approuvé du Ciel, quel que ſoit ſon habit ou ſon titre, au-lieu que celui qui dit des fauſſetez & fait des choſes pernicieuſes peut s'aſſurer que Dieu le deſavoue: quelque vénérable que ſoit le nom qu'il porte, quelque grave & magnifique que ſoit ſon habit, ils ne ſauroient le juſtifier.

Les Apôtres n'avoient ni autorité ni revenus, ils n'avoient pas même l'appui du bras ſéculier. Tout leur crédit, tout le reſpect qu'ils s'attiroient, tous leurs ſuccès découloient de leur doctrine céleſte & de leur conduite édifiante. Je ſouhaiterois que le monde éclairé depuis ſi long-tems par la lumiére de l'Evangile ne fût pas dans un pire état qu'il l'étoit alors. L'Evangile a été planté parmi nous depuis pluſieurs ſiécles, & l'on ne ſauroit di-

re que le Clergé le plante de nouveau aux mêmes lieux où le Peuple l'a cru & reçû depuis si long-tems. De cette maniére l'emploi des Pasteurs étoit d'insister continuellement sur ses préceptes, de les faire sentir à la conscience de leurs Auditeurs, qu'ils avoient soin de perfectionner dans la pratique des bonnes œuvres, de purifier leurs mœurs dans cette vie, afin de les rendre propres pour celle qui est à venir. C'est pour cela que les Pasteurs sont encouragez, & protégez par l'Etat: une nomination, & des gages raisonnables de la part des Magistrats civils est tout ce qu'ils peuvent souhaiter, & tout ce dont ils ont besoin. Ils ont le champ libre pour provigner toutes les véritez divines, pour faire valoir tous les devoirs de la societé & de l'honnêteté des Particuliers. Pendant qu'ils s'acquittent dignement de ce noble emploi personne n'est en droit de les envier, ni de les mépriser: tous les hommes pour leur propre intérêt sont portez à les soutenir & à les respecter.

C'est dans cette glorieuse carriére qu'ils pourroient faire un grand bien à autrui, & s'acquérir beaucoup d'esti-

me

me en rendant le Peuple bon, & facile à gouverner ; car les gens de bien ſont bons Sujets. Ce ſera toujours un obſtacle qui empêchera les Eccléſiaſtiques de parvenir à l'eſtime où ils aſpirent s'ils en demandent trop, & s'ils la tirent uniquement de leur nom & de leur emploi quoiqu'ils en négligent les devoirs, ou qu'ils les pervertiſſent; & qu'ils n'ayent d'ailleurs aucun mérite perſonnel. Un trop grand attachement à eux-mêmes fait que les autres en ont moins pour eux. En ſe faiſant deſcendre de trop haut, ils peuvent donner l'envie aux autres de les mettre trop bas, & de les traiter comme ces hommes vains qui vantent la grandeur de leur race lorſqu'on ſait qu'elle eſt du commun, & qu'ils ſe ſont élevez tout d'un coup comme des Champignons.

SECTION X.

Conſéquences funeſtes & impies de la force en matière de Religion & de Conſcience. Combien elle eſt incompatible avec la nature & le but des Enſeignemens religieux. Source du mépris où ſont tombez les Paſteurs, & ſur quel fondement on crie tant contre l'artifice des Prêtres.

ON devroit exclure avec ſoin les gens d'Egliſe de toute autorité temporelle. Ce double pouvoir ne convient point à ceux qui enſeignent la Religion, ni à la nature du Gouvernement civil qui ne ſauroit ſouffrir de partage. Par la même raiſon que tout degré de puiſſance ſpirituelle étant l'objet de l'ambition, le dernier l'eſt auſſi juſqu'à ce qu'enfin la puiſſance civile eſt ou abſorbée par l'eccléſiaſtique, ou en devient ſeulement un ſimple inſtrument. C'eſt ce qu'on voit en Eſpagne & en Italie où le Clergé s'attribue une juriſdiction indépendante de celle du Magiſtrat, ce qui em-

por-

porte le droit de l'excommunier & de le depoſer. C'eſt tout au moins une Tyrannie à deux viſages, un Gouvernement défectueux & incertain, réduit à la néceſſité d'en faire trop ou trop peu, un monſtre à deux têtes dont chacune aſpire au Gouvernement du corps excluſivement à l'autre, chacune munie d'un aſſortiment de membres qui ont des mouvemens oppoſez.

Ceux qui ſe mêlent de la conduite des ames, s'ils tendent à les convaincre, doivent éviter d'uſer de force qui ne peut apprendre qu'à mentir. Il eſt certain que l'uſage de l'autorité dans les matiéres de conſcience a cauſé de ſi tragiques effets en tous tems, & en tous lieux, que tous les Païs & tous les âges doivent en prendre exemple de ne pas allumer un feu capable de conſumer tout. Lorſqu'une fois les Eccléſiaſtiques ont gagné ce point, ils ceſſent d'enſeigner, & ſe mettent à commander; au-lieu de raiſonner ils mettent les gens en priſon, & impoſent ſilence aux contrédiſans par la corde ou par le fagot.

Il eſt ſurprenant qu'un homme animé de cet eſprit puiſſe avoir le front

d'entreprendre la converſion de quelque perſonne ou de quelque Nation que ce ſoit. Comment peut-il prétendre de me faire embraſſer ſon opinion par la Raiſon, puiſque ſi je l'embraſſe je ne puis plus la quitter, ni ſuivre ma Raiſon dans la ſuite, quoiqu'elle me diſe que je me ſuis trompé & que la croyance dont je fais actuellement profeſſion eſt impie & abſurde? Ne ſeroit-ce pas une folie d'embraſſer l'opinion d'un homme qui fait profeſſion de vous perſécuter ou de vous faire mourir s'il vous arrive dans la ſuite de changer de ſentiment quelle que ſoit votre conviction, & de quelques remords dont votre conſcience ſoit déchirée? Je voudrois bien ſavoir comment ces gens-là ſe mettent à l'ouvrage des converſions à moins qu'ils ne faſſent les hypocrites, & qu'ils ne cachent leurs menaces, leurs poignards & leurs bûchers, juſqu'à ce qu'ils ſe ſoient une fois aſſurez d'une perſonne. Ce ſeroit là une impoſture indigne du nom Chrétien, & je ne ſaurois voir comment de telles gens pourroient éviter en cela d'en commettre une. Ils ſont obligez ou de s'abſtenir de faire des con-

converſions, ou de tromper leurs convertis. Leur Principe eſt oppoſé au Chriſtianiſme, & les conduit néceſſairement à une pratique antichrétienne. Quiconque veut prêcher au nom de Chriſt doit renoncer à toute perſécution & à toute rigueur.

Ceux du Clergé Proteſtant qui renoncent à tout pouvoir ſpirituel indépendant, & à la prétenſion chimérique d'un Droit divin : qui tirent en honnêtes gens leurs diſtinctions & leurs Privilèges des Loix du Païs, ont agi en gens également prudens & honnêtes, ils ſont ainſi les ſeuls qui ſoient dignes de garantir l'Egliſe & les Eccleſiaſtiques du mépris, en abandonnant tout artifice ſpirituel, toute contrainte ſur la conſcience, & en ſe déclarant pour la raiſon contre la force. Les gens de leur caractère ne peuvent point être accuſez de l'artifice de Prêtre, ni être expoſez au mépris qui l'accompagne. Il eſt ſi reconnu que cet artifice, cette ruſe a ſi long-tems regné dans le monde, y a fait tant de mal, y a été toujours ſi pernicieux à la conſcience des Particuliers, & à la liberté publique qu'on ne ſauroit deſormais le nier.

Il seroit assurément injuste de crier à l'artifice de Prêtre lorsqu'il n'y en a point, & c'est aussi une impertinence & une injustice de se plaindre du cri tant que la chose subsiste. Je me doute que la chose elle-même a causé le cri, & le fait continuer tout le tems qu'elle subsiste.

Toute prétension des Ecclesiastiques qui ne s'accorde point avec l'intelligence humaine, avec les libertez & l'intérêt des Laïques est un artifice de Prêtre, comme par exemple le pouvoir de dominer, de damner, de sauver, de connoître l'intérieur des cœurs par la Confession, de changer la qualité des personnes, des lieux & des affaires par des prérogatives, des mots &c. Certainement Dieu souverainement desintereſſé, Père de miséricorde, & des humains, ne fait point d'acception de personnes, & n'a pas plus d'égard aux mêmes mots proférez par un tel homme, que quand ils sortent de la bouche d'un autre. Cela marqueroit moins une sagesse infinie qu'un très-grand caprice, & ce seroit une très-grande cruauté de faire dépendre le bonheur éternel des hommes de certains

tains habits, de certaines postures, de certains noms, de certaines formalitez, & d'abandonner le salut d'un homme, ou de plusieurs hommes au choix d'un seul ou d'un petit nombre d'entre eux. Cette doctrine cependant, toute fausse & impie qu'elle est, a été soutenue, & l'on a prétendu avoir droit d'obliger tous les hommes à s'y ranger.

SECTION XI.

L'autorité entre les mains des gens d'Eglise quels qu'ils soient conduit naturellement au Papisme & est un véritable Papisme. Combien les Ecclésiastiques diffèrent en opinions entre eux & exigent cependant la conformité dans les autres. La persuasion & le bon exemple sont leur unique emploi. La sainteté de leurs mœurs est leur unique sainteté.

LEs Principes tels que ceux dont nous venons de parler dans la Section précédente sont le véritable esprit du Papisme: c'est cet esprit, & ce sont ces principes qui l'ont rendu

formidable. A l'égard des simples fantaisies de la Papauté, de ses dogmes & de son culte ridicule, ce sont des choses en elles-mêmes peu importantes. Si un homme se prosterne devant un morceau de papier qui contient une image, devant un morceau de bois pourri, ou devant un clou rouillé, on doit avoir compassion de sa folie qui ne fait du mal à personne. C'est le pouvoir du Clergé, ce sont ses longues griffes qui font l'essence du Papisme, qui rendent le Papisme rédoutable; tout ce qui ressemble à cela, quelque nom qu'on lui donne, est un Papisme dans le fond. Tout Clergé qui peut faire ce qui lui plait à son propre avantage, & contre celui des Laïques, est toujours composé de Prêtres Papistes, c'est-à-dire qu'il fait ce que les Prêtres Papistes ont toujours fait, & ce qu'ils ont pu pour humilier les Laïques & s'élever eux-mêmes; il n'y a pas d'autre différence à la reserve des noms, & autres bagatelles.

Par-tout où le Papisme sera établi, c'est-à-dire l'autorité sans bornes du Clergé, il est apparent que toutes les folies visionnaires, l'idolâtrie & la super-

perſtition extravagante du Papiſme s'y établiront auſſi. L'ignorance & les terreurs paniques du Vulgaire, l'artifice & l'intérêt de ſes Guides introduiront tout le reſte avec le tems. Les opinions & les abſurditez du Papiſme ne s'établirent pas d'abord avec le pouvoir énorme des Papes, mais les ſuivirent peu-à-peu naturellement.

Calvin étoit un Proteſtant, & un Réformateur; il fit ſans doute un grand bien en affoibliſſant la Papauté: mais à l'égard des procédures contre Servet, Calvin étoit un Pape, ou un Inquiſiteur Papiſte, ſi tant eſt qu'il ait été l'auteur de ces procédures. Si Servet étoit hérétique à l'égard de Jean Calvin, Jean Calvin l'étoit à l'égard du Pape, & les Moines avoient autant de droit de le faire bruler, & étoient autant autoriſez par l'Evangile dans leur métier de faire bruler les gens, que Calvin l'étoit de faire bruler Servet.

S'il falloit faire mourir tout homme qui diffère d'un autre ſur des Articles de Religion, ſpécialement ſur des points qu'on reconnoit être non-ſeulement de pure curioſité mais même inexplica-

bles, nul homme ſur la terre ne ſeroit ſûr de ſa vie, leurs ſentimens différant les uns des autres du plus au moins. Il n'y a pas des gens qui ſoient plus diviſez que les gens d'Egliſe, & qui conteſtent avec plus d'aigreur; ils ont du penchant à ſe partager ſur ce qu'il y a de plus ou de moins important, & leurs diſputes ſont fort échauffées, quelque grand ou trivial que ſoit le ſujet de leur conteſtation. Je voudrois pouvoir dire d'eux qu'ils n'ont jamais fait paroître le défaut de charité ſi oppoſé au Chriſtianiſme, l'un à l'égard de l'autre, ou à l'égard d'aucun de leurs adverſaires. Quoiqu'il en ſoit, il eſt ſurprenant que ces Meſſieurs, dont les ſentimens ſont ſi différens & même oppoſez, dont les diſputes ſe multiplient ſans qu'ils en terminent aucune, il eſt étonnant, dis-je, qu'ils exigent ſi hardiment des autres hommes une exacte conformité, qu'ils prétendent que tout le monde s'accorde avec les Théologiens, tandis que ceux ci ne peuvent s'accorder entre eux-mêmes.

Lorſque le monde étoit plongé dans les ténèbres & dans les incertitudes du Paganiſme, les Philoſophes qui étoient

les

les Théologiens de ce tems-là, étoient-ils plus étrangement diviſez, ou conteſtoient-ils avec plus de fureur que ceux de nos jours l'ont fait ſous une Diſpenſation plus lumineuſe? Les quérelles de ces anciens ſages Payens ont-elles jamais produit ce furieux levain d'antipathie, ces cruelles guerres, tant de déſolation, que les démêlez éternels des Pères & des Docteurs en ont cauſé dans le monde? C'eſt une choſe étrange que ceux qui font profeſſion de ſe conduire par la Vérité éternelle, & d'en montrer le chemin aux autres, ayent là-deſſus des débats qui ne finiſſent point! Si cela vient de leur différente maniére de penſer, de leurs paſſions, de leurs erreurs & de leurs différens intérêts, pouvons-nous nous en rapporter ſûrement à des Guides qui ne s'accordent jamais l'un avec l'autre? Seroit-il poſſible que des Juges, dont les jugemens varient à l'infini, puſſent déterminer les nôtres? Diront-ils qu'ils conviennent de la choſe dans le fond, quoiqu'ils différent dans la maniére de l'expliquer? Ce ſeroit une trop grande moquerie, puiſqu'il nous paroît que nous devons donner notre conſente-

ment à la choſe telle qu'ils nous l'expliquent, ſans quoi nous voyons échouer là toute leur prétendue autorité de nous guider. S'ils diſent que l'on ne ſauroit expliquer la choſe du tout, l'abſurdité eſt égale, puiſque conſentir à ce qui ne ſouffre aucune explication, c'eſt ne conſentir à rien; & pourquoi diſputent-ils ſur ce qu'ils ne ſauroient jamais éclaircir?

Il ſemble en vérité que la Providence divine l'a ordonné ainſi, afin de confondre la vanité de ces hommes qui voudroient dicter aux autres ce qu'ils doivent croire, & qui entreprennent de rendre la Parole de Dieu plus claire, ou plus obſcure qu'il n'a trouvé à propos de la rendre lui-même. Il ſemble qu'il ait voulu nous avertir par ces conteſtations ſans fin de nous en rapporter à nos propres yeux, & à notre Raiſon, pour avoir l'intelligence de ſa volonté révelée dans ſa Parole: elle découvre aux Eſprits les plus bornez ce qui eſt un péché & ce qui eſt un devoir, que faut-il davantage? Les queſtions curieuſes, & les conteſtations ſavantes, ont-elles jamais réformé le monde? Je voudrois bien que le contrai-

traire ne fût pas une vérité trop funeste.

L'emploi des Pasteurs est de persuader; ils n'ont d'autres armes que celles-là, ni d'autre force que celle du bon exemple. C'est une chose monstrueuse & directement contraire à l'Evangile, de prétendre à d'autre autorité & à d'autres respects qu'à ceux que leur attirent l'utilité dont ils sont, & l'édification de leur pieté. Tout le monde est disposé à avoir de la vénération pour eux à proportion de leur probité, de leur vertu & du bien qu'ils font: que voudroient-ils de plus? C'est une vénération établie sur un fondement solide & durable. Au-lieu que d'exiger du respect pour leur simple extérieur, pour leurs titres & pour la sainteté de leur caractère, quelque peu qu'on en voie en leur personne, ou aux Privilèges qu'ils tirent du Ciel lorsque leurs vûes sont tout-à-fait terrestres, c'est le vrai moyen de tomber dans le ridicule, & d'encourir même l'indignation publique.

C'est uniquement la sainteté des actions qui sanctifie un caractère, & quiconque fait des actions saintes en est re-

révêtu, comme celui qui ne les fait pas ne ſauroit être ſaint, quelque hardîment qu'il s'empare de ce titre. Un Eccléſiaſtique perſécuteur, oppreſſeur, ivrogne, orgueilleux, injuſte, d'une vie licentieuſe, a mauvaiſe grace de parler de la ſainteté de ſa profeſſion, & de prétendre aux inſpirations du St. Eſprit. Il eſt bien plus aiſé de concevoir, plus vraiſemblable, plus naturel, que le St. Eſprit inſpire & accompagne un Séculier pacifique, clément, juſte & ſobre. On ne ſauroit croire que le St. Eſprit demeure dans les hommes mauvais & vicieux, quelques ſpécieux & céleſtes que ſoient leurs titres. Celui dont la conduite n'eſt pas apoſtolique ne doit point être regardé comme un Succeſſeur des Apôtres: au-lieu que celui qui vit comme un Apôtre, quoiqu'il ne ſoit pas révêtu d'un certain habit, ou d'un certain titre, ne laiſſe pas d'être un homme apoſtolique.

On ne ſauroit accorder avec le ſens commun l'idée, que la Sainteté active ou paſſive puiſſe être le caractère indélébile d'un homme pareſſeux, débauché, qui mène une vie impure, &

cela

cela en vertu d'une Ordination faite ſelon les formes, preſcrites par une Loi humaine, pour s'acquitter d'un emploi dont il ne s'acquitte pas, qu'il néglige au contraire & qu'il deshonore. Peut-on accorder avec la Raiſon, ou avec l'idee d'un Dieu & d'une Religion, que des terres poſſédées une fois par une eſpèce de gens d'Egliſe, quoiqu'acquiſes par des moyens impies & frauduleux, pour ſoutenir le luxe des Moines infames & impoſteurs, doivent être encore appropriées à l'uſage d'une autre eſpèce d'Eccléſiaſtiques, & ne puiſſent jamais être alienées ſans commettre un ſacrilége? Que l'Egliſe de J. C. qui ne poſſédoit lui-même aucune richeſſe, & n'en a laiſſé aucune, puiſſe demander & poſſéder ſans remords des biens, acquis par la fraude & par le larcin; ou refuſer de faire reſtitution à ceux, qui ont été dépouillez en ſon nom par de vils & avides Impoſteurs?

SECTION XII.

De quelle manière les Paſteurs perdent ou gagnent le reſpect des Peuples.

PEUT-ON voir des Dogmes plus choquans que ceux que nous venons de rapporter ; qui ſoient plus oppoſez à la Raiſon, à la Vertu, à la Vérité & à la pieté ? Cependant pluſieurs de ces Dogmes ont été ſoutenus avec une extrême fureur. Il eſt certain que la Réformation ne prétend rien de pareil, ni par conſéquent l'Egliſe Anglicane qui eſt fondée ſur la Réformation. En renonçant au Papiſme, l'Angleterre a renoncé à ſes fauſſetez & à ſes abominations ; celui qui les adopte, ou qui les défend, ne ſauroit être Membre de l'Egliſe Anglicane ; ni même Chrêtien qu'à peine, s'il donne ainſi le démenti hautement à J. C. & à ſes Apôtres, & demande en leur nom des poſſeſſions dont ils n'ont jamais jouï ; s'il veut s'emparer d'une autorité à laquelle

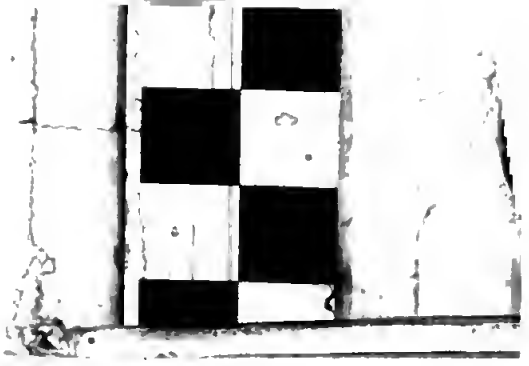
quelle ils ont renoncé, bien loin de la rechercher.

Si dans leurs exhortations les Paſteurs travaillent à leurs propres intérêts, ſéparez de ceux du Public & qui lui ſont même pernicieux: s'ils tâchent de porter leurs Auditeurs à une obéiſſance aveugle aux Eccléſiaſtiques, plutôt que de leur inſpirer du zèle pour le Bien public & pour l'honneur de l'Etat, s'ils aiment mieux les rendre les dupes des titres & de l'illuſion, que bons & ſages Sujets: ſi lorſqu'ils ſont irritez contre ceux qui les gouvernent, ils encouragent leur mécontentement contre les Magiſtrats, à moins qu'ils n'ayent de la complaiſance pour les Eccléſiaſtiques, auquel cas ils prêchent l'eſclavage & la réſignation à la Tyrannie, doivent-ils s'attendre à être reſpectez? Peut-on croire qu'ils ſoient conduits par la Religion, par la Raiſon, par la Clemence, par la Vérité, ou par aucun bon eſprit? Si au contraire ce qu'ils font eſt oppoſé à tout ce que je viens de dire, il n'eſt pas poſſible qu'ils s'attirent le mépris ou le reſſentiment du Public. Lorſque leur conduite eſt irréprochable, ils ſont auſſi

ſûrs

sûrs de s'attirer du respect, qu'ils le font de le perdre quand elle est indigne. Le véritable respect vient des bonnes actions, & non pas des idées ou des noms, encore moins de l'orgueil & du désir de dominer, de l'impatience dans la diversité des opinions, de la mauvaise humeur ou du travers d'esprit. Celui qui fait voir une grande débonnaireté dans sa conduite, une charité universelle & une patience de même; qui cherche à faire fleurir l'honnêteté & la paix parmi les Particuliers, la vertu & la tranquillité publiques, avec le bonheur de la Societé; qui s'applique sans cesse à faire du bien: celui-là ne sauroit manquer de gagner l'estime de tout le monde.

SEC-



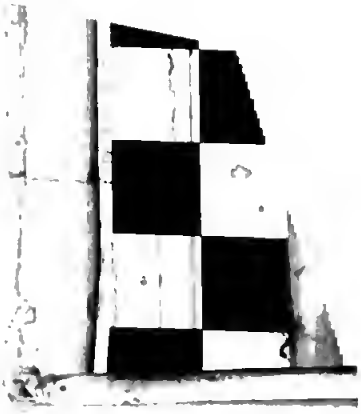
SECTION XIII.

Revenus excessifs des gens d'Eglise, combien pernicieux au monde. On doit leur accorder un entretien suffisant & honnête.

ON voit assez le respect qu'une grande partie du Monde doit à ceux qui l'endoctrinent, si l'on considère l'état déplorable de plusieurs Païs, l'ignorance & l'esclavage où leurs habitans sont réduits, & où ils sont encore retenus. Peut-on nier qu'à mesure que l'autorité des gens d'Eglise a augmenté, le bonheur public ne se soit évanouï; que plus ils ont été grands, plus leurs Sectateurs ont été misérables? Assurement, si les malédictions les plus terribles & les plus durables, qui puissent affliger le Genre-humain, leur donnent droit aux respects qu'ils exigent, ils peuvent prétendre aux plus grands en bien des endroits par l'illusion publique, la persécution, la mendicité, l'esclavage; par la désolation,

tion & la miſère générales dont ils ſont les auteurs, ou qu'ils ont au moins contribué conſidérablement à faire naître. Il eſt certain qu'aux endroits, où les Eccléſiaſtiques proſpérent le plus, le Peuple y eſt le plus miſérable; & que c'eſt à cette proſpérité qu'on doit attribuer leur miſère, ſi l'on doit appeller proſpérité ce qui cauſe des maux infinis.

N'eſt-ce pas un bon avertiſſement aux Nations qui ne ſont pas encore tombées en cet état de ſe tenir ſur leurs gardes? & n'a-t-on pas ainſi une raiſon toute prête pour prévenir le deſſein de ſurcharger les hommes ſpirituels de biens & de proſpéritez terreſtres? Au delà d'une certaine meſure les richeſſes les rendent inutiles, & ils en deviennent d'autant plus dangereux: leur orgueil & leur pouvoir croiſſant à proportion de leurs revenus. Cela n'eſt-il pas ainſi en Eſpagne & en Italie, où leurs richeſſes infinies qui leur donnent une autorité énorme les ont rendus le fleau du Public. C'eſt-là que leurs terreurs ſpirituelles & leurs voleries n'ont aucunes bornes: gardez par la crainte des flammes & d'une Inqui-

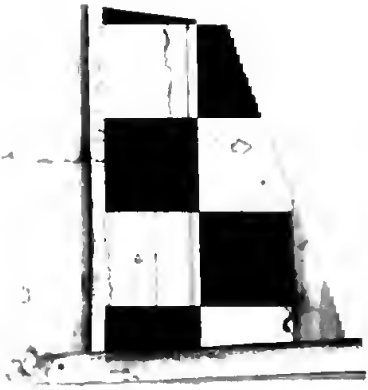


quiſition contre les atteintes des contrediſans, contre toute réſiſtance à leurs impoſtures atroces & à leur avarice inſatiable, ils exercent leurs fourberies & leur domination ſans crainte & ſans obſtacle: non contens de ſe gorger des biens qu'ils raviſſent aux pauvres laïques, ils leur derobent leur tems & leur ſens commun; tant leur impoſture y eſt ſur le Throne; tant les liens de l'eſclavage du corps & de l'ame y ſont reſſerrez.

Si ce que je dis inſpire une juſte frayeur, je ſouhaite que les Nations libres, & raiſonnables, qui ont encore la permiſſion d'entendre la Sainte Ecriture & de ſuivre les mouvemens de leur conſcience ſe garantiſſent de toutes les meſures qu'on pourroit prendre contre leur liberté, quelques imperceptibles qu'elles ſoient, & capables de les faire tomber dans ce triſte état ſi oppoſé au Chriſtianiſme, qui eſt un état de Liberté. L'Egliſe de J. C. a ſubſiſté, & même fleuri ſans aucuns revenus: mais les grands biens l'ont fait beaucoup déchoir de ſa pureté, & l'ont quelquefois ruïnée entiérement, comme on l'a vû dans les exemples que j'ai rap-

rapportez. Il eſt arrivé toujours que des richeſſes immenſes & une profeſſion ſainte n'ont pu s'accorder enſemble, & que la pompe exceſſive & la ſpiritualité ne font pas enſemble un bon effet, & ſonnent mal à l'oreille. On ne ſauroit même avoir de démonſtration plus forte, que nul homme ni aucune ſocieté d'hommes n'ont une commiſſion du Ciel, ni le cœur épuré des paſſions humaines; que de les voir toujours attachez avec ardeur à la recherche des richeſſes & de l'autorité terreſtres.

Que les Paſteurs ayent au nom de Dieu un entretien ſuffiſant & honnête, qu'il leur ſoit aſſuré par les Loix, & par le conſentement de la Societé; mais qu'ils n'ayent pas l'audace de prétendre tirer leurs revenus de Dieu, tandis qu'on voit que c'eſt un don des hommes. Ceux qui combattent pour cette prétenſion perdent toute ſorte d'égards, & ne ſauroient avoir de la reconnoiſſance pour aucun Bienfaiteur, ne le conſidérant pas comme un donateur, mais comme un ſimple inſtrument, peut-être même le regardant comme un Uſurpateur en ce qu'il prétend leur don-



donner ce qui leur appartient de droit divin.

On doit encore borner leur revenu, & ne pas le laiſſer monter au-delà d'une certaine meſure, en ſorte qu'il abſorbe avec le tems les biens & les revenus des autres Particuliers. Si quelques-uns des Paſteurs en ont trop peu, comme cela arrive ſans doute, d'autres en ont trop, & dans toute ſorte de conditions on trouvera toujours le même inconvénient. Il n'eſt pas poſſible à la prudence humaine d'y remédier: de trouver dans les fonds Publics de quoi enrichir ou même aſſiſter tous ceux qui ſont dans l'indigence, ou dans une condition au-deſſous de ce qu'ils voudroient & qu'ils méritent quelquefois. Il vaut mieux que la condition de quelques Particuliers ſoit fâcheuſe, que d'expoſer la Societé au moindre danger, de perdre ſon équilibre en tâchant de remédier à cet inconvénient. Il eſt contraire à la Raiſon & même malhonnête de chercher à rendre ſa condition meilleure dans un plan capable de réduire avec le tems tous les Séculiers à la merci des Eccléſiaſtiques. Je voudrois en un

mot que les choses fussent réglées de maniére que là où la Religion produit du profit, le profit ne fût pas plus considéré que la Religion.

SECTION XIV.

D'où vient que l'Economie Evangelique avec toute son excellence & ses avantages, a si peu réformé le monde. Si les Pasteurs doivent en être responsables, & comment.

C'Est une recherche digne de tous les hommes & en particulier de ceux qui sont chargez d'inculquer les préceptes de l'Evangile dans l'ame des autres, d'où peut venir que le monde n'a pas été plus réformé par le Christianisme. Cette question est naturellement suivie de plusieurs autres, nommément si les Pasteurs n'ont pas eu plus en vûe leurs intérêts mondains, & ne s'y sont pas attachez plus constamment qu'il n'étoit convenable à la sainteté de leur profession; s'ils n'ont jamais prostitué la Religion à l'acquisition

ſition des richeſſes & de l'autorité, s'ils n'ont jamais excuſé des péchez, & eu de la partialité pour des pécheurs qui leur faiſoient du bien, s'ils n'ont pas découragé, & même perſécuté toute conſcience, bonne-foi, & ſainteté qui ne portoit pas leur livrée; s'ils n'ont jamais prétendu avoir l'autorité d'abſoudre & de condamner, & n'ont point réduit ainſi leurs Auditeurs à les craindre plus que Dieu même. Ils ont eu plus de peur d'offenſer leurs Paſteurs que de commettre des péchez dont leurs Paſteurs pouvoient ſi aiſément prononcer le pardon. S'ils ont toujours fait paroître cette humilité, cette douceur, & cette bienveillance qui conviennent ſi fort à ceux qui parlent au nom de J. C. s'ils ne ſe ſont jamais ſervis du nom du St. Eſprit pour autoriſer leur colère, leur ambition, ou leur avarice, & s'ils n'ont pas employé le langage de l'Evangile pour enflamer la fureur des partis; s'ils ont été autant ſoigneux de rendre leurs Sectateurs bons Chrétiens que Zélateurs échauffez, champions de Chriſt que champions des Eccléſiaſtiques; s'ils ont favoriſé la connoiſſance &

toutes les recherches religieuſes & raiſonnables ſans aucune réſerve, & enſeigné la Vérité plutôt que la ſoumiſſion aveugle aux principes bas des factions particuliéres; s'ils ont fait fleurir les grands avantages de la Societé civile & de la Liberté religieuſe; l'obéiſſance aux Loix équitables & fixes plutôt qu'à la volonté illégitime & inconſtante d'un homme; s'ils ont toujours aſſiſté le Gouvernement, lorſque les Magiſtrats obſervoient les Loix, & ſi des hommes revêtus d'un emploi ſaint, n'étant pas ſaints eux-mêmes, doivent être reſpectez pour le ſeul amour d'une profeſſion qu'ils deshonorent; s'ils peuvent enfin conduire les hommes à la Juſtice, lorſqu'ils ignorent l'Equité?

Les efforts continuels de tant de milliers de Prédicateurs à recommander la beauté, & les avantages de la Religion & de la Vertu; à montrer la difformité & le malheur attaché au déréglement des mœurs ſeroient aſſurément d'un grand poids & d'une importance conſidérable dans un Etat. Mais que le nombre des Prédicateurs ſoit auſſi grand qu'on voudra, on en retirera peu de fruit ſi pluſieurs d'entre eux

eux ne se donnent pour cela aucune peine, si plusieurs ne le font que par maniére d'acquit sans aucun attachement à leur profession.

S'ils s'étudient à faire recevoir des spéculations seches & obscures, difficiles à entendre, ou qui étant entendues ne produisent la pratique d'aucun devoir, qui sans réformer le cœur embarrassent l'esprit ; s'ils s'emportent contre ceux qui ont des idées différentes des leurs, & s'ils aigrissent les gens l'un contre l'autre au lieu de les exhorter à s'aimer & à se supporter mutuellement: si leurs cœurs paroissent uniquement attachez au faste, au lucre & à l'esprit de domination, plutôt que remplis d'humilité, de renoncement à soi-même & de zéle pour le salut des ames ; s'ils favorisent l'ignorance & l'esclavage, la persécution & la discorde; s'ils montrent de l'aversion ou de l'inclination pour les gens, non pas à proportion de leur méchanceté ou de leur vertu, mais parce qu'ils sont leurs Sectateurs qu'ils aiment bons ou mauvais, haïssent & harcellent ceux qui suivent simplement les mouvemens de leur conscience ; s'ils obscurcissent ou

pervertiſſent l'Evangile par de vaines gloſes, par des Commentaires faux & intéreſſez; & s'ils veulent obliger tout le monde à ſe ſoumettre à des choſes qu'ils ont controuvées, quelque oppoſées qu'elles ſoient à l'Evangile & à ſon eſprit, il n'y a pas lieu de s'étonner beaucoup ſi le Genre-humain n'eſt guère reformé par une inſtruction de cette nature. On doit être ſurpris que méchant comme il eſt il ne ſoit pas encore pire, étant manifeſte que dans la plus grande partie de la Terre, & dans quelques-unes de ſes plus belles Régions, ceux qui ſont chargez de l'inſtruction du Peuple ſont continuellement occupez à le tromper, à l'humilier, à l'aveugler, à l'effrayer & à l'opprimer.

En fait de Religion ni l'Egliſe Grecque ni la Romaine ne permettent au Peuple de faire uſage du Sens commun, ni de ſouffrir que les autres le faſſent. Au lieu de la Religion qu'on devroit lui enſeigner on lui fait apprendre un certain jargon, des choſes contradictoires, des réveries, & à damner comme Athées ou Hérétiques tous ceux qui ne ſont pas ſi aveugles, ſi faux & ſi eſ-

eſclaves que lui. Ses Docteurs s'attribuent le pouvoir de vendre la Miſéricorde de Dieu & le ſalut éternel, d'abſoudre des crimes les plus noirs pour une certaine ſomme, & de deſarmer le Tout-Puiſſant à force d'argent. Il eſt permis à leurs ouailles de pécher à proportion de ce qu'ils peuvent payer: c'eſt ainſi qu'ils ſont encouragez & autoriſez qui plus eſt, à un éternel déréglement. Dans la Chancelerie de Rome on a taxé les péchez ſelon leur différente grandeur & qualité, & les plus grands comme les plus petits ſont effacez avec de l'argent: de cette maniére ceux qui ſont riches ont le moyen d'expier des injuſtices & des crimes pernicieux à la Societé & qui choquent la Nature.

Lorſque de pareils échanges ſont permis & pratiquez, y a-t-il apparence que le péché finiſſe & que les pécheurs s'amendent? La Religion peut-elle conſerver ainſi quelque force ou quelque pureté? Il ſeroit à ſouhaiter que rien de ſemblable à cet infame commerce ne ſe trouvât en aucun des Païs où l'on a aboli le Papiſme. Je ſoupçonne qu'un don conſidérable à l'Autel, c'eſt-à-dire

à ceux qui le servent, y passe pour une expiation d'une multitude de péchez. N'est il donc jamais arrivé qu'une libéralité envers l'Eglise a été récommandée & sollicitée auprès de la conscience des mourans intimidez, comme pouvant leur ouvrir les portes du Paradis, & comme un puissant préservatif contre les tourmens de la Vie à venir?

Il paroît assez manifestement dans toutes les Sectes de Religion que l'on y estime moins les hommes par rapport à la véritable Pieté & à la Vertu, qu'eu égard à un attachement aveugle à l'esprit de parti. Les plus indignes des hommes sont souvent caressez & applaudis, tandis que les plus sages, & ceux qui ont le plus de mérite sont négligez ou décriez. C'est ainsi que nous avons vû de véritables Chrétiens haïs & calomniez comme de mauvais Ecclésiastiques, tandis que d'autres méprisables & débauchez étoient élevez jusqu'aux nues.

Messieurs de Port-Royal, à considérer leur Savoir, leurs Ecrits, leur Religion & leur Vertu, étoient l'ornement de la République des Lettres, comme du Royaume de France; ils

étoient même attachez avec zèle à la Religion Romaine. Tout ce mérite ne les mit point à couvert de l'opprobre & de la perſécution, parce qu'ils avoient défendu les Loix éternelles de la Morale & de l'Evangile contre les abominables maximes des Caſuiſtes Jéſuites, qui dans de gros Volumes avoient confondu les règles de la Morale & de la Conſcience. Cela fut cauſe que les Solitaires de Port-Royal furent repréſentez comme des Athées, des Hérétiques ennemis de l'Egliſe, & même du Gouvernement. Ces accuſations les expoſérent à toute ſorte d'injuſtices, de mauvais traitemens & de disgraces de la part de l'Autorité civile. Ce fut le traitement qu'eſſuya l'excellent Archevêque de Cambray, l'immortel Fénélon, dans le tems que les ignorans les plus ſtupides, les voluptueux les plus infames, les bigots les plus emportez, regardez comme de très-bons Catholiques; étoient applaudis & avancez.

Ce que le Roi de Sardaigne a fait en dernier lieu en ôtant l'éducation de la Jeuneſſe aux Jéſuites mérite une grande attention, & doit ſervir d'exem-

ple aux autres Princes & Etats, au moins à ceux de la même Communion. Il étoit sans doute d'une grande importance que l'éducation du Public ne fût pas confiée à une Societé qui a continuellement en vûe des intérêts opposez à ceux de l'Etat, qui enseigne à ses Elèves à avoir moins de respect pour leurs Magistrats que pour leurs Maîtres d'Ecôle, à aimer & à considérer moins l'intérêt de tout l'Etat que le bien particulier de leur Ordre; qui empoisonne la Jeunesse avec des maximes de Parti, pernicieuses à celles de la Societé civile; qui au-lieu de lui donner les principes bienfaisans de la Paix & de la Tolérance mutuelle, sans quoi une Societé est misérable & prête à périr, lui inspire le venin de la haine, & aime mieux voir tomber l'Etat en pièces, le voir périr, que de souffrir la moindre altération à ses idées, quelque intéressées, ridicules & pernicieuses qu'elles soient. Il est certain que c'est-là l'esprit des Jésuites. Je voudrois bien que ce ne fût pas l'esprit de quelques autres Sectes & de plusieurs autres Bigots, sur-tout de ceux dont la bigotterie est animée par le désir de

l'au-

l'autorité & des richeſſes. Il ne paroît pas que la Cour de Turin ſe mette fort en peine des menaces que les révérends Pères font d'abandonner le Païs, puiſqu'elle offre librement des Paſſeports à tous ceux qui veulent en ſortir.

On ne ſauroit oublier le mérite extraordinaire de l'illuſtre Docteur Clarcke, & le mauvais traitement qu'il a eſſuyé pendant ſa vie; les Ouvrages excellens qu'il a faits pour la défenſe du Chriſtianiſme, & les tentatives continuelles qu'on a fait pour le perdre comme un mauvais Eccléſiaſtique. Ce que diſoit le Père Canaye Jeſuite au Maréchal d'Hocquincourt rapporté par St. Evremond, eſt fort clair & fort inſtructif. Le Maréchal racontoit qu'il avoit été auparavant Janſéniſte, mais qu'alors il s'étoit rangé au parti des Jéſuites & ſe ſeroit fait crucifier pour la Religion ſans ſavoir pourquoi. Oh paroles excellentes! Oh heureuſes diſpoſitions! dit le Jéſuite, *ſe faire crucifier pour la Religion, ſans ſavoir pourquoi*, que le Ciel, Monſeigneur, vous a fait une belle grace! *Eſtote ſicut infantes: ſoyez comme de petits enfans; heureux ſont les pauvres d'eſprit.* Le bon Père approu-

voit d'autant plus le zèle du Maréchal que ce zèle étoit aveugle, bien loin de blâmer ſon ignorance.

Lorſqu'il y a plus de danger d'offenſer le Clergé que d'offenſer Dieu, il eſt naturel que l'intérêt de la Religion ſoit négligé: car les ignorans & la multitude pencheront toujours, & on leur enſeignera vraiſemblablement à aimer mieux avoir de la confiance pour leurs Conducteurs que pour Dieu même, & à croire qu'en ſe laiſſant conduire on ne ſauroit lui déplaire. Lorſqu'un méchant homme qui ſe conforme à cette idée eſt vû de meilleur œil qu'un autre, on n'a aucun égard à la néceſſité d'être homme de bien, mais à celle de ſe conformer aux Paſteurs, & ainſi les hommes auront moins de peur du crime, que de la non-conformité. Lorſqu'en faiſant certaines actions qu'on peut faire ſans nulle dévotion on peut paſſer pour dévot, pluſieurs perſonnes croiront ſans peine qu'en les exécutant, ils ſe ſont acquittez de leur devoir, ou qu'au moins ils ont réparé leurs iniquitez paſſées, qu'ils les peuvent effacer auſſi ſouvent qu'ils les commettent en répétant la même ex-

expiation ; & au moyen de quelques menues dévotions qu'ils font un jour de la semaine, calmer les remords de leur conscience sur les péchez qu'ils ont commis tous les autres jours.

C'est ainsi que le faux zèle est en quelque façon une amende que l'on paye pour le défaut de Religion, & en tient même lieu. Les Ecclésiastiques de Rome ne sont pas les seuls qui veulent bien accepter des équivalents au-lieu de la vraie Piété. Si cela n'étoit pas, les Docteurs d'une Secte aimeroient mieux les hommes d'une autre Communion tempérans & gens de bien, que les vicieux de la leur: ils auroient de l'aversion pour les Conformistes rigides, dénuez de Vertu, & feroient cas des Sectaires qui en seroient révétus. Je me doute fort qu'on en use autrement dans la plupart des Eglises & des Sectes: on se sert ainsi du nom de la Religion, mais la chose elle-même est souvent changée en esprit de faction, & se perd dans les passions dont les hommes sont toujours agitez Tous parlent de Christ & de Paul, & en appellent à eux. C'est peut-être un bonheur pour plusieurs qu'on

ne les ait pas appellez devant ce ſaint Tribunal pour ſoutenir leur appel. J'oſe dire même que ſi J. C. & St. Paul retournoient ſur la Terre avec le caractère dont ils étoient révêtus, il eſt à craindre qu'on ne leur fît pas un meilleur accueil qu'en Judée.

Cette Section de même que le Diſcours entier me paroît s'allonger exceſſivement ſous ma plume, quoique j'en puſſe dire bien davantage: je n'ajouterai qu'une ſeule Remarque, qui eſt l'étrange contradiction qu'on a vûe quelquefois dans les idées de quelques Docteurs vénérables, ſur le mal & le péché. Je veux dire que dans le tems qu'ils déclamoient avec beaucoup d'emportement contre des peccadilles, des folies, des foibleſſes de peu de conſéquence, & pour leſquelles peut-être ils n'avoient aucun goût; ces mêmes Docteurs ſe livroient de propos délibéré & même avec zèle à des meſures manifeſtes d'oppreſſion publique, de diſcordes & de guerres civiles; ils étoient capables d'aſſiſter & de ſanctifier les plus énormes, les plus effroyables, les plus compliquez & les plus funeſtes de tous les péchez, ſavoir ceux

de

de la Tyrannie & de la rébellion; ils ſavoient tonner contre les juremens profanes qui ne font du mal qu'à celui qui les profère, & animer dans le même tems une perfidie univerſelle, tantôt contre les Magiſtrats, tantôt contre le Peuple; travaillant à forger des chaines pour toute une Nation: excitant des révoltes générales en divers tems, ſelon qu'ils étoient ſatisfaits ou mécontens. Telle a été la contrarieté de leur conduite en divers tems & en divers lieux; &, comme perſonne n'a été un plus grand fléau des bons Magiſtrats, perſonne auſſi n'a été un défenſeur plus barbare des Tyrans. A l'égard des abus de la Religion, ſurtout de ceux qui étoient lucratifs, ont-ils jamais paru portez à les réformer, ou à ſouffrir que d'autres les réformaſſent? Toutes les réformations utiles & remarquables n'ont-elles pas été exécutées par les Laïques, & combattues par les Docteurs du Peuple? La Religion humble & deſintereſſée de l'Evangile pouvoit-elle être floriſſante dans de telles circonſtances, & ſous la direction de ces Meſſieurs-là?

SECTION XV.

De l'amour du Bien public, de son usage, & de sa vertu. Combien peu favorisé par les Ecclésiastiques. Considérations sur l'importance & le caractère de l'amour du Bien Public.

TANDIS que les Pasteurs étoient fortement attachez à l'esprit de parti & d'intérêt, il n'étoit pas surprenant qu'il y eût plusieurs omissions essentielles dans leurs enseignemens. Il y a une chose de grande importance qu'ils semblent avoir entiérement négligée, c'est de susciter & de recommander l'amour du Bien public si nécessaire à la prospérité d'un Païs, & même à la conservation de tous. C'étoit l'esprit qui animoit la République Romaine, & qui mettoit les Romains au-dessus des autres hommes. Ceux qui instruisoient la Jeunesse de Rome n'avoient point d'intérêts séparez de ceux du Public, ni des vûes qui y fussent opposées. Ils inspiroient ce qu'ils en-

enſeignoient ſavoir l'amour de la Patrie, celui de la Vertu & de l'Honneur. Le Bien public, la Gloire de l'Etat, étoient le but de tous ſes Membres; &, pour le favoriſer, ils avoient appris à négliger tout avantage particulier, & leur vie même. C'étoit-là un principe bien noble, qu'on leur inſpiroit de bonne heure & ſans relâche: cet Eſprit formoit des hommes qui étoient l'honneur & l'ornement du Genre-humain, & qui en ſont encore le modèle. Tel étoit le glorieux effet d'une éducation noble & raiſonnable.

Les Romains commençoient à connoître le prix de la Liberté & à être paſſionnez pour le Bien public à un âge où les autres hommes paſſent encore leur tems à apprendre des mots par cœur, ne ſachant guère autre choſe que craindre la ferule, ſans s'aviſer de penſer une ſeule fois à leur Patrie, n'apprenant à avoir du reſpect que pour un certain ordre d'hommes & de noms, & à haïr le reſte de tout leur cœur. Leur vie ſe paſſe à ſe mettre dans la tête des mots, des idées, des ſubtilitez, & lorſqu'on les a ſuffiſamment inſtruits & formez à avoir l'ame baſſe

baſſe & l'eſprit borné, qu'ils ſe ſont coiffez de maximes abſurdes & de diſtinctions qui n'ont point de ſens, on peut les jetter dans le monde fortifiez contre toutes les opinions libres & raiſonnables, entêtez de fauſſes idées de reſpect & d'averſion juſqu'à la fin de leurs jours. Dans le tems qu'à l'exemple des jeunes Romains ils pourroient ſe diſtinguer dans les Aſſemblées & dans les Armées, ils ſont encore engagez dans les combats de la Logique & de la Métaphyſique.

Mr. Locke dit que „ c'eſt un grand „ ſujet d'étonnement, que des per„ ſonnes de qualité & qui ont des ta„ lens, ſe laiſſent ſi fort ſéduire par „ la coutume & par une Foi implici„ te. La Raiſon, s'ils la conſultoient, „ leur diroit qu'il faut employer le „ tems de l'enfance à apprendre ce „ qui peut être utile quand on eſt „ homme fait; au-lieu de ſe remplir „ la tête d'un nombre de connoiſſan„ ces de rebut, dont on ne fait preſ„ que jamais uſage, ou dont on n'a „ certainement aucun beſoin de rap„ peller le ſouvenir, tout le reſte de „ la vie. S'il arrive même aux jeu-

„ nes-

„ nes gens de s'y attacher ce n'eſt que
„ tant pis pour eux. Cela eſt ſi re-
„ connu que j'en appelle aux parens
„ mêmes qui ſe ſont conſtituez en
„ fraix pour faire apprendre ces cho-
„ ſes à leurs héritiers, ſi ce n'eſt pas
„ un ridicule pour eux d'avoir quel-
„ que teinture de cette ſorte de ſavoir
„ lorſqu'ils entrent dans le monde; ſi
„ la moindre ouverture qu'ils en don-
„ neroient ne leur feroit pas perdre
„ l'eſtime des compagnies où ils peu-
„ vent ſe trouver. Voilà aſſurément
„ une admirable acquiſition, & qui
„ mérite bien d'entrer dans le plan de
„ l'éducation, que celle dont les hom-
„ mes faits ont honte, lorſqu'il leur
„ importe de montrer leurs talens, &
„ leur ſavoir vivre ".

Dans ces derniers tems la Cauſe de la Liberté publique a été fort peu redevable aux Paſteurs; au lieu d'inſpirer & de cultiver l'amour du Bien public, ſans quoi la Liberté peut à peine ſubſiſter, ils n'ont que trop ſouvent étalé tous leurs efforts pour éteindre l'un & l'autre. Par-tout où l'Eſclavage s'eſt établi, ils ne travaillent qu'avec trop d'attachement à l'affermir, & pluſieurs

du

du même ordre ne montrent que trop de diligence & d'activité pour l'introduire aux lieux où il n'est pas. Est-ce ainsi qu'ils se sont rendus dignes des respects qu'ils exigeoient du Genre-humain. Est-ce de cette maniére qu'ils ont gagné les grands revenus dont ils ont joui, en apportant aux hommes le plus grand mal qu'ils puissent souffrir, un mal qui comprend tous les autres, la redoutable calamité d'une servitude générale ?

A l'égard de la Partie suivante de cette Section sur l'amour du Bien public, j'en suis redevable à un Seigneur distingué par ses connoissances, ses réflexions & ses talens accompagnez d'une si grande modestie, qu'il semble moins en être instruit que ceux qui ont le bonheur de le connoître. Sa maniére de vivre est ordinairement si retirée, que le nombre des personnes avec qui il est en commerce n'a garde d'être bien grand ; tant il est ordinaire au mérite singulier de n'aimer pas à se produire avec ostentation.

„ C'est une réflexion de Thucydide „ que les mauvaises Loix bien exécu- „ tées valent mieux que les bonnes „ Loix

„ Loix qui ne ſont point obſervées
„ comme il faut. Ce n'eſt pas aſſez
„ pour une Nation d'avoir de bonnes
„ Loix fondamentales, ſi les Magiſ-
„ trats & le Peuple ne s'attachent de
„ concert à les obſerver à la rigueur.
„ Lorſqu'on a ſouffert l'introduction
„ des abus, ils gagnent naturellement
„ du terrain, & ſe répandent ſi vîte
„ qu'il eſt d'une néceſſité continuelle
„ de prévenir leur naiſſance & leur
„ accroiſſement. La jalouſie pour le
„ Bien public eſt une louable jalouſie;
„ & ſi l'excès d'une paſſion a pu ja-
„ mais être juſtifié, c'eſt certainement
„ dans cette occaſion. Ce tour d'eſ-
„ prit auquel nous donnons le nom
„ d'amour du Bien public, eſt ſi néceſ-
„ ſaire à toutes les Societez qu'il eſt
„ preſque impoſſible que ſans cela el-
„ les puiſſent ſubſiſter long-tems. Il
„ eſt certain que quelques difficultez
„ que les Particuliers puiſſent trouver
„ à déployer ce louable penchant, tous
„ les hommes s'accordent à lui donner
„ des éloges. Il n'y a pas de meilleure
„ preuve de l'excellence d'une qualité,
„ que de voir les mêmes hommes qui
„ ſont le moins diſpoſez à s'en révêtir,

„ pren-

„ prendre bien de la peine à persuader
„ au monde qu'ils ont droit d'y pré-
„ tendre.

„ Dans le tems de la plus grande
„ corruption nous ne trouvons point
„ qu'un homme corrompu qui a quel-
„ que sens, ait osé avouer ses princi-
„ pes, & reconnoître qu'il faisoit de
„ son propre intérêt la règle de sa con-
„ duite à l'égard du Public. Bien loin
„ de-là telles gens capables de treffail-
„ lir à la vûe de leur propre portrait,
„ ne sauroient souffrir ceux qui les dé-
„ masquent, & les représentent avec
„ les couleurs qui leur sont propres. Il
„ y a de la prudence dans cette déli-
„ catesse, parce que la découverte des
„ mauvais desseins est une avance pour
„ les faire avorter. Ajoutons à cela,
„ que les hommes ont en général plus
„ de honte des vices qui montrent la
„ foiblesse de leur jugement; que de
„ ceux qui dévéloppent la corruption
„ de leur cœur. C'est un aveu de la
„ bassesse d'une ame intéressée de voir
„ que les hommes sont fâchez qu'on
„ croie que l'intérêt les gouverne; &
„ quoiqu'ils aiment à recueillir les a-
„ vantages de leurs indignes projets

„ ils

„ ils ont de la honte de voir découvrir
„ leurs menées.

„ Il ſemble par conſéquent que c'eſt
„ renoncer également aux règles du
„ Bon-Sens, & aux impreſſions d'un
„ bon naturel que d'être dénué de tout
„ égard pour la proſpérité de l'Etat,
„ ou de s'imaginer que quelque avan-
„ tage particulier que ce ſoit puiſſe
„ entrer en concurrence avec l'inté-
„ rêt du total. Qu'une Nation s'enri-
„ chiſſe des dépouilles des autres, cela
„ eſt fort injuſte, & n'eſt pourtant
„ pas toujours oppoſé à la Politique.
„ Mais d'affoiblir & d'appauvrir no-
„ tre propre Patrie, c'eſt une conduite
„ auſſi inſenſée que criminelle, d'autant
„ que les poſſeſſions des Particuliers
„ ſont néceſſairement en danger lorſ-
„ que le Public y eſt expoſé, ce qui
„ ne ſauroit arriver que lorſque ceux
„ dont l'intérêt eſt de le défendre
„ viennent à l'abandonner.

„ J'ai peine à croire qu'aucun Etat
„ ait été renverſé uniquement par des
„ contretems & des malheurs. Les
„ fautes qu'on a commiſes au dedans
„ ont contribué immédiatement à la
„ ruïne de la Nation, & attiré les in-

„ va-

„ vaſions des étrangers. Une longue
„ ſuite de malverſations, d'ambition,
„ de voleries, d'adminiſtration mau-
„ vaiſe ou négligée, a précédé en gé-
„ néral les grandes révolutions; lorſ-
„ que ceux qui étoient à la téte des
„ Affaires faiſoient leur unique étude
„ de ſe ſupplanter, de ſe décrier, de
„ s'opprimer l'un l'autre; lorſque le
„ Peuple de part & d'autre étoit porté
„ par la corruption à appuyer les deſ-
„ ſeins pernicieux des Chefs de parti
„ oppoſez; étoit animé non par le zè-
„ le du Bien public, mais par de mal-
„ heureuſes factions qui débauchoient
„ les Sujets & dechiroient les entrailles
„ de la Patrie. Si-tôt que les cabales
„ & la licence, la corruption & le
„ mépris de l'autorité légitime ſont les
„ meſures qu'on prend pour acquerir
„ & pour conſerver ſon crédit, les
„ conſéquences doivent en étre l'op-
„ preſſion & l'injuſtice, qui introdui-
„ ſent néceſſairement le deſordre & la
„ confuſion. Un Gouvernement dont
„ les fondemens ſont ainſi ſappez peut
„ être comparé à un Arbre dont les ra-
„ cines ne tiennent plus, que le moin-
„ dre vent peut renverſer, & qui avec

„ le

„ le tems doit tomber par ſon pro-
„ pre poids.

„ Les Societez ne ſauroient ſubſiſ-
„ ter que par les mêmes moyens qui
„ les ont produites. L'impartialité,
„ la juſtice, le zèle pour le Public, &
„ un ferme attachement à ſes intérêts
„ ſont l'unique ſûreté d'une Nation.
„ Lorſque ces choſes manquent, de
„ vaſtes Territoires, de grandes Flot-
„ tes, & des Armées nombreuſes ſe
„ trouvent un foible appui, & malgré
„ ces apparences qui impoſent l'Etat
„ eſt à la veille de ſa ruïne. Les di-
„ vers changemens de Gouvernement
„ dans les Républiques de la Grèce
„ ſont des preuves de cette Obſerva-
„ tion. Les abus de l'autorité ren-
„ doient la corruption néceſſaire; la
„ corruption produiſoit la lâcheté, le
„ luxe & l'extinction de toute vertu,
„ ce qui ſe terminoit pour l'ordinaire
„ à quelque eſpèce d'uſurpation & de
„ Tyrannie. Les Sujets ne reconnoiſ-
„ ſoient l'imprudence de leur conduite
„ que quand ils en ſouffroient la pei-
„ ne; & pour revenir à leurs anciens
„ principes d'honnêteté & d'amour du
„ Bien public, ils avoient beſoin d'ê-

„ tre réveillez par les coups de verge
„ d'un Pouvoir arbitraire.

„ Ce fut cette pureté de mœurs,
„ cet amour du Bien public & cet at-
„ tachement inviolable aux Loix fon-
„ damentales de l'Etat qui distinguè-
„ rent si fort les Lacédémoniens de
„ même que les Romains, & les ren-
„ dirent illustres pendant plusieurs
„ siècles; ce fut par la décadence de
„ cet amour du Public, de cette probi-
„ té nationale qu'Athènes se vit à la
„ veille de sa destruction durant le
„ cours de la Guerre du Péloponnèse.
„ Alcibiade dont l'ambition étoit sans
„ bornes, employa ses richesses à dé-
„ baucher le Peuple afin de s'élever
„ par ce moyen sur les ruïnes de son
„ Concurrent. De là vint aussi que
„ la paix que Nicias avoit conclue en-
„ tre les deux Nations fut rompue peu
„ d'années après le Traité, d'où s'en-
„ suivirent ces grandes pertes au de-
„ hors, & ces grands desordres au de-
„ dans qui faillirent à faire tomber
„ cette République dans une servitude
„ sans ressource.

„ On peut trouver plusieurs exem-
„ ples de cette nature dans les His-

„ to-

„ toriens Romains, mais le plus re-
„ marquable de tous est celui de la
„ conduite de Cesar qui asservit l'Etat
„ à force de débaucher le Peuple. Si
„ on lit les Epîtres de Ciceron qui
„ sont une Histoire secrète & curieu-
„ se de ces tems-là, on sera surpris de
„ la prodigieuse corruption des mœurs
„ d'un Peuple qui avoit été si ver-
„ tueux & si puissant : son change-
„ ment étoit si étrange qu'on peut di-
„ re qu'il étoit dévenu incorrigible.
„ Toute la rigueur de leurs longues
„ & accablantes infortunes se trou-
„ voit insuffisante pour les faire reve-
„ nir à la connoissance de ce qu'ils de-
„ voient à la Patrie. Cela est si vrai
„ qu'après la mort de leur Dictateur,
„ que la Liberté se présenta à eux de
„ nouveau, ils manquérent de coura-
„ ge ou pour mieux dire ils n'eurent
„ pas assez d'honneur pour lui tendre
„ les bras.

„ Si nous parcourons les Relations
„ des tems postérieurs nous trouve-
„ rons encore que les mêmes causes
„ ont produit réguliérement les mê-
„ mes effets. Qu'est-ce qui causa ces
„ longues & cruelles Guerres civiles

„ qui affligérent, & qui faillirent à
„ ruïner le grand & puissant Royaume
„ de France? N'étoit-ce pas l'ambi-
„ tion des Particuliers, un intérêt pri-
„ vé que l'on faisoit valoir sous le pré-
„ texte du Bien public? La conserva-
„ tion de l'ancienne Religion, & la
„ modeste demande qu'on faisoit de
„ la tolerance de la nouvelle étoient
„ les apparences extérieures, & assu-
„ rément fort plausibles. L'ambition
„ injuste des Princes & l'attachement
„ intéressé de ceux de leur parti é-
„ toient les secrets ressorts qui firent
„ naître & durer ces funestes trou-
„ bles; la conséquence n'en étoit pas
„ seulement pernicieuse en ce qu'ils
„ affoiblissoient & appauvrissoient l'E-
„ tat dans ce tems-là, mais encore en
„ ce qu'ils corrompoient les Principes
„ des gens de toutes les conditions,
„ & faisoient que de part & d'autre
„ on regardoit les vûes desordonnées
„ de ceux de son parti comme les seuls
„ objets de l'attention & du zèle de
„ ceux qui le composoient. Cela fai-
„ soit qu'on sacrifioit les intérêts de
„ l'Etat & l'Etat même aux projets
„ bas & lâches de la fureur des fac-
„ tions.

„ tions. Le Règne de Henri quatre
„ mit le calme pour quelque tems à
„ ces desordres qui se rallumérent sous
„ la minorité de son Successeur, on
„ jugea qu'il étoit nécessaire pour soû-
„ tenir l'autorité Royale de dompter
„ & de réprimer celle des Grands du
„ Royaume. Deux Ministres qui se
„ succédérent immédiatement en eu-
„ rent des occasions favorables, & ils
„ pourvurent à leur propre sureté en
„ travaillant à celle de leur Maître:
„ c'est-à-dire en faisant périr tout ce
„ qui pouvoit former quelque opposi-
„ tion. De sorte qu'en détruisant les
„ anciennes Loix du Royaume, ils
„ introduisirent un pouvoir arbitraire
„ dont apparemment les François ne
„ seront jamais en état de se délivrer
„ ni d'y apporter du changement.

„ On ne peut que se souvenir en
„ cette occasion de la révolution d'un
„ Royaume voisin de l'Angleterre ar-
„ rivée depuis un peu plus de cinquan-
„ te ans. Tandis que la Noblesse &
„ le Tiers-état contestoient avec beau-
„ coup de chaleur sur la maniére de
„ lever l'argent qu'on demandoit pour
„ congédier l'Armée, deux ou trois

„ parricides se saisirent de l'occasion,
„ & vendirent la Liberté de leur Pa-
„ trie pour deux cens cinquante mille
„ écus; ils changérent ainsi une Mo-
„ narchie limitée par les Loix, en
„ une Souveraineté héréditaire & des-
„ potique.

„ Qui peut réfléchir sans étonne-
„ ment sur l'imprudence de cette con-
„ duite, s'il considère qu'elle est quel-
„ quefois regardée dans le monde
„ comme un grand trait de finesse &
„ d'industrie? Faire une échange de
„ réalitez pour des ombres, céder son
„ Patrimoine pour une soupe de len-
„ tilles, c'est une absurdité qui saute
„ si fort aux yeux qu'il est également
„ difficile de croire ceux qui en sont
„ capables, douez de quelque Bon-
„ sens & de quelque sentiment d'hon-
„ neur. Le marché qu'on fait pour
„ trahir sa Patrie, quel qu'il puisse
„ être, est misérable & extravagant.
„ Ceux qui commettent cette impru-
„ dence ne font qu'enseigner, & en-
„ courager les autres à leur jouer le
„ même tour voyant qu'ils peuvent
„ le faire impunément. Qu'est-ce
„ qu'une mauvaise foi générale si ce

„ n'est

„ n'eſt un péril univerſel? En faiſant
„ des lâchetez nous autoriſons ceux
„ qui en font à notre égard, & on
„ peut auſſi-tôt perdre que gagner par
„ cette conduite. Ceux qui pour
„ quelque profit particulier privent le
„ Genre-humain de ſa Liberté & de
„ ſes biens reſſemblent aux filoux qui
„ enivrent la compagnie avant que
„ de commencer la partie de jeu: ils
„ peuvent réuſſir à eſcroquer l'argent
„ de leurs dupes mais ils ont à crain-
„ dre leur fureur: la perte injuſte de
„ l'argent pouvant porter ceux qui
„ la ſouffrent à ne connoitre plus de
„ modération.

„ Sans la paix de l'ame il ne ſau-
„ roit y avoir de véritable bonheur,
„ & l'on ne ſauroit avoir cette paix
„ quand la conſcience reproche quel-
„ que crime, ce qui eſt ordinairement
„ ſuivi de la crainte de quelque dan-
„ ger. Ceux qui ſont convaincus
„ qu'ils ne méritent aucune confiance
„ peuvent-ils ſe fier à autrui? Ils ſont
„ naturellement portez à croire que
„ les autres leur reſſemblent, qu'ils
„ ſont attachez uniquement à leur in-
„ terêt, & tâchent ainſi de les trom-

„ per, & de se mocquer de leurs
„ dupes. C'est ainsi que la mauvaise
„ foi dans la vie publique, & dans
„ la privée, est accompagnée d'in-
„ quiétudes continuelles lorsque ceux
„ qui s'en servent font réflexion que
„ leurs acquisitions injustes, & leurs
„ succès criminels, ne font que les
„ mettre en butte à toute sorte d'at-
„ teintes, risquant d'autant plus de
„ les recevoir qu'ils y sont plus expo-
„ sez.

„ La grandeur acquise par de beaux
„ talens, & en servant le Public, est
„ assurément une noble acquisition,
„ & l'on en doit jouïr avec beaucoup
„ de satisfaction quoiqu'on ne puisse
„ pas toujours éviter la détraction, &
„ les plaintes. Au lieu que l'autorité &
„ le faste acquis au prix de la misère &
„ des gemissemens du Peuple sont éga-
„ lement détestables, & toujours mal
„ assurez. Afin que la grandeur soit
„ respectée du Public elle doit être sou-
„ tenue des services qu'on lui rend.
„ Ceux qui aiment le Peuple, qui veil-
„ lent à son intéret & qui l'ont en vûe,
„ méritent de s'y distinguer, & sont
„ dignes de le gouverner: mais la gran-

„ deur

„ deur denuée de dignité, qui vient de
„ l'amour du Public & des talens, reſ-
„ ſemble aux Loix qui ne ſont pas con-
„ firmées par des peines contre les
„ Violateurs. Les gens foibles & ſim-
„ ples peuvent s'y ſoumettre, mais elles
„ ſont mépriſées par ceux qui auroient
„ le plus de beſoin d'en être réprimez.
„ S'élever ſur les ruïnes de la Liberté
„ & des Loix, s'aggrandir par la force
„ & par l'injuſtice, & aſſurer ſa ſupé-
„ riorité ſur les hommes en leur faiſant
„ du mal & en les opprimant c'eſt un
„ étrange entêtement, & une entre-
„ priſe fort dangereuſe. C'eſt être
„ monté ſur un cheval fougueux ſans
„ mords ni bride, ſituation qu'aucun
„ homme ſage ne peut ſouhaiter. Lorſ-
„ qu'on conſeilloit à Solon de ſe ſervir
„ de ſon crédit ſur ſes concitoyens pour
„ s'emparer de l'autorité Souveraine,
„ il répondit ſagement *que la Tyrannie é-*
„ *toit bien un beau morceau de terre, mais qu'il*
„ *n'y avoit point de chemin pour en ſortir.*

„ Ceux qu'on fait n'aimer pas leur
„ Patrie ne ſauroient s'attendre raiſon-
„ nablement d'y vivre en ſûreté, ni que
„ cette inimitié pour le Bien public ne
„ ſoit pas accompagnée de la haine du

„ Pu-

„ Public qui eſt ſuivie immédiatement
„ de ſa vengeance. Celui qui ne con-
„ noît d'autre intérêt que le ſien a beau
„ acheter des Flatteurs d'un auſſi mau-
„ vais cœur que celui de leur idole, il
„ ne ſauroit ſe délivrer de cette réfle-
„ xion accablante que la plupart du
„ monde, que tous les honnêtes-gens
„ l'abhorrent, tandis qu'un petit nom-
„ bre de ceux qui en ſont le rebut l'ap-
„ plaudiſſent. Il ne ſauroit trouver
„ beaucoup de plaiſir dans les louanges
„ creuſes d'une troupe de Flatteurs, s'il
„ ſe ſouvient qu'un Peuple nombreux
„ à qui il fait tort, le maudit peut-être
„ dans le même tems.

„ Le deſir des louanges eſt imprimé
„ dans le cœur de l'homme, & c'eſt
„ ſans doute le but de l'Auteur de la
„ Nature de le porter par ce moyen à
„ la Vertu & à faire du bien, uniques
„ moyens de s'aſſurer d'obtenir un
„ plaiſir auſſi doux. On peut jouer
„ pendant quelque tems le rolle d'un
„ homme animé de l'amour du Public
„ ſans le reſſentir, & paſſer pour ver-
„ tueux ſans avoir de la Vertu, mais la
„ tromperie ſe découvre bientôt, nul
„ déguiſement ne ſauroit cacher long-

„ tems

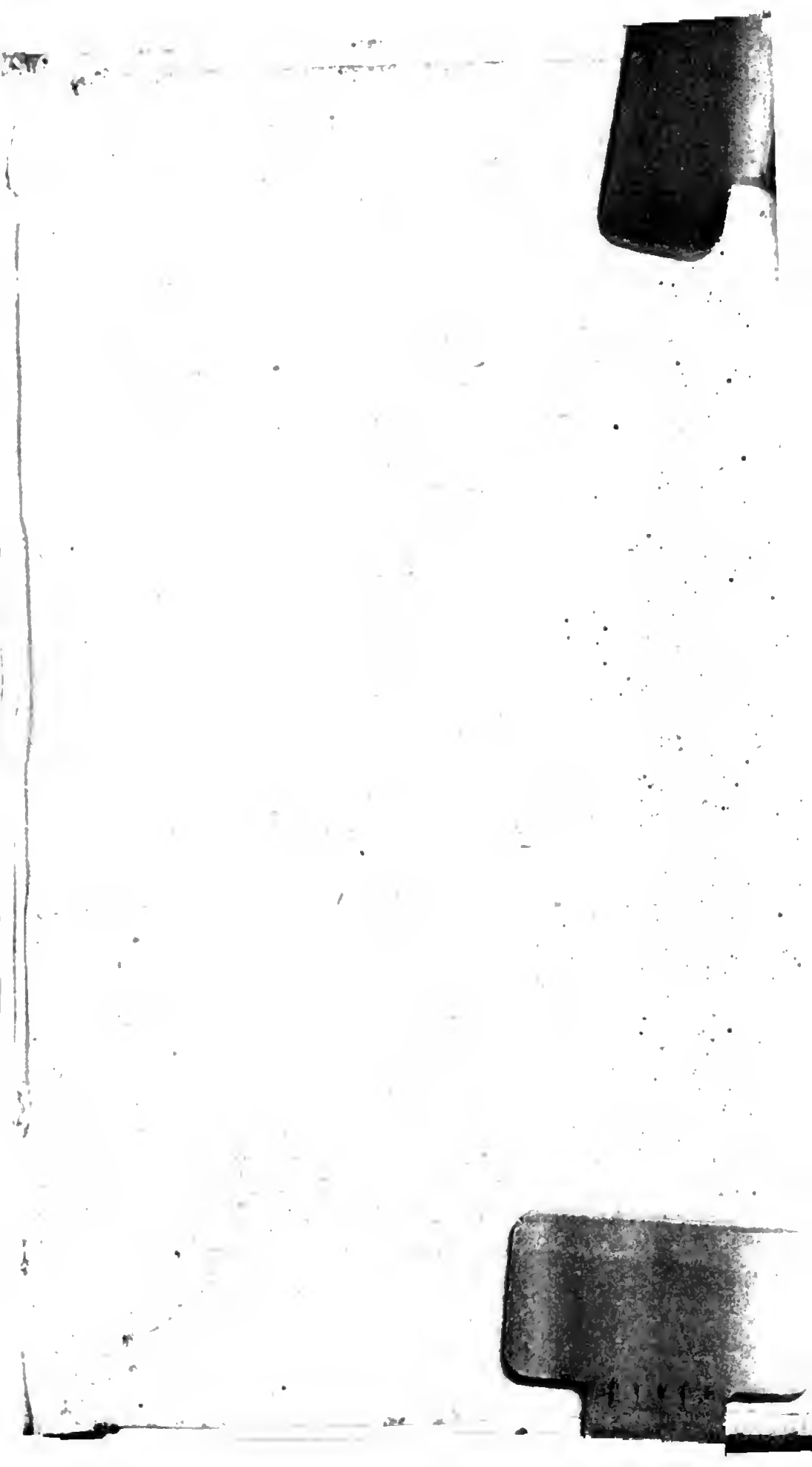
„ tems le faux Citoyen ; ſon hypocri-
„ ſie le fait juger encore plus coupa-
„ ble lorſqu'il n'eſt plus en état de voi-
„ ler ſon crime.

„ Il ſemble qu'il y a une coupelle in-
„ faillible pour reconnoître un homme
„ animé du Bien public & même un
„ cœur deſintereſſé & honnête. C'eſt
„ une eſpèce de vertu de tempéra-
„ ment : celui qui l'a eſt à couvert des
„ plus dangereuſes tentations. L'a-
„ mour des richeſſes & de l'autorité
„ ſont des paſſions violentes, & peu
„ de ceux qui y ſont ſujets peuvent
„ s'aſſurer d'eux-mêmes. Combien un
„ avare n'eſt-il pas diſpoſé à prêter
„ l'oreille à un plan qui peut remplir
„ ſes coffres ? Avec quel empreſſement
„ l'ambitieux n'entre-t-il pas dans tou-
„ tes les meſures qui peuvent augmen-
„ ter la figure qu'il fait dans le monde
„ & ſon crédit ? Combien l'un & l'au-
„ tre n'ont-ils pas de penchant à ſe flat-
„ ter qu'ils méritent tout ce qu'ils peu-
„ vent jamais poſſéder, que tout ce
„ dont ils peuvent s'emparer leur eſt
„ dû, & qu'ainſi ils n'en ſauroient trop
„ prendre ? Aveuglez par ces inclina-
„ tions favorites, ils ne peuvent ſouf-

„ frir

„ frir aucun obstacle, & mettant le
„ compte tout d'un côté, la balance
„ doit aussi pencher de même.

„ Le véritable Citoyen est content
„ de l'approbation de sa conduite & la
„ prend au moins pour une partie de
„ sa récompense. Il ne voudroit pas
„ donner le repos de son esprit, ou les
„ souhaits que ses Concitoyens font
„ pour lui, pour tous les avantages
„ qu'on pourroit lui faire d'ailleurs, s'il
„ falloit perdre les premiers en se ren-
„ dant coupable. Il veut du bien à
„ tout le reste du monde & ne sauroit
„ goûter ce bonheur dénaturé d'être
„ seul heureux parmi un grand nom-
„ bre de misérables, sur-tout s'il est la
„ cause de leur infortune. Quoiqu'il
„ n'aspire point à un amour romanes-
„ que de la Patrie, qu'il n'entreprenne
„ point de se devouer pour elle comme
„ *Curtius*, & qu'il se défie de la foiblesse
„ humaine mise à de si terribles épreu-
„ ves, il est sûr au moins de la posses-
„ sion d'une vertu qui est de ne jamais
„ sacrifier le Public à ses passions ou à
„ ses intérêts, ni de mettre au hazard
„ la tranquillité de l'Etat pour aucun
„ but ou avantage particulier.

Fin des Discours du Tome II. & dernier.

R 801 1641877